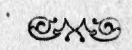
# EN EUROPE

## PAR CI, PAR LA

PAR

J.-B. PROULX, Ptre



JOLIETTE (CANADA)
LIBRAIRIE DE "L'ETUDIANT"

1891

# PREFACE

Joliette, 26 décembre 1890.

AU RÉVÉREND M. G. PAYETTE, St-Lin,

*Cher Monsieur,*

J'ai ouï dire que Monsieur le Curé de St-Lin vous avait communiqué, durant son dernier voyage, une série de notes. Ces notes doivent être très intéressantes, si j'en juge par ce que le Révérend M. J. B. Proulx a déjà publié dans ce genre.

Serait-il possible de mettre ce *journal de voyage* sous les yeux des lecteurs de la *Famille?*

Je vous en serais très reconnaissant, ainsi qu'à Monsieur le Vice-Recteur.

Votre tout dévoué

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

---

Montréal, 3 janvier 1891.

LE RÉVÉREND G. PAYETTE, DESSERVANT DE LA PAROISSE DE ST-LIN.

*Mon cher ami,*

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre missive, avec laquelle vous m'envoyez, sous une même enveloppe, une lettre de M. l'abbé Baillairgé.

Je n'ai aucune objection à ce que la *Famille* publie mon journal de Rome ; même c'est un grand honneur à faire à ma prose de voyage, écrite à la vapeur, tantôt dans un wagon de chemin de fer, tantôt sur le tillac d'un paquebot transatlantique, tantôt sur les sofas d'un antichambre, presque toujours sur mon genou, rarement sur les quatre pieds solides d'une table.

Je n'y mets que deux conditions : la première, que vous éliminiez vous-même tout ce qui tend à l'intimité, ou se rapporte aux affaires de ma mission auprès du Saint-Siège ; la seconde, que, si mes lettres endorment le lecteur, je n'en sois tenu responsable aucunement.

Pour le reste, je l'abandonne volontiers à la grâce de Dieu et à la bienveillance de mes amis, au nombre desquels vous pouvez compter n'être pas le dernier.

J.-B. PROULX, Ptre

St-Lin des Laurentides, 6 janvier 1891.

LE RÉVÉREND F. A. BAILLAIRGÉ, COLLÈGE JOLIETTE

*Monsieur,*

Je suis heureux de pouvoir vous envoyer le journal que vous me demandez, et je souhaite qu'il fasse passer à vos lecteurs d'aussi agréables moments qu'il m'en a causés à moi-même.

Je vous ferai remarquer que M. Proulx pendant son voyage, n'a pas laissé passer un seul jour, sans adresser un mot, notes, journal, ou lettres à ses amis de St-Lin ; je réunis suivant l'ordre des dates ces feuilles diverses en un seul tout, qui n'en aura que plus de variété.

J'intitule le travail : *En Europe, par ci, par là*, et après une entrée : *De Montréal à Montréal*, je le divise en trois parties : 1o De Montréal à Rome ; 2o à Rome ; 3o De Rome à Montréal.

Tout en désirant me conformer autant que possible aux conditions imposées par l'auteur, quelquefois cependant j'ai peut-être manqué à la consigne en n'éliminant pas certaines réflexions qui assurément n'ont pas été écrites pour le public, mais qui, d'un autre côté, ne compromettant personne, font le charme de ce genre de correspondance. J'ai voulu, dans le choix de ces communications, tenir un juste milieu entre trop d'abandon et trop de sévérité.

Souhaitant, au commencement de cette nouvelle année, longue vie à votre revue, je demeure,

Avec une haute considération,

Monsieur l'abbé

Votre très dévoué serviteur

J. G. PAYETTE, Ptre



# EN EUROPE : PAR CI, PAR LÀ

## CHAPITRE PREMIER

### DE MONTRÉAL A MONTRÉAL

*Mardi*, 7 *janvier* 1890. — Sur le train en route pour St-Hyacinthe. Quand j'étais plus jeune, et que ma correspondance était peu étendue, une lettre qui m'arrivait par la poste me faisait battre le cœur, et j'en savourais la lecture. Depuis, l'habitude, une accumulation de réponses à faire, et des missives quelques fois ennuyeuses ont enlevé aux messagères de la poste un peu, beaucoup de leur saveur. Je dois faire exception pour votre dernière lettre, elle a réveillé les sentiments de ma jeunesse. Elle était vraiment inspirée pour la circonstance, vous avez frappé sur la note. Savez-vous que c'est un petit chef-d'œuvre de cœur et d'esprit ? et celà justement par ce que vous n'avez pas voulu en faire un... Je m'arrête, nous entrons dans la gueule de loup, dans l'antre noir du pont Victoria.

Nous voici rendus au grand jour, après avoir vu pendant dix minutes des échappées de lumière blafarde se promener en zig-zag sur les bancs, comme des feux-follets, comme les rideaux d'une aurore boréale au firmament, comme les fantasmagories d'un cauchemare.

Donc, vous m'écrirez souvent. Au milieu des tracasseries arides d'occupations multiples, il m'est bon de recevoir une lettre qui ne traite pas d'affaires, qui ne demande pas de réponse difficile, qui parle, qui converse, qui jase, doucement, tendrement, fraternellement.

Les chars courent à toute vitesse à travers les champs couverts de leur blanc linceul. C'est moins poétique qu'un tapis de verdure au printemps ; c'est plus mélancolique, par conséquent, plus à l'unisson avec mes sentiments actuels. Le soleil couchant fait scintiller leur blancheur immaculée et répand dans l'air comme une teinte de gaiété ; de même, au dedans de moi, un certain contentement adoucit la douleur de mon éloi-

gnement. Je suis tranquille sur ma paroisse, elle est entre bonnes mains. Je suis tranquille sur mon couvent. Mes Supérieurs m'honorent de leur confiance, mes paroissiens ne me sont pas antipathiques ; mes adversaires, si j'en ai, me respectent ; je ne me connais pas d'ennemis, quoiqu'un certain nombre d'amis, dit.on, se défient de moi, mais cette défiance passera comme les autres choses de la terre. "Vraiment, me disait quelqu'un aujourd'hui même, Dieu vous a fait une existence tissue d'or et de soie" ? Ne serais-je pas un ingrat de me plaindre ?

*Mercredi* 8 *janvier.* — Sur le train en route pour Sherbrooke. Il est minuit. Vous dormez, je veille et vous écris à la lueur de la lampe vacillante et fumeuse, cela m'amuse.

A St-Hyacinte après avoir réglé avec Monseigneur Moreau les affaires qui m'y menaient, j'ai passé trois heures en tête-à-tête avec un ami d'enfance, un compagnon de classe, le Curé octuel de la cathédrale. Il y avait douze ans que nous ne nous étions pas rencontrés dans un colloque amical. Hélas nous vieillissons !

J'arriverai à Sherbrooke vers 4 heures du matin. Je dormirai un petit somme à l'Hôtel ; A 7 heures, j'irai voir Monseigneur Racine ; à 8 heures, départ pour Québec ; à 3 heures P. M. Je serai chez son Eminence le Cardinal, à 5 heures chez Mgr le Recteur de l'Université, à 9 heures sous mes couvertes dans un char dortoir, où je devrai dormir deux nuits dans une car celle-ci ne compte pas ; et jeudi matin, je me reveillerai à Montréal : tout cela, supposé qu'aucun accident ne vienne traverser mon programme. L'homme propose, Dieu dispose.

Deux femmes dorment devant moi sur leur siège. Elles ont le sommeil robuste, pour ne pas le rompre plus souvent dans un char qui porte aussi dur. Ça va de mal en pis, nous sommes au galop, en conséquence je cesse de tracer des pattes de mouche.

A bord du Québec central. Tout va comme sur des roulettes. A 4 heures j'arrivais à l'hôtel. "Hôtellier, vous me reveillerez à 6 heures. " A 6½ heures j'étais chez Monseigneur l'Evêque ; et à 8 heures moins dix minutes, me voici assis en gare dans un wagon, attendant que le train soit formé.

Je vais faire la méditation de Saint Ignace, sur ces sièges bourrés, confortablement établi, regardant par la fenêtre se dérouler les scènes variées de la belle nature, les côteaux et les vallons, les rivières et les lacs qui abondent dans ces cantons de l'est si pittoresques. N'est-ce pas aller au Ciel en carosse, à la vapeur

Nous nous avançons dans la vallée du St François, suivant les méandres d'une rivière capricieuse, tantôt au milieu de collines longues aux croupes arrondies, tantôt entre des côtes abruptes, à travers des bosquets d'arbres chargés de givre qui ressemblent à d'énormes candélabres étincelants de cristaux. Les sapins nains, courts et larges, ont l'apparence de lustres : si j'en avais de semblables pour mon église ! Les érables ronds et touffus semblent se gourmer comme des matrones a l'exemple de Madame B...; les ormes élancés se balancent fléxibles comme Marie J...; et dites-moi qui ressemble dans notre entourage à une épinette pointue et fine ? Le soleil luisant empourpre l'horison et mon cœur. Deo Gratias !

Je viens de faire quinze milles avec un de mes anciens élèves en théologie, curé dans ces parages. Nous avons parlé du passé, du présent ; je l'ai quitté chez lui, à Angus, où sa petite église et son beau presbytère s'élèvent au centre d'un village florissant au milieu des souches.

Il est 10½ heures. Nous sommes à Garthby, une ville naissante, avec rues droites, moulins, commerce de bois considérable, sur les bords du lac Aylmer, une nappe d'eau large et irrigulière, bordée de forêts épaisses, une des sources de la rivière St François.

11 heures moins le quart, d'Israëli, grand nom, petite place, *magni nominis umbra*, sur le bord d'un lac grand comme un étang.

11 heures, Coleraine sur les bord du lac Noir.

Un peu plus loin, je demande à mon voisin qui ne parle que l'Anglais : " Quel est le nom de cette ville de maisonnettes bâties sur les débris d'un volcan " "Quoi vous ne le savez pas !... Well, c'est Rhetford, la ville de l'amiante. " Le train arrêtait,

Mr. Amiante courut à la gare, et revint glorieux, avec une pierre grosse comme mes deux poings ; il *échiffe* le minerai soyeux, il en fait une jointée de filasse, il y applique une allumette : "Voyez, dit-il, le feu n'y peut rien, on en fait des chemises précieuses, des pantalons, des gants — des gants ! ça doit être commode pour tirer les marrons du feu. Oui... peut-être... Tenez, je vous donne cette pierre. — Merci, je vais l'envoyer à mes amis. Où demeurent-ils ? Au plus beau pays du monde. — Où cela se trouve-t-il ? — Sur les bords de l'Achigan !.... *Achiganne* ! je ne connais pas cette rivière là ; *Achiganne* ! that's a beautiful name. — And a famous one, too."

De la vallée du St François nous passons dans celle de la Chaudière. La vue s'étend, bientôt nous débouchons sur une plaine qui ressemble à celle de St Lin : c'est la Beauce, nue d'arbres, et toute en culture. Les villages se succèdent : Ste Marie, Ste Hénédine, St. Anselme, St. Henri. Déjà dans le lointain nous apercevons le front sévère de la citadelle et le dôme orgueilleux de l'Université.

Sur le train, en route pour Montréal. — Dans une minute je me couche, content de mon voyage à Québec. Demain à Montréal, je terminerai certaines affaires ; et à 4½ heures les chars m'emporteront du côté de New-York.

Demain vous aurez la paix, je n'aurai pas le loisir de tenir le crayon. Ce serait un désordre de tout écrire pour ne dire que des riens, si je n'avais un but. Il importe au commencement d'un voyage de ne pas laisser l'ennui s'introduire au logis, et de se tenir l'esprit continuellement occupé, jusqu'à ce qu'il soit acclimaté au déplacement. Puis j'écris pour deux... et deux que je sais avides de paroles amies, d'échos qu'apporte la vie lointaine.

Donc adieu ! priez pour moi, faites prier. Ecrivez-moi souvent. Donnez-moi cinquante nouvelles ; quand on est loin, ce sont les plus petites choses qu'il fait le plus plaisir d'apprendre ou mieux, il n'y a pas de petites choses, quand elles nous viennent de personnes qui nous sont chères.

1ÈRE PARTIE.

# DE MONTREAL A ROME

## CHAPITRE DEUXIEME

## DE MONTRÉAL A NEW-YORK

*Jeudi 9 janvier.* — Sur le train en route pour New-York. A peine ai je traversé le pont Victoria, que me voici à vous écrire. Pourquoi ? D'abord, je sais ne pas vous faire déplaisir ; puis je veux envoyer par vous à ma mère de longues épîtres, comme vous êtes, plus que tout autre, en position de lui en expliquer les passages difficiles, de dévoiler les sous-entendus d'éclaircir les points obscurs de l'histoire et de la géographie ; enfin ces lettres vous donneront l'occasion d'étudier ses impressions, et d'apporter, selon les circonstances, des distractions ou des consolations. Dans mes voyages passés, j'étais moins préoccupé de l'ennui que pourrait éprouver cette pauvre mère ; elle avait son mari près d'elle, elle vivait aux lieux de sa naissance, entourée d'anciennes connaissances ; maintenant, veuve, se faisant vieille, dans un endroit pour elle nouveau, naturellement elle se trouve plus isolée, et elle a besoin de plus de sympathies. Je connais votre sensibilité, votre tact, votre adresse, et je compte sur vous pour lui procurer des soulagements et des joies.

J'écrirai donc, sans apprêt, au galop de la plume, avec abandon. Tout ce qu'on dit à une mère, un ami peut le voir, quand il est sage comme vous êtes.

Après une journée passée à courir, à 4 heures, ayant endossé la soutanelle, sans tambour ni trompette, accompagné seulement de mon secrétaire, M. Ubald Ethier, je me rendis aux chars de la compagnie " Delaware et Hudson".

Actuellement, ayant dans les pieds les souliers de madame B..., et sur la tête le bonnet de soie que vous savez, je suis

installé seul sur un bon siège double d'un char dortoir qui est un vrai palais. A propos, votre présent m'a fait grand plaisir, acceptez un gros merci. Il me sera bien utile, surtout le soir, où l'on est plus sensible aux courants d'air, lorsque le sommeil nous surprend à l'improviste. Personne sur le train n'a plus beaux pieds que moi, ni plus belle tête ; et j'en ai déjà reçu des compliments. Ils m'ont été agréables, non pas précisément pour moi, "car vous savez comme je suis attentif aux choses de toilette !" mais pour les bienveillants donateurs.

Ceux qui croient que j'ai le cœur encorné par les affaires, comme ils se trompent ! Je passe ma vie à aimer et à me dévouer : à aimer ce que je crois mon devoir, quelque pénible qu'il soit, à me dévouer aux causes désespérées. Je construis des nids de duvet, je suis heureux d'y installer les autres, pour moi j'ai en partage le grand chemin. De temps en temps, mendiant heureux, je rencontre des âmes charitables qui me donnent, qui de vieux souliers, qui un vieux bonnet.

La nuit noire déjà enveloppe l'espace, et nous filons à travers l'obscurité. Il y a de bien belles choses à voir le long du lac Champlain, à travers les Adirondacks, dans la vallée de l'Hudson. J'aurais pu jouir de ce panorama varié, en partant demain au matin ; mais ce départ à la dernière heure ne laissait que bien peu de marge entre l'arrivée du train et le départ du bateau. S'il était arrivé une tempête pour retarder la marche des chars, s'il était arrivé un accident quelconque ! L'inquiétude aurait empoisonné le plaisir. Je ne vois rien, mais j'ai la paix ; et la paix est le plaisir du cœur, lequel vaut mieux que le plaisir des yeux.

Monsieur et madame, voulez-vous me permettre d'interrompre notre conversation, pour me donner le loisir de lire mes journaux. J'ai acheté le *Star* en partant de Montréal, et voici que je me procure pour cinq cents l'*Argus* d'Albany qui vient au-devant de nous...................

Les gazettes ne disent rien qui vaille, ce sont des sottes. Revenons aux gens d'esprit et à vous.

Voulez-vous connaître mes lettres d'introduction ? d'abord j'ai un passe-port, frappé du sceau de Montréal (Concordia Salus) qui dit que je suis citoyen anglais, que je n'ai ni tué, ni volé ; signé, le *maire*.

Deuxièmement j'ai une lettre générale de Mgr Fabre qui se lit comme suit : " A tous ceux qui verront les présentes, salut en Notre-Seigneur. Monsieur l'abbé J. B. Proulx, porteur des présentes lettres, vice-recteur de l'Université Laval à Montréal, se rend à Rome, pour y remplir une mission spéciale dont nous l'avons chargé dans l'intérêt de notre Université. Nous recommandons instamment ce monsieur à la bienveillance des Eminentissimes cardinaux, de NN. SS. les archevêques et évêques, et généralement de toutes les personnes auxquelles il serait dans l'occasion d'avoir recours, et nous exprimons d'avance notre reconnaissance pour tous les bons offices qui lui seront accordés." J'aurais écrit la lettre moi-même, que je n'aurais pu la faire plus favorable.

Troisièmement une lettre du même Seigneur au cardinal Siméoni dit : " Par suite des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons actuellement à Montréal au sujet de notre Université j'ai cru devoir charger Monsieur J. B. Proulx, vice-recteur à Montréal, et porteur de la présente, de se rendre à Rome pour y faire connaître exactement la situation. Ce monsieur a pour mission d'exposer, entr'autres choses, à Notre Saint Père le Pape et aux Eminentissimes cardinaux"...Suivent quatre paragraphes que le secret d'office m'oblige de taire. Puis l'Archevêque continue : " L'entière confiance que j'ai en M. Proulx me fait espérer qu'il traitera ces différents points de manière à procurer le bien de la religion et celui de notre Université ; et c'est pour cela que je prends la respectueuse liberté de le recommander d'une manière toute spéciale aux bontés de votre Eminence".

Au bas de la lettre Nos Seigneurs de St-Hyacinthe et de Sherbrooke ont signé de leur main : "Je concours pleinement dans la présente démarche de Mgr l'Archevêque de Montréal auprès du Saint Siège".

De plus je suis sous la conduite et la protection de mon ange gardien qui me portera sur ses ailes pour que je ne heurt pas mon pied contre les pierres du chemin.

J'ai une confiance illimitée en la providence divine ; j'ai une foi qui peut transporter les Laurentides et le cap Diamant. Rien ne peut résister à une volonté droite, froide et ferme.

Enfin, j'ai pour égide la prière des bonnes âmes. Les vôtres ne sont pas, dans ce concert de protections, d'un petit appoint. J'y compte, elles amèneront sans secousse, tout naturellement, la solution de la difficulté la plus épineuse de notre pays.

La difficulté à résoudre pour le moment, est celle de réparer nos forces par le doux sommeil. Après une bonne prière, j'espère m'endormir dans la paix et l'amour du Seigneur. Je le remercie de me rendre aussi légers les fardeaux qu'il m'impose et de me donner tant de consolations dans les phases de la vie naturellement les plus ennuyeuses. Veuillez recommander une grand'messe à mon intention pour le succès de mon voyage ; vous la chanterez lundi, et vous la paierai sur mes fonds.

Bonsoir à vous ! bonsoir à ma mère ! Bonsoir, mes amis, bonsoir.

*Vendredi*, 10 *janvier*.— Au réveil, ma pensée se reporte volontiers vers St. Lin, le centre de mes affections sur terre. Ne sont-ce pas de braves gens, qui consomment 20,000 hosties par année, dociles, généreux, qui ne haïssent pas leur curé, malgré tous ses défauts ?

Il est sept heures. Vers 8 heures, nous serons à New-York. Nous descendons le cours de l'Hudson, entre des rives resserrées, traversant les villages qui se succèdent de proche en proche. Cela sent les abords d'une grande ville. Nous venons de passer un dépot qui s'appelle *Yonkers*. C'est joli, mais j'aime encore mieux les Laurentides. L'affection ne se règle pas sur la beauté ; c'est une chose aveugle qui nait de la sympathie ; et souvent, à la première rencontre, les personnes ou les choses nous sont sympathiques ou antipathiques, et cherchez pourquoi.

Il n'y a pas de neige, le gazon est à demi verdoyant, il pleut quelque peu : une apparence de notre mois de novembre. Janvier froid avec neige vaut mieux que novembre cru avec boue. Tout de même le paysage est superbe, avec tous ces embellissements que les Américains savent donner à la nature. Au revoir. Priez pour moi. Excusez. Je ne prends pas le temps de me relire.

## CHAPITRE III

### A NEW-YORK

*Vendredi* 10 *janvier.* — Palace Hotel, New-York. Mon cher ami et ma bonne mère, car c'est à vous deux que j'écris. Je suis fatigué comme un pauvre chien. J'ai marché toute la journée, et fait le tour de New-York, tantôt à pied, tantôt en voiture.

New-York, immense amas de jolies boutiques, avec rues larges comparativement propres, sans originalité, sans couleur. Je m'étonne toujours que les hommes s'entassent ainsi, les uns au-dessus des autres, quand la terre est si grande, leur offrant l'air et l'espace.

J'ai vu *Broadway* et sa fourmillière humaine et sa colline de voitures ; *l'église cathédrale* de St Patrice, qui est certainement belle, presque aussi belle que celle de St-Lin ; le *museum*, qui est une pauvreté à côté des musées européens ; la *ménagerie* où j'ai rencontré force bêtes qui ne parlent pas : cela me rappelle le proverbe breton : " Ne paraissez pas trop fin, ce qui est nuisible, mais surtout, ce qui l'est encore plus, ne soyez pas trop bête ; " le *parc central*, vaste champ au milieu de la cité, pêle-mêle de rochers naturels, d'étangs coquets, de bosquets d'arbres de toutes sortes, de prairies bizarres, de ravins sombres, d'allées tortueuses. Quelle belle idée d'avoir ainsi apporté la campagne avec sa verdure, ses fleurs, ses senteurs, à la porte des pauvres ouvriers qui sans cela n'auraient pu jamais jouir de ce que Dieu a fait de plus beau et de plus salutaire parmi les

choses humaines. Si nos mères voulaient vendre leur terrain, je ferais pour St-Lin un *Central Park* en miniature.

J'ai vu bien d'autre chose dont je vous fais grâce. Je rencontre sur la rue un petit pauvre déguenillé, à la figure souffrante et intéressante.— "Monsieur, voulez-vous acheter ces images ? Il ne me reste plus que ces deux-là.— Que veux-tu que je fasse de cette petite fille avec sa vache laitière ?— Ma mère est bien malade, et elle n'a pas de quoi souper."— Je pensai par devers moi, c'est peut-être vrai, et je me sentis touché ! Si madame Brunet n'avait rien ce soir à se mettre sous la dent !— "Tiens, voici 20 centins, et donne les images." Je vous les envoie. Vous en donnerez une à maman, vous garderez l'autre pour vous.

Dans un instant je vais me transporter à bord de "La Normandie" avec mon bagage. Je coucherai dans ma cabine, et demain à la marée montante nous lèverons l'ancre pour un autre monde.

Adieu ! si le mal de mer me laisse des loisirs, je vous écrirai pendant la traversée, et je mettrai ma lettre à la poste au Havre.

Priez pour moi l'étoile de la mer. *Ave maris Stella, Iter para tutum*, donnez-nous une bonne traversée ; *Ut videntes Jesum*, que Jésus soit avec nous dans le temps et dans l'éternité.

## CHAPITRE IV

## DE NEW-YORK AU HAVRE

*Samedi*, 11 *janvier*.— Ce matin à 7 heures, le bâtiment levait l'ancre, détachait les amarres et partait lentement au milieu du silence des passagers debout sur le pont, regardant la terre s'éloigner, le rivage baisser au niveau de l'eau, enfin s'effacer à l'horizon. Le départ d'un vaisseau a toujours quelque chose de grand et de solennel. Il s'en va loin, au-devant de la mer, des flots, des tempêtes et de l'inconnu. C'est l'enfant qui

entre dans la vie, qu'est-ce que l'avenir lui réserve de succès ou de déboires ?

Je restai peu longtemps sur le pont, un voile épais de brume enveloppait la baie de New-York. Le vaisseau allait très-lentement, afin de ne pas heurter cette foule de petits bateaux, qui sillonnent le port en tous sens, et qui faisaient tout-à-coup leur apparition à nos côtés comme s'ils étaient sortis du sein des ondes ; notre grosse baleine de *Normandie* aurait pu s'en tirer sans trop de mal peut-être ; mais elle aurait éventré tous ces petits poissons de mer.

Je ne suis pas remonté aujourd'hui une seule fois sur le pont ; le temps est cru et la brume tombe en pluie fine. Tout ce que j'ai vu de la mer, c'est par l'œil de bœuf du salon. Elle est faiblement agitée, avec des vagues qui pourraient donner du trouble à un canot d'écorce, mais qui ne font qu'apporter un léger balancement à notre gros canot de fer, qui s'avance lestement comme un cheval au grand trot, secouant sa tête et agitant sa crinière.

Je ne suis pas bien. J'ai mal au cœur, mal à la tête. Ce n'est certainement pas le mal de mer, c'est peut-être la grippe. J'ai passé la plus grande partie de la journée couché, tantôt sommeillant, tantôt pensant à St-Lin. St-Lin me poursuit, me hante.

Je vous écris dans mon lit, les pieds chaudement enveloppés dans mes couvertes, le bonnet de soie sur la tête, m'arrêtant, reprenant, faisant comme le nègre : "crache et reprends !"

Je suis heureux de n'être pas bien et je me laisse souffrir languissamment, avec douceur. Quand la maladie est passée, on jouit bien mieux des avantages de la santé. C'est un moyen que Dieu prend pour nous donner de la sympathie pour ceux qui souffrent. Du reste, il vaut bien mieux être malade pendant la traversée qu'arrivé en Europe ; de même, il n'y a pas de temps de perdu. Vraiment je ne saurais trop remercier le bon Dieu de m'envoyer les bonnes choses si à propos ; je me sens un enfant gâté.

De votre côté, ma chère mère, vous devez trouver que le ciel

vous a fait la vie bonne. Il est vrai que vous avez eu la douleur de perdre votre mari bon et dévoué, mais combien de veuves sont restées dans la misère, et vous avez de grosses rentes. Il est vrai, vous vivez loin de vos parents ; mais si vous n'étiez pas à St Lin, vous vous seriez retirée dans un couvent ; et vous êtes mieux dans mon presbytère, plus libre, avec une plus grande facilité pour recevoir vos amis et vos parents, aussi près de l'église. Il est vrai que je suis souvent absent, je vous le serais davantage si vous habitiez une chambre dans une maison religieuse. Puis combien de mères voient partir leurs enfants pour aller gagner leur vie au loin, pour d'autres motifs moins avouables ; mes voyages ont un toujours un but utile......

*Dimanche*, 12 *janvier*. Après vingt-quatr heures de couchette et de sieste, je me suis levé avec une faim dévorante de pain et de grand air. Plus le mal de tête, plus le mal de cœur. Je suis monté sur le pont, où j'ai passé une partie de l'avant-midi à jouir tranquillement, me laissant vivre, pensant à peine, tantôt me promenant, tantôt assis, regardant, respirant ces brises pures de la mer, remerciant Dieu.

La voûte des cieux s'élève sur nos têtes comme une coupe renversée dont les bords reposeraient sur la mer aux limites de l'horizon. Ce matin, le fond de la coupe est tellement incrustée de nuages blancs comme laine, qu'on n'en voit l'azur que ça et là, à travers des déchirures bizarres. La mer, ni calme, ni bouleversée, sans surface unie, sans vagues déterminées, ressemble à une vaste masse de plomb, mouvante, sinuante. La masse devient d'argent lorsqu'un rayon de soleil s'échappe à travers les nuages et la rend tellement luisante que l'œil n'en peut supporter l'éclat.

Notre vaisseau trace son sillon, ferme et solide, en laissant derrière lui une longue trainée d'azur, de vert et d'émeraude, en rejetant de chaque côté deux vagues de bouillons blancs et d'écume spongieuse : le flot se brise, se heurte et jaillit en aigrettes de cristal.

La voûte des cieux s'élève sur nos têtes comme une coupe renversée dont les bords reposeraient sur la mer aux limites de l'horizon. Ce matin, le fond de la coupe est tellement incrustée de nuages blancs comme laine, qu'on n'en voit l'azur que ça et là, à travers des déchirures bizarres. La mer, ni calme, ni bouleversée, sans surface unie, sans vagues déterminées, ressemble à une vaste masse de plomb, mouvante, sinuante. La masse devient d'argent lorsqu'un rayon de soleil s'échappe à travers les nuages et la rend tellement luisante que l'œil n'en peut supporter l'éclat.

Notre vaisseau trace son sillon, ferme et solide, en laissant derrière lui une longue trainée d'azur, de vert et d'émeraude, en rejetant de chaque côté deux vagues de bouillons blancs et d'écume spongieuse : le flot se brise, se heurte et jaillit en aigrettes de cristal.

Des goélands, au blanc plumage, montant, descendant, rasant la surface des eaux, se perdant dans les hauteurs de l'espace, nous accompagnent, attendant les miettes qu'on leur jette de la cuisine après chaque repas. Ils feront le voyage du Havre. Quand ils sont fatigués ils se reposent un instant sur le sol liquide, puis reprenant leur vol, ils nous rejoignent à tire d'aile.

J'ai compté jusqu'à cinquante de ces habitants de la mer et des airs, qui nous font cortège : ils animent et égaient le paysage : ainsi le veut la bonté de Dieu, qui fait tout pour le service ou la jouissance de l'homme ; et l'homme serait assez ingrat pour ne pas tout retourner à Dieu !

Il paraît que nous sommes à bord une soixantaine de passagers de première. Je n'ai encore fait aucune connaissance. Seulement je me suis aperçu qu'il se parle parmi nous trois langues : le français, l'anglais et l'espagnol.

Je me trompe, j'ai rencontré une vieille connaissance très-intime avec laquelle j'ai déjà fait un voyage en Europe, Mgr Labelle, curé de St Jérome. A la gare Bonaventure, à Montréal il vient au-devant de moi et me dit : où allez-vous ? — En Europe. — Moi aussi. Par quelle ligne ? — La ligne française ?

Moi aussi. Quel vaisseau prenez-vous ? — La Normandie. — Moi aussi. Quand partez-vous pour New-York ? — Ce soir. — Moi aussi. A quelle heure ? — A 4½ heures par le "*Delaware et Hudson*". — moi, je pars à quatre heures et vingt minutes par le Vermont central. — Bonjour. — Bonjour.

A New-York je venais de prendre une chambre à *Palace Hotel*, en face du Quai de la compagnie française, que Mgr Labelle arriva. Bonjour, bonjour. Nous déjeunâmes ensemble, puis je partis pour visiter la ville, le laissant à sa pipe et à sa correspondance. Le soir nous nous retrouvâmes à bord. Hier il est venu passer une couple d'heures à ma chambre, pendant que je gisais, tout démantibulé, sur mon lit ; et sa présence a beaucoup contribué à me faire passer ce long jour sans ennui.

Je suis heureux de sa compagnie. C'est un homme plein d'idées, qui ne suit pas les sentiers battus, qui a beaucoup fréquenté les hommes, et avec qui il est toujours agréable et même utile de converser.

C'est aujourd'hui dimanche, fête bien calme dans les flancs de la Normandie ; pas de messe, pas de vêpres. Seulement j'ai tâché de faire plus pieuses mes prières et méditations. Cependant j'étais là, à ma place, au chœur, dans l'église de St Lin, à 10 heures et à 2½ heures ; j'assistais d'esprit aux offices de la paroisse. J'ai peut-être plus pensé à ces bons paroissiens de St Lin qu'ils n'ont pensé à moi. N'importe j'ai prié pour eux, c'est mon devoir et j'en suis content.

L'évangile d'aujourd'hui raconte que Jésus a été perdu dans le temple, et qu'au bout de trois jours la Ste Vierge l'a retrouvé. Cela peut vouloir dire que les mères de St Lin, qui ont perdu leur fils, avant trois mois, le retrouveront.

Saint Paul, dans l'épitre d'aujourd'hui s'exprime comme suit: " Je vous recommande, dit-il aux Romains, Phébée notre sœur, " qui est employée au service de l'église et qui demeure à Ce- " nehra, afin que vous la receviez au nombre des fidèles servi- " teurs du Seigneur, et que vous l'assistiez en tout ce dont " elle aura besoin de vos services, car elle s'est rendu utile à un

" grand nombre et à moi-même." Après un tel exemple, je n'ai pas de scrupule de recommander à tous mes amis notre sœur P....., car elle me rend un grand service.

*Lundi*, 13 *janvier*. —Nous traversons un courant plus froid, mais d'un froid qui n'est ni vif, ni fatiguant. Les nuages épais couvrent le ciel, abaissent la voûte éthérée au-dessus de nous, et autour de nous retrécit le cercle de l'horizon. La mer sombre, noire n'est moustachée que ça et là de frisons blancs, qui naissent et disparaissent presque aussitôt. L'atmosphère est pénétrée d'une teinte de tristesse, qui me va bien.

Qu'il fait bon, chaudement emmitonné, chaudement encapoté, de s'étendre nonchalamment sur une chaise longue sur le tillac, de respirer les salins, de ne penser à rien du tout, de languir amoureusement dans la présence de Dieu. C'est bien moi que le bon Dieu a transporté sur ce vaste océau, pour en jouir, pour l'admirer, moi qui a été élevé dans l'intérieur des terres, dans la côte St-Jean. Où sont mes amis d'enfance ? nous étions égaux, alors, et nous partagions les même jeux, croyant devoir partager le même avenir. G... manie la varlope et bâtit des maisons. S... cultive sa terre, et est devenu veuf. O...., qui me battait avec sa grande hart, a dissipé son bien et est devenu homme de cour à Montréal. Dieu m'a choisi pour être prêtre. Qu'avais-je fait pour le mériter ? Rien. Pure prévenance de sa bonté. Non-seulement il m'a élevé à son sacerdoce ; il a voulu me mêler au mouvement intellectuel, politique et religieux de mon pays. Que faire pour lui témoigner ma reconnaissance ? Mon possible pour conduire à bonne fin les affaires qu'il m'a confiées par le ministère de mes supérieurs. Quand l'homme a fait son possible, Dieu se charge du reste. Le travail est à nous, le succès à lui. Nous servons un bon maître qui se contente des intentions et d'efforts, et qui récompense nos maladresses comme nos finesses, pouvu qu'elles partent d'un esprit droit et d'un cœur sincère.

Ah ! bénissez le Seigneur, œuvres du Seigneur. *Benedicite, opera Domini, Domino*. Benissez-le, mer terrible ; vent qui

soufflez de l'aquillon ; navire mu par des forces secrètes ; nuages sombres ; oiseaux voyageurs qui attendez de sa bonté la nourriture qui vous soutient ; passagers qui vivez sur le sein de l'abîme, dans la sécurité et l'abondance ; mais surtout vous, prêtres du Seigneur, dont la vocation est sainte, dont la mission est haute.

Bénissez-le aussi, mère chérie, parce-que Dieu vous a fait l'existence aisée, honorable, tranquille et sainte.

*Mardi* 14 *javier.*— Cette nuit nous avons été bercés de la belle manière. Heureusement que nous n'avions que le roulis, lequel produit moins vite le mal de mer. Sur le Circassian, qui nous traversa en Europe, il y a cinq ans, les lits étaient plus étroits ; nous n'avions qu'a mettre un capot plié sur l'oreiller à côté de notre tête, et nous nous trouvions emboîtés comme des cadavres dans un cercueil. Roule vaisseau, et nous étions solides. Ici les couchettes sont plus larges ; pendant plusieurs heures je voyageai d'un côté à l'autre au risque de faire un saut de carpe sur le plancher. Enfin en désespoir de cause, je m'attachai à la barre du lit, et je pus dormir, réveillé en sursaut de temps en temps par une vague plus grosse que les autres, tombant à plat sur le pont du vaisseau.

Ce matin, la mer est un peu calmée. J'ai pu me hisser sur le tillac et je vous écris attaché sur un siège à l'abri du vent, nous n'avons pas une tempête, pas même un grain ; c'est un grand vent régulier qui soulève de grosses vagues longues, lesquelles s'en vont roulant, se dandinant, séparées par des caves profondes, se poursuiuant les unes les autre comme des collines qui se mettraient à jouer à l'attaque.

Quand le vaisseau arrive sur une de ces collines liquides, il en monte la pente jusqu'à mi-chemin, puis il en sépare le sommet avec un éclat d'ondes brisées, avec un épanouissement de bouillons qui s'entrechoquent, avec un jaillissement de goutelettes et d'étincelles, avec un fracas épouvantable. Tout de même c'est beau, et je pourrais passer l'avant-midi à contem-

pler cette lutte de l'homme et de son œuvre avec la nature courroucée.

D'abord pour m'exercer la main, j'avais pensé écrire quelques correspondances pour un journal qui m'en avait fait la demande ; après mure réflexion, j'ai renoncé au projet. Ces lettres au public me tiendraient trop en évidence ; pour réussir j'ai besoin du silence, du secret. Puis il pourrait m'arriver d'émettre certaines idées qui déplairaient à certains personnages ; ils pourraient en profiter pour soulever des discussions désagréables. Enfin le mutisme convient mieux à ma mission.

Au lieu d'écrire aux gazettes bavardes et babillardes, je fais mieux ; j'écoule ma prose auprès de la gazette discrète et amicale de St-Lin. Sans compter que celà m'est bien plus agréable et me coûte moins de travail. Cela me coûte à peu près autant de peine qu'à l'oiseau de chanter, au vent de souffler, au feu de brûler, et à une femme de parler.

*Mercredi*, 15 *janvier*. — Même temps, même vent, mêmes vagues et même roulis. En sus, la brise, frisant la surface de la mer, soulève une poussière fine, ressemblant à la poudrerie qui s'élève du sommet d'un banc de neige.

Voici quel est le règlement que j'ai suivi depuis dimanche : —à 7 heures, lever, prière, méditation, et petites heures. — 8 heures, une tasse de café, puis je monte prendre l'air sur le pont. — 8½ heures, travail. — 10 heures, déjeuner en grande cérémonie. — 10½ heures, longue promenade et conversation sur le pont. — 11½ heures, travail. — 1½ heure après-midi, vêpres. — 2 heures, lunch froid. — 2¼ heures, promenade sur le tillac. — 3½ heures à 6 heures, travail avec quelques minutes de repos, tous les quarts d'heure, en m'étendant sur le sofa du salon. —6 heures souper, ou plutôt dîner, avec tout le cérémonial français, ce qui prend au moins une heure. — 7 heures, récréation. — 8 heures, matines et laudes, lecture, prière. — 9 heures, coucher.

Comme vous le voyez, quoique je prenne beaucoup de récréation, il me reste encore plus de six heures pour le travail. Je

me repose délicieusement. Je n'entends pas la cloche sonner à tout bout de champ. " Monsieur, un tel est tombé en mauvai-" ses affaires. — Monsieur, il n'y aurait pas moyen de chicaner " mon mari ! — Monsieur, je viens d'apprendre que l'on vient de " monter telle et telle opposition. " J'ai la paix.

Quel ouvrage puis-je faire ? D'abord je m'acquitte de ma correspondance, que j'avais dû négliger dans ces derniers temps, j'ai une vingtaine de réponses d'écrites, et je ne vois pas encore quand ça finira.

Puis je corrige le voyage, que j'ai fait avec Mgr Lorrain, alors que j'étais à l'Ile Bizard, pour le publier d'abord dans une revue française, puis en volume illustré à Lille, France. Jusqu'ici, les loisirs pour faire ce travail m'avaient manqué ; déménagement à St-Lin, emprunt, église, cimetière, université, tout s'était conjuré contre le volume. Sur mer il trouve son tour, il le prend. Je vais pouvoir finir la correction, avant le Havre, supposé que la mer ne devienne pas plus mauvaise. Dans ce cas-là, de Paris, au lieu de me rendre tout droit à Rome, je m'arrêterai un jour à Lyon, pour livrer mon manuscrit, et donner toutes les explications nécessaires au bureau de publication. J'en écris à Mgr Lorrain, qui n'en sera pas fâché, sans doute, car une grande partie du bénéfice va à ses missions. *Deo gratias* !

*Jeudi*, 16 *janvier*.— La nuit été horrible, cahotée, bouleversée ; la journée n'est guère meilleure. Impossible de sortir ; il tombe tantôt de la grêle, tantôt de la neige fondue ; et le tillac se trouve trop glissant pour pouvoir s'y maintenir.

La table est excellente, variée, légère, bien apprêtée. C'est un tout autre système que la cuisine anglaise, où le *roast-beef* fait la pièce de résistance. Sur le *Circassian*, les mets étaient riches et abondants, ici ils sont délicats. Le dîner en comprend une dizaine, qui arrive à tour de rôle. Vous comprenez que pour se rendre au bout il faut sauter par-dessus quelques-uns, ou ne prendre qu'une bouchée de chacun. De plus la table est chargée d'entre-mets, qui servent à amuser le convive pendant

qu'il attend le retour des plats. Il y a toujours trois espèces de vin, qui est fourni gratis. Pour la bière et les autres liqueurs, on paie extra. Je finirai cette page de mangeaille en vous copiant le menu du dîner d'aujourd'hui : — Beurre — Radis Huitres et clans — Salade de bœuf — Oeufs au choix — Andouillettes — Purée de pois—Escaloppes de veau — Champignons — Côtelettes de mouton — Pommes frites — Petits gâteaux— Desserts — Et ce menu change avec la carte, à chaque repas.

*Vendredi*, 17 *janvier*. — Mer encore un peu houleuse. Impossible de sortir, excepté sur le soir, où il m'a été délicieux d'aller respirer le grand air pendant une demi-heure.

Je vous envoie ci-inclus la liste des passagers de première. Nous ne sommes pas soixante, comme je le disais, mais bien soixante-dix, ce qui fait une jolie société. Nous sommes, Mgr Labelle et moi, les seuls prêtres à bord, bien respectés. A vrai dire, je fais peu de connaissances, n'en sentant pas le besoin. Ma journée est occupée ; et je trouve ma récréation avec Mgr Labelle, et mes souvenirs de St-Lin, que je repasse dans ma tête, assis sur le tillac, sous la bise des mers. On a souvent autant de plaisir à parler aux absents qu'aux personnes présentes. On court moins risque de se faire contredire ou disputer. Mais il faut que je mette un frein à mon crayon. Sans cela, le papier va me manquer, la poste va être fatiguée de mes lettres, et vous ne prendrez pas la peine de les lire. Lisez ou ne lisez pas, n'importe, j'ai eu la consolation et la distraction d'écrire. Bonsoir, Mère bonne et bon ami.

*Samedi*, 18 *janvier*. — Je vais vous introduire à mes nouvelles connaissances :

Voici madame B...... une précieuse avec des talons de bottines grands comme un dix cents, qui marche comme une canne, et qui paraît au dîner habillée en fourrure, pendant qu'elle se promène au grand vent en déshabillé. C'est à peu près ce que

j'ai encore rencontré de plus maussade. Est-il possible de se donner tant de peine pour faire rire de soi !

Voici mademoiselle J...... une grande fille brune, le portrait de mademoiselle R......, mais plus tranquille, moins parleuse, qui se donne beaucoup de peine pour avoir soin de sa vieille mère, sourde, parlant avec un cornet, toutes deux, mère et fille, ayant l'air très respectables.

J'ai l'honneur de vous présenter M. K......, amiral, grande moustache, qui a de la religion comme Boulé.

Ce grand noir, maigre, avec des pattes d'alouettes, est M. R......, délégué à la conférence maritime de Washington, charmant homme. J'ai souvent avec lui et son compagnon M. R......, parlé *marine*, ce que je connais comme l'homme dans la lune.

M. L...... est, dit-il, un des éditeurs du *Sun*, grand journal de New-York. Il est né en Irlande. Plusieurs de ses cousins sont prêtres, un même est mort évêque. Il s'en va voir un parent en Sicile.

M. C...... père, M. C...... fils, madame C...... et mademoiselle C......, de Bay City, Michigan, s'en vont en Egypte, puis en Terre-Sainte, puis en Grèce, et reviendront par l'Allemagne. La mère a dit au père : " Avant que nos enfants se marient, allons tous ensemble faire un voyage." — " C'est bon, dit le père, allons," et les voilà partis. Le chien et le chat gardent la maison.

Voyez-vous cette petite femme, nerveuse, aux yeux noirs et vifs, toujours remuante, c'est une italienne, madame L......, elle sait sept langues : français, italien, espagnol, anglais, hollandais, allemand et russe. Une femme, avec sept langues, jugez si elle doit être embarrassée, quand il lui suffit d'une seule, pour tenir tête à n'importe quel homme !.

*Dimanche*, 19 *janvier*. — Journée splendide. La vague a modéré, le vaisseau a repris une marche solide comme au départ. La mer est vert-pré, le soleil brille dans tout son éclat.

A 10 heures nous apercevons les îles Scilly, à midi les côtes de Plymouth en Angleterre. Nous entrons dans la Manche. Nons serons au Havre demain avant midi, ce qui nous fera une traversée de neuf jours pleins. Pour cette saison de l'année, nous n'avons pas à nous plaindre. La mer a été houleuse et voilà tout ; pas de grands vents, pas de bourrasques soudaines, pas de tempêtes méchantes.

Je vous écris à 2 heures de l'après-midi. Nous sommes ici quatre heures en avant de vous autres à St-Lin. En ce moment, me dis-je, la grand'messe commence, on chante *l'Asperges.* Que le bon Dieu bénisse cette bonne population, qui se presse dans son église. Y en a-t-il là, qui prient pour moi ?

Huit heures P. M. L'évangile de ce dimanche parle des noces de Cana. Nous venons d'y assister. Ce soir avait lieu le dîner du Capitaine, quelque chose de rococo, pour parler l'argot parisien. Le tout s'est terminé en prenant un verre de champagne à la santé du dit capitaine, tous les convives ayant sur la tête un bonnet de papier : une vraie folie !

***

Nil canitur suavius,
Nil auditur jucundius,
Nil cogitatur dulcius,
Quam Jesus Dei filius.

Que ces strophes de la fête d'aujourd'hui sont belles : " on ne peut rien chanter de plus suave, rien entendre de plus doux que le nom de Jésus, fils de Dieu."

*Lundi,* 20 *janvier.* — Voyez-vous ces hautes falaises rougeâtres coupées à pic, battues par la vague qui arrive longue de l'infini, couronnées d'arbres, c'est la côte de France. Par derrière ces promontoires s'ouvre large l'embouchure de la Seine, s'étend sur une rive plate la ville du Havre. A 9 heures a. m. nous y serons.

France, doux pays de nos pères,
Comme ton nom est radieux !
Sur les nations étrangères
Tu verses l'éclat de tes feux,
Tu parles, l'Europe tremblante
Au seul bruit de te grande voix,
Se tait, muette d'épouvante,
En voyant palir tous ses rois.

Ainsi chantait Crémazie le premier janvier 1860. Depuis les chose ont bien changé, les crêpes de deuil sont venus voiler les rayons de la gloire, et ils conviennent mieux aux circonstances actuelles ces vers de Routhier :

O maître souverain de notre destinée ;
Daigne sur l'univers répandre tes bienfaits.
Souviens-toi de l'Eglise et de sa fille aînée,
Et donne à toute deux le triomphe et la paix.

## CHAPITRE V

## DU HAVRE A PARIS

*Lundi*, 20 *janvier*.— A 9 heures notre vaisseau longeait lentement les hautes falaises du Havre, et entrait majestueusement dans ce port, si propre, si rangé, où l'on admire l'ordre et la régularité françaises.

J'aurais bien aimé passer quelques heures ici, pour visiter cette ville florissante, où se concentre le quart du commerce d'importations et d'exportations pour toute la France ces quais si animés où sont accostés nombre de paquebots transatlantiques, pleins de vie et de mouvement ; mais je me ferais un reproche de perdre un temps si précieux, en allant, je remets toutes ces visites pour le retour. Alors je prendrai une journée pour voir la cathédrale de Rouen, et l'église de St-Ouen. Aujourd'hui, passons tout droit, ainsi le veut le devoir.

J'étais pour prendre la deuxième classe, ce qui équivaut à la première au Canada ; mais Mgr. Labelle ayant acheté à Montréal un billet de première, je dus payer sept francs de plus pour me procurer le plaisir de faire route avec lui. Dans notre compartiment nous avons un Danois et une Danoise très-convenables, un Américain et une jeune veuve de Duluth de vingt-

cinq ans, qui s'en va à Rome avec un bébé de quinze-mois. Nous sommes réellement très-commodément établis.

Ce qui frappe en arrivant au Havre, c'est l'aspect des maisons hautes, avec contre-vents, bâties à pic, ressemblant fort aux vieilles maisons de Québec ; il y a un air de parenté à ne pas s'y méprendre.

La salade, les choux, les légumes sont en pleine croissance dans les jardins : c'est un peu en avance sur Montréal ! Le climat du Havre est plus doux que celui de Paris, à raison du voisinage de la mer. Les arbres, avec leurs branches coupées jusqu'à la tête, ou même avec leur tête entièrement émondée, afin de faire des fagots, donnent un aspect singulier et gredin à la campagne. Nous ne voyons nulle part ces belles têtes arrondies de nos érables et de nos ormes.

Les chars ne portent pas ainsi doux que nos chars dortoirs du Canada. De là ces hyéroglyphes.

Nous traversons ça et là des routes qui sont d'une beauté et d'une propreté incomparables.

Le chemin de fer est bordé, non d'une cloture en bois, mais d'une haie vive, soigneusement entretenue.

Nous passons d'abord à travers *Harfleur*, autrefois célèbre, principal port de Normandie, aujourd'hui grandement déchu, parceque les attérissements de la Seine ont desséché son port ; *Yvetot*, qui appartenait dans l'ancien temps à un petit seigneur, qui se fit donner le titre de roi. Quand j'étais au collège, j'appris des vers de Béranger, qui me reviennent à la mémoires ;

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire ;
Se levant tard, se couchant tôt
Dorment bien et sans gloire,
Et courronné par Janneton,
D'un simple bonnet de coton.

S'il avait au moins mon bonnet de soie noire et rouge !

Le fertile pays de *Caux*, avec ses chaumières couvertes en tuile et en verdure ;

*Barentin* et *Malaunay*; les champs, joliment accidenté sont sans clôture de bois ou de pierre.

Le pays est parfaitement cultivé, petits étangs, petits champs, petits bois, petits coteaux, petits vallons, il y a rien de nos vastitudes de l'Amérique, mais tout est coquet. Les ruisseaux sont endigués avec soin. L'Achigan serait ici une grosse rivière.

Je puis dire avec la chanson, "J'ai vu ma Normandie," la patrie de la moitié de nos ancêtres, d'où nous vient ce sang aventureux, cet esprit subtil et pointilleur, qui nous distinguent.

A 1½ heure : Rouen. Au retour, si je passe ici, la visite de cette ville intéressante, la patrie de Guillaume le Conquérant, où fut jugée et brûlée Jeanne d'Arc. Nous avons dîné, et, comme de raison, bu un bon verre de cidre de Normandie.

La vallée de la Seine est enchanteresse, par ses points de vue, et sa culture si propre. Est-il possible d'être fleuve si célèbre et de rouler si peu d'eau ! La Gatineau, la Lièvre feraient honte à la Seine.

Tenez, voici que passe sur la route au trot, une charette, juste comme nos petites charettes, qui viennent bien de France tout droit.

Après avoir traversé nombre de places : St-Etienne, Gaillon Vernon, nous arrivons à une coquette petite ville, appelée *Mantes la jolie*. C'est auprès de cette ville que Guillaume le Conquérant tomba de cheval et se fit la blessure dont il mourut.

*Poissy*, ici naquit Saint Louis ; et il fut toujours glorieux de s'appeler Louis de Poissy, en souvenir de son baptême.

Dans dix minutes nous serons à Paris ; Mgr Labelle a l'invitation de descendre à quelque grand hôtel, pour soutenir la dignité de sa mission. Je serai plus modeste. Je me rendrai tout droit à la *Cité du Retiro*, près de la Madeleine, ou j'ai pensionné près de quatre mois il y a cinq ans, et où j'ai été très bien, trouvant surtout le calme au milieu des agitations d'une grande ville.

# CHAPITRE SIXIÈME

## A PARIS

*Mardi* 21 *janvier:*—Hier à quatre heures j'arrivais chez madame Durand, elle était absente. Je me fis donner une chambre sans me nommer, les serviteurs sont changés, personne ne me reconnait. De suite j'allai au Crédit Lyonnais déposer mes lettres de change, pour les faire reconnaître. A mon retour comme je commençais à souper à la table d'hôte, la dame des céans arriva. Elle me fit mille joies et je dus passer dans son réfectoire privé. Le cognac et le champagne sortirent. Sur ces entrefaites, Mgr Labelle, qui était descendu à l'Hôtel Binda, où il paie trois piastres par jour, arrive pour veiller avec nous. Tous les souvenirs d'il y a cinq ans revinrent sur le tapis. Il était onze heures quand nous nous séparâmes.

Fatigué du voyage je me levai à 10 heures. J'allai faire une visite au Bureau Canadien, chez M. Fabre, chez le curé Brisset, frère de M. Brisset de Montréal, et chez M. Rameau, qui me garda à souper et à veiller. Vous pouvez vous imaginer s'il y a eu des paroles de dépensées. Tous sont bien, se sont informés de ma mère, et la saluent. Ils n'ont pas oublié le voyage du Lac des Deux-montagnes. ni la descente de la Rivière des Prairies à la clarté des étoiles. Il est minuit. Bonsoir.

*Mercredi*, 22 *janvier.*— J'ai fini mes affaires d'argent. Le dîner nous réunissait chez M. Rameau, avec Mgr Labelle et l'abbé Casgrain, de Québec. Je fis une course à travers la ville, pour revoir quelques connaissances d'antan.

Ce qui frappe ici, c'est de voir cette multitude de personnes et d'équipages, se poursuivant, se croisant, qui courent après les distractions et les plaisirs. Le bien est caché, le mal se

cache, on voit à la surface le frivole, l'élégant, le mondain, qui s'étale et règne en maître. Pourtant le bonheur n'est pas dans cette richesse, ni ces divertissements, puisque ces personnes s'ennuient, et aspirent à d'autres contentements.

Notre petit coin des Laurentides est moins brillant, mais il renferme bien plus de calme, de paix et de vrai bonheur.

*Jeudi 23 janvier.*— Il pleut il vente. J'ai passé la journée dans ma chambre, à mettre la dernière main à mon livre que je dois laisser à Lyon en passant. J'avais à coller à leur place certaines photographies, qui doivent illustrer le volume. Sur le vaisseau, à raison du roulis, il m'a été impossible de faire ce travail, et je préfère m'en acquitter ici plutôt qu'à Lyon; parce qu'au *Retiro* je suis comme chez moi et la pension ne coûte pas très cher, tandis que je ne sais pas si là-bas je tomberai dans un bon hôtel.

Voici trois jours que je suis à Paris, j'en pars demain pour Lyon où, si c'est possible, je ne serai pas plus qu'un jour. Je m'aperçois qu'il me manque plusieurs photographies que j'ai laissées à St-Lin. Voudriez-vous me les envoyer, par la poste, à Rome, toutes, qu'elles soient sur carton, ou simplement sur une petite feuille mince, lesquelles se trouvent dans le bureau privé, et ailleurs, photographies qui représentent des paysages des chantiers, des chapelles, et des scènes sauvages. Maman pourra vous aider à les trouver. Enfin tout ce qui vous tombera sous la main, expédiez-le-moi, et au plus vite que vous pourrez.

Je suppose que votre église est toute habillée en noir, que votre tapis est cousu.

L'hiver, cette année, à Paris, disent-ils, est trop doux. Ces trois jours ressemblent à notre première semaine de mai, quand elle est belle. mais je sais, par expérience, que Paris n'est pas toujours aussi clément, n'ayant jamais eu plus froid que dans cette chambre où je vous écris. Mes saluts à M. Cabana et à toute la maisonnée.

## CHAPITRE SEPTIÈME

### DE PARIS A LYON

*Vendredi*, 24 *janvier*. — Je reprends les chars et mon crayon. A 5 heures lève et déjeune. Une demi-heure de voiture à travers Paris, encore éclairé au gaz, me conduit à la gare de Lyon. A 6 heures et 5 minutes, départ, au milieu des ombres indécises du matin, qui m'empêchent de distinguer l'aspect des faubourgs de Paris. J'entrevois assez bien *Charenton*, le Beauport des fous de France, où l'on traverse la Marne, et *Villeneuve St-George*, où l'on traverse l'Yères. L'Yères et la Marne sont deux gros ruisseaux, que l'on a décorés du nom pompeux de rivières.

A *Melun*, nous rattrapons la Seine, pas plus considérable que la rivière l'Assomption. Le point de vue est joli.

Nous entrons dans la forêt de Fontainebleau, la plus considérable de France. Beau bois, cela a plutôt l'air d'un parc ! Quand on a voyagé des mois à travers les forêts de la Baie d'Hudson, celle-ci n'est plus qu'une forêt en miniature.

*Fontainebleau* était le château qu'affectionnait Napoléon I. C'est ici qu'il fit à son armée ces adieux qui sont demeurés célèbres dans l'histoire.

A *Moret*, un autre ruisseau-rivière.

*Montereau*, buffet, sept minutes d'arrêt : pour un café au lait, 75 centimes, une pomme, 5 centimes, et un petit pain pour apporter dans les chars, 10 centimes. Ici fut assassiné Jean sans peur, et Napoléon gagna une victoire sur les Allemands. Nous quittons la Seine pour l'Yonne, une rivière qui par son volume d'eau me rappelle l'Achigan ; un peu plus considérable il faut être franc.

La rivière, la ligne du chemin de fer, et toutes les routes sont bordées de longs arbres, qui ont l'air, excusez l'expression, de coqs d'inde haut montés sur pattes avec leurs grands corps nus et leurs têtes fines.

Nous voici chez les Sénonais, qui ont donné maille à partir à César. Sens n'a que 14,000 habitants, mais elle possède un

passé rice en faits historiques. Sous la domination romaine elle fut une des capitales de la Gaule. Au VIII siècle, son archevêque était le primat des Gaules et de la Germanie. Il s'y tint plusieurs conciles, Saint Bernard y fit condamner Abélard. Déchue de son antique gloire, Sens est encore intéressante, à cheval sur l'Yonne, au fond d'un vallon, entouré de collines presque de tous côtés, avec une ceinture de champs parfaitement cultivés.

Successivement nous traversons *Villeneuve*, *St-Julien* et *Joigny*, connu pour ses vins. Nous sommes en pleine Bourgogne. Les côteaux sont couvert de vignes pressées auprès des pieux qui les soutiennent.

Les villages, avec leurs toits en tuile et leurs murs extérieurs en ciment gris, paraissent vieux, antiques, au milieu d'environs verdoyants, de campagnes jeunes de culture.

Nous quittons l'Yonne, (lequel mot, d'aprés moi, vient de Dionne, Dionesius, Denys ) pour l'Armançon.

*Laroche*, vingt minutes pour déjeuner. Un petit verre de cognac me réchauffe l'estomac paresseux. Ici vient aboutir le canal de Bourgogne, qui relie la Seine au Rhône par la Sâone. Ces canaux, qui ne sont autre chose que des cours d'eau creusés et endigués, distribent, à bon marché, le commerce intérieur du pays. Celui que nous longeons peut avoir vingt pieds de large et est bordé de deux routes, où marchent les chevaux qui trainent les bateaux. Ce genre de transport est si économique qu'il se maintient en face de la rapidité des chemins de fer, pour le commerce qui n'est pas pressé.

De Paris à Laroche je voyageai seul dans mon compartiment. Il est monté un monsieur qui étudie son journal, au coin opposé, pendant que je lis et que j'écris dans le mien. Pas un mot. Je me demande ou je vous demande si deux femmes pourraient en faire autant !

*Brienon*, *St. Florentin*, et *Tonnerre*, nom terrible, endroit tout-à-fait joli et tranquille, ville de six mille âmes, que domine son église, perchée au haut d'une colline comme un nid d'aigle.

domina la France et Louis XIV. Quand il mourut, le roi dit : " nous sommes bien débarrassés ". Il se trompait ; alors commença pour lui l'embarras des défaites et des déficits.

*Chablis* est dans les environs, j'achète une demi- bouteille de Chablis, et je la bois à votre santé, en mangeant pour mon dîner un crouston trempé de ce bon vin, faisant festin seul ; car mon unique compagnon est descendu à Tonnerre.

Les compartiments sont tempérés par deux chaufferettes en zinc, remplies d'eau chaude, occupant la largeur du char, sur lesquelles on se met les pieds. Ces chaufferettes sont changées de distance en distance. A Tonnerre, on les renouvelait pour la deuxième fois depuis Paris. Elles suffisent pour entretenir une chaleur tout-à-fait convenable ; heureusement qu'elles n'ont pas à combattre notre hiver canadien. Si nos chars n'avaient que ce genre de réchaud, nous gèlerions à glace de St-Lin à Montréal.

L'Armençon, lui, le cède à l'Achigan, qui au moins à des rives hautes, taillées à pic ou en croupes d'haridelles ; il...... ( nous venons de passer, pendant deux minutes, dans un tunnel où il fait noir comme chez le loup ) promène son filet d'eau entre des...... ( autre tuunel qui ne finit plus, et au milieu duquel nous arrêtons presque ) rives basses comme celles de la Rivière au-Chien à Ste-Thérèse.

*Tanly, Lezimes, Aney la France, Nuits-sous-Ravières, Aisy,* et *Mintbard,* petite ville située au fond d'un vallon, dans un site pittoresque, qui a donné le jour à un écrivain correct et pompeux, que notre professeur de Belles Lettres nous fit beaucoup étudier, Buffon.

*Les Laumes.* Dans le lointain on aperçoit le *Mont Alise—Ste-Reine.* C'est là que se trouvait *Alesia,* où César, 52 ans avant Jésus-Christ, vainquit définitivement Vercingétorix, le héros des Gaules. Dans le voisinage se trouve aussi le château de Bussy-Rabutin, le cousin de madame Sévigné, qui disait un jour de Dieudonné Louis XIV : "Ce grand roi, on dit que c'est

Dieu qui nous l'a donné ; ah ! s'il voulait le reprendre ". Pour ce bon bon mot, Louis XIV le fit mettre à la Bastille. Il méritait plutôt une image.

Le fond de la vallée était composée d'une terre grasse et riche, en anglais loam, en français, marne ; voilà. je crois, d'ou vient le nom de l'endroit

*Darcey, Verrey.* Notre train va petit train ; il force, il monte nous sommes à une hauteur des terres, passant du bassin de la Seine dans celui du Rhône. Les sources de la Seine sont à quelques milles d'ici seulement.

*Blaissy-Bas,* on entre dans un tunnel, qui ne finit plus, deux milles de long. Puis nous descendons bon train, sur un pan incliné, vers Dijon.

Le pays est tourmenté, le paysage est sévère ; vallons étroits et profonds, gorges sombres, sommets brusques, chaussées hautes, viaducs nombreux, tunnels à n'en plus finir, villages perchés sur des hauteurs, côteaux rocheux aux flancs rougeâtres, nos Laurentides ne sont pas plus accidentées ; et je me figure un voyage en char de St-Jérôme à la Chute-aux-Iroquois, quand Mgr Labelle aura fini son chemin de fer.

*Melain, Vélais, Plombières* et nous voilà à Dijon, ancienne capitale de la Bourgogne, et aujourd'hui, chef-lieu du département de la Côte-d'Or.

Au pied des collines appelées Côte-d'Or, dominé par un mont superbe du nom Affrique, au confluent de l'Ouche, de la Suzon et du canal de Bourgogne, s'élève le *Divis* des romains, *Divus Jovis,* divin Jupiter, maintenant Dijon.

De 1179 à 1477, l'ont habité les ducs de Bourgogne, qui n'en cédaient pas en pouvoir au roi de France lui-même. Elle fut la patrie de Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, du grand Bossuet, du stratégiste Vauban et du poète Crébillon. Dans le voisinage naquit le plus grand homme de son siècle, Saint Bernard.

La ville renferme plusieurs églises et un beau musée. Je puis parler de la cathédrale de *St.-Bénigne* pour l'avoir vue.

"Onze minutes d'arrêt, crie le conducteur, et buffet." Comme

j'avais fait buffet à plusieurs reprises avec mon pain, ma palette de chocolat et ma bouteille de vin, et zomme je voyais sur ma carte que la cathédrale était dans le voisinage de la gare, j'y courus.

Le portail n'est pas extraordinaire avec ses deux tours terminées par un capuchon de moulin à vent. Le côtés sont solidifiés de contreforts qui leur permettront encore de durer des siècles. A l'intérieur, d'énormes colonnes en pierre soutiennent trois voûtes aussi en pierre. Je ne pus voir le chœur, il est fermé par une cloison en planche ; on y est à faire des réparations. Autour de la nef sont rangés quelques tombeaux d'hommes célèbres, entre lesquels j'ai remarqué un marbre indiquant l'endroit où se trouvent les restes de Philippe le Hardi, et de Anne de Bourgogne, fille de Jean sans Peur.

Il est deux heures et demi, j'entends le conducteur qui crie ; "MM. les voyageurs, en voiture, s'il vous plaît, en voiture" Poup ! Poup ! nous partons.

Sortis des montagnes, nous filons dans une vaste plaine comme celle de St-Lin, longeant sur notre droite les collines, qui portent le nom de Côte-d'Or, parce que le flanc en est tout couvert de vignobles, qui sont une mine plus riche que celles de Californie : Nous traversons le pays du vin : *Gevrey, Vougeot, Nuits, Beavne*, ville de 1200 habitants, dont le principal commerce est la liqueur de Bacchus.

Deux voyageurs à Dijon sont venus se constituer mes compagnons : "je ne leur parlerai pas," me dis-je ; j'ai tenu ma promesse avec un, au moins, qui vient de descendre à Beaune.

*Meurrault, Chagny*, nous quittons la Côte-d'Or, qui s'éloigne sur notre droite et nous entrons dans la vallée de la Thalie et de la Saône.

*Fontaines, Chalon, St.-Côme*, mon deuxième compagnon me quitte. Il est remplacé par un nouveau venu, qui a un grand nez comme le Père G... de la Côte Joseph, ou comme un autre que vous connaissez. Il me regarde, je pense qu'il pense la la même pensée que moi.

*Varennes-le-Grand, Sennecey-le-Grand, Tournus,* où M. le gros nez descend, laissant le mien de nouveau.

Ah ! voici le Saône, que nous longeons sur notre droite, quelque chose comme la Seine au-dessus de Paris ; je comprends pourquoi Dieu a donné du vin à boire aux Français ayant mis dans leurs rivières une eau si troublée, si terne et si terreuse ?

*Uchizy, Fleuriville,, Sénozan, Macon,* 20,000 habitants, et patrie du célèbre vin Macon. La nuit nous enveloppe de ses voiles, une lampe fumeuse, qui ressemble beaucoup à celle qui éclaire le char de St-Lin, projette sa pâle lueur dans mon compartiment ; dehors noir obscur. Deux heures nous séparent de Lyon, mon journal est fini pour ce soir, je ne vous parlerai pas de places que mes yeux ne voient point. Silence et méditons.

J'ai passé aujourd'hui une des plus belles journées de ma vie, tantôt récitant le bréviaire pour rafraîchir l'âme, tantôt lisant une gazette pour distraire l'esprit, tantôt lisant un bon livre pour instruire, tantôt écrivant pour converser avec vous. Je n'ai pas dit une seule parole, j'ai eu beaucoup de douces pensées. Aucune affaire n'est venue se mettre en travers de de mon repos, ce qui m'est arrivé bien rarement depuis des années. Quand la question pour laquelle je marche, se présensentait à mon esprit, je la chassais tranquillement. J'ai pris toutes les mesures éloignées qu'il m'est possible pour en assurer le succès. Inutile maintenant de me casser la tête à tirer des plans. Quand je serai sur les lieux, que j'aurai vu les personnes et étudié les circonstances, je serai plus en état de faire la préparation immédiate. En attendant vivons tranquille, confiant en Dieu, et notre étoile. Je m'accote la tête sur le dossier du fauteuil bourré. Si le sommeil vient, il sera le bienvenu ; sinon je vais me perdre en une doucereuse fainéantise et en des rêves dorés. Béni soit le saint nom de Dieu !

## CHAPITRE HUITIEME

### A LYON

*Vendredi*, 25 *janvier*. (1). — Hier soir je descendis à l'Hôtel de l'Univers, presque en face de la gare. Ce matin je me réveillai tard et je n'en suis pas fâché. En voyage, bien manger, bien dormir, ne pas aller trop vite, c'est la santé, sans compter que c'est le plaisir et l'instruction.

A 11 heures, après avoir pris un café au lait, je me rendis au Bureau des Missions Catholiques. Je n'ai besoin de personne pour me conduire dans une ville étrangère, ma carte me suffit. M. Morel, à qui j'ai affaire, partait pour aller dîner avec un évêque, et il m'a donné rendez-vous pour 3 heures. En attendant je visiterai la ville, sans me presser.

Tout près des *Missions Etrangères* se trouve l'église d'Ainay. J'y suis et vous écris, assis sur une chaise en face de l'autel. Il me fait plaisir que vous visitiez Lyon avec moi; et ma chère mère, vous êtes la dame de mes pensées, qui me suivez comme il en était pour les chevaliers du moyen-âge.

Cette église est la plus ancienne de Lyon, bâtie sur un vieux temple payen, élevé en l'honneur d'Auguste. Elle a cinq nefs, les trois principales voûtées en berceau. Comme toutes les églises de France elle est en pierre, jusqu'à la voûte, ouvrage qui brave les siècles, mais qui a quelque chose de sévère, de sombre ; l'église de St-Lin est bien plus fraîche et plus gaie. Cependant cette église-ci, vieille de plusieurs centaines d'années, sera encore jeune, quand notre église sera chose du passé —c'est bien, allons plus loin.

Passant par la place Bellecour, j'ai gravi la sainte colline de Fourvières dans un ascenseur, et j'ai passé ici des heures délicieuses à lire, à visiter et à prier. J'ai gravi les trois cent seize marches, qui conduisent au sommet de l'église : quelle vue

(1) Il faut remarquer ici que M. Proulx, par une de ces distractions dont il n'est pas coutumier, a perdu une journée, prenant le 26 de janvier pour le 25. Il ne s'aperçut de son erreur qu'à Rome ; le lundi il s'arrêtait à St Jean-de-Maurienne dans les Alpes, pour y dire sa messe, pensant que c'était le dimanche.—J. G. Payette.

splendide nous avons du haut de cet observatoive. Je ne vous écris aucun détail sur cette chapelle, préférant vous envoyer les opuscules que j'ai sous la main. Je vous souhaite autant de plaisir à les lire que j'en ai éprouvé moi-même. J'y ajoute deux images, une pour ma chère mère, l'autre pour mon bon ami. Vite, descendons, car il arrive trois heures, et l'abbé Morel m'attend.

Les affaires sont faites. L'abbé m'invite pour dîner demain, et rencontrer M. Légaré, le président du Bureau de la propagation de la Foi.—"Merci, je pars demain matin, au retour ce plaisir, si je passe par Lyon." Ce m'aurait été très-agréable de faire cette connaissance, de même que de visiter l'église de Saint-Pothin et de Sainte-Philomène, et quelques autres monuments de Lyon, que je suis obligé de laisser de côté. Mais n'importe, je ne veux pas manquer à la résolution que j'ai prise avant de partir, et qui est la plus raisonnable, de ne m'arrêter en route que pour les affaires indispensables. J'offre le sacrifice de ma curiosité pour le succès de ma mission, et j'espère que Dieu le bénira. Dans tous les cas, si je ne réussis pas, ce ne sera pas manque de persévérance tranquille et longue; ils vont voir à Rome ce que c'est qu'une tête dure de *Canayen*.

Au sortir de chez l'abbé Morel, je gagnai l'église St-Jean, la cathédrale, monument remarquable par l'élégance et la pureté de ses lignes, sombre comme toutes les églises gothiques, avec vitreaux en couleurs chargées. Cela a son beau côté, je préfère le clair, le lumineux des églises italiennes; c'est pourquoi mes chassis de couleurs sont si légers, sans compter qu'ils coûtent moins cher, considération qui entre en ligne de compte quand on n'a pas d'argent.

De là, je gagnai la grande paroisse de Lyon, Saint-Nizier, qui a été bâtie pas longtemps après la cathédrale, au 15ième siècle, et qui a avec elle un grand air de parenté. Comme elle, l'intérieur a trois nefs, avec transept et chapelles latérales. J'y ai admiré la grande nef, très haute, avec un joli triforium à frontons. Comprenez-vous? non. Eh bien! ce serait trop long

à expliquer ici ; au retour, et de vive voix, les explications détaillées.

De là, je pris une course à la diable, passant devant l'*Hôtel de ville*, qui n'est pas plus joli que celui de Montréal, devant le *théâtre*, devant le *palais de justice* à l'aspect imposant, et, suivant les quais du Rhône jusqu'au cours du midi, où se trouve mon hôtel, je jetai un coup d'œil à gauche sur le *Lycée*, sur le *marché couvert*, sur *la gendarmerie*, sur *l'Hôtel-Dieu*, sur la *Poste*, sur l'*Hospice de la charité*, sur la *mairie*, sur l'*école de commerce*, et sur la *manufacture des tabacs*, qui, en France, appartiennent à l'Etat.

Je suis content de ma journée. Je connais mon Lyon,comme mon Montréal, à l'extérieur, j'entends. La ville est bâtie sur un delta de terre basse au confluent de la Saône et du Rhône, à droite sur le plateau abrupt au-delà de la Saône où se trouve Fourvières, et à gauche sur un terrain qui s'élève en amphithéâtre, au delà du Rhône.

Lyon date de 500 ans avant Jésus-Christ fondée qu'elle fut par les Grecs ; mais les Romains lui donnèrent une importance considérable en en faisant la capitale de la Gaule Celtique. Trajan y bâtit sur le plateau, le *Forum vetus* ( l'ancien forum ) d'où par corruption vient le mot français *Fourvières*. Plus tard la partie principale de la ville se construisit sur le delta.

Voici la beauté principale de Lyon : deux rivières, assez larges, pas trop larges, la traversent, ayant sur chacune de ses rives des boulevards bordés d'arbres et d'une rangée de hautes maisons superbes. Vous voyez de St-Lin quel aspect magnifique présentent ces deux rangées de palais qui se regardent, ces deux rues, ces deux boulevards ombragés, séparés par un cours d'eau rapide, surtout le soir, quand l'ensemble vous apparaît mystérieux et féerique à la lumière des gaz.

Je ne connais personne à Lyon. Cependant je puis dire à première vue, que j'y aime l'aspect général de la population. En certaine autre ville que je ne nommerai pas,tout est mondain, surfait, et le bon, par la force même des choses, doit y prendre un air évaporé. Lyon est ville catholique, et les indifférents,

trempés malgré eux de catholicisme, s'y présentent avec des manières chrétiennes et raisonnables. Enfin ici le français me paraît, non-seulement joli, fascinant, mais aimable.

Bonsoir, ma chère mère. Croyez que ce m'est un plaisir de converser avec vous. Je veux vous le prouver par ce journal que je n'ai pas omis encore de tenir un seul jour depuis mon départ. Si je vis si souvent loin de vous, en mission au Manitoba, en voyages apostoliques à la Baie-d'Hudson, en pension à Montréal, en courses en Europe, ce n'est pas par plaisir, c'est pour obéir à la volonté de Dieu qui se manifeste par les ordres ou les désirs de mes supérieurs ecclésiastiques. Je vous aime beaucoup, je dois aimer encore davantage l'appel de Dieu. L'un ne contredit pas l'autre. Je vous sais assez chrétienne, assez résignée pour accepter ces absences avec patience, avec conformité à la volonté divine. Pour ce qui dépend de moi, je veux vous prouver par ces correspondances multipliées que je ne vous oublie pas et que votre souvenir me suit partout. L'amour de ma mère se confond avec l'amour de mon Dieu.

# CHAPITRE NEUVIÈME

## DE LYON A ST JEAN DE MAURIENNE

*Samedi, 25 janvier* (1). — Je pars de Lyon à 9 heures, et à 6 heures et demi je serai à St-Jean de Maurienne, dans les Alpes, pas loin de la frontière italienne. Pourquoi arrêter ? pour deux raisons ; la première, afin de pouvoir dire la messe demain dimanche ; la deuxième, parce que ayant mal dormi la nuit dernière, je ne veux pas m'exposer à être malade en passant une nouvelle nuit sans sommeil. J'ai promis d'aller vite, mais pas plus qu'il n'est raisonnable. Ça coûte un peu plus cher, mais la vie vaut mieux que l'argent. Voyez comme j'ai soin de moi ; ne soyez donc pas inquiète, bonne mère. Puis à quelque chose malheur est bon ; je vais me trouver à passer de jour à travers les grands paysages des Alpes. La chance me poursuit, je suis encore seul dans mon compartiment. Au départ quand il se montrait un nez à la portière, je lui faisais de gros yeux en dessous ; et il allait chercher place ailleurs.

De Lyon à *Montbuel* nous traversons plusieurs petits bourgs qui n'offrent pas grand intérêt. Terrain bas où coule le Rhône sur la droite à une certaine distance, et sur la gauche un long côteau, ce qui me rappelle le pays entre Lachine et Montréal, quand on suit la ligne du Grand-Tronc.

Toujours côteaux sur la gauche, mais le terrain sur lequel nous roulons s'élève. Bonne terre, qui a valu au village que nous traversons le nom de *Valbonne*, c'est le contraire de notre *Terrebonne*, où le sol en grande partie est très pauvre. Aussi lui a-t-on ajouté, dans une de ses côtes le sobriquet de *Pain-court*.

Après *Meximieux*, on traverse *l'Ain* qui a l'apparence d'une rivière respectable ; et après *Leyment*, l'Albarine, affluent de l'*Ain*.

(1) C'est-à dire, dimanche 26 janvier.

*Ambérieu*, au pied du Jura, buffet. J'achète une bouteille de vin, un morceau de pain, un bout de saucisse ; le tout pour un franc, et je vais faire mon déjeuner de onze heures à bon marché. On vient de changer les chaufferettes, je suis comme un prince. Un compagnon est venu s'asseoir à l'autre portière ; il sera bien habile s'il me tire un mot de la bouche. Il fait si bon de ne s'entretenir qu'avec soi-même et ses livres.

On entre dans les montagnes du Jura par la charmante vallée de l'Albarine, large de trois à quatre arpents entre de hautes montagnes, tantôt se retrécissant, tantôt s'élargissant en baies riches de gazon. Au fond du vallon court en serpentant le ruisseau d'un bleu clair,le flanc des montagnes est couvert de vignobles.

*St-Rambert-en-Bugey*, la vallée se retrécit, un arpent, un arpent et demi tout au plus. Les aspects deviennent d'un sauvage grandiose.

Nous entrons dans une gorge sombre, sévère et déserte, où nous longeons de petits étangs, azurés, ne voyant au-dessus de nos têtes qu'une lisière étroite de firmament bleu. Nous avons quitté l'Albarine. *Rossillon.*

*Virieu-le-Grand* ; évidemment nous avons fait petit à petit l'ascension du plateau ; les pics se multiplient moins hauts, et les horizons s'élargissent.

*Artemare ;* ayant longé le mont Colombier, nous entrons dans la vallée du Rhône avec une vue splendide sur les Alpes.

*Culoz*, dans un vallon circulaire, entouré de quinze sommets, quelque chose comme Wemontaching dans le haut du St-Maurice moins ses belles rivières. Tel sera l'aspect de nos Laurentides, quand elles auront été habitées depuis deux mille ans, même avant cela. Ici nous changeons de chars pour l'Italie, notre premier train se dirigeant sur Genève en Suisse, 25 minutes d'arrêt. J'en profite pour me délasser les jambes. J'achète une demi-bouteille de sauterne, un franc et demi, ce qui est très-cher ici, mais aussi il faut avouer qu'il est très bon. Il a noyé mon malaise de ce matin, et me voici tout refait, aussi bien

qu'hier grâce à la liqueur que trouva notre père Noé. *Vinum lætificat cor hominis.*

*Chindrieux.* On arrive sur les bords du lac Bourget, (nom vénéré de notre pays) qui mesure quatre lieues de long sur environ une lieue de large : nappe d'eau considérable en Europe. C'est un étang à côté de nos mers intérieures. Tout de même il est bien gentil, et nous le contournons presque en son entier, jusqu'à ce que arrivés dans une plaine tout-à-fait fertile, couverte de vignes, de peupliers et d'arbres fruitiers de de toutes sortes, nous le quittons pour gagner *Aix.*

"Ce lac, dit Lamartine dans Raphaël, est profondément " encaissé du côté de la France. Du côté de la Savoie, au con- " traire, il s'insinue sans obstacle dans des anses et dans de " petits golfes, entre des côteaux couverts de bois, de treillis, " de vignes hautes, de figuiers qui trempent leurs feuilles dans " ses eaux... L'abbaye de Haute-Combe, tombeau des princes " de la maison de Savoie, s'élève sur un contrefort de granit, au " nord, et jette l'ombre de ses vastes cloîtres sur les eaux du " lac. Abrité, tout le jour, du soleil par la muraille du mont " du Chat, cet édifice rappelle, par l'obscurité qui l'environne, " la nuit éternelle dont il est le seuil pour ces princes descen- " dus du trône dans ces caveaux. Seulement le soir, un rayon " de soleil couchant le frappe et se reverbère un moment sur ses " murs comme pour montrer le port de la vie aux hommes, à " la fin du jour."

*Aix-les-Bains*, 5000 habitants, station thermale, où coulent des sources sulfureuses excellentes pour la guérison des rhumatismes et des maladies de la peau. Chaque année voit ici réunis jusqu'à 12000 baigneurs. Le climat y est très doux, la situation charmante dans une plaine entourée de montagnes ; les environs sont remplis de promenades intéressantes. J'aime encore mieux St-Lin. " La vie y est moins dorée, mais on y trouve le bonheur.'

*Viviers*, joli vallon bien cultivé : le soleil dore des trainées de nuages légers qui se promenent plus bas que le sommet des montagnes.

*Chambéry*, 20,000 habitants, ancienne capitale de la Savoie. Tout le monde aime les Savoyards. C'est un centre intellectuel et industriel assez important. 30 minutes d'arrêt, et une demi-bouteille de madère. Toutes ces villes de montagnes présentent une physionomie intéressante avec leurs rues grimpantes, et leurs maisons étagées les unes au-dessus des autres. Un pic à l'ouest brille sous les rayons du soleil, vu qu'il est couvert de neige. C'est la première neige que je vois depuis mon départ au Canada. Ici dans la plaine, nous avons une température de mai.

Partant de Chambéry, on passe près du Mont Granier, haut de plus de six mille pieds. En 1248, une partie s'en écroulait. couvrant de ruines 16 villages. C'était pire que l'éboulement du Cap Diamant, l'automne dernier.

Je n'oublie pas que je suis ici dans le pays de St-François de Sales, le saint de ma prédilection, non pas tant parcequ'il était devenu doux d'impatient qu'il était, mais parce qu'il a vécu extérieurement comme tout le monde, buvant, mangeant ce qu'on lui servait, fréquentant les sociétés, et faisant partir le principe de sa sanctification de la pureté intérieure de ses motifs.

Tout de même, c'est très-joli : verdure au fond du vallon, flanc abrupt de hautes montagnes rousses ayant çà et là des maisonnettes au milieu d'un bouquet d'arbres comme suspendues dans l'espace, et sommet blanc de neige immaculée. Des flocons de nuages en promenades capricieuses s'accrochent dans les pics et les rochers. Sombre au fond du ravin, et clair ciel bleu au-dessus de nos têtes ; quelque chose que nous ne connaissons pas à Montréal ou aux Laurentides. *Chignin-les-Marches* et *Montmélian*.

Depuis Culoz j'ai remarqué que tous les champs étaient inondés. A Chambéry, j'ai appris le secret. Ayant acheté un journal local, je vis que ces jours derniers il s'est déchaîné sur ces montagnes une véritable tempête. Tempête en arrière sur l'océan, tempête en avant sur la terre ferme, calme sur mon passage je joue de bonheur.

*Cruet.* On traverse l'Isère dont on a remonté la vallée pendant quelque temps. Nous suivons le lit des rivières, un chemin de fer ne peut passer tout droit à travers ces montagnes.

La nuit, qui tombe vite dans ces ravins, nous surprend à l'entrée de la vallée de la Chaumière. Nous voyageons dans l'ombre géante entre deux murailles abruptes, pendant que la lune éclaire les sommets éclatants de blancheur et le bleu pâle des cieux où scintillent les étoiles.

*Chamousset, Aiguebelle, Epierre,* enfin *St-Jean-de-Maurienne,* où un omnibus me conduit à l'Hôtel de l'Europe, à un mille environ.

*Dimanche,* 26 *janvier* (1). — Bonne nuit, bon dormir ! Je cours dire ma messe, avec une soutane trop petite que me prête un petit vicaire de la cathédrale ; car cette minuscule ville de 3,000 âmes est érigée en évêché. De l'évêque et de son entourage, je ne connais rien, étant trop pressé pour entreprendre à faire des connaissances.

L'église a une belle nef et renferme le tombeau de plusieurs de ses anciens évêques. Sur une place publique on voit une statue du Dr Fedéré, l'inventeur de la médécine légale, qui était natif de St-Jean.

A 8 heures, par un chemin de raccourci, le garçon portant ma valise sur son dos, je gagne la gare en route pour l'Italie.

---

(1) C'est-à-dire, lundi, 27 janvier.

## CHAPITRE DIXIEME

### DE ST-JEAN-DE-MAURIENNE A ROME

*Dimanche, 26 janvier (Lundi, 27).* — *St-Michel,* nous montons toujours ; des taches de neige recouvrent le sol ici et là ; *La Praz,* six pouces de neige. Je la salue comme une vieille amie, une canadienne. *Modane,* on passe à la douane, et nous prenons un train italien. " Partenza, Partenza " au lieu du mot qui donne le signal depuis le Havre : " Messieurs les voyageurs, en voiture, s'il vous plaît, en voiture. "

A 10½ heures nous partons. Dix minutes après nous sommes dans le tunnel du Mont Cénis. Voici ce qu'en dit mon guide : " Ce tunnel a trois lieues de long, il a été commencé en janvier 1861 et terminé le 26 décembre 1870. Le percement s'est fait à l'aide de machines spéciales, mues par l'air comprimé sous la direction des ingénieurs Sourmellier, Grandis, et Grattoni. Le nombre des ouvriers occupés de chaque côté était en moyenne de 1500 à 2000. L'ensemble des frais s'est monté à 75 millions de francs. Les parois sont presque partout maçonnées, la largeur est de 25 pieds et la hauteur de 19. Il y a une lanterne tous les quinze cents pieds." La traversée cette fois a duré 30 minutes.

*Stazione di Bernadecchio.* Salut beau ciel d'Italie, pur comme l'azur, riant comme la lumière. Déjà les maisonnettes de ces montagnes se distinguent par une forme, une couleur et un goût artistiques.

*Baulard, Oulx,* et nous entrons dans la belle vallée de la Loire. *Salbertrand* et *Chiomonte.* Les Alpes sont plus coquettes de ce côté-ci que du côté français.

La vallée se rétrécit en un ravin sauvage, bizarre, charmant. Chaque côteau est littéralement couvert de vignes ; on voit la route du Mont-Cénis monter en ziz-zag sur le flanc à pic. Tout-à-coup à vos pieds *Suse* nous apparaît au fond de son vallon circulaire, entourée de hauts peupliers et de vignobles épées, *Manea-Susa.*

J'ai faim. Rien à manger à ces petites stations, où nous

n'arrêtons qu'une demi-minute. Une heure et quart nous sépare encore de Turin. Patientons.

Ah ! Ah ! à *Bussolerto* j'ai pu me procurer une bouteille de chiomonte, et deux croutons desséchés comme ceux de M. D...

La vallée s'est étendue en une plaine large d'un mille plus ou moins, bordée de hauts remparts de montagnes, cultivée aux petits soins, vraie forêt de châtaignes ; c'est gentil. Il fait chaud, il fait bon.

Enfin ce n'est plus une vallée, c'est la vaste plaine du Piémont ( au pied des monts ) uni comme la main. *Bougone, S. Antonio, Condove, S. Ambrogio, Angliana, Rosta, Alpignano,* et aux portes de Turin *Collegno.* Tous ces noms sonnent doux et sonores. La langue italienne est musicale.

25 minutes d'arrêt à Turin où je prends un café au lait. Je connais cette belle ville, à la population raisonnable, pour l'avoir visitée il y a cinq ans.

Nous traversons le Pô — plaine unie — puis le terrain devient plus accidenté jusqu'à *Asti,* le premier endroit où nous arrêtons passant par-dessus toutes les autres stations, car nous sommes dans un train rapide, galopant, cahotant, qui me permet à peine d'écrire.

*Alexandrie, Novi ;* à 5 heures nous entrons dans les collines et les montagnes qui entourent et fortifient Gênes. A 5½ heures, Gênes.

*Lundi,* 27 *janvier (mardi,* 28 ). — Il est une heure de l'après midi ; nous quittons Gênes. Tout droit je me rends à Rome, où j'arriverai vers 11½ heures ce soir. Je puis entamer la nuit prochaine, j'ai si bien dormi cette nuit, me couchant à 10, me levant à 8 heures.

Hier soir, j'ai circulé dans les rues étroites, à travers les palais de marbre, hauts, architecturaux de Gênes la superbe. Superbe en effet ! et quand on songe que ces palais ont été élevés il y a plus de quatre siècles, alors que le luxe des maisons particulières était moins développé qu'aujourd'hui, on est frappé d'étonnement.

J'ai passé l'avant-midi au cimetière *Campo santo.* Je l'avais déjà visité ; il n'en a pas été moins nouveau pour moi. Le crayon se refuse à décrire tant de richesses, de sculptures si fines, si délicates, si variées, marbre qui pleure, qui prie, qui espère. Ah ! que j'aurais voulu vous voir là !

En passant à la cathédrale S. Lorenzo, j'arrêtai. Il y a une chapelle dédiée à S. Jean Baptiste, où se trouvent les reliques insignes de ce saint Précurseur, apportées de la Palestine pendant les croisades. Je ne manquai pas de les visiter ( ce qui coûte un franc ), et de m'agenouiller devant elles pour prier mon saint patron.

De Gênes à Spezia, on suit la *rivière* ou plutôt la rive du levant, un des plus beaux pays du monde. D'un côté la vaste mer, de l'autre une montagne qui s'élève en amphithéâtre, couverte de forêts d'oliviers, de palmiers et d'orange's, de vignes hautes, où se détachent des maisons de campagne coquettes, des villages hardiment perchés, des villes fraîches au fond des ravins. L'eau en vient à la bouche, quand on voit tout un verger d'oranges avec des fruits verts, jaunissants, jaunes comme des pommes d'or. Il n'y a qu'un ennui, les tunnels qui succèdent aux tunnels, ils nombrent 80.

Nombreuses sont les stations au nom sonore comme un timbre ; mais, comme j'ai pris le train direct et rapide, nous les brûlons presque toutes, n'arrêtant qu'aux principales : *Nervi, Chianari, Levanto, Spezia.*

Toute cette côte est fréquentée l'été par une multitude d'étrangers, qui viennent y prendre les bains de mer ; et même l'hiver à cause de la douceur de son climat.

4¾ heures. Nous voici à Pise, après être arrêtés à *Sarzana*, à *Avenza*, d'où l'on aperçoit sur la gauche les célèbres carrières de Carrare, et *Pietrasanta* ; n'est-ce pas que ça sonne bien ?

J'ai déjà visité Pise, son dôme ( ou cathédrale ), son baptistère, son campo santo et sa campanile ou tour penchée. Cette ville est recherchée par les asthmatiques et ceux qui ont besoin d'un climat doux et humide, on y enverra Phonsine

Voici pour cette fois, le seul souvenir que j'en apporte : un poulet rôti, une pincée de sel, un cruchon de vin, un petit pain et deux oranges. Et pendant qu'on traverse la vaste plaine unie qui entoure cette ville historique, autrefois commerçante, savante et puissante, prosaïquement, tout seul je fais festin.

*Cecina.* Le soleil se couche là-bas, dans la mer, à l'occident, au milieu d'un nuage qui s'étend comme un rideau de pourpre par delà l'île d'Elbe, où se coucha un autre astre à son déclin, Napoléon. Nous allons entrer dans les marasmes, longs et larges marais malsains, où il n'y a rien d'intéressant à voir. Quand nous atteindrons la campagne romaine, il y aura longtemps que la nuit nous aura apporté le silence et la réflexion. Réfléchissons donc, réfléchissons de $5\frac{1}{2}$ à $11\frac{1}{2}$ heures : préambule digne d'une religieuse mission, arrivée convenable dans un lieu célèbre et sacré.

Mon esprit se replit sur lui-même, mon cœur se sert d'émotions, en pensant que ce soir je coucherai dans la Ville éternelle. J'y rencontrerai les premiers hommes de la catholicité, j'y traiterai des affaires qui devront influer grandement sur notre avenir religieux. Dans les moments de loisir, je visiterai les sanctuaires pieux, les ruines antiques : l'histoire et la foi se partageront mes promenades et mes lectures. Le sol de Rome exhale un parfum d'héroïsme, il a des émanations de martyre et de virginité ! priez pour moi. Pour remplir et sanctifier les six heures de chemin de fer que j'ai devant moi, je vais dire un rosaire pour ma mère, un rosaire pour mon ami. *Valete in Domino.*

## 2ième PARTIE

# A ROME : PAR CI PAR LÀ

## CHAPITRE PREMIER

### *Du* 30 *janvier au* 7 *février* 1890.

Villa della Presentazione, 13 via Milazzo, Rome.

Mon cher ami.

*Jeudi,* 30 *janvier.*— Sautant à pieds joints par-dessus la journée perdue, j'adopte le calendrier des autres. Hier midi, je quittai mon hôtel pour aller au Collège Canadien, prendr[illegible] là un cicerone pour me chercher une pension quelque part. [illegible]s avant je voulus faire une visite à une conductrice dont je me suis toujours bien trouvé de suivre les directions, la bonne mère que nous avons au ciel.

Au bout de la rue des Quatre fontaines, y faisant face, se trouve Sainte Marie Majeure, une des plus anciennes églises de Rome, que le pape Libère bâtit sur l'invitation même de la Sainte Vierge ; elle lui était apparue, ainsi qu'au Patricien Jean, leur demandant de lui élever un temple là où ils trouveraient, le lendemain matin, de la neige fraîche. Or c'était le 5 d'août. De là viennent le nom et la fête de N. D. des neiges. C'est dans cette basilique que, passant devant le Collège Canadien sans m'y arrêter, je me rendis tout droit.

Quel coup d'œil brillant et majestueux ! quel plafond magnifique ! quelle rangée splendide de 42 colonnes en marbre et en granit, dans le style inonien ! quelle brillante chose que la chapelle sixtine ! quelle richesse d'agate et de lapis-lazuli dans la chapelle Borghèse !

Mais pour aujourd'hui je n'étais venu voir ni l'architecture, ni les tableaux, ni les statues ; j'étais venu prier. J'allai devant la crèche de Jésus, la vraie crèche, celle de Bethléem, qu'on a transportée ici, et je m'agenouillai, berger venant du lointain Canada. J'allai devant le tombeau renfermant le corps de St Mathieu ; j'allai surtout devant l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, qu'on attribue à St Luc. Je la priai pour ma mission. Si c'est mieux pour le bien de la religion que je ne réussisse pas, je demande de ne pas réussir. Je priai pour ma mère, pour mes parents, pour mes amis. Je priai pour ma paroisse, pour mon couvent. Je priai pour ma conversion. Je passai là deux heures, lisant, pensant, priant, et pourquoi ne le dirai-je pas ?... pleurant et le temps me parut bien court.

De là je revins au Collège Canadien. M. Palin, supérieur, et M. Vacher, économe, que j'ai bien connus au Canada, voulaient me garder. Cela m'aurait coûté moins cher, mais : « Non, leur dis-je, votre collège est un terrain neutre, maison d'études, qui ne doit froisser aucune susceptibilité. Je suis, il est vrai, un homme de paix ; mais si on me fait la guerre, je pourrais bien riposter. Advenant un conflit, vous pourriez être embarrassés de ma présence ; et moi-même je me sentirais gêné dans mes mouvements. Je veux garder toute ma liberté d'athlète. Seulement je me donnerai le plaisir de venir vous voir souvent, vous me serez dans Rome un petit Canada." Le moyen de résister à tant de sagesse.

M. Cousineau, prêtre du séminaire de Ste Thérèse, un ancien élève en théologie et un ami intime, me pilota. Nous allâmes à la pension Lavigne, pas de place ; dans un couvent, *Piazza Berberini*, pas de place, dans des maisons particulières, pas de place. Rome, en hiver, est remplie d'étrangers, de visiteurs, de curieux et de délégués qui, comme moi, viennent par affaires. Près de la Minerve, nous trouvâmes une petite chambre, mais si sombre, mais si peu éclairée, mais si veuve de soleil, que j'y serais mort d'ennui : un franc par jour, moins cher qu'ici ; mais la vie vaut bien trente francs par mois. « Au-

revoir, dis je à la femme ; si je ne suis pas revenu à sept heures, ne comptez pas sur moi."

Enfin nous arrivons chez ces sœurs de la Charité, Rue Milazzo, près de la gare. On me montre une chambre, grande, haute, propre, parquet en brique, tapis en corde, beau lit blanc, bonnes chaises, un fauteuil, un bureau ; le soleil y entre de huit heures à midi : c'est gai, c'est sain, et, au moment que je vous écris, cet astre bienfaisant me regarde et me sourit à travers mes rideaux de dentelles. La table me paraît bonne. Il y a chapelle dans la maison. Je pourrai y dire la messe tous les jours à six heures, ce qui n'est pas un petit avantage. J'ai besoin de silence, et je suis hors, ici, de la partie des affaires, dans la Rome neuve, bien bâtie, propre comme Paris. Il me faut être discret, et je suis loin des questions inopportunes contre lesquelles il est difficile de se garer continuellement quand on vit au milieu d'elles. Cette pension coûte bien un dollar et soixante centins par jour, à part le blanchissage et certain petit casuel ; mais c'est aussi bon marché que partout ailleurs.

Voilà pour les avantages. L'inconvénient est que je suis un peu loin du centre de la ville. Cependant des omnibus passent à la porte tous les dix minutes. A pied, vingt minutes, une demi-heure tout au plus, me conduisent à la Propagande, où j'aurai affaire ; et je n'y aurai pas affaire tous les jours. Enfin, il n'y a pas de médailles sans revers. Seule l'expérience dira si je suis bien tombé ; si oui, j'y resterai ; si non, je me transporterai ailleurs.

Croyez que votre lettre du 13 qui m'attendait chez M. Cousineau m'a fait plaisir. Merci des petits détails que vous m'y donnez. Vos cartes postales ne me sont parvenues ni à New-York, ni au Havre. Je suis touché de votre attention. La tempête a fait bien des dégats sur mer et en France, nous ne nous sommes pas trouvés sur son passage. Que la mère se console. Qu'elle n'ait pas peur, elle sait bien que je suis né sous une bonne étoile.

Si l'occasion s'en présente, remerciez les bonnes âmes qui ont prié pour moi. Dites-leur, que, porté sur les ailes de leurs prières, j'ai échappé à la tempête qui faisait des dégâts devant moi, derrière moi, autour de moi. Maintenant je leur recommande le succès de ma mission.

Je m'arrête. Voilà qui n'est pas mal pour un premier coup de plume. Je vais sortir pour commencer à mettre en mouvement le char de mon affaire. A Rome tout va lentement, il ne faut pas se presser, et surtout ne pas presser les autres. C'est le lieu de la prudence, de la lenteur et de la sagesse. Je suis bien décidé à être, sinon sage et prudent, du moins lent ; et de ne mettre le pied sur un terrain qu'après l'avoir longtemps sondé d'avance Je pars pour aller donner un coup de sonde...... ..............
........................................................................................ ................

Avant de me coucher, je viens faire un bout de jasette avec vous ; ça me récrée, pourvu que cela ne vous ennuie pas trop.

—En me rendant au Collège Canadien, je passe devant les Thermes de Dioclétien. On appelle ainsi de vastes constructions, élevées par les anciens Romains, pour permettre à la population de prendre des bains. Ceux-ci furent bâtis par les premiers chrétiens, condamnés à cause de leur religion aux travaux forcés. Ils mesuraient 18000 pieds carrés et pouvaient accommoder à la fois 3000 baigneurs. Il n'en reste plus que des ruines, curieuses, vastes, assez étendues pour être traversées par deux rues, et renfermer nombre d'édifices.

Une des salles de ces bains a été transformée en une église, Ste. Marie-des-anges, une des mieux inspirées de Rome pour faire ressortir, par le jeu de la lumière, la beauté, la variété des marbres de toutes couleurs, et la splendeur des tableaux. Pour ceux-ci on a tout dit, quand on apprend qu'ils viennent pour la plupart de St. Pierre du Vatican, où ils ont été rem-

placés par des mosaïques. L'église forme une croix, un des bras se termine par la belle chapelle de S. Nicholas, restaurée par Pie IX. Comme dans toutes les églises de Rome, les murs parlent des grandes hommes, des artistes ou des saints qui y sont inhumés ou qui y ont leurs statues. Ici quelques inscriptions par leur brièveté et leur leste vous empoignent :

**Virtute vixit,**
**Memoria vivit**
**Gloria vivet.**

Sa vertu a vécu, sa mémoire vit, sa gloire vivra ?

Cependant cette traduction ne rend pas toute la force du latin.

**Corpus humo tegitur**
**Fama per ora volat**
**Spiritus astra tenet.**

" La terre couvre son corps, sa renommée vole de bouche en bouche, son esprit habite les cieux."

C'est dans cette église que se trouve la statue de S. Bruno, colossale, belle, vivante. Un pape disait : " il parlerait, si sa règle ne le lui défendait."

Je fis un petit détour pour voir Ste. Praxède, fille de St. Prudent, qui reçut St. Pierre dans sa maison. Au milieu de la nef, se trouve un puits en marbre qui indique la place où Ste. Praxède recueillit le sang des martyrs. Une statue la représente, les mains rougies, tordant des linges dégoûttant de ce sang qu'elle avait recueilli dans l'arêne. Cette église renferme une autre relique précieuse, la colonne à laquelle fut attaché le Sauveur pendant la flagellation. Elle est dans une chapelle fermée, je dus payer le sacristain pour me l'ouvrir. Je vous envoie la photographic de cette colonne, ainsi que la prière à la récitation de laquelle Pie IX a attaché cent jours d'indulgence. Récitez-la au moins une fois à mon intention.

Bonsoir, bonne nuit. Nous allons dormir dans un bon lit ;

Sainte Praxède, elle, dormait sur une pierre que l'on voit maintenant enchassée près de la porte de son église, avec cette inscription : " *Sopra questo marmo dormiva la santa Virgine Prassede.* Sur ce marbre dormait la sainte vierge Praxède."

*Vendredi.* 31 *janvier.*— A neuf heures je partis pour aller chez le cardinal Vicaire, à pied, sans guide, n'ayant d'autre cicerone qu'une carte de la ville de Rome. J'ai pour me conduire à travers le dédale des rues et ruelles un instinct comme le sauvage à travers les fourrées de sa forêt, soit dit sans orgueil, c'est un don bien matériel que le chien possède à un bien plus haut degré encore. C'était loin. Me trouvant embarrassé, j'arrêtai dans une église pour étudier de nouveau ma carte. C'était l'église Saint André della Valle.

Au milieu d'une foule de tableaux, je remarquai surtout ceux qui traitaient du saint patron du lieu. 1o Saint Jean Baptiste qui dit à Saint André, lui montrant Jésus : *ecce Agnus Dei* ; 2o la flagellation de Saint André ; 3o la vocation de St. André et de St. Pierre. Il ne faut pas oublier que c'est André, qui décida la vocation de Pierre, en l'entraînant à sa suite, disant ; nous avons trouvé le Sauveur ; 4o St. André qui aperçoit et vénère la croix de son supplice : " O croix tant désirée, tant aimée, enfin je te possède."

Je vis sur ma carte, tout près, le palais des *Massimi* et je me rappellai alors que dans cette maison il y avait une chapelle dédiée à St Philippe de Néri. J'eus envie d'y arrêter : " Non, me dis je, les affaires avant le plaisir. Pendant que je m'amuserai à regarder, le cardinal peut partir, et je puis perdre ensuite un temps précieux ; mais au retour, si j'ai le loisir."

Au retour, j'entre dans le haut vestibule de ce vaste palais. Personne. Je prends le large escalier en marbre. Personne. A chaque détour je me trouve en face d'un tableau, d'une statue. Les Massimi sont une des plus grandes, des plus considérables et des plus anciennes familles de Rome. Ils prétendent descendre en ligne directe de Fabius Maximus Cunctator " le

Temporisateur ", qui sauva Rome antique des armes d'Annibal. Aussi ils ont écrit sur leur blason : *cunctando restituit*, — en temporisant il a tout rétabli." Je monte deux étages. Personne. Une porte donnait sur une galerie longue, large, planant au-dessus d'un parterre ; un homme se présente. " Excusez, monsieur ; mais le portier n'était pas à sa loge, et je suis entré. — Le portier est absent, qu'y a-t-il à votre service ? " et cela dit du meilleur français du monde.— " On me dit qu'il y a dans ce palais une chapelle dédiée à St Philippe ; étranger à Rome, j'aurais été heureux de la visiter.— Ce désir me fait plaisir. Entrez, je vais vous y conduire, je suis un membre de la famille." Ce monsieur pouvait avoir trente ans, joli tout-à fait, et paraissant heureux de me montrer son trésor.

Nous traversons plusieurs salons, et nous arrivons à une chambre toute tapissée en marbre avec trois autels ; et au-dessus de l'autel principal se trouve un tableau réprésentant St. Philippe dans l'acte d'un miracle qu'il accomplit. Quel est ce miracle, en vérité je l'ignore.— Voici, reprit le jeune monsieur. Un des enfants de cette maison était à la dernière extrémité. Le père, veuf, désolé, courut chercher le saint qui ne demeurait pas très loin d'ici. Il était à dire sa messe, et quelquefois son extase durait longtemps. Il arriva trop tard, l'enfant était mort. Il le prit par la main, et le ressuscita. " Aimez-vous mieux, lui dit-il, rester sur la terre, ou retourner au ciel d'où vous venez, avec votre mère.— Retourner au ciel, dit l'enfant.— Eh bien, dit le saint, repartez," l'enfant mourut de nouveau.

Ce miracle, ajouta le jeune monsieur, au procès de sa canonisation, lui fut compté pour deux. "

Puis mon noble cicerone me conduisit à la sacristie, où il me fit voir les ornements et les vases sacrés, qui sont d'une grande richesse, les bouquets qui surpassent les nôtes, un buste de St. Philippe, et la porte par laquelle entra le saint quand il se ren[illegible] dans la chambre du miracle. Je partis enchanté, laissant ma carte à ce gentilhomme pour lui rappeler que son oratoire avait été visité par un sauvage de l'Amérique.

Sortant de chez M. Captier, procureur de St Sulpice à Rome, et revenant à *Villa della Presentazione*, j'aperçus écrit au-dessus d'une porte : Indulgence plénière à gagner. " Entrons, me dis-je, et récitons ici notre bréviaire, et nous gagnerons cette indulgence." Une image était exposée au-dessus du maître-autel, dans une niche, au milieu de lumière. A la voûte le rond-point est occupé par une fresque, où la perspective s'étend à plusieurs milles dans la campagne, tableau d'une bataille. Plusieurs femmes priaient. Je demandai à une d'entre elles :

" Quelle est cette église ". Elle ne put me répondre, ne parlant que l'italien. " Venez ici, reprit sa troisième voisine, je vais vous le dire. " Celle-la parlait ... comme vous, français. " C'est l'église de Notre Dame de la Victoire. Cette image est miraculeuse. Portée à le tête de l'armée, elle fit gagner aux Impériaux la bataille de Prague,en 1620. C'est en mémoire de cette victoire qu'a été peint ce tableau dans la voûte au-dessus du maître-autel. Priez pour moi, monsieur, et je prierai pour vous. — Merci, madame. " Cette chapelle de *Santa Maria della Vittoria* est un vrai bijou du plus beau marbre, propre, clair, luisant, brillant. Dans une des chapelles, un ange en marbre réveille St Joseph en marbre, pour lui dire de partir pour l'Egypte, c'est d'un fini à croquer. En face se trouve le fameux groupe de Ste Thérèse par Le Bernin, représentant un ange un dard à la main, qui inflige au cœur de la Sainte, renversée par l'extase, une blessure d'amour dont elle souffrit toute sa vie.

Je m'étais assis pour dire mon bréviaire. Je sentais au-dedans de moi-même un tel contentement, une telle douceur, une telle joie dont je ne connaissais guère la cause, que je ne pouvais tenir mon esprit au sens de la prière. Etait-ce un pres-

sentiment ?... dans tous les cas, je remerciai Dieu de ses bontés, et rentrai chez moi.

A peine étais-je monté à ma chambre, qu'une sœur me remit un paquet de journaux... Ce n'est pas le plus beau... une carte de M. Desjardins, qui vient d'arriver à Rome,... pas encore le plus beau... et une nouvelle lettre de vous. Ah ! nous y voilà. Une lettre bonne, longue, qui dit beaucoup de nouvelles, qui dit des riens charmants, qui parle de ma mère, qui parle de St. Lin, de mes paroissiens que j'aime, de mes amis, de toutes sortes de choses. Continuez à m'écrire, dans le même genre et dans le même style... Mettez bien au haut de la page ou de la lettre le quantième ; cependant si vous perdez un jour, je vous le pardonnerai...

Que le bon Dieu vous bénisse, vous protège ; qu'il soit votre tout et votre récompense !

*Samedi*, 1 *février*. — Ce matin à 8 heures je partis pour rencontrer le Dr. Desjardins, délégué de l'Ecole de médecine. Il convient d'arranger nos cartes. Je me rendis donc au No. 36, *via del Tritone*, où il loge. Il était sorti avec sa femme ( car madame Desjardins a accompagné son mari en Europe, surtout pour venir voir deux de leurs enfants qui étudient à Beauvais, France ). Il devait rentrer seulement à onze heures et demie. " C'est bien, me dis-je, en attendant je vais aller réciter mon bréviaire à *St. André-del-Fratte*", petite église que j'affectionne, et où j'allai trois fois, lors de mon premier voyage à Rome. Jugez de ma surprise, en entrant, d'apercevoir M. Desjardins, en compagnie de sa femme, assistant pieusement à une messe qui se disait à l'autel de la Vierge miraculeuse. Il vint me serrer la main, et retiré dans un coin, je récitai mon office. Nous nous donnâmes rendez-vous pour 10½ heures à la rue Tritone, ou plutôt il fut convenu que M. Desjardins

viendrait me prendre à l'église vers cette heure-là, pour nous rendre ensemble à sa pension.

Resté seul, j'examinai l'église. Elle n'est pas extraordinaire, mais elle est pieuse. Les trois tableaux du chœur nous racontent la fin de St. André, sa mise en croix, sa mort sur la croix, et sa sépulture. Surtout j'aime la deuxième chapelle de droite, où se trouve le tableau de Marie Immaculée, les mains tournées vers nous, avec des rayons de grâce qui descendent jusqu'à terre. C'est devant cette image qu'eut lieu la célèbre conversion du juif Ratisbonne. Lisez cette histoire touchante, racontée par Louis Veuillot, dans le *Quart d'heure pour Marie*, qui est dans ma bibliothèque. Tous les détails en passaient devant ma mémoire avec un charme indicible. Bon nombre de tombeaux ou de pierres sépulcrales tapissent les murs de cette église, laissant lire de jolies inscriptions, si bien tournées. Une entre autres m'intéressait, parcequ'elle racontait, dans un langage brief, les mérites d'un homme que j'admire. Les premiers mots se lisent comme suit : " Ludovicus Veuillot cujus nomen posteritas admiratur, improbi reformidant. Non sibi se natum duxit, sed rei christianae et publicae mentem acrem celeriter multa arripientem eloquentiae armis instruxit. A Louis Veuillot dont le nom est admiré par la postérité, et craint des méchants. Il ne crut pas qu'il s'appartenait, mais, pour le bien de la religion et de l'Etat ; son esprit vif acquit beaucoup en peu de temps, et s'arma des armes de la parole, etc, etc,. " J'aime surtout ces expressions : non sibit se natum duxit, ce qui veut dire mot à mot, " il ne pensait pas qu'il était né pour lui. " C'est une pensée qui est funeste au repos, et qui ne permet pas les jouissances de la vie, à moins qu'on n'en jouisse comme en courant, et qu'on ne place plus haut son bonheur et sa jouissance.

Au sortir de chez M. Desjardins, comme j'avais toute la grande après midi devant moi, je résolus de pousser une pointe du côté de Saint Pierre du Vatican. Je m'engage dans des ruelles étroites, sinueuses, grouillantes d'Italiens et d'Italiennes

babillardes, via del Colona, del Capelle, del Caronari, et j'arrive au pont Saint-Ange. Le Tibre roule ses flots, dorés, disent les les poètes, et les prosateurs comme moi ses eaux sales et boueuses. Il peut être large comme la Rivière du Nord au printemps ; et dire que ça été chanté dans des poëmes épiques, c'est à rendre jaloux tous nos ruisseaux à l'eau claire et limpide. Cependant il faut avouer que du temps d'Horace et de Virgile, le fleuve était plus considérable ; les vaisseaux le remontaient jusqu'à Rome, tandis qu'aujourd'hui ils doivent s'arrêter à son embouchure, à Ostie. Le déboisement des montagnes a diminué la fécondité de ses sources.

Donc je me trouvais en face du Château St. Ange, colossal mausolée,que l'empereur Adrien fit ériger pour lui et ses successeurs. Là furent enterrés les empereurs depuis Adrien jusqu'à Septime Sévère. Il servit plus tard de forteresse. C'est à son sommet que, pendant une procession pour demander la cessation d'une peste, apparut un ange, mettant l'épée au fourreau, en disant ces paroles : *Regina coeli lœtare, alleluia.* Au même endroit j'aperçois dans les airs un ange en bronze, qui est dans l'acte de mettre dans son fourreau de bronze son épée de bronze. Vous ne pouvez faire un pas à Rome sans soulever le souvenir de quelque fait historique intéressant.

Je n'entreprendrai pas aujourd'hui de vous décrire la place de St Pierre, la basilique incomparable, et les sentiments qu'elle fait naître, même chez ceux qui, comme moi, la voient pour la quatrième fois. C'est vaste, grandiose, éclairé d'en haut, gai, luisant, propre, brillant, riche, simple, imposant ; *O quam metuendus est locus iste* ; *vere non est hic aliud, nisi domus Dei, et porta cœli.* O que vénérable est ce lieu, ce ne peut être que la maison de Dieu et la porte du ciel.

J'y reviendrai, quand mes loisirs seront plus longs, et je vous en reparlerai.

Aujourd'hui je voulus voir le tombeau de St. Pierre et y prier.

La coupole à 130 pieds de diamètre, presque la longueur de l'église de St. Lin, le rondpoint à l'intérieur est à 370 pieds du sol. Cette coupole est supportée par quatre piliers énormes, qui ont 220 pieds de tour, et dont les niches renferment des statues de 16 pieds de haut. La voûte de la coupole à 16 côtés en stuc doré, et sur la frise, on lit l'inscription : *Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum.* Sous la coupole est un baldaquin (celui de Ste. Thérése donne une idée de cette disposition si on peut comparer les petites choses aux grandes) ; sous ce baldaquin se trouve placé le maître-autel, ou le pape seul dit la messe, les jours de grande fête. Sous cette autel se trouve le tombeau de St. Pierre. On descend dans le caveau par un double escalier en marbre, entre les deux branches duquel prie à genoux la statue de Pie VI, d'une expression de piété indéfinissable. Le tombeau est entouré de 89 lampes allumées. Pour un franc je me fis ouvrir la balustrade en fer, et je passai un quart d'heure agenouillé devant la niche qui contient le sarcophage du saint, qui est la pierre sur laquelle Jésus a bâti son église, tête-à-tête avec le tombeau, les portes en bronze doré ayant été ouvertes. Comme dans une litanie, je nommai là tous mes amis, les uns après les autres.

Dès le premier jour, j'avais envoyé mes lettres et ma carte au cardinal Simeoni, lui demandant une audience pour aujourd'hui, je n'en aurais pas voulu avant, parceque je n'avais pas de costume. Je reçus une réponse favorable. Et ce soir à six heures, avec ma soutane romaine, mon manteau romain et mon chapeau romain, en grand style enfin, je partais pour la Propagande. Je fis anti-chambre une demi-heure, un prêtre américain passa avant moi. J'attendais dans un salon qui a rideaux rouges, fauteuils rouges, chaises rouges, sofa rouge, tapis et tapisseries presque entièrement rouges, et de plus sur la

table était la barette rouge du cardinal. Mon tour arriva. Je traversai cinq salons de suite, et j'entrai. Son Eminence le cardinal Simeoni est un vieillard un peu replet ; la bonté sur la figure, une politesse toute paternelle dans les manières, la finesse italienne dans l'œil avec un sourire doux, quand il y a lieu de rire.

Je restai avec lui une demi-heure. Que s'est-il passé ? Ah ! c'est une autre affaire. Je vois sur la découpure du journal que vous m'avez envoyée, que je suis discret et prudent : alors je dois me taire. Avec vous je ne manquerais pas à la prudence en parlant, car il n'y pas de danger que vous ouvriez la bouche ; mais ce ne serait pas discret. Je puis vous dire que j'y retourne demain avec M. Desjardins. Je n'ai pas encore fait mes mémoires, je sonde le terrain, et j'examine de quel côté souffle le vent. Pour moi il soufflera toujours du bon côté, j'ai tendu ma voile au souffle de la volonté divine ; à elle de me jeter sur quelle rive elle voudra. Ce qui m'empêche pas qu'il est de mon devoir de tenir la barre du gouvernail du côté que je crois être le meilleur. Fais ton devoir, advienne que pourra. Aime Dieu et va ton chemin. Bon soir. Je suis content de ma journée. Hier a été gai, aujourd'hui a été sérieux et solide. *Dormite in Domino.*

*Dimanche*, 2 février.—Il est dix heures a. m. Je ne sors pas avant midi. Je me repose tranquillement, en disant mon bréviaire, en lisant ma gazette, en faisant ma correspondance. Au Canada il n'est que 4 heures du matin. Je vous parle et vous ne m'entendez pas, plongé que vous êtes dans le duvet de votre lit et l'inconscience du sommeil.

Le bréviaire dit : " *Ite et vos in vineam meam : et quod justum fuerit, dabo vobis.* Allez vous aussi travailler à ma vigne, et je vous paierai selon la justice." C'est consolant. Aurions-nous été paresseux jusqu'à cette heure, il est encore temps de mettre la main à la cognée. Non, nous n'avons pas été complètement oisifs, mais redoublons de fidélité, secouant la poussière de toute affection purement terrestre.

Le soleil entre par ma fenêtre et danse sur le parquet et sur les mûrs. Il apporte dans la chambre une douce chaleur. Les pieds sur une chaise, me chauffant à ce foyer du bon Dieu comme dans un bain de lumière et de vie, je lis "La Presse." Quand je voyageai à la Baie d'Hudson, je rencontrai un Bourgeois de la compagnie, qui ne recevait la malle qu'une seule fois par année. Il disposait ses journaux à la file, selon le quantième, et il n'en lisait qu'un numéro par jour, en sorte que, quand il était rendu à la dernière page, la malle lui apportait de rechef les nouvelles d'une autre année. Je trouve le moyen ingénieux pour ne pas se surcharger l'esprit d'une pléthore de faits intéressants et insignifiants, et pour étendre sur un espace plus considérable de l'existence le plaisir d'une lecture agréable. Je veux être aussi sage que M. Cotter. Mes journaux arrivent en liasse toutes les semaines. Je n'en lis qu'un seul numéro par jour. Je viens de repasser celui où ils ont massacré mon portrait sans pitié.........

A 2 heures je rencontrais M. Desjardins au collège canadien. Nous avions fait chacun la moitié du chemin, tout comme pour le règlement de nos difficultés. D'ici au collège, j'ai mesuré le temps juste, il faut un quart d'heure, bon pas. Nous arrangeâmes nos flutes et accordâmes nos violons pour la veillée de ce soir ; et seuls dans le salon nous mîmes dans la balance le futur et les destinées des deux écoles de médecine de Montréal.

Je reviens à mon couvent et à mon souper par Ste. Prazède où je dis mes vêpres, et en arrivant chez moi, j'arrêtai à l'église neuve du Sacré-Cœur, toute fraîche, brillante de marbre, de tableaux et de fresques à peine finis. Elle est desservie par les religieux, qui se consacrent à l'œuvre de Dom Bosco, le S. Vincent de Paul des temps modernes, la providence des orphelins et des abandonnés d'Italie.

Souper à 5 heures, A 6½ heures, j'étais chez M. Desjardins, 36 via del Tritone ; à 7 heures nous entrions tous deux chez le cardinal Simeoni. Notre audience aura une heure. Nous sortîmes contents, satisfaits, avec les meilleures espérances. Nous

y retournerons mercredi avec nos mémoires. Vous voyez que ça ne languit pas. Cependant il pourrait bien se faire que les choses ne marcheraient pas toujours aussi vite, les affaires à Rome allant le petit train de la Blanche ou de la Prudence.

La franchise domine tous les préjugés, la droiture commande la confiance. Je serai jusqu'au bout franc et droit. Quelquefois on appelle cela rudesse ; mais à la fin du compte, cela devient la plus habile des habiletés. Je ne prendrai jamais de détours, la ruse n'a qu'un temps, et les petits moyens perdent les causes. Cependant je ne veux pas dire que je montre mon jeu à tout le monde, ni que je ne garde pas quelques atouts, sous le tapis.

Maintenant le silence ! je suis si content de la tournure que prennent nos affaires ici que j'éprouve le besoin de le dire. Je ne puis pas le dire aux murs de cette maison, aux ruines des thermes, à la lune, aux étoiles. Je ne veux le dire à personne au Canada ; car on se passe la nouvelle de bouche en bouche, les journaux la publient et cela me ferait ici et là-bas un tort incalculable. Je n'en écris rien à mon remplaçant à l'Université, pas même à Monseigneur. Je leur ferai connaître le succès quand il aura eu lieu définitivement. Je glisse le plaisir mon cœur déborde dans le tuyau de l'oreille de ma mère, de mon ami. Vont-ils me trahir ?

M. Desjardins m'a quitté, aux oiseaux. Je m'en reviens à petit pas, me délectant à respirer le grand air, délicieusement. Je me reposais pour la rude journée de demain. Il faut une demi-heure pour venir de la Propagande ici, j[illegible]près d'une heure. Il s'en allait neuf heures, quand je m[illegible] pied sur le seuil de “ *Villa della Presentazione.* ” Le lit me tend les bras, il me prédit des rêves dorés. Bonsoir. Mais encore une fois du silence sur tout ce qui regarde l'objet de ma mission, sur mes pas et mes démarches à cet égard, du silence ! Que Dieu vous bénisse, et que son saint ange vous accompagne et veille sur vous !

*Lundi* 3 *février*. Trève de visites aujourd'hui. J'ai passé toute la journée à la maison pour travailler mon mémoire.

Cependant pour me reposer la tête je suis sorti vers onze heures et je portai mes pas du côté du champ de Mars ; et je vis défiler la cavalerie du roi Humbert, environ mille cavaliers coquets avec leurs pantalons bleus-pales et leurs gilets bleus-foncés, le sabre au poing, sur leurs chevaux dansant ; comme spectacle c'est très-gentil ; mais quand on pense que la moitié de la population se saigne jusqu'à l'épuisement pour faire vivre l'autre moitié sous les armes, et que presque tous les jeunes gens gaspillent leur belle jeunesse dans l'oisivité et les désordres des camps, ce n'est plus gai, alors on dit au fond du cœur : vive la liberté de l'Amérique, vive la tranquillité du Canada.

Cet après-midi, j'ai eu la visite de M. Charette, prêtre du diocèse de Montréal, en voyage en Europe, et de M. Captier, le procureur du Séminaire de St. Sulpice à Rome. C'est un homme très important, qui habite la ville éternelle depuis une vingtaine d'années, et qui est très-versé dans les us et coutumes de la cour de Rome. Demain je le rencontrerai ; comme je dois dîner au séminaire canadien, et qu'il y est invité avec M. Desjardins.

Bonsoir ! aujourd'hui je suis court, j'ai tant écrit, et si peu vu et même pensé en dehors du cercle de mon mémoire. Cependant j'ai pensé à vous, St-Lin appartient à tous les cercles d'idées et de sentiments.

*Mardi*, 4 *février*. — Belle et bonne journée. J'ai passé l'avant-midi à ma chambre, travaillant à mon mémoire. Les idées venaient abondantes, et se classifiaient d'elles-mêmes ; c'était un plaisir d'écrire.

Je suis allé dîner au séminaire canadien, où il y avait grand gala. J'y étais en bonne compagnie. Outre MM. Palin, Vacher, et Leclerc, directeurs de la maison, et les dix-huit prêtres du Canada qui étudient à Rome, au nombre desquels se trouve M. Cousineau, on voyait autour de la table Monseigneur Lenti, archevêque, vicaire du Cardinal-Vicaire de Rome, le général Linton Simmons, chargé d'affaire de la reine Victoria, auprès du Saint-Siège, Mgr Coulié, évêque d'Orléans, Mgr Depau, du diocèse d'Ogdensburg, M. Charette d'Albany, M. Desjardins, délégué de l'Ecole de Médecine, le secrétaire de l'évêque d'Orléans, M. Captier, procureur de St. Sulpice à Rome, Mgr. Van den Burden, évêque belge chanoine de Ste-Marie Majeure, Mgr. Savelli, aussi chanoine de Ste Marie. Ces deux derniers sont consulteurs à la Propagande, où j'ai affaire.

En m'en revenant, je fis un assez long détour pour aller dire mon bréviaire à l'église de Ste-Agathe. C'est sa fête demain et je n'aurai peut-être pas le temps d'aller lui faire ma visite. Alors je suis arrêté la saluer aux premières vêpres. Je n'ai pas oublié que j'ai été le premier curé de Ste. Agathe au Manitoba, que j'y ai été rassassié de beaucoup de misères et de consolations, que j'y ai appris plus que dans les livres que la vie est une tache de sacrifices, et qu'il faut aimer les petits. Cette petite sainte, si pure, si courageuse, a toujours rayonn[é] aux yeux de ma foi d'une auréole d'amabilité particulière.

Quand j'entrai, on était à chanter vêpres, avec accompagnement d'orgues, une mélodie délicieuse. J'écoutai, assis dans un coin, avec un vrai ravissement, ces paroles des antiennes : Q[ui] êtes-vous, vous qui venez guérir mes blessures. Je suis l'apôtre du Christ ; ne crains rien, ma fille .—Je n'ai jamais app[liqué] que à mon corps de médecine charnelle, mon remède est le Seigneur Jésus-Christ, qui guérit tout par sa parole—Je vo[us] rends grâces, O Seigneur Jésus, parce que vous vous êtes so[u]venu de moi, et que vous avez envoyé votre apôtre pour gu[érir]

mes blessures. — Je vous rends grâces, ô Père de Jésus-Christ, parce que par votre apôtre vous avez rendu à mon sein sa mamelle."

Lisez, si vous en avez le temps la vie de Ste Agathe dans les petits Bollandistes, et ces paroles vous deviendront encore plus belles. Bonsoir.

*Mercredi,* 5 *février.* — Oh ! la ! la ! quel soulagement ! je l'ai fini, ce mémoire, et je viens de le porter : 24 pages, bien remplies, en fine écriture. Nous avons été, M. Desjardins et moi, encore plus d'une heure chez le cardinal Simeoni, à donner des explications ; ça n'a pas mauvaise mine. Le cardinal voit le Pape demain matin, il lui parlera de notre affaire ; et il nous a dit d'y retourner demain soir, c'est incroyable......

Allons, soyez muets comme une carpe sur mes affaires. Je compte sur votre discrétion. Vous ne sauriez croire le tort que vous me feriez si quelque chose s'échappait par quelque fissure de votre bouche. Montréal est proche de St. Lin, et Montréal est aux portes de Rome. Les journaux canadiens circulent ici à bien des places.

*Jeudi,* 6 *février.* – Je continue mon journal, ma jasette et mon plaisir. Il me reste encore de la besogne sur les bras : une petite lettre d'explication au cardinal Simeoni, laquelle doit lui être remise dans la journée, une nombreuse correspondance qui s'est accumulée pendant ces derniers jours, alors que j'étais tout entier au mémoire, lettres à Mgr Fabre, à M. Colin, à M. Rameau à Paris, etc , et de plus il me faut copier ce mémoire et autres documents dans mon cahier, afin de les conserver. Je regrette mon secrétaire. Donc je ne manque pas d'ouvrage : mais tout de même, je ne suis pas attaché à la glèbe. Je puis marcher dans ma chambre pour me délasser. Je puis lever les yeux de dessus mon papier, regarder par la fenêtre, apercevoir en haut le ciel bleu, et à l'horizon, au sud-est, par une ouverture de cent pieds entre deux maisons, les monts albains,

bleuâtres, dentelés. Je puis écouter chanter les petits oiseaux dans notre jardin, et tout autour de nous, dans les maisons voisines chanter les italiens et les italiennes, qui turluttent du matin au soir : c'est un roucoulement continuel.

La moitié du jardin est à notre disposition ; l'autre moitié, séparée par un mur haut est à l'usage des religieuses. Ce parterre est entouré d'arbres qui sont étrangers à notre climat, des orangers avec leurs fruits verts et leurs pommes d'or, des magnalias, des poivriers, des rosiers grimpants qui, s'attachant au mur, se hissent à la hauteur de vingt pieds. Les plattes-bandes sont plantées de beaux lauriers, et dans un coin du parterre, des sièges sont abrités par des arbres touffus dont j'ignore le nom. Cette verdure embaume les environs, et vers le milieu du jour, il fait bon d'ouvrir sa fenêtre.

J'allai porter ma lettre à la Propagande. Je m'achetai quelques livres dans une librairie, puis avant de reprendre la route du retour, j'arrêtai quelques instants à la chapelle des Pères du Saint Sacrement, où Jésus-Hostie est exposé jour et nuit, du premier de l'an à la Saint Sylvestre. Il trône dans un bel ostensoir d'or, aux vastes rayons, sous un dais riche, au milieu de nombreuses lumières. Une vingtaine d'adorateurs priaient silencieux. Ma visite ne fut pas longue, je tâchai de la faire fervente. Elle était intéressée. C'est ce soir que nous devons recevoir à nos mémoires une réponse quelconque, un renvoi, un délai de quelques jours au moins. Advienne ce que Dieu voudra, je suis prêt à tout.

Il est cinq heures. J'ai fait ma toilette. Je descends souper. Je vais prendre M. Desjardins pour nous rendre ensemble chez le cardinal. A la grâce de Dieu...

9 heures. Dieu soit béni ! Dieu soit béni ! c'est à n'y pas croire. Réponse favorable sur toute la ligne. Le Saint Père accepte les conclusions de mon mémoire, dans toute l'étendue

et la sincérité de mes demandes. Ma joie est si grande qu'elle en est calme. Je n'ai pas de mots pour le dire. Je télégraphie demain matin à Mgr Fabre. Je lui écrirai ensuite les détails, en lui envoyant la réponse du Cardinal Simeoni. Je vais dire comme M. T... "remarquez bien, il n'y a que cinq jours que j'ai vu pour la première fois, l'éminentissime de la Propagande ; je lui ai fait quatre visites coup sur coup ; écrit deux mémoires, un long et un court ; et voici, comme par enchantement deux de mes questions de réglées, deux sur quatre." Dieu soit béni ! Les deux autres prendront plus de temps, une surtout; de sa nature, elle est longue et compliquée. Mais j'espère, j'ai confiance. Après un si bon commencement, l'espérance n'a rien que de naturel. *Nothing succeeds like success.* Je vais avoir quelques jours, ou peut-être quelques semaines de répit, et de répit forcé, Mgr Jacobini est en convalescence. Il a été très-malade de la grippe, on l'a cru en danger de mort pendant plusieurs jours. Il peut se faire qu'il ne puisse se mettre à l'ouvrage avant plusieurs semaines. N'importe, j'attendrai ; on ne peut avoir tous les bonheurs à la fois. Pendant ce temps, je préparerai mes pièces, je visiterai les cardinaux. qui font partie de la Propagande ; enfin je tâcherai de faire en sorte que ce ne soit pas un temps perdu. Dieu soit béni ! Comme je vais dormir tranquille, quoique cependant je n'aie pas encore perdu une heure de sommeil par inquiétude. Quelque chose me disait au fond du cœur que je réussirais, mais je ne pensais pas que ce serait si tôt. Merci à vous, chère, chère mère, merci à vous, bon ami ; merci aux religieuses et aux élèves du couvent ; merci à tous ceux et celles, qui ont prié pour le succès de mes affaires. Il est probable que quand cette lettre vous arrivera, on connaîtra au moins le sens du télégramme que j'envoie à Monseigneur. Dans tous les cas, soyez discrets. Il y a dans ces lignes des réflexions qu'il ne serait pas bon de rendre publiques. Il vaut mieux en dire moins que trop. Trop gratter cuit, trop parler nuit. *Deo gratias !*

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### DU 7 AU 14 FEVRIER.

*Vendredi,* 7 *février.* — A 8 heures, je me rendais au Vatican pour assister au service anniversaire de Pie IX. Hier je rencontrai plusieurs prêtres qui avaient voulu se procurer des billets d'entrée, et qui n'avaient pu en obtenir, le cadre des admissions étant épuisé. J'essayai un autre moyen. Hier soir, après notre entrevue avec le cardinal Simeoni, je lui dis que je désirais beaucoup être présent à la cérémonie funèbre du lendemain. "Très-bien, dit-il, signor, très bien, vous aurez votre place." Il sonne son secrétaire et me fait délivrer la carte ci-incluse qui me fut une clef pour m'ouvrir toutes les portes.

Je me rends donc une heure et demie d'avance et je pus me choisir une bonne place en avant.

Le service se chantait dans la chapelle Sixtine, la chapelle où ont lieu la plupart des solennités dans lesquelles le pape officie en personne. Les peintures sont de Michel-Ange, plafond et murs latéraux. Ces fresques passent pour les plus belles du monde entier. Il faudrait un petit volume pour en donner une description. Les murs latéraux représentent des scènes, puisées de l'ancien testament à droite, et à gauche puisées de la vie de Jésus-Christ. Le plafond raconte l'histoire de la création, et tout le fond de la chapelle constitue un seul et même tableau, composition colossale, intitulée *jugement dernier.* Paradis, boucs, brebis, enfer, tout y est. Blaise de Césène avait critiqué le tableau en quelques-unes de ses parties. Pour se venger, Michel-Ange le peignit dans un coin de l'enfer, avec des oreilles d'âne et une queue de serpent. Blaise demanda avec instance au Pape de faire effacer son portrait. Mais le pape répondit par ce bon mot : "où es-tu placé ? —Dans

l'enfer. — Si tu étais dans le purgatoire, il y aurait un remède, mais dans l'enfer il n'y a pas de rédemption. *In inferno nulla est redemptio."*

Les cardinaux arrivaient les uns après les autres : le cardinal Monaco, le doyen du sacré-collège, le cardinal Parocchi, le Vicaire du pape à Rome, le cardinal Mazella, le savant Jésuite, notre bon vieux père le cardinal Simeoni, le cardinal Rampolla, le secrétaire d'état, au port militaire.

Immédiatement devant moi se trouvaient les sièges des ambassadeurs auprès du Souverain-Pontife remplis de dignitaires galonnés sur tous les sens, au milieu desquels se détachaient, avec son habit rouge, notre gros général Symmons. Sur les sièges d'honneur, je reconnus notre ancien gouverneur, Lord Dufferin, aujourd'hui ambassadeur auprès du roi Humbert au Quirinal.

Les gardes nobles, avec leur riche costume, sabre au côté, lance au poing, ayant sur la tête les uns des casques en crête de coq étincelants, les autres de blancs panaches, se tenaient sur deux lignes dans l'allée. Un bon nombre de religieuses, qui n'avaient pu trouver place dans les bancs, au milieu d'une cohue pressée, se faufilaient à travers les militaires et les déplaçaient. C'était charmant de voir ces cornettes en lutte avec les armes et remporter la victoire. Ce que femme veut, Dieu veut.

Le cardinal Hohenlohœ, officiant, entra et vint s'asseoir à la banquette. Puis apparut la croix annonçant le Pape. Toute l'assistance se leva, les cous s'allongèrent, le silence se fit, on aurait pu entendre tomber une épingle.

Le Pape, entouré de prélats portant les pans de sa chape, la mitre blanche sur la tête, parut grand, fluet, avec une figure d'ascète ; un frisson courut par tous mes membres, on se sent en face d'une majesté devant laquelle palissent toutes les grandeurs de la terre. Le Saint Père vint prendre place à son trône, il était à cent pieds de moi ; avec une lunette je le rapprochai à vingt pieds. Les ans ont laissé sur toute sa personne les traces de leur passage ; mais quelle énergie dans ces traits ! quelle finesse dans toute cette physionomie ! on sent que cet

homme, en quelque sorte dépouillé des liens de la chair, vit par la volonté ; et la tête, l'intelligence en lui, toujours de plus en plus forte, toujours jeune, survit à des enveloppes corporelles qui s'en vont, ou plutôt les soutient et les ressuscite.

Le service fut chanté, fut enlevé par un chœur nombreux. Inutile de dire que c'était beau. Un jour le roi Henri IV, après avoir entendu raconter une action d'héroïsme, disait : " Pends-toi, brave Crillon, tu es surpassé." Et moi je dirai : "Pends-toi, monsieur Polycarpe, tu es vaincu."

Le Saint Père chanta l'absoute. Il circula par toute l'assemblée comme un courant de solennelle majesté. La voix du pape est forte et tremblante. Quand il étendit la main pour faire le signe de la croix sur le drap mortuaire, il y avait dans le mouvement quelque chose de vaste que n'ont pas les autres évêques : le successeur de Pierre, de son geste, embrasse le monde.

Je sortis à midi et quart, content de mon avant-dîner. Je pris un omnibus à la Place de St.-Pierre qui me déposa à la Place de Venise ; de là je sautai dans un petit char urbain, qui me transporta à la Place des Thermes, à cinq minutes d'ici ; le tout pour six sous, j'avais traversé Rome dans toute sa largeur, ayant pris quarante minutes. J'aurais pu faire ce chemin à pied en une heure ; mais comme j'avais l'estomac vide, cela m'aurait fatigué. Et quoi qu'on en dise, je sais prendre soin de moi.

*Samedi*, 8 *février*. — Je n'ai pas oublié que ma première visite à Rome avait été pour celle qu'on honore à Ste-Marie Majeure, et que là, dans la simplicité de mon cœur, j'ai mis mes affaires sous sa protection. A la suite du succès de cette semaine, je lui devais une autre visite, celle-ci de remerciement. Après dîner, un peu fatigué, ayant été plongé tout l'avant-midi dans le dépouillement et les réponses de ma correspondance accumulée, je fis une marche du côté de cette basilique. J'en profitai pour la visiter dans tous ses détails, le livre d'explications à la main. Impossible de tout vous décrire, alors ne décrivons rien.

Je rentre de chez le cardinal Simeoni, pour la cinquième fois, Son Eminence m'avait dit de revenir ce soir, afin de me montrer la lettre qu'il envoie à Mgr Fabre. C'est superbe. Elle couvre toute l'étendue de mes deux premières demandes. J'ai profité de cette visite pour donner de nouvelles explications que Son Eminence a paru goûter. Il a des manières toutes paternelles. La bonté joue un grand rôle dans le règlement des choses humaines.

Vraiment la chance me poursuit. Demain ont lieu à St. Pierre du Vatican, non dans le vaste vaisseau, mais dans une chapelle au-dessus du portique les cérémonies d'une béatification, l'avant-midi à 10 heures, et l'après-midi à quatre heures. N'a pas des billets d'admission qui veut. J'ai été assez heureux pour en recevoir deux. Le premier se lit comme suit : "*Il Signor Proulx, Vice-Rectore, dell'Universita Laval in Montréal potra intervenire alla ceremonia della solenne Beatificazione, Dominica* 9 *febbraio, alle ore* 10 *ant. Il prisente biglietto e personale. L'ingresso sara dal portone di Brinzo e per la scala Regia*—(signée) *Postulator generalis congregationis Oratorii.*" Vous n'avez pas besoin de traduction, votre connaissance de l'italien et du latin est assez forte pour vous tirer d'affaire.

Le second billet est conçu dans les mêmes termes et griffé de la même signature, excepté ce qui suit : "*I signori in frack e cravata bianca. Le signore in abito nero et velo in testa. Quinta tribuna a sinistra entrando.*" Ce qui veut dire : les messieurs en habit à queue et avec cravate blanche ; les dames en habit noir et le voile sur la tête. Cinquième tribune à gauche en entrant.

J'ai reçu votre lettre du 16 janvier, dans laquelle vous m'annoncez que tout le monde est bien. "Caroline est malade, Alphonsine tousse, Moïse pleure disant qu'il à la grippe.'

J'ai bien ri en lisant cette preuve des prémisses. Pour un professeur de logique oratoire, c'est fort. Il est vrai que vous veniez d'écrire que vous cogniez des clous.

Voici une bonne journée de passée où j'ai abattu bien de la correspondance. Ce n'est pas la vôtre qui me coûte le plus cher, car sur ces pages la plume parle de l'abondance du cœur. Vous griffonner ces lignes m'est un délassement, c'est pour me refaire la main ; avec les cardinaux je prends une plus belle écriture. Dites-moi ce que vous préférez, des pattes de mouche étendues sur un grand nombre de pages, ou une belle calligraphie resserrée en quelques lignes : je ferai ce qui vous sera agréable. Et, long ou court, je vous consacrerai ma demi-heure mes trois quarts d'heure, et même mon heure, quand les circonstances le permettront. Pour vous, vous ne sauriez m'écrire trop long. Il ne faut pas dire : Je ne veux pas vous déranger dans vos affaires, comme si cela prenait un temps bien considérable pour lire une lettre. Cependant il ne faudrait pas vous fatiguer, ni nuire à aucun de vos devoirs. Mais, n'est-ce pas presqu'un devoir de faire luire par la fenêtre de mon exil lointain, un rayon de soleil du pays. Notre vrai pays, c'est le ciel, et voilà pourquoi Dieu nous envoie de temps en temps, toujours, des rayons de grâce pour nous réchauffer, nous réjouir, nous consoler, nous soutenir ; nous ne pouvons peiner du matin jusqu'au soir, s'il ne vient pas des moments de répit. Les quarts d'heure de répit que je passe dans mes conversations d'outremer avec des personnes qui me comprennent, me rafraîchissent l'âme et me fortifient l'esprit pour le jour suivant. Est-ce un temps perdu ? l'ennui, le dégoût, et l'indifférence vague m'en feraient perdre bien davantage. Ce n'est pas pour rien que Dieu sème les roses au milieu des épines du chemin. Il est dix heures, je m'arrête, vous allez dire que je commence à rêver. Mais les patriaches et les prophètes ont souvent trouvé la vérité en rêve. Toujours est-il que j'abonde de paix et de contentement intérieur. Que le même Dieu qui m'enveloppe ici de ses miséricordes, vous inonde là-bas de ses délices, de ses croix qu'il fait bon de por-

ter, de ses patiences longues et de ces souffrances résignées plus douces au cœur que les joies fugitives d'un monde qui n'est autres chose qu'une ombre et un simulacre de réalité. Donc, bonsoir !

Plusieurs paroissiens de St.-Lin écrivirent à leur curé pendant son séjour à Rome. Il se fit une habitude et un plaisir de répondre à tous. J'insère ici, et plus loin, quelques-unes de ces réponses, que j'ai sous la main. Elles ne pourront que complèter ce journal, et lui donner de la variété.

A Demoiselle A. L. ... Ma chère enfant, Ta petite lettre m'a fait grand plaisir. Elle est bien dite, elle a du style ; ainsi en ont tous ceux qui écrivent ce qu'ils pensent, naturellement, sans recherche ni enflure.

Je n'ai eu que du beau temps, pendant que le vent vous secouait à St.-Lin ; et j'ai passé entre deux tempêtes, une en avant, l'autre en arrière. Cela m'arrive quelquefois de passer entre le *zist* et le *zest*. La traversée a bien été un peu houleuse, mais pour la saison la *mer* nous a été bonne. Du reste toutes les *mères* sont bonnes.

J'ai été plus sage que toi ; aussi je suis plus avancé en âge et en expérience, et je me suis bien donné garde de me laisser gripper.

Merci pour les nouvelles que tu me donnes. En échange je t'envoie le Château St.-Ange. Il s'appelait autrefois le môle d'Adrien, parceque cet empereur l'avait fait bâtir pour lui servir de tombeau. Voici ce qu'on lit dans les livres presque mot à mot. L'an 590 la peste ravagea Rome. Le pape ordonna une procession, lui-même portait la statue de la Madonne. Le cortège traversait pieusement les rues désertes, lorsque en face du mausolée d'Adrien, on entendit dans les airs une voix angélique qui prononçait ces paroles : *Regina cœli laetare, alleluia*, et les deux versets qui suivent. Le Pontife et le peuple s'agenouillèrent pénétrées d'un saint respect, et le Pape Grégoire inspiré s'écria : *Ora pro nobis Deum, alleluia*, priez pour nous, alleluia, en ce moment un ange, se posant sur la cime du mausolée, remit une épée dans son fourreau, pour faire comprendre que l'Eternel mettait un terme aux maux qui

désolaient la ville. En effet, au moment même, la peste cessa. et ceux qui en étaient atteints furent guéris instantanément. Pour perpétuer le souvenir de cette apparition miraculeuse, Boniface IV érigea au haut du mausolée une chapelle qu'il dédia à St.-Michel et qu'on orna plus tard de la statue de cet archange. Et puis voilà !

Maintenant pour ce petit bout de narration, tu vas te trouver obligée, mais non pas sous peine de faute grave, de réciter à mon intention le *Salve Regina,* combien de fois, je laisse cela à ta discrétion.

Ici je pensionne dans un couvent. Ainsi me voilà devenu, non-seulement comme toi, demi-pensionnaire, mais pensionnaire tout-à-fait. Console-toi, samedi dernier, je n'ai pas eu le ruban, moi non plus. Tu salueras pour moi M. et Madame L... et crois-moi, etc...

*Dimanche,* 9 *février.*— Me voici revenu au crayon de mine. Je vous écris de la *Quinta Tribuna,* dans la chapelle au-dessus du portique de St.-Pierre ; et je n'ai pas apporté mon encrier jusqu'ici.

Ce matin, à 9 heures, je prenais le tramway pour la Béatification du bienheureux Ancini. Je montais le long escalier royal, suivant les flots d'une nombreuse population qui *s'écoulaient en montant.* J'arrive dans une vaste église, car c'en est une, sans chaises ni bancs bondée d'une foule debout. J'étais à cent pieds de la balustrade. J'entrepris de m'y rendre ; aussitôt qu'il se faisait la moindre fissure dans cette masse humaine, je m'y introduisais. Mes compagnons regardaient à droite à gauche, je ne regardais qu'en avant. Lorsque je devenais un coin de fer qui serrait trop les deux murs latéraux composés de chair humaine, je m'arrêtais un moment, pour reprendre un peu plus tard. La persévérance vient à bout de tout. Quand l'office commença, j'étais au premier rang appuyé sur la balustrade en marbre. Et venez me déloger maintenant.

Quelle agglutination de bras et de têtes ! des hommes, des femmes, des abbés, des religieux, noirs, des blancs, des rouges, des religieuses aux cornettes diverses ; on parle italien, allemand, français, anglais. Vous êtes pris comme dans un étau. Si les jambes vous manquent de fatigue, laissez-vous retomber sur votre voisin ou votre voisine, qui vous servira d'appui, s'appuyant lui-même ou elle-même sur son voisin et ainsi de suite jusqu'à la porte. Je suis mieux cet après-midi, mon billet me donnait droit à une place de tribune.

Tout de même le spectacle est beau. L'église est illuminée d'une myriade de cierges, qui scintillent au-dessus de l'autel, qui brillent sur cent lustres suspendus, qui courent le long de la corniche. En attendant que l'office commençât, j'entrepris de les compter, et j'en trouvai deux mille cinquante.

Entrent au chœur, cardinaux avec calotte rouge, archevêques avec *pallium* blanc, évêques et menu fretin. Un prélat monte dans une tribune, et lit le décret de Béatification pendant un quart d'heure. De qui ? de Jean Juvenal Ancina. Qu'a-t-il fait ? je n'en sais rien. Je le demande à mon voisin. Il me dit : c'était un oratorien, un fils de St.-Philippe de Néri, voilà tout ce que je connais. En sortant après la messe, deux tableaux très grands et très beaux exposés de chaque côté de la porte m'en apprirent un peu plus long. L'un représente une femme malade assise dans un fauteuil près de son lit, ayant à son côté une servante debout ; un prêtre la bénit avec une relique du bienheureux, et l'inscription dit qu'elle fut guérie. Sur le second tableau on voit, dans une église, un soldat, ayant derrière lui deux officiers debout, agenouillé devant une image de Juvénal Ancina, et instantanément il se sent guéri d'une maladie mortelle : " *Alexander Vacca correptus diurna et gravissima fistula inter sextam et septimum costam sinistri lateris adprecans coram beati Joannis Juvenalis Ancina imaginem, ad plenum sanitatis robur instantanee perfecteque restituitur.* Alexandre Vacca, affligé de puis longtemps d'une très

maligne fistule entre la sixième et la septième côte du côté gauche, en priant devant l'image du bienheureux Jean Juvénal *Ancina*, recouvra toute la force de sa santé instament et complètement. "

Aussitôt le décret lu, un voile tomba derrière l'autel, et laissa voir un beau tableau du bienheureux, apparaissant tout rayonnant dans un jeu de lumière mystérieuse. Ce fut un moment saisissant. Le chœur entonna le *Te Deum*, et la foule répondait. Ces chantres eurent des répétitions, des roulades, des accents, des mélodies admirables pour redire ces deux versets. *Aeternâ fac cum sanctis tuis in gloria numerari.* Admettez-le avec les saints dans la gloire éternelle. *Et rege eos et extolle illos usque in aeternum.* Et conduisez-les, et élevez les jusque dans l'éternité.

J'oubliai la foule, la cohue, et les coups de coude ; l'enthousiasme me gagnait. Cet homme venait d'être proclamé l'élu de Dieu *Urbi et Orbi*, à la Ville et à l'Univers ; devant des réprésentants de toutes les nations, du milieu de ce sénat du collège apostolique, parmi les pompes du culte, à travers les nuages d'encens et des flots de lumière. Quand viendra notre tour ? Le Canada ne verra-t-il pas quelques-uns de ses enfants monter sur les autels. On fera une fête, ce jour-là. Le bienheureux Ancina, sur sa toile, s'élévant au ciel où tend son regard, entouré d'anges qui portent les uns sa crosse, les autres sa mitre, semblait nous sourire. Il n'y a que l'église catholique qui puisse manier les choses célestes et les intérêts temporels avec autant de gloire et d'autorité.

La messe n'eut rien d'extraordinaire, excepté le chant, qui était enlevant.

Je dînai à un restaurant sur la place de St.-Pierre, et me rendis à la grande basilique à 12½ heures. Pendant trois heures et demi, le livre et le plan de l'église à la main, j'allais de tableau en tableau, de statue en statue, d'autel en autel, examinant et admirant tout. Maintenant que je n'ai plus besoin de ces pages de Blaiser, je vous les envoie.

Pour me reposer je m'asseyais devant les œuvres les plus

belles. Je me suis assis devant la *communion de St.-Jérôme*, devant la statue de St Philippe, qui presse son cœur de ses deux mains, ayant ses yeux levés vers le ciel dans un regard d'amour. A ses pieds un ange tient un livre ouvert où on lit ces paroles : *De excelso misit ignem in ossibus meis.* Du ciel il a allumé le feu dans mes os.

Le salut commence. Désappointement général. Chacun voulait voir le pape, qui a coutume d'y venir ; et le pape ne sort pas retenu par le deuil, son frère le cardinal Pecci est mort hier. C'est bien dommage, de ma tribune, au-dessus du chœur, au premier rang, j'avais une place magnifique pour voir le Saint Père.

En rentrant, je trouve trois lettres sur ma table. Il commençait à faire brun, j'allumai. Je regarde, une lettre de Paris, je la connais, elle est de Mgr Labelle. Les deux autres sont de St.-Lin. Une est cachetée et recachetée, je sais de qui. Cependant je ne les ouvre pas encore. J'ôte mon chapeau, mon manteau romain, je les pends à leur clou. Je place mon fauteuil le dos tourné à la lumière, pas trop loin, pas trop près. J'ôte mes bottes pour mettre mes beaux petits souliers rouges, afin d'être plus à mon aise. Enfin je veux jouir. Connaissez-vous ce que c'est que le prix d'une lettre, qui n'est pas une lettre d'affaire, sur une terre étrangère ? D'abord j'ouvre celle de Mgr Labelle, elle est pleine de bonnes paroles et de bonnes nouvelles. Puis le coeur me bat, la main tremble. Que m'arrive t-il de St.-Lin ? Je n'ouvris pas celle-ci, mais l'autre, voulant aller par gradation. C'est Annie M..., une bonne petite lettre, bien tournée. Enfin je brisai le cachet de cire. M J... se présente, bonne, douce, timide et rieuse. Enfin, vous...Je relus ces lettres deux fois, et je les savourai. La cloche sonna le souper.

Il paraît que ma figure rayonnait, mes compagnons de table me dirent : "qu'avez-vous, vous paraissez heureux.— Heureux, je le suis. Tout m'arrive à souhait ! "Adieu, ma chère mère, vous n'avez aucune raison de vous chagriner. J'aime à vous voir gaie, comme autrefois lorsque vous *turlutiez* du matin

jusqu'au soir, et que nous mangions un grand panier de cerises à nous deux dans notre journée, ou que nous enfilions chacun une douzaine de concombres. Bonsoir et portez-vous bien.

*Lundi*, 10 *février*.—Journée bien calme. Avant-midi passé dans ma correspondance, après-dîner je vais faire une visite au collège canadien, où je vois surtout M. Vacher sulpicien français, qui a passé une vingtaine d'années à Montréal et que j'ai bien connu à St.-Jacques. Je m'en revins par la via *Vinti settembre*, pour visiter en passant les églises de Ste.-Suzanne et de St.-Bernard, en face l'une de l'autre, sur la place *St.-Bernardo.*

Sainte Suzanne refuse la main de Galère Maximien, fils de Dioclétien. Sa chasteté fut protégée par un ange. Sa tête fut abattue par la hache du bourreau. L'histoire de son martyre se déroule sur les murs de l'église. Dans la nef, la peinture raconte l'histoire de Suzanne l'ancienne, sauvée par Daniel. Sous le maître-autel reposent les restes de Suzanne chrétienne. Au milieu de vingt autres, j'y ai lu une jolie inscription. *Petrus Franciscus Fontana meritis et annis plenus hic resurrectionem expectat.* P. F. F. plein d'années et de mérites attend ici la résurrection." Fasse le ciel que notre vie soit aussi remplie de mérites que de jours !

St.-Bernard est une rotonde, qui appartient aux religieux Cisterciens. Le jour y arrive par la coupole. On y admire, rangés en cercle, dans de grands niches les statues colossales de St.-Augustin, de Ste-Monique, de St.-Bernard, de Ste.-Marie Madeleine, St.-François d'Assise, de Ste.-Catherine, de St.-Jérome, et de Ste.-Scholastique. Qui les aurait pour notre église !

Je me rappelai que le supérieur de ces religieux cirterciens est le Rév. P. Smeulders, délégué au Canada par le St. Siège, pour arranger la difficulté de Laval. Je lui fis visite. Il se rappela fort bien de m'avoir vu à Montréal chez les Pères oblats, et ici même, il y a cinq ans, avec Mgr Labe e. Il ut très heureux d'apprendre les nouvelles récentes, et e l'assurai que ses rapports d'autrefois avaient contribué à amener le présent résultat.

Ce soir, M. Meunier, prêtre de Montréal, qui a fait la traversée au mois d'août avec M. Honoré Beaudoin et qui vient d'arriver de Jérusalem, est venu souper avec moi. Je lui ai dit que mon paroissien l'avait trouvé bien plus aimable que *l'autre.* Comme nous sortions de table, M. Desjardins entre au salon. Nous avons passé ensemble une soirée agréable. Le cardinal Simeoni vient de me faire demander à la Propagande pour demain soir. Nous irons. Ce sera la sixième fois, et pas la dernière. Je ne partirai pas avant d'avoir vu le fond du sac. Bonsoir !

*Mardi,* 11 *février.* — J'arrive de chez le cardinal Simeoni. Je viens de faire une bonne œuvre, un bon coup, s'il n'est pas mauvais.........

Avant midi, travail interrompu par deux entr'actes, pour recevoir M. Charette et M. Cousineau. Après-midi, promenade avec M. Cousineau jusqu'à 6 heures, que je revins souper.

Nous visitâmes en dehors des murs les jardins de la villa Borghèse, côteau, ravins, prairies, forêt où circulent avec caprice des routes sur lesquelles roulent les équipages en recherche de grand air, et marchent plus prosaïquement les piétons comme nous.

Nous revînmes par le *Pincio,* la promenade à la mode dans l'intérieur des murs : colline couverte de bosquets autour desquelles courent de belles allées. C'est le rendez-vous, sur le soir, de la société romaine. Du sommet de cette colline, on jouit d'une vue magnifique sur la ville, apercevant la coupole de St.-Pierre, la masse ronde du château St.-Ange, les deux tours de S. Giacomo, la coupole surbaissée du Panthéon, l'église de Ste.-Marie d'Ara cœli sur le Capitole, la colonne de Marc-Aurèle, le grand palais du Quirinal, où habite le roi Humbert ; tout un chaos de maisons et d'églises ; une partie de la campagne romaine, morne et solitaire, et plus loin une chaîne de collines bleues, qui bornent l'horizon.

En passant, nous entrâmes dans l'église de Ste Marie du

peuple, sur la *place du peuple* riche en peintures, et surtout en tombeaux. Cette idée de confier à une famille opulente une chapelle, une colonne, pour servir de sépulture à un de ses membres défunts, a orné les églises de chefs-d'œuvre innombrables, sans qu'il en coûtât rien à la fabrique, ni à l'église. Celle-ci est bâtie sur le lieu où fut enterré Néron, le cruel persécuteur des chrétiens.

Une petite prière nous arrêta à la trinité-des-Monts, belle église, bâtie par les Français, laquelle appartient aujourd'hui aux religieuses du Sacré-Cœur. On y remarque, entr'autres une descente de la croix, touchante. Cela me fit plaisir de revoir le costume si connu au Sault-au-Récollet. Bonsoir !

*Mercredi*, 12 *février*. — Avant-dîner, travail ; après-dîner repos. Repos pour la tête, pas pour les jambes. Un quart d'heure de marche me conduit au collège canadien, où je prends M. Cousineau et M. St Germain, un prêtre de Nicolet, qui étudie à Rome ; un autre quart d'heure nous conduit à la place *Bocca della Verita*, où nous montons dans le tramway pour St Paul-hors-les-murs. De là, à pied, nous nous rendons à St Paul-aux trois-fontaines ; une demi-heure pour aller, une demi-heure pour revenir. Le tramway nous ramène à Rome ; une autre demi-heure plus tard j'entre dans ma chambre. La promenade avait duré cinq heures.

Lisez les pages 142, 143, et 144 de *Bléser et* vous aurez l'histoire de St Paul-hors-les-murs, à mon goût la plus frappante de Rome après St Pierre.

Marbre cipollin, marbres veinés, granit gris du Simplon, porphyre rouge, albâtre oriental, qui pour le fond et pour les veines rappelle le tigre d'Afrique, marbre vert, toutes les richesses et les pierres précieuses que St Jean vit dans la Jérusalem céleste, sont entrées dans la construction de cette basilique. C'est un éblouissement de soixante douze marbres différents, avec un pavé dans lequel on se mire littéralement.

On y compte jusqu'à quatre-vingt colonnes de granit. Au-dessus des trois nefs du milieu et dans le transept on voit une longue série de médaillons en mosaïque représentant les papes,

hauts de quatre pieds et demi. J'y ai salué St.-Lin, venant immédiatement après St.-Pierre. Une dame qui a été guérie par son intercession a donné deux diamants pour être enchassés dans la prunelle des yeux. Quand le soleil donne sur ce portrait, des éclairs partent de ce regard étincelant pour tomber sur les spectateurs. Il me regarda d'un trait enflammé. Cela me fit du bien. Je le priai pour moi et pour mes paroissiens. Il me regardait toujours de son œil de feu. Je m'éloignai et sa prunelle de soleil ardent me suivait toujours.

Aux *Trois fontaines*, il y a trois églises, les unes à côté des autres ; 1o celle qui renferme les trois sources qui jaillirent là où bondit la tête de St.-Paul, comme il est expliqué à la page 142 de Bléser. On y voit la colonne sur laquelle reposa le cou du saint apôtre pour recevoir le tranchant du fer meurtrier, et un tableau du crucifîment de St.-Pierre. Les trois fontaines sont enfermées dans des parois en marbre. J'y puisai de l'eau, et j'en bus dans l'intention de m'infiltrer au cœur l'esprit de sacrifice. 2o.— L'église de l'Echelle, ainsi appelée d'une vision accordée par Dieu à Saint Bernard pendant que ce saint docteur y célébrait le saint sacrifice de la messe. Il vit une échelle miraculeuse qui allait de la terre au ciel, et un grand nombre d'âmes des fidèles trépassés qui en montaient les degrés. C'est ici que Mgr Bourget prit les reliques insignes de Saint Zénon et ses compagnons qu'il déposa à Montréal avec tant de solennité en 1870 je crois. Ce trésor abondant d'ossements sacrés repose sous l'autel, et au-dessus de l'escalier qui descend, on lit cette inscription. " Ici reposent, d'après une ancienne tradition les corps de Saint Zénon et de dix-mille deux-cent-trois soldats ses compagnons." 3o.— Enfin la plus grande et la moins intéressante des trois églises, qui sert de chapitre aux trappistes, qui ont la garde de ces trois églises et le soin de cultiver et d'assainir les champs voisins. Avec la feuille d'un arbre très-commun sur leur propriété, appelé eucalyptus, ils font une boisson qui ressemble, plus ou moins, à la chartreuse. Nous en bûmes un verre pour nous réchauffer ou nous rafraîchir, et nous reprîmes le chemin de St.-Paul-hors-les-murs.

C'est un plaisir de marcher sur une belle route, en compagnie d'anciens amis, par un beau soleil, une température du mois de mai. Le temps est d'un beau solide. Depuis quinze jours, il n'a plu que deux fois, et encore pas longtemps. Cependant ce matin il y eut grand émoi dans la ville. Il y avait gelé pendant la nuit, et la glace pouvait avoir l'épaisseur d'une feuille de papier. Une personne à qui je parlais de notre glace de trois pieds d'épais, me rit au nez, et partit convaincue que je voulais lui faire une histoire.

En revenant, du tramway nous saluâmes la petite chapelle, qui désigne l'endroit où St. Pierre et St. Paul, marchant au martyre, se séparèrent.

Le carnaval est commencé à Rome.

Les bureaux sont fermés en général ; les classes suspendues. Les affaires chôment. C'est congé général d'ici après le mercredi des cendres. Quand même je voudrais pousser mes affaires devant la congrégation, ce serait inutile, tout le monde se repose. Bonsoir !

Demoiselle Annie M.— Ma chère enfant, j'ai reçu ta petite lettre, toute pleine de nouvelles. C'est comme cela qu'il faut toujours écrire. Quand on est loin, on aime à savoir ce qui se passe chez ses amis. Je te félicite d'avoir obtenu un ruban, et un vert encore. Il ne te manque plus qu'un *shamrock*. Si je passe par la *gem of the sea*, par l'Irlande, en m'en retournant, je t'en apporterai un.

Je vous remercie toutes, vous qui chantez le cantique à Marie, vous voyez que vous êtes écoutées. Le ciel écoute toujours les cœurs purs. *L'étoile de la mer* m'a obtenu bonne traversée, bon voyage, et bonne santé C'est bien, continue d'intéresser Saint Patrice à l'affaire. *Saint Patrick is a great saint.* Il aime toutes les filles de la *Verte Erin*, surtout celle qui tire un peu sur le rouge.

Je t'envoie une image, le vrai portrait de la Sainte Vierge, peinte par Saint Luc, qui l'avait connue. En retour je te demande de me dire un *Ave Maria*, devant la statue de Notre Dame de Pitié, donnée par ta mère. J'ai rencontré ici, pas loin de ma pension, un glorieux souvenir irlandais, le cœur d'un grand homme, et ce qui est mieux, d'un grand chrétien, de Daniel O'Connell. Il est conservé dans l'église de Ste. Agathe, desservie par les prêtres du séminaire irlandais, qui y est attenant. Le basrelief du monument représente le fier patriote, paraissant au parlement après sa première élection, et refusant de prêter le serment d'allégeance, qui fut aboli, grâce à ses efforts, en 1829, par l'acte d'émancipation des catholiques. Voici comme se lit l'inscription : " *This monument contains the heart of O'Connell, who dying at Genoa, on his way to the Eternal City, bequeated his soul to God, his body to Ireland, and his heart to Rome. He is represented at the bar of the British House of Commons* 1829, *when he refused to take the anti-catholic declaration in the remarquable words : I at once reject the declaration : part of it I beleive to be untrue, and the rest I know to be false.* "

Voilà qui est noble. Je te souhaite de toujours conserver comme lui un cœur vraiment irlandais, ce qui veut dire un cœur catholique ; car l'un ne va pas sans l'autre. Je salue ton père et ta mère, et vous souhaite à tous une bonne santé.

*Jeudi*, 13 *février*. — Hier avant de partir pour St-Paul, voici le petit boniment de discours que je fis à la Sr Providence, pas la Providence du Bon Dieu, mais celle de cette maison, économe et ménagère de son métier. " Ma sœur, je vous ai dit, dès le premier jour, que j'étais ici à l'essai. Voici quinze jours ce soir que je suis sous votre toit, j'ai fini mon temps d'épreuve, mon noviciat. Je viens m'assurer si je serai reçu profès.—Je suis très bien ici, on ne peut être mieux. Le seul inconvénient est que je suis loin de la Propagande. Il est

vrai que nous avons des omnibus à la porte ; mais à la longue, des omnibus coûtent quelque chose ; et le soir, quand il est tard, pour m'en revenir, je ne les trouve pas toujours sous la main. Cependant à termes égaux, c'est un petit inconvénient que je supporterai facilement, à raison du calme, du silence que m'apporte votre maison.—Il m'est offert une pension, au centre de la ville, dans une communauté d'hommes, pour six francs par jour. A part l'effacement de la distance, je sais bien que je ne serai pas mieux qu'ici ; même je n'y rencontrerai pas les petits soins que vous me prodiguez, et ma chambre sera loin d'être aussi bien tenue. Car, voulez-vous être dévoré jusqu'aux os, mettez-vous avec les femmes ( les mauvaises ) ? Voulez-vous être porté sur la main, mettez-vous avec les femmes ( les bonnes ). Elles sont comme la langue, dont il est parlé dans les fables d'Esope, elles sont ce qu'il y a de pire et ce qu'il y a de meilleur.—Je ne viens pas demander la charité. Si cela fait votre affaire, je vous donnerai six francs par jour. Si je dîne en ville, ce sera toujours six francs. Si je prends dîner et souper en dehors, ce ne sera plus que trois francs ; si je fais de petits voyages de quelques jours hors de Rome, je vous paierai un franc par jour pour le privilège de garder ma chambre. Là-dessus je dirai ma messe gratis tous les matins , je pourrai me faire servir le souper plus tôt, et j'aurai droit à une tasse de thé au lieu de vin. Quant à tout trouble et toute dépense extra, je les paierai. Les bons marchés font les bons amis. Parlez de ces conditions à votre supérieure, et demain matin, vous me donnerez une réponse.

Ce matin Sr Providence me dit : " Nous acceptons vos conditions. Nous ne pouvons nous décider à vous laisser partir, vous laisseriez un vide trop grand dans notre maison. Vous êtes un trésor. " Et cinquante autres bêtises du même genre.

Je compris qu'avec mon offre, elles faisaient leur affaire. Le franc en Europe vaut à peu près vingt centins et cinq francs font une piastre. D'un autre côté, ce n'est pas cher, à Rome, pour le genre de pension que l'on donne ici. Sans compter les avantages que me procure cet isolement pour lire, étudier,

sortir et visiter à ma guise. J'aime bien à être libre dans mes mouvements.

Comme de coutume, travail jusqu'au dîner, puis la promenade. Je portai mes pas vers Ste-Julitte. En passant devant St Vital sur la rue Nationale, j'y descendis ; car cette église est bâtie sur le sol antique de Rome qui est douze et quinze pieds plus bas que le sol actuel. Les fresques et les tableaux étalent sous nos yeux les supplices d'un grand nombre de martyrs, entr'autres de saint Vital étendu sur le chevalet et de St.-Vital succombant sous les pierres de ceux qui le lapident. D'un côté, on voit la decapitation de St Gervais, et de l'autre côté Saint-Protais qui attend son tour pour présenter sa tête au bourreau. Tous deux étaient fils de Saint-Vital.

En revenant j'arrêtai à Sainte-Marie des Monts, l'église qu'affectionnait Saint-Benoît Joseph Labre. Dans le voisinage se trouve sa chambre que je visitai il y a cinq ans. Dans cette église, un autel lui est dédié, au-dessous duquel on voit en cire un fac-simile de son corps. Vraiment je n'ai pu m'empêcher de remarquer qu'il ressemble au père Mathieu. Là aussi on conserve ses reliques.

Ste.-Marie des Monts renferme de bien belles peintures. Sur le maître-autel, sous la coupole, est exposée à la vénération des fidèles une image de la Sainte-Vierge devant laquelle il s'est obtenu bien des miracles. Ainsi le disent les nombreux ex-voto qui tapissent les murs. Je demandai pour moi et mes amis l'esprit de détachement dont Marie d'abord avait donné l'exemple, et qu'a si bien pratiqué le Saint-Mendiant, qui fait aujourd'hui la principale gloire de ce temple, Benoît Labre.

Dix heures vont sonner, mon règlement me dit de finir ma journée, car j'ai un règlement que les circonstances m'ont formé. Lever à 5 heures ; à 6 heures la messe ; 6¾ heures le déjeuner qui consiste en un morceau de pain et une tasse de café. De 7 heures à midi, travail. En même temps que moi, à 7 heures, alors que j'entre dans ma chambre par la porte, le soleil y entre par la fenêtre. Il en sortira à midi, avec moi. J'écarte les rideaux pour lui laisser coudées franches. C'est le

seul poële de la maison. Je place ma table et ma chaise sur le chemin de ses rayons et pendant cinq heures nous faisons notre devoir, de compagnie ; lui, me réchauffant le dos et les pieds ; moi pensant et écrivant. A midi, dîner. En quittant la table, je prends mon chapeau, et je sors pour visiter les personnes ou les choses, et je ne rentre qu'entre cinq ou six heures. Bréviaire et lecture des journaux, à 7 heures souper. A 8 heures, travail, jusqu'à dix heures. C'est le moment habituel de ma conversation écrite avec vous, et ce n'est pas le moins agréable. Mes journées se ressemblent, excepté les trois jours de corvée que m'a imposés mon mémoire; excepté certains soirs quand je vais à la Propagande ; alors je soupe à $5\frac{1}{2}$ heures, et je ne rentre que vers $8\frac{1}{2}$ heures. Du reste ces visites ne changent rien aux autres divisions de la journée.

Je parle et vous ne lirez ces paroles qu'à la fin du mois. Nous sommes donc bien loin. Au revoir.

---

DU 14 AU 21 FÉVRIER.

MA CHÈRE MÈRE ET MON BON AMI,

*Vendredi*, 14 *février*. — Hier au soir, je vous donnais les heures de mon règlement ; et la première chose que j'ai faite ce matin, ça été d'y manquer. Aussi voyez la tentation qui m'arrivait pendant la messe.

"M. le Vice-Recteur, cet avant-midi on doit chanter une messe (à $10\frac{1}{2}$ heures) dans la catacombe de Saint-Valentin ; et après la messe M. de Rossi donnera une conférence qui, je crois, vous intéressera. Nous partirons à $9\frac{3}{4}$ heures, et nous serons heureux de jouir de votre compagnie—Votre très humble et respectueux J. A. Saint-Germain."

A $9\frac{1}{2}$ heures je partais. A 10 heures nous franchissions la porte du peuple, au nord de la ville, et un mille plus loin, dans la campagne, par une ouverture pratiquée dans la colline, nous entrions, précédés, accompagnés, suivis d'une foule de personnes, dans la catacombe.

Les catacombes sont de longs souterrains, ramifiés en tous sens, qui servaient de cimetière aux premiers chrétiens de Rome. Je laisse à *de Bléser* le soin de vous en donner la description et de vous en faire l'histoire.

Pas loin de l'entrée, s'ouvre une assez large salle, au milieu de laquelle s'élève l'autel. La foule se presse à l'entour du célébrant. Je m'enfonce dans un des six corridors qui laissent voir de trois côtés leurs gueules noires, et leurs entrailles ténébreuses, éclairées de distance en distance par une maigre chandelle. Je m'éloigne, prenant une nouvelle route tantôt à droite, tantôt à gauche ; l'allée se rétrécit, s'élargit. Le tuf

sous vos pieds, sur vos côtés, au-dessus de votre tête. Dans les parois, vous voyez les excavations, où étaient déposés les corps. Je m'avance toujours.

Le chant m'arrive voilé, lointain, mystérieux. Vient-il de gauche, vient-il de droite, de dessous terre, l'oreille ne peut saisir le foyer d'où il part, tantôt faible et mourant, tantôt grossissant par un effet de l'écho comme un tonnerre.

C'était beau, nouveau. Je m'assis, priant, méditant, rêveur. Les ombres des premiers chrétiens, qui avaient assisté dans ces lieux au saint sacrifice, pendant les persécutions, peut-être à la veille de leur martyre, me hantaient. Je me réjouissais de fouler le sol sanctifié tant de fois de leurs pas et de leurs prières. Je me trouvais transporté dix-huit siècles en arrière ; je voyais, j'entendais comme le prolongement et l'écho d'un passé bénit, renouvelé, ressuscité.

A la porte de la catacombe, on est à déblayer une ancienne basilique, consacrée à S. Valentin. C'est là que M. de Rossi, le plus éminent des archéologues de Rome, donna sa conférence. Elle fut intéressante. Nous étions debout sur des décombres, tout entourés de vieilles inscriptions sur marbres, la plupart brisées. Vis-à-moi s'en trouvait une toute entière. Je la copiai, la voici.

"Hic jacet Ionianius nutritor et papas trium fratrum depositus Tridie idus Augustas, Honorio Aug. VI. Benemerenti in pace vixit P. M. XI —Ici repose Jonianius père nourricier de trois frères, inhumé le trois des ides d'août, la sixième année du règne d'Honorius. En faisant le bien, il vécut en paix, année...? Je laisse aux antiquaires d'expliquer le chiffre. Comme sur les croix du cimetière de St.-Lin on rencontre des inscriptions qui blessent la grammaire française, ainsi dans les catacombes la grammaire latine n'était plus respectée. Cette épitaphe renferme trois fautes de latin.—

J'achetai une grammaire et un dictionnaire italiens. Et je rentrai chez nous à quatre heures ; et depuis ma plume trotte, voulant gagner le temps perdu, Bonsoir !

Cependant après le souper, j'eus une petite distraction

M. Desjardins étant venu faire avec moi un bout de veillée. Il était un peu découragé de certaines nouvelles qu'il avait reçues. Pour moi, je trouve que tout va bien.

*Samedi,* 15 *février.* —Encore une brèche à mon règlement. A dix heures et trois-quarts je partais pour la Propagande, où j'ai été remettre une lettre au cardinal Simeoni.

Franchement la Providence est bonne. Pour entrer ma quatrième question, j'attends que Mgr Jacobini soit bien. Pour la troisième, je ne savais par quel bout la toucher ; j'avais peur de froisser certains intérêts qu'il importe de ménager, et j'attendais les événements. Ne voilà-t-il pas que, par la maladresse de nos adversaires, la question est amenée devant le cardinal Simeoni. Je l'ai appris hier par le Dr Desjardins. Vous pouvez croire si j'ai saisi la balle au bond. De suite le matin, j'ai écrit au Cardinal, lui demandant de ne pas répondre avant de m'avoir vu, et lui laissant entrevoir les atouts que j'avais à apporter dans le jeu. Maintenant je suis certain qu'il va désirer avoir un mémoire. Ma position se trouve excellente. Je donnerai tout simplement des explications, et ce sont les autres qui auront apporté la question sur le tapis. La tournure que prend cette affaire m'est un grand soulagement.

Je m'attends à ce que les dissidents de l'Ecole feront de l'opposition aux amendements à la charte que présente la majorité de l'Ecole. Cela ne me regarde pas. Mes nouveaux arrangements avec l'Ecole ne pourront être conclus que lorsqu'elle aura réussi à amender dûment sa charte : ce qu'elle fait à ses risques et dépens. Si les dissidents veulent se rendre désagréables à Rome par leur opposition ; s'ils veulent ruiner leur Ecole par des divisions intestines, c'est leur affaire. Ce qui pourrait leur arriver de plus mal, ce serait de réussir à faire rejeter ou remettre le bill.

Qu'il passe ou ne passe pas, mon affaire est toujours belle; selon la position que ces messieurs nous feront, je me mettrai sur un pied ou sur l'autre. Je vous dit ceci afin que l'intétêt fraternel et maternel que vous portez au succès de mon entreprise, ne s'inquiète pas des oppositions que l'on pourra faire à

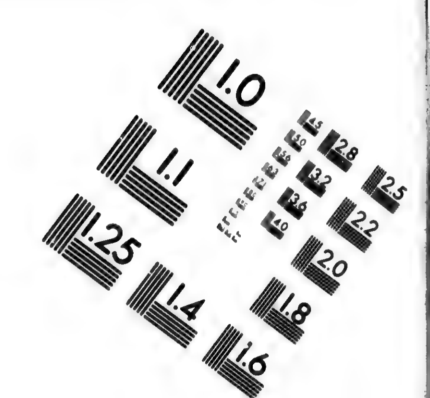
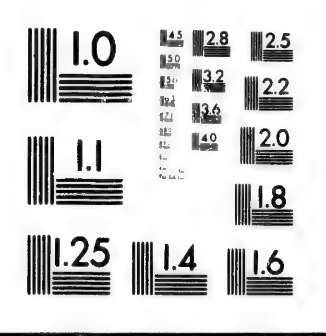


**IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**



6"



Québec. Elles ne peuvent faire tort au plan que je poursuis.

Après dîner, travail jusqu'à cinq heures, alors que MM. Cousineau et Saint-Germain viennent me porter un paquet de journaux. A 5½ heures souper avec du bon thé ; ce dont j'ai besoin de temps en temps pour me relever les nerfs. Le vin est plus nourrissant, mais le thé est dans les habitudes d'un Canadien.

A 7 heures, chez le Cardinal Simeoni avec M. Desjardins, nous l'avons déterminé à télégraphier lui-même à Mgr. Fabre que ce que nous faisons est agréable au Saint-Siège, cela en sus des lettres que nous avons. Un télégramme, de la part du Préfet de la Congrégation, témoigne, plus qu'on ne peut le dire, du désir de la Cour de Rome de voir réussir notre projet. Maintenant vienne l'opposition que voudra. Tant pis pour elle ! Si elle réussit grâce aux passions du moment, son triomphe sera de courte durée. Pour nous, notre cause est appuyée sur le roc solide, à elle la durée, l'avenir et la victoire définitive.

J'attends une réponse à ma lettre du Havre, mardi, mercredi soir au plus tard. Je ne m'impatienterai pas auparavant. Je ne veux pas faire comme une certaine cousine, prendre mes désirs pour une réalité, et vouloir que les lettres aillent plus vite que la malle. Si je ne reçois pas cette réponse mercredi, je gronderai, mais pas contre vous ; car j'ai deviné que vous ne pourriez pas me négliger. Je gronderai contre la mer, le vaisseau, le chemin de fer, et ces lambins de facteurs italiens. Bonsoir !

*Dimanche* 16 *Février*.—Cet avant-midi s'est passé comme un jour de semaine. L'après-midi a été consacré à visiter les sanctuaires, suivez-moi *via Magenta, Solferino, Piazza Cinquecento, via Vinimale, Tirino, Piazza di S. Maria Maggiore, via Merulana*, et nous voici à St.-Jean de Latran.

Portail imposant, mère et tête de toutes les églises, la basilique de St.-Jean de Latran est la basilique du Pape ; St.-Pierre n'est que sa chapelle privée. Je charge *Bléser* des détails.

Ce *Bléser* est un livre vraiment commode qui me sauve bien de l'écriture, et dont les longueurs vous ennuient peut-être. Je comprends que ce qui m'intéresse ici sur les lieux, n'a plus qu'un intérêt médiocre, alors qu'on le voit seulement de l'œil de l'imagination, à seize-cents lieux de distance. Dans tous les cas, vous n'avez qu'à sauter à pieds joints, par-dessus les pages imprimées ci-annexées. Mais cela ne me coûte pas cher de découper et de coller ; et le faire pour vous m'est un plaisir.

Ce qui m'a frappé surtout au milieu des richesses que renferme ce temple, c'est cette mosaïque immense qui embrasse toute l'étendue de l'abside au-dessus du maître-autel. J'aurais donné *cher* pour voir transporter à St.-Lin les douze apôtres, qui ornent de chaque côté les piliers de la nef principale.

Tout près de la basilique de St.-Jean de Latran est la *scala sancta*, c.-à.-d. le saint escalier, l'escalier du palais de Pilate à Jérusalem. "Notre-Seigneur, dit toujours Bléser, le monta et le descendit quatre fois dans la matinée du jour de sa passion : d'abord en arrivant chez le gouverneur romain ; ensuite en allant chez Hérode et en revenant ; enfin après avoir été condamné à mort, portant la couronne d'épines."

Je gravis les vingt-huit marches à genoux, en disant mon chapelet. Je n'étais pas seul. Une dizaine de personnes étaient engagées dans le même exercice. Je dis mes petites heures devant ce trésor si riche en reliques, dont parle de Bléser.

Continuant notre course, prenez avec moi la *via de S. Jovanni*, et nous arrivons au Colisée, construction gigantesque,

amphithéâtre monstrueux, pouvant contenir jusqu'à 87,000 spectateurs, où furent livrés aux bêtes tant de martyrs : lieu souillé par toutes les passions et toutes les cruautés, lieu sanctifié par tous les dévouements et tous les sacrifices. Cette masse énorme, à moitié détruite, à moitié conservée, l'image la plus vraie de cette puissance romaine solide et prodigieuse, mesure 335 pieds de longueur à l'intérieur ; 160 de largeur et 135 de hauteur. On voit encore les cages où étaient conservés les bêtes féroces nourries pour l'usage des jeux et des spectacles publics. Le mal était à la base de ces réjouissances populaires, elles ont passé, le bien seul demeure.

De là je gagnai le Forum, *Foro Romano*, le centre de la vie de l'antique république ; on est aujourd'hui à le déblayer, et le pavé en certains endroits se trouve 39 pieds plus bas que le sol actuel. Le *Forum* vous apparaît comme une forêt de colonnes brisées ; quelques-unes intactes semblent vous regarder debout dans leur majesté. Ce lieu a vu passer bien des séditions, des révolutions, et si ses pierres pouvaient parler, elles pourraient nous dire comme les grandeurs humaines finissent toujours par le néant. Le *Forum* en ruine est comme le tombeau du plus fier et du plus orgueilleux pouvoir que les hommes aient jamais réussi à édifier.

Tournant sur la gauche, je pris la rue *S. Théodore* que je suivis jusqu'à *Vela in Vilabro*, et là je me trouvai en face de St.-George, votre patron, église assez humble, dont le portique est entouré d'un haut grillage en fer. Tout était fermé. Je me promenai assez longtemps, dans cette rue à demi-déserte. Cinq petits garçons jouaient aux billes. Aucun sacristain ne venait ouvrir. Je regardais dans mon guide. Il dit : "Cette église est rarement ouverte, on frappera à gauche derrière l'arc des orfèvres." Je traversai l'arc des orfèvres, je frappai à la porte, le sacristain n'y était pas. Un homme se présente, me fait attendre dix minutes pendant qu'il court ça et là ; enfin il vient me dire qu'il ne trouve pas la clef. Au balai St.-George, pour aujourd'hui. Mais je reviendrai. Peut-être aurai-je plus de chance le matin. Donc, au revoir !

J'allai dire mes vêpres à l'église de *S. Maria della Consolazione*, un peu au nord. On était à y dire le chapelet, puis on y chanta le salut. Seulement une vingtaine de personnes assistaient à l'office ; mais elles priaient tout haut, elles chantaient toutes ensemble, faisant autant de bruit que si elles eussent été un cent. Mon guide ne parle pas de cette église, il a tort, car elle est bien jolie.

De là je montai au Capitole. Je suis un gaulois, mais les oies ne m'ont pas arrêté comme ils ont fait pour un de mes ancêtres il y a 2400 ans. Sur la droite se trouve l'église de S. Marie *in ara cœli*, riche et intéressante. Ecoutez ce qu'en dit de Bléser encore.

Je voulus voir la niche où l'on renferme le *Bambino*. Un vieux religieux ouvrit une porte, tira sur la ficelle, ouvrit une seconde porte, enfin sortit la niche. Je lui donnai un franc ; il me remit une image après l'avoir fait toucher la statue du petit Jésus ; je vous l'envoie.

Sur la grille d'une chapelle, on lit ces mots en lettres d'or : *Si quœris miracula.* Si vous cherchez des miracles. Sous-entendu, c'est ici que vous en trouverez. Je vais bien voir. J'en ai demandé quatre. *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !*

La *brunante* descendait sur la ville. Par de petites rues tortueuses, je me rendis sur la *Piazza Venezia*, où les petits chars de la rue nationale me transportèrent à la rue *Solferino.* Mon pèlerinage était fini.

Bonsoir ! Dès aujourd'hui je dois vous prévenir qu'il pourrait bien se faire que je ne serais pas prêt à retourner pour Pâques. Mgr Jacobini met du temps à se rétablir. Après tout, Dieu a été si bon de régler si vite les deux premières questions qui pressaient, que nous pouvons bien attendre avec patience et résignation, ses moments pour régler les autres. Je continuerai à vous écrire peut-être jusqu'au rassasiement. Par la pensée, je vis avec vous ; je vous parle tous les jours, cela m'empêche de m'ennuyer. Mais toute conversation demande deux interlocuteurs ; c'est pourquoi j'espère que vous continuerez à m'écrire. Les moindres bagatelles, venant de vous,

m'intéressent. Prenez courage, bonne mère ; quelques semaines de moins ou de plus sur une absence de plusieurs mois, la différence n'est pas grande.

*Lundi*, 17 *février*. — Reprenons la plume, la conversation, et le plaisir. Matinée, travail. Ah ! ah ! voici deux jours d'ont le règlement est intact. Les sœurs d'ici, bien entendu, me trouvent régulier comme un papier de musique. La supérieure me dit avoir découvert à cela que j'avais été chapelain. Vous allez être surpris que j'aie trouvé, par delà l'océan, le secret et l'habitude d'une telle régularité.

Or, j'avais besoin d'un papier parchemin transparent pour copier, sans peine, une carte qui doit entrer dans mes documents. On me dit que j'en aurais à la place d'Espagne, tout près de la Propagande. Je pris pour m'y rendre un chemin nouveau, afin de passer sur le *Corso*, qui est très animé en ces jours de Carnaval. Les petits chars me transportèrent à la place *Venezia*, je suivis le *Corso* jusqu'à l'église de *S. Carlo del Corso* ; la rue était remplie d'une foule oiseuse et grouillante, qui s'amusait des gestes de groupes masqués qui allaient et venaient, faisant mille drôleries que je ne trouvais pas drôles. La *via delle Corrozze* me conduit au magasin indiqué où je trouvai ce que je cherchais. Je revins à l'église St-Charles ; la porte en était fermée, à cause des allées et venues du Carnaval sans doute. Je remontai à l'église *S. Lorenzo*, porte fermée. Allons, est-ce que parmi ces centaines de sanctuaires je n'en trouverai pas un pour y dire mon bréviaire. Je pris des petites rues à droite, et j'arrivai à une église, dont j'ignorais le nom. Sortant *Bléser* de ma poche, il m'apprit que c'était l'église de sainte Marie Madeleine, et je le charge de vous la décrire.

La Providence avait conduit mes pas. J'éprouvai une vraie consolation à invoquer la Madone du salut, après mes demandes d'hier à l'*ara coeli*, et à vénérer les reliques de S. Camille, à qui je demandai de sa compassion pour les misères humaines. Je n'oubliai pas qu'une jeunesse orageuse ne l'empêcha point de parvenir à un haut degré de sainteté.

En passant devant l'église de Ste-Marie de la Rotonde ( Panthéon ), la porte était ouverte, j'entrai. Comme c'est vaste, on est surpassé quand on pense que ce sont là les dimensions de la coupole de St-Pierre.

Je m'agenouillai devant un tombeau, non pas celui d'un saint, mais celui d'un homme de génie, mort bien jeune, qui pourtant a inondé Rome de ses chefs-d'œuvre, je veux dire Raphaël. *Requiescat in pace.*

Un autre tombeau s'élève en face gardé par un soldat, orné de fleurs, celui de Victor-Emmanuel. Voici la réflexion que sa présence suggère à mon de Bléser : " Que sa cendre repose en paix près de celle des martyrs, et à l'ombre de cette croix dont il n'a été le disciple ni comme homme, ni comme roi."

Deux pas me conduisent à Sainte Marie de la Minerve. Voilà un vaisseau dont l'aspect en entrant vous empoigne, comme à St-Pierre, à St-Jean de Latran, à Sainte Marie des Anges, à l'Ara Cœli. Je m'agenouillai devant l'autel de St-Thomas, lui demandant la science théologique, pas la sienne en son entier, je n'en ai pas besoin ; mais une science suffisante pour être sage, comme dit St-Paul, *secundum scientiam.* Ne manquez pas de lire ce qui est dit de la *Confrérie* des dots, c'est touchant.

Dites-moi, n'est-ce pas vrai que c'est un plaisir de faire le tour d'une belle église, remplie de richesses artistiques, de reliques saintes, de souvenirs intéressants, ayant à la main ces pages que je vous envoie. Alors il n'y a plus de vague, de mystère dans ce qui vous entoure. Chaque image, chaqus statue a une voix ; le cœur est élargi, l'âme rafraîchie. A la maison j'ai de l'ouvrage, dans mes entrevues j'ai des soucis ; mais dans ces visites aux sanctuaires de toutes sortes, je rencontre des compensations qui me font bénir mon sort présent. Dieu m'est trop bon. Et je n'ai pas le courage de lui dire de m'être plus sévère. Il connaît mieux ce qui convient à ma faiblesse.

Je rentrai à 6 heures, et je trouvai sur ma table une carte de M. A. Captier, procureur-général de la compagnie de St-Sulpice, avec cette note : " Je regrette de n'avoir pas trouvé

M. le Vice-Recteur, et le prie de vouloir bien venir déjeûner demain mardi à la Procure, à midi et demi." Nous irons.

A M. Ubald Ethier. — Mon cher ami. Voudriez-vous m'envoyer une copie de l'arrangement passé entre...... Prenez votre plus belle main, non pas celle qui a copié les derniers documents que vous m'avez envoyés par la poste. J'ai eu autant de misère à les déchiffrer que s'ils eussent été écrits par moi.

Vous me manquez ici : je trouve le métier dur que d'avoir à faire, seul, tant d'écritures, c'est dans des circonstances comme celles-ci que l'on comprend la valeur d'un homme comme vous !

Je vous envoie St-Jean de Latran, *omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput.* C'est une vraie jouissance pour moi, dans mes temps libres, de visiter ces sanctuaires si pieux, si riches en œuvres d'art, en trésors de reliques saintes, et en souvenirs touchants. J'ai acheté de bons livres qui expliquent tout, et qui ressuscitent pour moi un passé souvent inconnu.

J'ai été aussi surpris que peiné d'apprendre la mort subite qui a frappé au milieu de votre famille. La dernière fois que je suis allé voir M. A......, qui aurait cru que votre tante si alerte, si vivante, partirait avant lui. Veuillez passer mes condoléances à votre grand'père, et l'assurer que mes prières sont acquises pour le soulagement de l'âme de celle qui lui était si chère.

Mes affaires ne vont pas mal, mais il pourrait bien se faire qu'il me serait impossible d'aller faire mes Pâques à St-Lin. Mes saluts à votre nouveau bourgeois ; n'est-ce pas qu'il a la main douce ? Saluez pour moi votre père, et votre mère si pieuse, lui demandant de faire une petite prière à mon intention. Pour vous, croyez que je demeure avec etc.

*Mardi*, 18 *février*. — Fidèle au règlement, je travaille comme un brave tout l'avant-midi. A midi, je sortais pour aller dîner chez M. Captier. Il a à sa table une vingtaine de jeunes gens, qui étudient à Rome. Il prend aussi des pensionnaires. De ce temps-ci il n'en a qu'un, le Père Rabot, de Normandie.

Ayez peu de conseillers, le trop grand nombre gâte les affaires ; mais si vous en rencontrez un sage, prudent, discret, et

surtout désintéressé, profitez-en ; c'est un trésor. A force de méditer sur un sujet, on finit par ne pas voir les obstacles, ou par en voir trop. Un œil étranger, quand il est sain, donne des visées qu'on n'apercevait pas tout d'abord.

Au sortir de la Procure, je voulus faire une longue marche. La vie de bureau que je mène, demande de l'exercice. Il faut se donner de la fatigue, pour aider la digestion et l'acclimatation. Je descendis le *Quattro Fontane* jusqu'à Ste-Marie Majeure, je pris tout droit la via *Carlo Alberto*, je longeai le carré *Victor Emmanuel*, beau jardin bien entretenu, qui renferme des restes considérables de l'*Aqua Julia*, je pris sur la gauche la *via Cairoli*, par la *via S. Bibiana*, je passai sous le chemin de fer, et je sortis dans la campagne par la porte *S. Lorenzo* ; et après dix minutes de marche j'arrivais à St-Laurent-hors-les-murs. Je laisse la parole à mon guide, qui vous dira des choses touchantes sur le martyr de ce jeune diacre. Ce qu'il ne vous dira pas, c'est que le tombeau de Pie IX est ici, dans la basilique souterraine, fort simple, conformément à la volonté expresse du saint pape, se composant d'un sarcophage de marbre, dans une niche peinte, et entouré d'une grille de fer. Nombre de couronnes sont appendues aux murs ; j'y dépose la couronne de mon chapelet, récité aussi pieusement que je pus.

A côté de l'église, au milieu des arbres verts (Campo Verano) s'étend un vaste cimetière. L'entrée en est gardée par quatre statues symboliques : le Silence, la Charité, l'Espérance et la Méditation. Je m'y enfonçai, regardant les monuments divers, allant d'admiration en admiration. Je devins jaloux : si seulement j'avais la millième partie de ces richesses funèbres pour mon dortoir des morts. Hélas ! me disais-je, par manière de consolation, j'ai mieux, j'ai la bonne volonté, j'ai la foi et la piété de mes paroissiens.

Rentré à six heures, je termine ma journée en vous souhaitant le bon soir ! Pour la première fois depuis que je suis à Rome, je me couche avant dix heures.

*Mercredi*, 19 *février*. — Ce matin, premier jour du carême, je résolus d'aller recevoir les cendres à Sainte Sabine, première

station, là où s'ouvre à Rome la sainte quarantaine. Mais Sainte Sabine reste loin de la via Milazzo. Je me suis mis en route à neuf heures. Le tramway me déposa à la place *Magnanapoli*, sur la rue nationale. Par la *via del Grillo* ; la via *Tor de Conti*, la *via della Consolazione*, et une petite rue qui n'a pas de nom, je tombai dans la *via in Velabro*, chez St. Georges.

La porte était encore fermée, J'allai chercher un homme, il alla cherchei une femme. Elle ne voulait pas ouvrir, J'insistai. Elle faisait des difficultés. J'offris de l'argent, c'est ce qu'elle voulait. Elle ouvrit. Ce n'est pas St. Pierre de Rome, pas même St. Lin. Voici ce qu'en dit Bedecker.

"Eglise fondée au IVe siècle,reconstruite par Léon II et consacrée à S. Georges et à S. Sébastien. Elle a subi ensuite de nombreuses réparations, et son portail date de l'une d'elles. Selon une inscription en vers, (le nom de *Velabrum* a été transformé au moyen-âge de " *velum aureum*"). L'intérieur a la forme d'une basilique à trois nefs, avec 16 colonnes antiques et un vieux tabernacle. Les fresques de Giotto, qui en décoraient jadis l'abside, ont été complètement repeintes. Cette église est rarement ouverte ; on frappera à la porte No 9, derrière l'arc des orfèvres. Fête patronale le 20 janvier et le 23 avril."

De son côté de Bleser dit : " Cette église est une des plus anciennes de Rome ; on en rapporte la fondation au IXe siècle. Elle fut rebâtie au VIIe siècle sous Léon II, et restaurée au XIIIe par le cardinal Stéfaneschi, qui confia à Giotto le soin de peindre la tribune. On ne voit presque plus rien des peintures, qui ont été retouchées plus tard d'une manière affreuse. L'intérieur est à trois nefs divisées par seize colonnes dont deux de marbre violet. L'autel est recouvert d'un ciborium du XIIIe siècle. Sous la confession on remarque la tête de S. Georges, martyr, déposé ici par le pape Zacharie. Le 23 avril on expose la lance et l'étendard du saint, qui fut tribun militaire et souffrit le martyre sous Dioclétien. "

Je n'ai pas vu la tête du saint, mais j'ai prié pour vous devant la confession. De la lance et de l'étendard, je n'ai vu que l'espèce de caricature qu'on a peinte sur la toile. On y voit quelques tombeaux modestes, entr'autres celui d'un cardinal de Médicis, qui prit son titre cardinalice de cette église. Ce qui m'a le plus intéressé, c'est une lettre du pape St Grégoire, qui est gravé sur un marbre faisant partie de la façade de l'église. J'en ai copié la première partie pour vous.

" S. Gregori Papæ I, cognomento Magni, epistola ad Maximum abbatem, quâ ecclesiæ S. Georgii curam Mariano ejusque successoribus committit. — Quia ecclesiam S. Georgii, positam in loco, qui ad sedem dicitur minorem, quam oportet diligentiam habere cognovimus, utile esse prospeximus, quoniam monasterium tuum eidem Ecclesiæ noscitur esse conjunctum, ejus tibi curam committere, hortantes et ut sollicitudinem illic congruam studeas habere, et psalmodiæ officium solemniter exhibere facias, etc."

Le Velabrum est situé au pied de l'Aventin et du Palatin, où Romulus fut élevé et commença sa ville ; c'est dans cette vallée qu'eut lieu l'enlèvement des Sabines.

De là passant sur la *Piazza della Bocca della Verita*, ce qui est tout près, j'arrêtai à *Ste Marie-in-Cosmediu*, qui est aussi une des stations de ce jour. Le pavé, en marbre de diverses couleurs diversement agencées, est aussi riche de nuances qu'un beau tapis de Turquie. J'ai vu l'énorme figure, dans la bouche de laquelle les Romains mettaient la main, dit-on, lorsqu'ils prêtaient serment. J'ai descendu dans la crypte de Saint Cyrille, où nombre de lampes brûlaient devant nombre de reliquaires exposés dans des niches sur les murs latéraux : on n'y a pas ménagé les reliques, on y voit jusqu'à un crâne tout entier. J'y pus méditer à mon aise les belles paroles, qui sont gravées au-dessus de l'escalier, qui conduisent dans ce souterrain mystérieux : " Quanta passi sunt tormenta ut ad palmam martyrii pervenirent. — Quels tourments n'ont-ils pas soufferts pour acquérir la palme du martyre. " Je saluai par la

pensée la mémoire de St-Augustin, que l'on dit avoir enseigné la rhétorique dans les environs.

Au sortir de Ste-Marie, en suivant la *via Salaca*, on prend la deuxième rue à gauche pour monter à Ste-Sabine, qui s'élève sur le sommet du mont Aventin. Dans la chapelle où se trouve ce si beau tableau de la Sainte Vierge et de Saint Dominique, je lus, sur un tombeau, une inscription, qui dit dans sa concision : " Ut moriens viveret, vixit ut moriturus. — Afin qu'en mourant, il vécut, il vécut comme devant mourir." Le français n'a pas l'élégance de la phrase latine. On y chantait la messe, avec diacre et sous-diacre. Belles cérémonies, et très peu de monde, peut-être une quinzaine de personnes. Un père dominicain, qui pensionne ici, était au chœur. Je me dis, sans faire plus d'attention : " voici un père qui ressemble au nôtre." De retour je découvris que c'était lui. " Je vous ai bien vu, dit-il, dans le bas de la nef, et si vous n'aviez pas été aussi loin, j'aurais fait mieux que vous, je vous aurais bien reconnu. — Mais, mon père, je n'étais pas plus loin de vous que vous n'étiez loin de moi. "

Une minute de marche me conduisit à St-Alexis, qui est tout près, sur la même hauteur. Quand on a passé comme vous, deux grands mois à exercer la *Perle cachée*, on ne peut être indifférent à ce qui regarde St Alexis.

Je vous envoie, sur cette église les pages de de Bleser, qui vous donnera des explications charmantes. Conservez-les moi. J'ai fait mes prières devant l'escalier sous lequel repose une statue de St Alexis, près du puits où il puisa de l'eau, au pied de la Madone qui lui parla à Edesse, et au haut de l'escalier qui conduit à l'église souterraine, où sont déposés les corps de St Alexis, de St Boniface et de Ste Aglaé. Je ne pus y descendre, n'ayant pas trouvé le sacristain pour m'ouvrir la porte. Je me propose d'y retourner ; le pourrai-je ? Il y a tant de choses intéressantes à voir encore.

Une autre minute de marche me conduisit à un beau jardin ; pour deux sous, je m'en fis ouvrir la porte. Par des allées couvertes d'une voûte de verdure je me rendis sur le bord de la

côte abrupte, et du haut d'une plate-forme, je considérai le tableau de Rome se déroulant à mes pieds, du Tibre promenant ses méandres à travers les palais et les églises. Au fond du jardin, je visitai une petite église, Ste-Marie Aventine, appartenant aux chevaliers de Malte, qui ont joué un si grand rôle dans la lutte du christianisme contre l'islamisme. Je croyais l'ordre éteint. Mon ignorance fut dissipée au service de Pie IX, en voyant le grand-maître en costume superbe, venir se placer devant moi, et me cacher une partie des cérémonies.

Il passait midi. En m'en revenant, par une petite rue tortueuse, j'entrai dans un restaurant de troisième ordre ; une lampe brûlait devant l'image de la Madone. Je fis un bon dîner pour vingt-deux sous. C'est le premier honnête homme, qui ne m'ait pas fait payer mon titre d'étranger.

*Jeudi*, 20 *février*. — Avant-midi de labeur, après-midi de repos. Je me rendis au Collège canadien, où je pris M. C...... et son inséparable M. St-G......... D'abord j'allai, place de la Minerve, acheter un bréviaire ( j'ai oublié à St-Lin la partie du printemps ) un petit missel, un *horæ diurnæ* et un *novum testamentum*. Puis nous traversâmes le Tibre par le *Ponte Sisto*, et montâmes sur les hauteurs, où s'élève l'église de *S. Pietro in Montorio*. De la place devant l'église, dominant le Tibre de 185 pieds, on découvre une admirable vue de Rome et de ses environs.

Passant par le *nuovo passeggio publico del Gamiculo*, entre les arbres et les verdures d'un beau et grand parc public, qui comprend tout le flanc du Janicule, nous arrivons à S. Onuphre.

Je priai devant les tombes du Tasse et de Mezzofanti, l'un grand poète, l'autre savant éminent. Sous le chêne du Tasse, il y a dans la poésie des environs, de quoi exciter et nourrir l'inspiration et l'enthousiasme lyrique. Vous trouverez dans ma bibliothèque l'ouvrage du Tasse, la Jérusalem délivrée.

Nous descendîmes dans la *via Lungara*, pour revenir prendre le pont *Sisto*, arrêtant sur la route à deux petites églises, consacrées l'une à S. Jean Baptiste, l'autre à Ste Doro-

thée. Mes guides n'en parlent pas ; au milieu des richesses de Rome, elles sont mises de côté. Au Canada nous en ferions bien nos beaux dimanches.

En passant au collège canadien, j'avais pris deux lettres. J'eus la force ou la faiblesse de ne pas les lire, et de les porter cachetées dans ma poche toute l'après-midi. Je ne voulais pas pendant cette lecture bénie, entendre des paroles étrangères, ni voir fixés sur moi des regards indiscrets. Je voulais le silence de ma chambre pour respirer dans la solitude calme, plus à mon aise, le parfum de ces nouvelles du pays.

Merci de votre persévérance à m'écrire, bien que le journal de ma traversée ait retardé à vous parvenir. Je me sens bien et gai. Bon appétit, bon sommeil. Journées bien équilibrées entre le travail et les visites. Bon succès, bonnes espérances, fondées sur quelque chose. Il faudrait vraiment être exigeant pour n'être pas content. Et là-bas, des amis qui s'obstinent à penser à nous, quand ils se croient oubliés ; ah ! pour moi je n'oublierai pas cela. Merci, bonsoir et au revoir ! Continuez toujours de m'écrire à Rome, jusqu'à ce que je donne un contre-ordre.

---

## CHAPITRE QUATRIÈME

### DU 21 FÉVRIER AU PREMIER MARS

*Vendredi*, 21 *février*. — Reprenons notre jouissance. La station du carême était à St Jean et Paul. Je me rendis au Colisée. Prenant la rue *S. Gregorio* j'arrivai à l'église du même nom.

J'y priai pour nos amis les Auglais qui doivent à ce saint Pape le bienfait de leur conversion au christianisme. Quand l'Angleterre reviendra à la vraie foi, un grand pas sera fait pour la conversion du monde entier. Je m'assis sur le siège de marbre, duquel ce saint docteur délivra de si belles homélies. Il n'est pas dit qu'il laissait filer sa voix sur les *eeet* ni les *quiii*. En face se trouve inscrit sur le mur un beau distique latin.

*Nocteque dieque vigil longo hic defessa labore*
*Gregorius modicâ membra quiete levat.*

Par la *via di S. Giovanni et Paolo* je me rends à l'église de la station. Elle est tendue de riches draperies rouges cramoisies ; une foule assez nombreuse la visite, entrant, sortant, priant, examinant, chuchotant. L'orgue soupire. J'y récitai mon bréviaire. J'étais ému. Et en lisant le psaume *Dominus regit me*, il me semblait que le Seigneur m'en répétait les mots tout à l'oreille.

“ Le Seigneur me conduit, je ne manquerai de rien, il m'a placé dans ses pâturages. Il m'a donné de l'eau en abondance pour me rafraîchir, et sa grâce a converti mon âme. Quand bien même je marcherais dans les ombres de la mort, je ne craindrais rien, Seigneur, parce que vous êtes avec moi. Vous êtes mon bâton de voyage, mon appui, ma consolation. Vous m'avez préparé une table abondante et vous me défendez contre mes ennemis. Vous n'avez pas ménagé l'huile à ma tête, et vous m'enivrez du calice de vos consolations. Votre miséricorde me poursuit tous les jours de ma vie. Oui, j'habiterai dans la maison du Seigneur, toujours, toujours. ” Comme elle était douce cette prière ! comme elle était consolante, fortifiante !

Sous l'église se trouvent les appartements de la maison qu'habitaient saints Jean et Paul ; une vingtaine de chambres ou corridors ont été déblayés. Je m'y promenai, saisi, rêveur, à la lueur insuffisante des chandelles ; et je m'agenouillai à l'endroit où roula la tête des martyrs sous la hache des bourreaux.

Continuant la rue St-Jean et St-Paul, je passai à la petite église de *St-Thomas-in-Formis.* Fermée. Tant pis pour elle. Je ne reviendrai plus dans ce coin-ci.

J'eus plus de chance en face, à St-Etienne-le-Rond, la plus grande rotonde de Rome, quelque chose qui n'est pas beau par son fini, mais tout-à-fait intéressant par son originalité : un vrai panorama de tous les genres de supplices imaginables par lesquels eurent à passer les martyrs. Il n'y a pas moins de cinquante fresques, à quatre sujets par fresque.

Je rentrai pour lire dans *La Presse* le procès... Quel déplorable scandale ! Et dire qu'il y a des gens qui approuvent cette conduite, de leurs sympathies et de leur argent ! et notre *personnage* en est. Mon Dieu, donnez-nous l'intelligence. Mais il paraît qu'il vaut mieux qu'ils ne l'aient pas. Car ils pourront plaider cette excuse : “ Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. ” Vous, qui n'avez pas ce faux-fuyant, filez droit ; et demandez à Dieu que je marche

dans les sentiers de sa justice, de son humilité et de son obéissance. Bonsoir !

*Samedi*, 22 *février*. — Ce matin, je dus porter une lettre au cardinal Simeoni. Rendu à la place d'Espagne, comme je n'étais qu'à 6 minutes de *St-Charles au Corso*, je m'y rendis par la *via del Carrozze*.

Au milieu des pierres tumulaires qui ornent les murs et les colonnes de cette église, j'en remarquai une qui portait cette touchante inscription : *Marianae Joannettae Romanae infantulae suaviter arridenti desideratissimae quae ann. I. m. III. d.* 1 *nata a blanditiis nostris ad angelicos choros erecta brevissimam vitam explevit. Diem aeternae conjunctionis expectantes Parentes cum lacrymis posuimus.* A Marianne Joannette Romaine, toute petite enfant que ses doux sourires nous rendaient très chère. Enlevée à nos caresses pour être transportée au sein des chœurs des anges, elle a terminé sa trop courte existence à l'âge d'un an, trois mois et un jour. Attendant le jour de l'éternelle réunion, nous, ses parents, pour soulager nos larmes, lui avons élevé ce monument ! " Il n'y a que la religion pour inspirer ce doux mélange de sourires et de larmes, de douleur et d'espérances.

Après-midi travail, lecture, repos. Vraiment j'ai ici un peu de vie tranquille, ce que je ne connaissais plus depuis l'île Bizard. Il me fallait venir bien loin pour trouver le loisir. Ce n'est pas que tous mes instants ne soient employés. Mais le travail se met bout à bout, et ne se surchevauche pas. J'avais besoin de ce repos, et Dieu me l'a ménagé. Et tout en me reposant, je m'instruis, je me récrée, je fais du bien à mon âme, et je rends, du moins je le crois, un grand service à mon pays. Dieu soit béni ! Bonsoir !

*Dimanche*, 23 *février*. — J'ai voulu voir tous les S. Laurent dont il est parlé dans les feuilles y annexées. Je me rendis vers deux heures P. M. à la *via Lorenzo in panisperna*, qui se trouve tout près de Ste Marie Majeure, à l'ouest ; portes fermées. Je passai à *S. Laurent in fonte* sur la *via Urbana*, qui court dans le voisinage, portes fermées. Très

bien, très bien, vous aurez l'honneur de ma visite, s'il me reste du temps. Pour me dédommager, j'arrêtai à l'église du *Gesu*, sur le *corso Victor-Emmanuel*, à quelques arpents de la place de Venise.

C'est une des plus riches de Rome pour le précieux des marbres et l'éclat des décorations. Les Jésuites ne sont pas hommes à rester en arrière. Je m'agenouillai devant le bel autel de S. François Xavier, le second patron du pays, le patron de la propagation de la foi, l'œuvre de charité que j'ai plus à cœur dans ma paroisse.

Tout de même j'ai pu attraper un S. Laurent, en continuant le *corso Victor-Emmanuel*, jusqu'à la *Piazza della cancellaria.* Rien de plus saisissant que l'histoire du saint martyre qui se déroule sur des toiles qui ont bien quarante pieds de long. Si M. Rioux réussit aussi bien pour mon tableau de St-Lin, sa réputation est faite.

De là, je traversai au nord, à la belle *Piazza Novona*, et sur ma droite j'entrai à Ste-Agnès. On y était à chanter vêpres ; ce qui ne m'empêcha pas, de ma place au centre, de l'examiner très bien. Cette croix grecque surmontée d'une coupole qui y répand des flots de lumière, est belle certainement ; mais pas plus belle que cette vie que je vous envoie sur des feuilles volantes.

Je me suis rappelé que Jésus, dans l'évangile d'aujourd'hui, dit : " L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. " A 4¼ h., il devait y avoir un sermon à St-Louis-des-Français ; j'en étais à quelques pas. Je traversai la place Navone et entrai dans l'église qui donne sur la *Piazza S. Luigi di Francesi.*

L'orgue ronflait. Une nombreuse assistance priait pieusement. Des voix françaises, prononçant le latin comme au Canada, chantaient les psaumes des vêpres. Il y avait un petit air de chez nous, je me sentais attendri. J'y jetai un coup d'œil rapide ; j'y retournerai. Pour aujourd'hui l'intérêt des oreilles a fait taire celui des yeux.

Le prédicateur était un missionnaire Salésien, Savoyard.

Vous connaissez mon admiration, ma dévotion pour S. François de Sales ; déjà je me trouvais prévenu en faveur d'un de ses enfants. Le Père Tissot, pour encourager sans doute ses auditeurs à suivre fidèlement jusqu'au bout le cours de ses instructions pendant tout le carême, a développé ces deux idées : la parole de Dieu nourrit l'esprit, elle réjouit la mémoire. Son style est imagé, mais simple et sobre ; sa phrase est nourrie, sa manière intéressante ; il connaît le chemin du cœur. Il a parlé de patrie lointaine, de souvenirs d'enfance, de tendresse maternelle ; je faisais un retour sur moi-même, bref j'ai pleuré !

Je dois cette jouissance de l'esprit et ce délassement du cœur à un de mes compagnons de pension, dont je vous ai déjà parlé, M. Belnoue, qui a bien voulu aujourd'hui être mon cicerone à travers le dédale de Rome. On gagne toujours à parler avec un savant, on n'y perd jamais à voyager avec un homme qui connaît les lieux. Impossible d'être plus aimable que ce monsieur ; et, si je le voulais, je pourrais user et abuser de ses services, *uti et abuti*.

A Rome, à raison de la grippe qui fait des ravages, le gras est permis tous les jours du carême. Mais pas plus qu'ailleurs nous ne sommes exempts de méditer ces paroles de S. Paul : " Voici un temps favorable, voici des jours de salut. Soyez patients dans les tribulations ; soyez chastes et purs. Que votre charité ne soit pas feinte. Vivez comme devant mourir bientôt, et possédez comme si les biens de ce monde ne vous appartenaient pas. " En effet quelle folie de s'attacher à des choses qui passent si vite. Dieu seul demeure, qu'il soit notre seul bien. — Pardonnez-moi ce petit bout de sermon ; je trouve cela singulier de ne pas donner mes deux ou trois instructions tous les dimanches. — Bonsoir et à demain !

*Lundi*, 24 *février*. — Cet avant-midi, M. le Dr Desjardins, qui est revenu de Naples, a passé une heure avec moi. Il donne un dîner demain soir, auquel il m'a invité.

A trois heures cet après-midi, je portais une nouvelle lettre

au cardinal Simeoni. Comme vous le voyez, tout en attendant le retour de Mgr Jacobini aux affaires et tout en préparant mes grosses batteries, je ne reste pas inactif. Réellement je pense que ma troisième question n'est pas loin d'être mûre. Le moment va se présenter bientôt, je crois, de porter la lancette dans l'abcès. Je suis sûr de la réponse, comme si je l'avais dans ma poche. Restera la quatrième question, l'importante, la compliquée. Dans tous les cas, quand elle arrivera, je ne puis pas dire que je ne serai pas préparé. Toutes mes pièces sont déjà rangées en ordre comme des soldats en ligne de bataille ; mes canons sont chargés jusqu'à la gueule. J'ai apporté ici toutes mes batteries, que je n'avais pas eu le loisir de monter dans le tourbillon qui compose ma vie Montréalaise. A Rome, j'ai le temps pour calculer mes moyens, et préparer mes attaques. J'ouvrirai le feu, je crois, d'ici à une quinzaine de jours ; et cette question gagnée, ou perdue, il ne me restera plus rien à faire ici. Je reprendrai le chemin du Canada et de St-Lin, où se trouvent le foyer de mes affaires et le centre de mes pensées. Je ferai ce qui dépend de moi ; à Dieu le reste. Il en arrivera ce que le bon Maître voudra. Dans tous les cas, n'apporterai-je que le résultat obtenu jusqu'à maintenant, le voyage sera loin d'avoir été inutile. Priez pour moi. Quand vous recevrez cette lettre je serai au plus fort des explications de ma dernière question. Ne ménagez pas les *Ave Maria.* Faites prier les enfants avec un redoublement de ferveur. Pas long, mais bien. Rien ne résiste à la prière. Le but que je poursuis me semble bon. Je suis certain de l'intention. Oh ! que le résultat soit un trésor de paix, de conciliation et d'apaisement. Je ne veux le triomphe d'aucun parti, seulement celui de la vérité. Que Dieu règne sur nous et sur notre enseignement. Ainsi soit-il.

Je revins par St-Pierre-aux-liens, la station du carême. Ce n'était pas directement sur mon chemin ; mais tout chemin mène à Rome, surtout quand on y est. Le *Corso* me mena à la place de Venise, la *via Nationale* à la place *Magnanopoli ;* la *via del Grillo* et la *via For di Conti* me menèrent à la *via*

*Cavour*, et celle-ci à l'escalier qui me monta à St-Pierre-aux-liens.

Les religieux entraient pour chanter Matines. Je récitai mon bréviaire aux douces et mélancoliques modulations de leur chant, aux soupirs et aux ronflements de l'orgue. L'âme se berce et s'enivre dans la prière. Au chant des litanies, tout le chœur, croix en tête, fit la procession autour de la basilique : une vision du paradis, un écho du ciel.

Avant de sortir je jetai encore un coup d'œil sur le Moïse de Michel-Ange, monstrueux et merveilleux œuvre d'art ; et je m'agenouillai devant les chaînes de St-Pierre, qu'on expose aujourd'hui dans la confession à la vénération des fidèles. Que des chaînes d'amour nous attachent à Dieu. Nous aurons bien perdu notre temps, si nous nous attachons à autre chose. Tout le reste passe si vite, et nous appartient si peu.

Hier je recevais trois lettres du presbytère. M. C...... et M. St-G...... me les ont apportées après le dîner. Bientôt vous m'arriverez directement à ma villa de la via Milazzo. Je vois bien que je ne changerai pas de domicile. Quand on est bien, on y reste. Il ne faut pas chercher de médailles sans revers. Le mieux est l'ennemi du bien. Il n'y a ici qu'un revers, c'est l'éloignement du centre. Encore en est-ce un ? j'ai par là, le repos. Je vous souhaite le repos de l'âme et du cœur. Adieu ! au revoir !

Donc j'ai reçu votre lettre du 9 courant, pleine de nouvelles. Vos photographies ne sont pas encore arrivées. Ce retard vient peut-être de leur enrégistrement à St-Lin, ou de leur distribution à Montréal. Les lettres passent toujours avant les paquets. Vous avez bien fait de fermer les chassis au soleil. Je ne crains pas que vous cassiez les cordons de la bourse, de manière à ce que je ne puisse mettre les deux bouts ensemble. Faites pour le mieux et tout ira bien. Je vous félicite, ou plutôt je nous félicite d'avoir obtenu une subvention annuelle de $500.00 pour la construction de notre futur collège. Je dis *nous*, car j'ai écrit, pendant la traversée, une lettre très pressante à M. Mercier. Sous quelle forme cet octroi

viendra-t-il ? qui en assurera la prolongation indéfinie ? ce sont des détails auxquels on pourra voir plus tard. C'est déjà beaucoup que d'avoir le pied dans l'étriller. Vous en présenterez mes compliments à mes collègues, les commissaires, à M. le Maire, et à M. Gauthier, représentant du comté. Maintenant il ne faut pas laisser tomber la poire à l'eau. Il faut saisir la balle au bond. Il importe de commencer de suite à préparer l'opinion publique à faire un sacrifice pour la construction de cette maison. Le plus tôt on commencera le mieux ce sera. Il faut d'abord y aller avec prudence. Contentez-vous, dans l'occasion, d'appuyer sur le principe, et de démontrer les avantages d'un collège. Laissez les gens venir de l'avant et fixer eux-mêmes la somme de leurs sacrifices. Voici venir l'octroi des licences d'auberge. J'espère qu'on n'en augmentera pas le nombre. Ce serait ouvrir une porte au désordre ; s'il est nécessaire, voyez à cet effet le maire et les conseillers, en particulier. Où est l'affaire de M. Moody ? pense-t-il toujours à transporter ses boutiques à St-Lin ? Au revoir, mon cher ami et croyez à l'affection avec laquelle, je suis...

*Mardi*, 25 *février*. — Douce besogne. Je me suis levé ce matin avec un gros mal de tête. J'ai essayé le travail. Le crâne m'ouvrait. Je me mis à copier, ouvrage machinal ; après deux pages, je voyais du feu. « C'est bien, me dis-je ; quand le bon Dieu veut une chose, il faut la faire, c'est-à-dire aujourd'hui ne rien faire. » Je me contentai de lire un peu d'histoire romaine, sous forme de délassement, de feuilleter quelques pages de grammaire italienne, et de parcourir mon journal italien.

Car je deviens italien. Pour celui qui sait le latin, l'italien est facile. Pour l'apprendre parfaitement, il suffit de manger trois fois par jour du macaroni ; au bout de deux semaines, on lit ; au bout d'un mois on parle. Comme je ne puis m'astreindre à ce régime, mon instruction va plus lentement. Tout de même, si ça continue, quand je partirai, je lirai l'italien comme le français.

Après dîner, pour prendre l'air, je me rendis à la porte Pia, au nord ; c'est par là que les Piémontais sont entrés dans Rome le vingt septembre 1870, lorsqu'ils sont venus dépouiller le pape de ses Etats. Je revins par la *Via de Venti Septembre* et la *Piazza di Termini*, arrêtant à Notre-Dame des Anges. On ne se fatigue pas de revenir à cette église. Les tableaux sont si beaux, si grands et exposés dans un jour si favorable. Pour un moment je me trouvai seul dans cet immense édifice ; je me sentis près de Dieu. J'aurais pu me mettre à chanter de bonheur et d'enthousiasme.

A six heures, je me rendis chez M. Desjardins, 36 *via del Tritone*. Et je soupai avec Mgr F..., prélat romain, employé à la bibliothèque du Vatican, et recteur de Ste-Marie-des-Anges, dont je viens de vous parler ; et avec l'abbé V... Madame Desjardins est enchantée de son voyage. Ils arrivent de Naples, où ils ont été quatre jours. Ils quitteront Rome, mardi le 4 de mars ; mais, s'amusant en France, ils ne rentreront pas au pays avant la fin d'avril.

*Mercredi*, 26 *février*. — Après la pluie, le beau temps. Je me suis levé tout refait, frais, dispos. Ça vaut la peine d'être malade pour goûter tout le prix et la saveur de la santé. Un beau soleil entre dans ma chambre, assainit l'atmosphère, réchauffe les tiédeurs, danse sur les chaises, dore les tapis et fait briller le blanc immaculé de mes rideaux de lit. C'est un plaisir de travailler. Le travail alors n'est plus un fardeau, un châtiment ; c'est un devoir doux et facile. Donc travaillons ; mais pas comme vous, ma bonne mère, plus que nos forces, jusqu'à être rendus ; mais tranquillement, modérément, sachant nous arrêter à temps ; c'est le moyen de vivre vieux. Je vous l'ai toujours dit que vous feriez une jolie vieille ! Mais, pour cela, reposez-vous. Quand les deux filles ne pourront suffire à l'ouvrage, prenez une femme de journée. Ne vous gênez pas de ce côté-là. Il y a de l'argent ; et quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

A une heure j'étais au collège canadien, attiré par un pressentiment qui me trompe rarement. Je trouvai sur la table de M. C... les images annoncées, un paquet de journaux, une lettre de M. Archambeault et la vôtre du 13 courant. Merci. Elle n'était pas longue, mais elle était bonne. Pour les nouvelles de chez nous, je suis comme un enfant, je ne m'accoutume pas au plaisir qu'elles me causent ; l'impression est toujours aussi agréable. C'est comme de coucher sous la tente, dans un bois, au bord d'un lac.

Je revins par la place de St-Bernard et je récitai mon bréviaire à Notre-Dame des Victoires, une des trois églises, qui ont la façade sur cette place. Elle donne son titre cardinalice à l'archevêque de Québec. Je priai pour lui et pour moi.

A cinq heures je soupais, et me mettais en route pour la Propagande. J'eus une longue entrevue avec le cardinal Simeoni. Une heure durant, je lui donnai des explications sur l'objet de ma troisième question. Déjà le terrain avait été préparé par deux lettres antécédentes, que je lui avais adressées. Il finit par me demander un mémoire court. Ce qui vient à dire : Je vous répondrai. Je vais faire le mémoire, mais pas de suite. Par le journal du 13, je vois que M. Hingston rencontre de l'opposition au Parlement de la part des dissidents. Je n'en suis pas surpris. Je vais attendre l'issue de la lutte. La couleur de mes preuves dépendra du résultat.

Comme vous voyez, ça va bien. Pourquoi briser mes lunettes couleur de rose ? J'aime mieux être optimiste que pessimiste. Il y a toujours assez de sombre dans la vie, sans se mettre à boire de l'encre. Prenons les choses du bon côté. Réjouissez-vous, dit St-Paul, mais réjouissez-vous dans le Seigneur. Bonheur ! bonsoir ! — Ah ! ah ! vous savez l'italien, vous m'appelez *Padre ;* moi aussi, à mes heures, j'italianise. Buon giorno, mia madre. Come sta Ella. I o sto benone. La regrazio della sua lettera. Spero di rivedere a presto. Ora pro me.

*Jeudi,* 27 *février.* — A 11 heures A. M., j'entrais à la

Propagande ; de là je gagnais le Vatican. Je dînai à un restaurant près de la place St-Pierre. J'arrêtai chez M. Desjardins à la *via del Tritone*. Je rentrai à 4 heures, travail jusqu'à 7 h. Puis avant de me coucher, la correspondance, laquelle n'est pas un travail, quand c'est avec vous. Voilà ma journée.

J'ai marché au moins deux heures. Il en est de même presque chaque jour. Quelquefois la marche se prolonge jusqu'à trois heures. Cet exercice sauve ma santé contre les malignités d'un climat étranger, conserve la vigueur de mon jarret, la vivacité de mon appétit, l'aisance de ma digestion, la lucidité de ma tête, la bonne humeur de mon cœur et la placidité de mon âme. Quand le foie est malade ou paresseux, la bile monte au cerveau, et des vapeurs sombres s'étendent sur la vie et le caractère.

En m'en revenant du Vatican, à quelques pas de chez M. Desjardins, sur la *Piazza S. Claudio*, presque à la jonction de la *via del Tritone* et du *Corso*, j'arrêtai dire mon bréviaire à l'église St-Claude. C'est une des moins remarquables de Rome. Bedeker n'en dit rien, et de Bléser, peu de chose. Mais elle renferme une richesse dont bien peu d'églises peuvent se vanter, un privilège supérieur à tout autre, celui de posséder le saint sacrement exposé jour et nuit du commencement à la fin de l'année.

J'y priai pour ma paroisse, pour les malades de St-Lin, pour moi, pour vous. Que Dieu a été bon de nous donner la prière. Elle rafraîchit les sentiments du cœur, et répand la sérénité dans l'âme ; elle donne du goût et du charme au travail et elle assaisonne de plaisir nos devoirs même les plus pénibles. Je traverse un temps de douceur sereine, qui, je le sais, ne durera pas toujours. La mer a ses tempêtes et ses flots tumultueux ; la vie a ses revers et ses fluctuations douloureuses. Mais n'importe, c'est autant de l'existence passée sans abattement stérile ; ce sont autant de pas allègres de faits vers les délices sans retour d'amertume, vers des joies immuables. Travaillons chacun de notre côté pour y arriver par les voies

souvent diverses, que Dieu nous a tracées ; et dans cette réunion de la félicité, il n'y aura plus d'éloignement ni d'absence ; présence inséparable dans le sein de la Divinité.

J'ai reçu, en bon ordre, les photographies que vous m'avez envoyées, trois paquets. Merci. Je vous envoie un journal, celui d'aujourd'hui, où vous trouverez une belle lettre latine, en style cicéronien, ou plutôt en style supérieur à celui de Marcus Tullius, qui ne connaissait pas la majesté sereine de l'Eglise, laquelle domine de cent coudées la majesté dure du *senatus populusque romanus*. Mes souvenirs classiques se réveillent, se dressent à chaque pas devant moi. Depuis le *De Viris*, passant par Ovide, Virgile, Horace, Tacite, jusqu'au *pro Milone*, on nous a tant parlé de la ville aux sept collines, puis à mon tour professeur, j'en ai tant parlé aux autres, que maintenant je ne puis pas faire un pas sans m'accrocher le pied dans quelque sommet historique ou légendaire. Ici c'est le Capitole, où je me réfugie avec les Romains vaincus par les grands-pères de nos grands-pères ; où bien j'y monte en triomphe avec César ou Trajan. Là c'est le Palatin, le berceau, le noyau de la cité romaine, où vécurent plus tard Crassus, Cicéron et Catilina, Auguste et Néron. A côté, séparé par le Forum, s'élève le Quirinal, où s'établirent les Sabins après l'enlèvement de leurs filles, sur la hauteur qu'habite le roi Humbert dans un palais volé par la révolution. En face l'Esquilin, où avait son palais, le protecteur des lettres, Mécènes, que Horace, dans sa première ode, par nous apprise par cœur en Belles-Lettres, appelle :

> *Moecenas, atavis edite regibus,*
> *O et praesidium et dulce decus meum.*

Il ne faut pas oublier le Viminal, où Dioclétien bâtit ses Thermes immenses, ni l'Aventin, qui vit naître et mourir Alexis, ni le Coelius, couvert de chênes *querquetunalus*. Et me direz-vous, que faites-vous du Janicule ? Ce qu'en firent les Romains dès les premiers temps, je l'admettrai dans

la ville, bien qu'il soit de l'autre côté du Tibre. Il y a une huitième merveille du monde, pourquoi Rome n'aurait-elle une huitième colline ? C'est sur ses contreforts que sont bâtis St-Pierre et le Vatican : ou plutôt le Vatican forme un autre mont à part.

Sur quelle colline habitez-vous ? — Sur le Viminal, dans le voisinage des Thermes de Dioclétien, sur l'emplacement de l'ancien *camp prétorien*, où résidait cette milice formidable, qui nommait et destituait à son gré les Césars.

A Demoiselle O. C., — Ma chère enfant, j'ai reçu la lettre du 11 courant, elle me donne douze nouvelles bien comptées. Pas trop mal. Une lettre est d'autant plus précieuse à un exilé qu'elle lui apprend plus de choses du pays. Parmi ces nouvelles il en est une qui m'a peiné : la maladie de ta campagne Z... J'espère que le bon Dieu la conservera à ses parents. Aujourd'hui, en passant dans une église, où le Saint Sacrement est toujours exposé, j'ai bien prié pour elle, je lui envoie deux anges, pour la garder à la vie, à la mort ; à toi, j'envoie un Pape. Je ne lui ai pas encore demandé mon audience, bien que j'aie déjà traité avec lui par écrit. Je l'ai vu à un service funèbre, qui a eu lieu le jour anniversaire de Pie IX. Il est bien vieux, mais sa voix est forte, et sa figure porte l'empreinte de l'énergie.

Je suis à acheter pour mes paroissiens de St-Lin, des souvenirs de toutes sortes, que je ferai bénir par le pape, j'en aurai pour tous les goûts. La pensée de St-Lin me suit dans tous les sanctuaires. Je suis attaché aux Laurentides plus que je ne l'aurais cru : aussi j'y ai rencontré tant de zèle, tant de foi et tant de bonne volonté.

A St-Paul-hors-les-murs, il y a un médaillon de St-Lin, qui a près de cinq pieds de haut ; et l'on s'est servi pour faire les yeux du saint de deux diamants qu'une dame avait donnés pour avoir été sauvée d'une maladie grave. Quand le soleil donne, vous diriez que le portrait fixe sur vous ses regards étincelants. Le soleil donnait, je le regardai, il me regarda, nous nous regardâmes longtemps, enfin ébloui je dus baisser la

vue le premier ; et il me semblait que d'en haut du ciel saint Lin regardait en moi tous ses protégés du Canada ici représentés.

Tu salueras bien pour moi ton père, ta mère, ton frère et tes sœurs. Au revoir ! car je retournerai à St-Lin, avant que tu partes pour Hochelaga. As-tu commencé à faire ton petit bonnet de postulante ? Je demeure.........

*Vendredi*, 28 *février*. — Bon avant-midi pour tracer son sillon, pauvres bêtes de *somme* que nous sommes ! Cet après-midi, je partais lorsqu'arriva, pour me faire visite le Père Tenaillon, le supérieur des Pères du Saint-Sacrement. C'est le grand ami de Mademoiselle de la Risselière. Il m'a invité pour aller dîner chez lui dimanche.

A 3 heures, par le tramway je me rendis à la place de Venise, par l'omnibus au *Ponte Garibaldi*. De là sur mes jambes je visitai l'église de S. Chrysogone en face du pont, temple assez commun où l'on voit le tombeau de Marie Taigi, la célèbre voyante que Pie IX a déclaré vénérable le 8 janvier 1863.

Puis passant par les rues di *S. Chrysogono*, di *Genevosi* et di *S. Cecilia*, j'arrivai au but principal de mon voyage, Sainte Cécile. J'y ai joui. Si vous voulez avoir quelques détails, je vous renverrai aux élèves du couvent. A elles la primeur des parfums qui émanent du sanctuaire de cette jeune vierge.

Suivant les rues *di S. Cecilia, di Genevosi, della luce et Lungaretta*, je revins par Sainte-Marie au Transtevère, une des belles églises de Rome pour la richesse de son pavé, de sa voûte et de ses colonnes. Comme vous l'expliquera le commode de Bléser, il jaillit ici une source d'huile. L'huile est le symbole de l'onction. Je demandai à la Sainte Vierge une parole, non pas éloquente (l'éloquence charme mais ne convertit pas) mais onctueuse pour aller droit au cœur, et aussi ne pas blesser les oreilles délicates par des *queee* trop longs et des *eeest* trop suspendus.

Assez pour ce soir, je deviens raisonnable, un peu. J'ai pitié de vous.

Les élèves du Couvent de St Lin, Laurentides. — Mes chères enfants, je vous dois une lettre. Je sais combien vous priez pour moi, pour le succès de mes affaires. J'ai été touché de votre bon vouloir et de votre persévérance. Je vous renouvelle aujourd'hui directement l'expression de mon remercîment, que je vous ai déjà fait parvenir par l'entremise de votre révérende Supérieure. Veuillez continuer votre œuvre de haute charité. Dieu vous écoute. Je trouve ici bien des portes ouvertes sans que j'aie besoin de me servir de clef, et des grâces nombreuses m'arrivent sans que j'aie songé à les demander. Vous n'êtes pas les seules à mettre la main à la roue, mais je crois que vous y avez votre bonne part de travail et de succès. Serait-ce trop que de vous demander de communier à mon intention le jour de Saint-Joseph, si ma lettre arrive à temps. De mon côté je dirai ce jour-là la messe pour le couvent de St-Lin, pour toutes celles qui l'habitent ou le fréquentent. Partout des deux bouts du monde, nous nous trouverons réunis dans le cœur de Jésus. Seulement je m'y trouverai rendu cinq heures avant vous. Laquelle d'entre vous peut me dire pourquoi ?

Croyez, mes chères enfants, que je pense souvent à vous quand je visite les pieux sanctuaires de Rome, surtout ceux qui nous parlent de saintes et de saints, jeunes et purs, comme Saint Stanislas, Saint Louis de Gonzague, Sainte Agnès, Sainte Lucie, Sainte Cécile. Pas plus tard qu'aujourd'hui, pour vous, je visitais l'église de Sainte Cécile au Transtevère. Afin de m'épargner de l'écriture, je vous envoie sur des feuilles imprimées, la description de cette église et le récit abrégé de la vie de cette charmante petite sainte. Ecoutez-en bien la lecture. Votre âme sera embaumée comme de parfums célestes. Qu'elle fasse naître en vous des désirs de piété, de pureté, de générosité, de sainteté et j'ajouterai de vocation religieuse. Il y en a parmi vous que Dieu appelle à une vie plus parfaite ; qu'elles ne soient pas sourdes à sa voix. Dites-lui : est-ce moi, Seigneur, est-ce moi ? Fiancées du Christ, soyez bonnes, soyez sages. Ne laissez pas se perdre dans la boue de ce monde la plus belle perle de votre couronne.

Un religieux me conduisit dans la salle de bain, où fut martyrisée la sainte. Le marbre sur lequel elle est tombée et qu'elle a arrosé de son sang, sert de pierre d'autel. Je le baisai. La statue, couchée sous le maître autel, représente Cécile telle qu'on l'a trouvée dans son tombeau 1370 ans après sa mort ; elle est belle à ravir. On ne peut se rassasier de la regarder. Je descendis l'escalier qui conduit à la Crypte, et je le parcourus une bougie à la main, frissonnant d'un saint tressaillement en pensant que Cécile avait passé ici une partie de sa vie, qu'elle y avait prié, qu'elle y avait catéchisé les pauvres. Les os de Tiburce, de Valérien, de Maxime semblaient prendre la parole pour me raconter leur merveilleuse légende.

N'oubliez pas que sainte Cécile est la patronne de la musique. Si vous avez de la voix, rappelez vous de ne faire servir ces dons qu'à la gloire de Dieu, jamais à la vanité et aux frivolités dangereuses pour ne pas dire coupables. Ce qui fait le mérite d'une femme, c'est l'ordre, c'est le travail, c'est l'économie, c'est la propreté, c'est la modestie, c'est la piété. Oui, soyez pieuses, et le reste, avec un peu d'attention, viendra comme tout naturellement.

Allons, assez pour une lettre. Remettons la partie, de vive voix, au couvent, dans la grande salle. J'ai bien des choses à vous conter. Je vous vois, là, pressées en cercle, le cou allongé, les yeux flamboyants, et la langue en arrêt !... allons, laissons tranquille la langue des petites filles. Si elle sert à caqueter, elle sert à prier aussi ; et priez pour moi qui suis —

Votre tout dévoué père en Jésus Christ.

## CHAPITRE CINQUIEME

### DU PREMIER AU NEUF DE MARS.

*Samedi, 1er mars.* — Temps sombre et pluvieux. Tout de même, nous n'avons pas à nous plaindre. Depuis quatre semaines et trois jours que je suis ici, nous n'avons eu encore qu'un seul jour de pluie, et deux petites averses. Toujours un beau soleil luisant, quelquefois chaud sur le haut du jour ; toujours un beau ciel bleu sans nuages.

Il est bon de temps en temps, d'avoir un revers dans la température. Il y a alors dans l'air quelque chose de triste et de mélancolique qui va bien à l'exil de l'homme sur la terre, à l'isolement du voyageur qui vit loin des siens. Ce sont des ombres au tableau de la vie, qui font ressortir les lumières et les rayonnements du contentement intérieur. La rêverie, pourvu qu'elle ne se prolonge pas trop, a le charme et le suave des illusions et des enthousiasmes de la jeunesse. Promenez-vous, gros nuages gris, tombez monotones gouttelettes de pluie, sifflez vents ; vous me faites une musique qui résonne à l'unisson de mes sentiments.

Quel avant-midi de travail ! l'atmosphère de plomb force de rentrer en soi-même et chasse toutes les distractions extérieures. La pluie m'empêcha d'aller visiter quelque sanctuaire au loin. A 4 heures, j'allai dire mon bréviaire à l'église la plus prochaine au coin des *via Vicenza* et *via di Porta S. Lorenzo.* Elle est dédiée au Sacré-Cœur. J'y ressentis encore une fois comme il est bon de réciter l'office divin, et comme l'église a été sage d'interrompre les travaux de la journée par une prière obligatoire. Au besoin, ce mélange de Psaumes, de leçons, d'oremus peuvent tenir lieu de tout, de méditations et de lectures spirituelles. Il y a des versets qui dilatent l'âme, transpercent le cœur, illuminent l'intelligence ; et certaines phrases qu'on a lues bien souvent, tout-à-coup nous apparaissent

sous un jour nouveau, comme cette strophe pour moi aujourd'hui : " mettez un frein à votre langue pour qu'elle ne se prête pas aux horreurs de la dispute, et retenez la curiosité de vos regards, pour que vos yeux ne s'abreuvent pas aux sources de la vanité. "

Linguam refrenans temperet
Ne litis horror insonet :
Visum fovendo contegat
Ne vanitates hauriat,

Les Italiens sont on ne peut plus chez eux dans les églises. Pendant que je récitais mon bréviaire, un prêtre surveillait cinq ou six groupes de petites filles, assises en rond, répétant leur catéchisme sous la dictée d'une maîtresse instituée pour la circonstance, C'était un vrai bourdonnement d'*abeilles*. L'exercice se termina par une dizaine de chapelet. Puis débandade générale. Les unes courent, les autres sautent, toutes jasent. Une troupe vient s'agenouiller à l'autel de Ste Anne où j'étais assis. Celle-ci prie, les mains jointes, cette autre baise le pavé à plusieurs reprises, une troisième monte les marches en les baisant une par une, une quatrième accourt en criant d'une voix suppliante : *Annetta, Annetta,* bonne petite Anne, chère petite Anne ! Puis toutes, comme un voilier de moineaux, elles s'envolent ensemble en sautillant. Je pensais aux petits enfants de M. Desnoyers qui sortaient de l'église, un par un, et parcouraient tout le village, sur une seule file, l'un derrière l'autre comme les moutons de Panurze. Tel pays, tels mœurs.

A 5 h. souper avec beurre et thé. C'est si bon du thé quand on n'en boit pas souvent. A 6 h. chez le Dr Desjardins. Il m'a passé un numéro de.................. où il est dit qu'il a encore sauvé l'Ecole. *Sauvé* de quoi ? contre qui ? s'il a réussi à la sauver, je puis vous dire qu'il n'était pas seul. Non, vraiment, dans un certain camp, cela semble un parti pris de dénaturer les faits comme les intentions. Que faire ? se taire, et attendre avec patience la justice de Dieu. La réponse

n'est pas difficile, mais elle a des conséquences de discussion, où la malveillance aime à pêcher en eau trouble. Dieu saura bien tirer sa gloire de tout cela. En attendant le beau temps, vivons contents.

Et pourquoi ne l'être pas ? Je viens de me procurer un " Biglietto d'ingresso alla Capella Sistina al Vaticano per assistere alla sacra funzione che ivi avra luogo alle ore 10½ antim di lunedi 3 marzo corr, anniversario della coronazione del Regnante sommo Pontefice. " Beaucoup de visiteurs envient ma chance, et je fais des jaloux ! Buona sera.

*Dimanche, 2 mars.*

Oh ! que j'aime la neige, oh ! que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encor noir.
Ou bien quand elle tombe en poussière si fine
Que l'on dirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gateaux, à nous petits enfants.
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs,
Et j'élève des forts que mon grand frère assiège :
Oh ! que j'aime la neige !

Imaginez-vous que cette nuit, il a neigé ; et les Romains, en se levant, ravis, ont vu leur gazon, leurs lauriers, leurs orangers avec les pommes d'or tout soupoudrés comme d'une couche de sucre blanc. C'est vous dire qu'il n'est pas tombé des nuées du ciel des avalanches, qu'il n'y a ni bancs entassés, ni poudrerie ; et que le soleil de dix heures avait déjà reduit en eau cette gloire de l'hiver. *Sic transit gloria mundi.*

A midi, j'allai dîner chez le Père Tenaillon, à la place St-Claude : trois heures de vraie récréation, sans cérémonie ni contrainte, ce qui arrive rarement à l'étranger.

Je m'en revins par le Corso, et un peu sur la droite, j'arrêtai à St-Ignace. Devant les corps de S. Louis de Gonzague, de S. Jean Berchmans, arrivés à la plus haute sainteté si jeunes je pensai à la jeunesse de St-Lin, et je demandai pour elle ces fleurs de pureté, et ces fruits de générosité qu'ont cultivés dans leurs cœurs ces patrons du jeune âge.

Toujours descendant le Corso, je visitai S. Marcel, où répand ses grâces la *Madonna della grazia.*

De là, après être arrêté à *S. Maria in via lata*, qui se trouve presqu'en face, je me rendis à S. Marc un peu plus loin que la place de Venise, où brillent au milieu des armes de la célèbre république, maîtresse et reine de l'Adriatique, les colonnes de jaspe, de porphyre et de coralline.

Mais le clou de ma journée a été ma visite à *Sta-Maria in via lata*, que je viens de mentionner. Si vous ne lisez pas les descriptions, que je vous envoie sur feuilles détachées ( ce pourquoi je ne vous ferais pas de reproche, vu leur longueur, et quelquefois leur sécheresse ) je vous engage à lire celle-ci, et vous comprendrez quelles émotions de respect et de vénération on doit éprouver dans ces lieux qu'ont habités S. Pierre, S. Luc, S. Timothé, S. Marc et surtout S. Paul. Je descendis dans ces appartements maintenant sombres et sévères, où l'apôtre des gentils écrivit tant de belles lettres aux diverses églises. Toutes les inscriptions me parlaient de son éloquence et de son zèle. Je m'y assis, et j'écoutais au fond de mon âme, l'écho lointain de sa prédication. Je repassais dans ma mémoire l'épitre de la messe de ce matin, qui est de lui, et où il est dit : *Haec est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* C'est la volonté de Dieu, que vous vous sanctifiiez. Ici, il écrivit aux Hébreux, aux Colossiens, aux Ephésiens, aux Philippiens, à Philémon et à Timothé, son disciple. De retour à la maison, je pris les épîtres de S. Paul. Je ne pouvais les lire toutes, je lus la seconde à Timothée, me figurant, que j'étais ce disciple lui-même, et que le grand apôtre s'adressait à moi. Comme un flambeau illuminait ces pages ; jamais je n'avais compris, je n'avais goûté aussi bien ces conseils inspirés. " Evite, dit-il, les questions folles et sans raison, sachant qu'elles engendrent les disputes. Un serviteur de Dieu ne doit pas être contentieux, mais plein de mansuétude pour tous, doux et patient. "... Il termine en disant : " Reçois les saluts d'Eubulus, de Pudens, de Lin, de Claudia et de tous les frères. ". St-Lin a été non-seulement le successeur de S. Pierre, mais encore l'ami et le

disciple de S. Paul. Enfin, mon cher et mon bon ami, je vous applique ces autres paroles, parce qu'elles sont vraies : " Je rends grâce à Dieu, que je sers dans la sincérité de ma conscience, de ce que sans cesse je vous ai à la mémoire dans mes prières la nuit et le jour ; désirant vous voir, me ressouvenant de vos larmes, afin que je sois rempli de joie... Gratia vobiscum, Amen. Que la grâce soit avec vous. Ainsi-soit-il. "

*Lundi*, 3 *mars*. — A 8 heures je prenais le chemin du Vatican. Il n'y avait pas de danger que je manquasse mon entrée à la chapelle Sixtine. Le Cardinal Simeoni, ignorant que j'avais réussi à me procurer un billet, m'en avait envoyé un second, dont je n'ai pas besoin, et que j'inclus ici pour vous en faire voir la forme et le genre. Gardez-le-moi. J'arrivai cinq minutes avant l'ouverture de la porte. Il n'y avait qu'une dizaine de personnes. Je pus me choisir une place à mon goût. Un quart d'heure après, la chapelle était bondée de monde. J'avais eu le soin de m'appuyer sur la balustrade qui borde la grande allée, contre une colonne, en sorte que j'étais immobile sous les fluctuations de la houle humaine qui allait et venait. Je fus là quatre heures debout ; je ne me sentais plus les jambes.

Pendant deux heures ce fut une attente générale, une excitation nerveuse, un chuchottement universel, le bruit du vent qui bourdonne dans la forêt, au sommet des grands arbres. Tout-à-coup un silence, c'est la garde noble qui arrive au pas militaire pour prendre place sur deux lignes à la porte de la chapelle, à travers la salle royale et la salle ducale, avenue d'un arpent et demi. Puis le bourdonnement des voix recommence. Autre silence : une escouade de suisses, casque en tête, sabre au poing, entre pour prendre place à l'entrée du chœur. Puis le murmure des conversations reprend. Silence : c'est l'ambassadeur d'Autriche, galonné sur toutes les coutures qui s'avance entouré de sa famille, puis un autre ambassadeur, puis un autre, sans excepter notre gros général Symmons en habit rouge. Tout à coup il se produit une émotion insolite,

c'est Buffulo Bill avec ses sauvages ; un gros Sioux s'établit près de la porte, calme, immobile, regardant tout d'un œil placide comme un bœuf au repos. C'est un pêle-mêle de costumes divers, de monsignors et de gardes, de casques et de lances, un va et vient, un trémoussement, la préparation nécessaire de quelque chose de grand.

Enfin au bout de la salle on aperçoit sortir de derrière un rideau la tête de la procession. Tous les yeux sont tournés de ce côté-là, les femmes sont grimpées sur les bancs, on retient son haleine, le silence le plus parfait règne, vous auriez pu entendre tomber une épingle Le cortège s'avance lentement : d'abord des casques à queue de cheval, des lances, des épées nues, puis la croix suivie du collège des cardinaux tout habillés de rouge, puis la *sedia* portée par douze hommes. Le pape, tiare sur la tête et la main levée, bénit lentement, à gauche à droite ; de temps en temps, il lève les yeux au ciel, il prie. Les têtes s'inclinent comme sous l'impression d'un souffle invisible. Il sourit, mais son sourire est pénétré de grave. Il approche, le cœur me sert. Il passe si près, que je pourrais toucher de ma main le pan de son habit. C'est une vision de l'apocalypse.

Certes ceux, qui prétendent que la religion n'a plus d'empire sur les cœurs, n'ont jamais assisté à pareil spectacle. Tous, Français et Anglais, ( et ils étaient nombreux ) Allemands et Espagnols, Russes et Italiens, protestants et catholiques, tous étaient dominés par un même sentiment, celui du respect et de l'admiration.

La messe, chantée par le Saint Père fut belle. J'avais récité mon bréviaire, je lus l'épitre de St-Paul aux Romains. Pour la sortie, même cérémonie. J'ai regardé le pape de mes deux yeux, de ce qui s'appelle regardé : son portrait est fixé là, d'une manière ineffaçable. Enfin porté sur les flots de la vague humaine, je fus vomi sur la place St-Pierre. Quel bruit, quel croisement, quel carillonnement de carosses ! c'est à tourner la tête.

Les fêtes se succèdent. M. Desjardins part de Rome, demain. Je voulus lui faire une surprise et un plaisir. Je passai l'après-midi à réunir les Canadiens qui se trouvent à Rome ; et ce soir au nombre de dix, nous allons, à mes frais, lui faire *un fricot :* M. Palin, supérieur du collège canadien, MM. Richard et Caron, chanoines de Trois-Rivières, M. Grandin, curé de St-Valentin, M. Chagnon, curé de Champlain, M. Beaudry, curé de Bedford, M. Meunier, vicaire à Montréal, M. Cousineau de Ste-Thérèse et M. Saint-Germain de Nicolet, tous deux suivant les cours des Universités romaines : enfin nous étions douze à table. Vous savez qu'à St-Lin, j'ai toujours fini mes affaires de fabrique ou de paroisse par un dîner. Il est toujours bon de mettre de l'huile dans les mouvements et du vin dans les affaires, — Bonsoir.

Votre dernière lettre, ma chère mère, me dit que vous êtes décidée à vous promener. C'est ce que vous avez de mieux à faire. Il y a longtemps que je vous le prêche, et je suis heureux de vous voir convertie à cette idée. Chassez l'ennui par tous les moyens. Vivez contente et priez pour moi.

*Mardi*, 4 *mars*. — Temps pluvieux, journée sombre, température humide et crue, jour de travail. — Mais, me direz-vous, quel travail si long y a-t-il à faire ? — Ah ! travail plus long qu'on ne le croirait d'abord. La question dont je suis chargée embrasse le présent, le passé et l'avenir ; elle touche à la religion, à la politique et à l'éducation. Elle est embarrassée de difficultés, qui s'entassent autour d'elle depuis treize ans. Il s'agit de faire accepter une conciliation dont chacun voudrait, si elle tournait à son profit seul, mais le trouve qui froid, lorsqu'il voit qu'il faut faire des concessions. Il faut passer sans les heurter à travers les intérêts les plus divers, trouver un terrain commun où les loups et les brebis puissent paître ensemble. Je dois démolir certains préjugés, abattre de hautes prétentions, faire accepter des points de vue nouveaux, arrêter des courants, endiguer des invasions, tracer une route. Je suis bien prêt à

plaider ma cause de vive voix sur toutes les faces. Je l'ai déjà fait plus d'une fois dans ce palais de la Propagande, où vous voyez que je vais si souvent, mais d'où les secrets d'écho en écho ne doivent pas se transporter au Canada. Malgré toute l'ouverture avec laquelle je vous parle dans tout ce qui m'est possible, je ne crois pas que personne ne puisse me reprocher d'avoir manqué à la discrétion diplomatique. C'est vous qui en connaissez le plus long ; et dites-moi, en réalité, ce que vous connaissez. Que j'ai réussi dans les deux premières questions ? mais la chose est devenue un fait public, le télégraphe en ayant porté la nouvelle au pays. Mais ce que le pays ignore encore, ce sont les conséquences renfermées dans cette première réponse de la sacrée congrégation. Vous savez que la troisième question est en bonne voie ; mais quelle est-elle ? et je puis ajouter, la quatrième est sur le tapis, avec une montagne de documents. Je vous fais ces remarques, non pour vous narguer, mais pour rassurer ma conscience, et me prouver à moi-même que je n'ai pas trop parlé.

On pourra mal représenter le résultat, c'est ce qu'on a l'air de commencer à faire dans le journal...... Peu importe, ces insinuations n'auront qu'un temps. On peut être patient, quand on a dans sa poche la réponse claire, nette et précise pour fermer à des adversaires trop loquaces leur bec de corneille. Et on fait cela sans paraître y toucher. Ah ! me voici loin de ce pourquoi j'ai bien de l'ouvrage. Je dis donc que s'il ne s'agissait que de parler, la tâche serait bien allégée ; mais il faut tout mettre par écrit. Et comme les paroles écrites resteront toujours dans les archives de la Congrégation, il faut peser chaque mot, prouver chaque énoncé et tâcher de ne pas compromettre par un faux pas la liberté et les mouvements de l'avenir.

Je l'avoue franchement, c'est une besogne au-dessus de mes forces, surtout pour moi qui n'y vais pas par deux chemins, et qui dis carrément ce que je pense.

Je ne connais aucun détour ; et j'appelle un chat, un chat ; et un chien, *boulé* Je fais ce que je puis sincèrement, honnêtement ; et pour le reste, je compte sur la Providence. J'espère beaucoup en les prières des bonnes âmes, et dans la destinée manifeste que le Canada paraît avoir dans les desseins de Dieu pour l'avancement de l'éducation chrétienne. Si je réussis, il sera évident que c'est l'ouvrage du bon Dieu ; si j'éprouve un échec, je m'en consolerai facilement. Je suis tout consolé d'avance. C'est pourquoi je travaille bien l'avant-midi ; je me repose bien l'après-midi ; je me récrée tous les soirs en vous écrivant, et dors bien toute la nuit. Je fais mon devoir comme le soleil fait le sien se levant chaque matin, comme la froidure qui nous glace aujourd'hui, comme l'huile qui m'éclaire en brûlant. Mieux que cela, Dieu nous a donné l'intelligence, afin de pouvoir diriger, élever, surnaturaliser nos intentions, et en faire des occasions de mérite et des causes de récompense.

J'avais gardé, pour les jours mauvais, dans les environs, à dix minutes d'ici, près de Ste Marie Majeure, sur la *via S. Pudentiana*, une église à visiter ; et à 3 h. j'y suis allé. C'est l'oratoire le plus ancien de Rome, puisqu'il a servi de résidence et de chapelle à S. Pierre. Comme à St-Praxède, il y a un puits où l'on conservait les reliques et le sang des martyrs. Un autre attrait pour moi, c'est que S. Lin fut consacré évêque dans ce sanctuaire. Et comme je crois que les saints se rendent généralement à votre appel, j'appelai S. Lin et je lui parlai longtemps sur le sacerdoce, sa dignité et ses obligations. Considérations terribles, mais aussi bien consolantes. Bonne nuit !

*Mercredi*, 5 *mars*. — Après une attelée de $4\frac{1}{2}$ heures, à midi j'allai au collège canadien, pensant trouver des journaux ou des lettres à mon adresse. Rien. Donc à demain ce plaisir, toujours nouveau, de recevoir des lettres du pays. Je m'en revins par la place Barberini, et sur la place même j'arrêtai à l'église de sainte Marie de la Conception. Le cimetière

est quelque chose, qui fait frémir. Hélas ! il nous faut tous mourir, et bientôt. Quand on y pense sérieusement, on comprend la vérité qu'on lit ici écrite sur le pavé : Poussière, cendre, rien.

*Jeudi*, 6 *mars*. — Le beau soleil vint réchauffer ma chambre ; j'attendais une lettre de St-Lin pour réchauffer mon cœur. La poste ne m'a apporté qu'un paquet de gazettes, mais pas de ces gazettes intimes, qui ont un intérêt indéfinissable. C'est bien, attendons sans nous plaindre. Pour nous, écrivons fidèlement jusqu'au bout.

Cet après-midi, avec MM. C... et St-J... sortant de la ville par la porte Pia, je me rendis à Ste-Agnès-hors-les-murs, 25 minutes de marche. Quelle jolie église ! mais aussi quelles bonnes petites saintes que celles dont les corps reposent sous le maître-autel, sainte Agnès et sainte Emérentienne !

Nous descendîmes dans les catacombes, sous la conduite d'un religieux. Ayant chacun une bougie à la main, nous nous avançons dans ces labyrinthes souterrains, comme les appelle, Mgr Gerbet, dans lesquels cent chemins droits, obliques, sinueux, serpentent se coupent et s'entrelacent à l'infini ; tout cela plein de tombeaux, de la poussière des vieux siècles, de recoins étranges, d'histoires tragiques. De chaque côté de ces corridors, on a pratiqué dans le mur, pour y déposer les cadavres, des espèces de niches oblongues, placées horizontalement ; elles sont superposées les unes aux autres de sorte à former deux ou trois rangs de sépulcres, parfois six ou sept ; on dirait les rayons d'une bibliothèque où la mort rangeait ses œuvres. Lorsqu'un corps avait été confié à une de ces niches, on la fermait avec des briques, des pierres ou des plaques de marbre. Nous allions silencieux, nous arrêtant ici et là pour écouter les explications du guide, dans ces galeries mortuaires, généralement étroites, respirant un air épais et lourd. De temps en temps, l'espace s'élargissait et nous arrivions à des chambres sépulcrales, à des chapelles, qui conservent encore leurs colonnes, taillées à même le rocher, avec leurs ceintres et leurs cha-

piteaux à demi-brisés. Ici nous voyions des tombeaux fermés et pleins, là des niches ouvertes étalant leurs vieux ossements, plus loin des fragments antiques de marbres, des lampes, des inscriptions, même des bijoux que la pitié des parents avait enterrés avec leurs morts chéris : c'est frais de vétusté, on sent en quelque sorte les temps primitifs. C'est une apparition des premiers âges du christianisme, se dressant avec des décors funèbres, à la lueur des torches, qui produit sur l'âme un effet solennel et profond.

Je demande pardon à Mgr Gerbet, si je lui vole de son bien littéraire ; mais ses idées et ses expressions m'ont tellement frappé, qu'elles se sont comme incrustées dans ma mémoire, et qu'elles reviennent d'elles-mêmes sous ma plume.

Rendu à la lumière du jour, je lus dans Gerbet les paroles de Saint Jérôme ; je vous les cite en entier, parce qu'elles reproduisent, à la lettre, la couleur de mes impressions : "Pendant que je demeurais, dans mon enfance, à Rome, où je recevais une instruction libérale, j'avais coutume de visiter, chaque dimanche, avec des condisciples de mon âge, les sépulcres des apôtres et des martyrs : nous entrions souvent dans les cryptes creusées dans les profondeurs de la terre, et dont les murs sont garnis de sépulcres à droite et à gauche. L'obscurité est si grande qu'il semble, en y entrant, qu'on y pourrait s'appliquer à soi-même ce mot du prophète : *qu'ils descendent tout vivants dans l'abîme...* on continue à marcher pas à pas ; dans la nuit, dont ces souterrains nous entourent, vous vous rappelez ces vers de Virgile : " ici tout fait frissonner d'horreur, et le silence même y est plein d'épouvante. "

" Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent. "

Nous continuâmes notre promenade plus loin dans la campagne, sur une route bordée çà et là de vieux tombeaux, jusqu'au *Pont Nomentano* qui est jeté sur l'*Anio*, au pied du *Mont Sacré*, célèbre dans l'histoire des premiers temps de Rome, par la retraite qu'y firent les Plebéiens. Nous montâmes au sommet de la colline, pour admirer le panorama de cette plaine enfermée dans un demi-cercle de hautes montagnes. A cinq

heures je rentrais dans ma chambre, fatigué d'une marche de trois heures, mais sentant circuler, dans mes veines, ma jeunesse de quinze ans. Bon soir ! ne m'oubliez pas.

*Vendredi, 7 mars.* — Hier, j'avais trouvé, sur ma table, ce petit mot du Procureur général des Oblats, à Rome : " Le P. Cassien Augier des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, prie M. le Vice-Recteur de l'Université de Montréal d'agréer ses hommages. Il espère être plus heureux et de le rencontrer dans une prochaine visite. " A 2 heures p. m. j'allai rendre cette visite, près de St-Pierre-aux-liens, en descendant la *via Cavour*. Ce père est le frère du P. Augier, provincial du Canada. Il m'annonça la fin du procès Paradis, ce qu'il venait d'apprendre de France, où la nouvelle était arrivée par le télégraphe. Mais je crois que l'affaire va se continuer à Rome ; car il me dit qu'il pensait que son frère serait ici avant que je parte.

De là je me rendis au *forum*, où je visitai St-Laurent in Miranda, un ancien temple païen, converti en église ; St-Adrien, où je priai devant les reliques de ce saint, qui devint chrétien de persécuteur qu'il était ; et la Prison Mamertine, où furent détenus pendant neuf mois S. Pierre et S. Paul. Je dis mon bréviaire dans *S. Pierre in-carcere*, qui se trouve immédiatement au-dessus de la prison.

Je ne puis me rassassier de visiter les églises de Rome, unes pour le fond, variées pour la forme. Malgré ce que j'en avais lu, j'étais loin de connaître Rome chrétienne Je me suis procuré, pour aider ma mémoire ou mon ignorance, non-seulement de bons manuels de voyageur, de bonnes cartes tracées avec exactitude, mais encore de bons livres, qui ont extrait, des trésors de la science, une moëlle intéressante pour l'esprit et nourrissante pour le cœur. Guidés par eux, je trouve des mines inépuisables de piété, d'instruction et de poésie, au foyer de tous ces monuments sacrés. Il y en a sur terre, il y en a sous terre ; car dans le cours des siècles Rome a grandi en

hauteur par les monuments qu'elle a élevés, et en profondeur par les fouilles dans lesquelles elle a retrouvé tant de parties d'elle-même. En face de ces œuvres du génie catholique, on est plus porté à y chercher le secret invisible des vérités qu'ils contiennent qu'à en admirer simplement les formes diverses : c'est un vrai réveil, une véritable exaltation du sentiment religieux. Les réalités visibles de Rome chrétienne, deviennent comme l'empreinte et le portrait de son essence spirituelle ; et peu à peu se forment et ressortent les caractères et les attributs qui constituent le centre du christianisme ; il s'émane de mes visites, des résultats qui répondent au goût et aux aspirations de mon âme ; et, de soi-même, le regard saisit le côté des choses qui met en relief les vérités enveloppées dans ces monuments divers.

Rome n'est pas toutefois la Jérusalem céleste avec ses portes de saphir et ses habitants surnaturels. Je prends le beau, je laisse le laid. Je n'ai pas la prétention de tout voir, de tout connaître. J'apporte de la modération dans mes promenades et dans mes études. L'important n'est pas d'avoir surabondance de mets, mais de bien déguster ceux qu'on a su choisir, Surtout je recherche ceux qui peuvent nourrir la piété ; mes visites deviennent des pèlerinages, des méditations, des études sur ces pierres marquées du sceau du christianisme, des considérations sur les destinées merveilleuses de cette ville, qui est comme le pivot sur lequel tourne l'histoire de la religion.

Ce voyage à Rome me fera beaucoup de bien. Il m'ouvrira des réservoirs de connaissances nouvelles pour moi, qui me serviront, je l'espère, pour d'autres travaux. L'étude de Rome, dans Rome, me fait pénétrer jusqu'aux sources vives du christianisme. Elle rafraîchit tous les bons sentiments de mon cœur, et, au milieu des sécheresses d'une lutte nécessaire mais ennuyeuse, elle répand dans mon âme une merveilleuse sérénité. Il y a, je le sais, un danger dans ce charme qui m'environne : les travaux faits avec trop de goût, courent risque de perdre une partie de leurs mérites. Cependant nous

n'en devons pas moins remercier la bonté divine, qui sait nous composer des plaisirs avec nos devoirs. Tout de même, je dois à mon séjour à Rome, des moments d'une douceur sérieuse qui se renouvelle chaque jour, et qui me suit suavement dans les heures d'un travail aride et difficile.

*Samedi*, 8 *mars.*— Vous allez rire de moi, mais n'importe, vous n'en aurez pas les étrennes ; je vous dirai ce que j'ai fait cet après-midi. Après avoir rendu visite à M. l'abbé V..., qui avait laissé sa carte chez moi, je suis allé à l'imprimerie Polyglotte de la Propagande, et là j'ai acheté des alphabets et des grammaires dans les langues suivantes : Malabre, Barbane, Indoustan, Bulgare, Chaldaïque, Cophte, Malabare, Samaritain, Perse, Syriaque, Thibétain, Australie, Arabe, Arménien, Egyptien, Albanais, Hébraïque, Portugais, Géorgien, Illinien, Indien, Ottoman ; sans compter un petit catéchisme grec, que j'ai lu presque dans son entier, admirant comme il est redigé simplement et à la portée des enfants. Me voici muni de vingt-deux nouvelles langues ; je ne craindrai plus d'entrer en discussion même avec une femme, et je pourrai démêler ou embrouiller tous les malentendus de la Tour de Babel, je veux dire la *question* Universitaire.

Je visitai, sur la place du peuple, les églises de *Ste-Marie in Monte Sancto* et de *Marie de Miracoli.* J'y passai une grande partie de l'après-midi, à réciter mon bréviaire, à assister à une bénédiction du saint Sacrement, à lire mon catéchisme grec, à examiner les beaux tableaux et les beaux tombeaux. Je vais me mettre dans l'image de mon tombeau, le lit. Bon soir ! Mais auparavant récitons l'*Ave Maria* comme les Grecs :

*Theotoke Parthene* — Mère de Dieu Vierge.

Marie pleine de grâces, je te salue ; le Seigneur est avec toi ; tu es bénie entre les femmes, et béni est le fruit de tes entrailles, parce que tu as mis au monde le Sauveur de nos âmes. Ainsi-soit-il.

Maintenant, récitons-le en Italien : " Dio vi salvi, Maria,

piena di grazia, il Signore è con voi ; voi siete benedetta fra tutte le donne, ed è benedetto Gesû frutto delle vostre viscere. Santa Maria, Madre di Dio, pregata per noi peccatori adesso e nell'ora della nostra morte. Cosi sia.

---

## CHAPITRE SIXIEME

### Du 9 au 20 mars

*Dimanche*, 9 *mars* 1990.— Ce matin, j'ai terminé la rédaction du premier mémoire que me demande la quatrième question : une cinquantaine de pages *fool's cap*, avec les documents. Cependant il n'est pas tiré au clair d'une manière définitive ; j'attends, pour cela, le dernier moment, afin de profiter de mes visites chez les cardinaux, de leurs remarques, de leurs manières de voir, pour ajouter ou retrancher certains points de vue. Il s'agit de faire une œuvre complète, précise et embrassant tout, qui sera examiné minutieusement, et discutée jusque dans ses moindres détails. Elle peut prêter occasion à des contradictions, et il ne faut pas qu'elle renferme des armes qu'on retournerait contre moi. Il m'en reste à faire un second. Celui-ci sera plus court. En attendant une charge à fond de train, je vois l'un, je vois l'autre. J'écris de petits mots préparatoires. Je voudrais entrer définitivement ma quatrième question, dans son ensemble, à la fin du mois, avec ses deux mémoires, afin que les cardinaux la prennent à l'étude avant la semaine sainte, sans cependant rien décider. Pendant ce temps-là arrivera Mgr Labelle, que j'ai converti entièrement à mon plan. Voilà, ma bonne mère et mon bon ami, les précautions que demande la diplomatie humaine. En cela, il n'y a pas de ruse ; tout est franc, tout est légitime. La prudence est une vertu. Cependant je ne compte que secondairement sur la diplomatie. Ma confiance première repose dans la justice de ma cause, dans la prière des âmes pieuses, et dans le secours de Dieu qui plie les volontés comme il lui plaît.

A midi j'ai reçu quatre lettres ; deux du couvent, une de vous, une de la mère supérieure des Sœurs grises : un vrai festin. J'ai passé mon après-midi presque entière à leur répondre. A 5 heures M. Cousineau vint me prendre, et ensemble,

parlant de choses sérieuses et de choses pas sérieuses, pour nous délasser, nous fîmes une promenade deux heures dans les belles rues de la Rome nouvelle.

Je vous remercie bien de votre persévérance à m'écrire chaque semaine. Vous ne sauriez croire comme il me fait plaisir de recevoir à point nommé ce petit journal de nouvelles locales, bien que, au travers, il s'en trouve qui soient tristes.

Dans le dernier mois, vous avez enterré plus de personnes que vous n'aviez fait jusque là depuis votre arrivée à St-Lin. Si vous rencontrez M. Onésime Gauthier, dites-lui combien je suis touché du malheur qui l'a frappé. Voudriez-vous faire en mon nom une visite à M. Edmond Pelletier. Je comprends l'immense douleur, qui s'est abattue sur cette famille ; mais, les premiers moments d'abattement passés, ces parents chrétiens comprendront, à leur tour, que leur fils unique ne les a quittés que pour un monde meilleur, et qu'il jouit déjà d'un héritage plus beau que celui qu'ils auraient pu lui laisser. Les quatre images que je vous envoie sont pour le père, la mère, la grand' mère et la tante.

Je vous adresse "*La Voce*", où vous pourrez lire le discours du Pape aux cardinaux, une pièce d'éloquence diplomatique. J'y ajoute un entrefilet qui vous apprendra que le Canada sera indépendant en 1892. En même temps vous recevrez le *Pater* de François Coppée. Je l'ai acheté, en passant à Paris ; il y a longtemps que je voulais vous l'envoyer. Je vous engage à le lire ; c'est un chef-d'œuvre de passion chrétienne, et de style populaire.

Vous terminez en disant au revoir *à bientôt*. C'est ce qui vous trompe, mon séjour à Rome se prolonge avec des perspectives indéfinies ; cependant expliquez bien à la mère que ça ne peut être très long. C'est dans des temps comme celui-ci, que je me félicite de n'être pas inquiet sur ma maison, ni sur ma paroisse. Le bon Dieu prévoyait cela quand j'ai eu l'idée de m'entourer de monde fiable. Mes félicitations à M. Cabana sur les applaudissements nombreux, divers et éclatants, qui ont

couvert son sermon des Cendres. Continuez toujours à m'écrire.

*Lundi*, 10 *mars*. — Journée calme et tranquille. Le Père Tenaillon vient m'inviter pour aller dîner, le jour de Saint Joseph, chez lui, avec le commandeur de Rossi, le grand archéologue de Rome et Mgr. Savelli, le secrétaire de la commission prélatice à la congrégation de la Propagande.

Ma promenade de cet après-midi me porte sur la place *Navone*, où je récitai mon bréviaire à l'église du Sacré-Cœur, à l'est de la place, presqu'en face de Ste-Agnès. Il y a là exposée une jolie image de Ste Geneviève ; ça me fit plaisir de rencontrer la patronne d'une de mes *paroisses natales*. Je visitai au nord-est de la place, numéro 33, l'église de St Augustin.

C'est une des belles églises de Rome, où toutes sont belles. D'abord une prière pour vous, ma mère, devant cette madone, " accablée sous les ex-voto, et entourée d'une forêt de lumière"; puis, dans l'église de St Augustin, je ne pouvais oublier sainte Monique : je lui recommandai toutes les mères chrétiennes de St-Lin, sans omettre celle qui m'est la plus chère.

Je reviens par la place St Sylvestre, où j'arrêtai à l'église de ce nom. On y vénère la tête de St Jean Baptiste. Certes, il avait une bonne tête, franche et intrépide pour avertir les hommes de son temps. Puisse-t-il communiquer son zèle pur de tout compromis mondain, à celui qui porte son nom, et qui met la plus grande confiance en sa protection.

En passant chez le libraire de mon choix, M. Peathover, Place d'Espagne, j'achetai le *Guide en Grèce*, 13 francs, pour en faire une étude préliminaire au cas qu'il me prenne envie de revenir par la patrie de Démosthènes.

*Mardi* 11 *mars*. — Ce matin, à la messe, l'épitre me frappa d'une manière particulière. Elle résonnait à mon oreille comme un cuivre ; l'écho s'en répercutait dans les profondeurs de mon âme. C'était une voix claire, intelligible, pressante, entraînante ; c'était une lumière qui éclairait, nourrissait, fortifiait. Il faut que je vous la cite :

“ J'ai soupiré, et l'on m'a donné l'intelligence ; j'ai invoqué et il est venu en moi l'esprit de sagesse. Je l'ai préférée à la puissance et au trône et j'ai estimé que la richesse n'est rien, comparée à elle. Je ne lui ai pas même comparé la pierre précieuse, parce que devant elle l'or n'est qu'un peu de sable, et l'argent pas plus que de la boue. Je l'ai aimée plus que la santé et la beauté, et j'ai résolu de n'avoir pas d'autre ornement, car l'éclat de sa lumière est inépuisable. Tous les biens me sont venus en même temps avec elle, et elle m'a procuré des honneurs innombrables. Je me suis réjoui dans toutes mes démarches, parce que cette sagesse précédait mes pas ; et dire que j'ignorais qu'elle était la mère de tous ces biens ! Je ne fais pas un mystère de révéler comment je l'ai apprise, je la communique sans jalousie, et je n'en cache pas le rayonnement. C'est pour les hommes un trésor infini : ceux qui y puiseront, se rendront dignes de participer à l'amitié de Dieu, devenus qu'ils seront recommandables par leurs bonnes œuvres. (Sag.7.)”

Cette sagesse, c'est l'intelligence des choses de Dieu, du néant des choses de la terre, de l'importance qu'il y a de bien employer le temps qui nous est donné pour gagner l'éternité bienheureuse, de la folie qu'il y a de chercher la gloire humaine en se souciant peu de la gloire des saints. Cette sagesse, je vous la souhaite, je me la souhaite, je nous la souhaite !

Je me rendais à S. Côme et S. Damien, où je croyais que se trouvait aujourd'hui la station de carême : mais ayant dû revirer en chemin, je me contentai d'arrêter à Ste Marie des Monts où je saluai St Benoît Labre, et à Ste Pudentienne, où je m'agenouillai avec amour sur ces pierres empreintes et embaumées des traces de Saint Pierre. *Bona sera, madre carissima et buonissimo fratre.*

*Mercredi*, 12 *mars*. — Quel beau temps : pas chaud, pas froid, lumière pourprée, ciel pur, soleil riant, tout le monde sur la rue prenant un bain d'air tiède. Nous n'avons rien de pareil au Canada, excepté peut-être quelques jours à la fin d'un beau mois de septembre.

J'allai faire une visite chez différents libraires. Depuis qu'ils se sont aperçus que je ne haïssais pas les livres, les catalogues pleuvent sur moi. Chaque jour la poste m'en apporte quelques nouveaux. J'ai acheté un petit volume *les Actes des Martyrs*. Quelle lecture rafraîchissante ! Je passai, le nez dans ces pages, deux heures qui ne me parurent pas plus longues que dix minutes. De plus, comme il est bon de mêler à l'aridité des chiffres, qui font la base des mémoires que je suis à rédiger, les charmes de la poésie, j'ai acheté " *Carmina e poetis christianis excerpta*", un choix de poëmes chrétiens. J'en veux à mes maîtres d'autrefois de nous avoir fait traduire tant de vers de Virgile et d'Horace, où fourmillent les idées fausses et matérialistes, où l'on glane ça et là les bons sentiments comme les épis dans un champ après la récolte ; et de nous avoir laissé ignorer cette mine de pensées sublimes, élevées, fortifiantes. Voyez : " L'âme altérée a soif de s'abreuver à la fontaine de la vie éternelle ; elle cherche à briser les liens qui la retiennent enfermée dans la chair ; elle va, elle vient, elle s'efforce, la pauvre exilée, d'aller jouir de la patrie.

*Ad perennis vitae fontem mens sitivit arida*
*Claustra carnis præsto frangi clausa quaesit anima:*
*Glescit, ambit, eluctatur exul frui patria.*

Vous recevrez, en même temps que cette lettre un abbé romain. De peur que vous ne le reconnaissiez pas, je vous envoie pour l'introduire, sa carte de visite. Il avait promis d'être chez lui pour Pâques. Il tient parole. Une des figures est pour ma mère, l'autre est livrée au pillage. Le premier voleur pourra s'en emparer. Cependant je proteste que je cède devant la violence, et je veux pouvoir toujours dire que je ne la donne pas. Ne remarquez-vous pas que la lèvre d'en bas s'avance un peu trop. C'est un trait de ressemblance de plus entre le fils et la mère. — Les invitations se succèdent. Le collège canadien vient de me demander à dîner, le 19, avec la plupart des recteurs des collèges étrangers ; mais comme j'avais promis au père Tenaillon pour ce jour-là, je dus m'excuser. Quand pour-

rai-je dîner dans le réfectoire de St-Lin ?... avec le retour des fleurs.

*Jeudi,* 13 *mars.* — Par une lettre de M. Payette que m'apporte aujourd'hui la malle anglaise, je connais un peu vos aventures de voyage à Ste-Geneviève, ma chère mère. Vous me conterez cela plus au long dans une prochaine lettre. Qui vous forçait de partir avant d'être certaine que les chars de St-Lin marchaient. Vous étiez bien à Ste-Geneviève, ou à Montréal. Etes-vous tellement attachée à St-Lin, qu'il fallait y revenir absolument ? Il est vrai que c'est un beau pays. M. P. de N. n'est peut-être pas de cet avis ; mais, n'importe. Je suis prêt à soutenir mon opinion envers et contre tous.

En passant devant l'église protestante de la rue Nationale, comme elle était ouverte, j'entrai. Personne à l'intérieur. Et pourquoi y aurait-il quelqu'un ? le Saint Sacrement n'y étant pas, il est aussi bien de dire ses patenôtres chez soi. Aucune image n'est suspendue au mur, ce serait de l'idolâtrie : et par contre, les vitres en couleur représentent des sujets de l'ancien et du nouveau testament. Je vous le demande, où est la différence ? Cette église évidemment appartient aux ritualistes. On y voit un autel, un crucifix, et des chandeliers. La bible était ouverte dans la chaire, à l'épitre I de saint Paul aux Corinthiens, chapitre X : " Le calice de bénédiction, par lequel nous sommes rendus saints, n'est-ce pas la communion du sang du Christ ? et le pain que nous rompons, n'est-ce pas la participation au corps de notre Seigneur ? " Ces paroles ne sont-elles pas la condamnation de leur erreur ? Peut-on avoir des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre ?

Marche, marche, marche, j'arrivai à St Eusèbe, vis-à-vis la *Via Leoparde*, au coin de la *Place Victor Emmanuel*, au sud-ouest de Ste-Marie Majeure. Il y a peu de choses à voir dans cette église, et je n'en vis rien du tout, un abbé occupant la chaire, et répandant sur ses auditeurs son éloquence de carême. Je suis certain que M. P... et M. C.... font mieux que cela. Il

criait, se démenait et ne disait pas grand'chose. — *Addio ! et buona notte !*

Ma lettre aux vers latins est partie ce matin, je reçois la vôtre du 27 février à midi. Ayant quelques minutes devant moi, ne sachant pas si j'en aurai dans trois jours, je réponds de suite. Vous ne sauriez croire comme vous me faites plaisir avec vos petites missives. Le décousu en fait le charme. Je n'ai pas besoin d'amplifications, mais d'énumération de choses pas pareilles. A propos de vin de messe, dont vous parlez, ne manquez pas de faire mettre en bouteille une vingtaine de gallons, de suite, avant le mois d'avril, ne laissant en baril que ce que vous pouvez consommer d'ici à la fin de mai au plus tard. Sans cela il y a danger qu'il s'acide. Je compte sur vous pour faire embouteiller immédiatement après la réception de cette lettre. S'il n'y a pas assez de bouteilles à la maison, achetez-en chez les marchands, ou à Montréal. Servez vous de bouchons neufs. Vous trouverez dans les armoires un pousse-bouchons. Laissez dans la bouteille toute la hauteur du goulot vide, pour les besoins du gaz.

M. Cousineau sort d'ici. Je lui ai lu votre lettre ; elle lui a fait grand plaisir. Il me dit que j'ai un desservant bien différent de celui de M. X. ; il a été quatre mois sans lui écrire. Merci des nouvelles que vous me donnez des travaux, et des aventures de cette pauvre mère, mouillée, enneigée et enrhumée. Il me fait plaisir d'apprendre que la prière du carême est bien suivie. Il ne pouvait en être autrement. Je sais que l'un et l'autre vous préparez bien vos instructions ; et quand le pain de la parole de Dieu est bien distribué, le peuple ne demande pas mieux que de s'en nourrir. Si cela peut vous être agréable, je vous dirai que je suis content de la manière dont ma paroisse est desservie. Dans tous les cas, ça vaut toujours mieux que des reproches. Bien déraisonnable serait celui qui vous en ferait. Je ne vous parle pas sous l'impression du moment ; je vous dis le fond de mon âme ; et je crois que vous en êtes convaincu. La vie est si pleine de tribulations et d'inquiétudes, il est bon de rencontrer quelqu'un ou quelques-uns sur qui on

peut se reposer. Excusez ce galimatias, ma plume est toujours au trot ou au galop, sans regarder où elle met les pattes ; aussi pattes de mouche est le mot qui convient à la course ou aux lignes qu'elle trace.

*Vendredi*, 14 *mars*. — L'omnibus me transporte à St-Laurent in Lucina sur le Corso, église de la Station pour aujourd'hui. J'y vénérai le gril sur lequel fut rôti le martyr. A pieds, je descendis le Corso jusqu'à la place du Peuple, puis montai à gauche aux beaux jardins publics qu'on appelle Pincio. La chaleur était douce ; assis à l'ombre, ayant devant moi déroulé le panorama de Rome, je lus les actes de S. Nemesius et de Ste Lucille. L'âme d'elle-même s'élevait vers le Seigneur. Le soleil versait des flots de lumière pure. *Benedicite, sol et luna, Domino.* L'air tiède étendait les nerfs et réchauffait le sang. *Benedicite, ignis et aestus, Domino.* La colline était ombragée de pins résineux, de cèdres, d'oliviers, de maintes essences forestières. *Benedicite, montes et colles, Domino.* Les herbes exhalaient d'âcres arômes. *Benedicite germinentia, Domino.* Les fontaines faisaient jouer les caprices de leur jet d'eau. *Benedicite fontes, Domino.*— Les petits oiseaux chantaient leurs ramages dans les rameaux verts. *Benedicite volucres cœli,Domino.* Les équipages roulaient sur le chemin ; les piétons se promenaient lentement dans les allées ; les rires et les caquets m'arrivaient à travers les haies vives. *Benedicite filii hominum, Domino.* Y en avait-il là un grand nombre qui pensaient à Dieu ? Moi du moins j'avais le cœur gros d'émotion, de douceur, de reconnaissance. Je lisais. Je m'arrêtais. Je regardais. Je humais. Je jouissais. *Benedicite sacerdotes Domini,Domino.* Je rentrai à cinq heures, pour reprendre l'ouvrage, pour reprendre la plume, comme le laboureur reprend sa charrue.

*Samedi*, 15 *mars*. — A midi, on me remet lettres de Monseigneur Fabre, de M. Colin, de M. Ethier, etc., etc., et trois de vous, en tout huit lettres du Canada. Les vôtres, je suppose, ont été arrêtées en chemin par la tempête, du moins les pre-

mières, ce qui explique comment elles sont arrivées de compagnie ; la dernière est du trois mars. Elle a fait une traversée très rapide.

Voulez-vous savoir le plaisir que ces lettres me causent ? multipliez la vôtre à la réception des miennes, par quatre, et vous en aurez une idée. La raison en est bien simple. Vous vivez de la vie ordinaire, entourés de personnes connues. Je suis isolé, et suivant un sentier glissant où il faut marcher avec précaution. Je pris une partie de l'après-dîner à lire cette correspondance, et à préparer dans ma tête certaines réponses, dont quelques-unes sont très importantes. J'allai à confesse, au confesseur des religieuses, un père Dominicain, comme une bonne nonne. Il était six heures. Je fis avant souper mon heure de promenade, longeant les murs au nord-est et au nord de la ville en revenant par la *via Veneto*. Vous avez ma journée.

Pour répondre à vos questions, ma santé est bonne, excellente. Les sœurs me traitent comme un enfant gâté. La supérieure est une vieille mère de soixante ans passés, qui n'a pas froid aux yeux, et qui a été à la guerre dans le service des hôpitaux. Ma chambre est propre comme une chapelle, mon lit blanc comme des rideaux d'église, mon linge en ordre. Comme mes visites chez les cardinaux demandent souvent que je prenne mon souper à part des autres, je trouve tout le monde affable pour se prêter à ce dérangement. On me donne du thé, quand j'en demande. Enfin je me loue d'être descendu ici, et je bénis le bon Dieu qui m'y a conduit.

D'un côté de ma chambre, j'ai accolé au mur un plan de Rome, de l'autre une carte d'Italie, et en face de moi attaché par quatre épingles une carte de la province de Québec, avec les tracés des chemins de fer, même celui de St Lin. Il ne se passe pas de jour que je n'y fasse un voyage par le regard de l'imagination. En attendant, vivons contents du sort que Dieu nous a fait, et faisons notre devoir, qu'il soit doux, qu'il soit pénible.

*Dimanche*, 16 *mars.* — Jour de pluie. Après dîner je prends l'omnibus pour Ste Croix de Jérusalem, tout-à-fait à l'est de Rome. Un couple français de Paris, le portrait l'un et l'autre de M. et Madame H. P.... du village, arrivé hier à Rome, s'attache à moi. Ils ont noms M. et Madame Oache, et paraissent de très-bon monde. Leur fils malade est resté à l'hôtel. Je pris plaisir à me faire leur cicerone à Ste Croix, à St Jean de Latran, au baptistère de Constantin, à la Scala Sancta, à Ste Marie Majeure, à Ste Praxède, qui est tout près de cette dernière église. Je voyais que je faisais plaisir. Cela m'amusait, me récréait. Il y avait donc dans Rome quelques-uns à qui je n'étais pas tout-à-fait indifférent. Je revins dire mon breviaire à Ste Marie des Anges, où un prédicateur était à donner un sermon, en style pas très-éloquent, mais lent et distinct. Je restai très-étonné, je comprenais tout. Et je me demandais : où donc ai-je appris l'Italien ? enfin je comprenais.

Je vous envoie la notice de Bléser sur Ste Croix de Jérusalem, laquelle est très-intéressante. Mon livre commence à avoir les flancs minces.

Vous me parlez d'opposition à l'union. Je le prévoyais. Cela ne m'occupe aucunement. Les bonnes œuvres doivent passer par le creuset des tribulations. Je me soucie seulement de semer une bonne graine ; la rosée et le soleil de Dieu fera le reste et la moisson viendra en son temps. On a tué le bill d'abord. J'ai envoyé télégrammes, lettres, j'ai fait envoyer télégramme par le cardinal Simeoni. On a ressuscité le bill le 26 février. Voilà la dernière nouvelle que j'ai reçue. Maintenant passera-t-il, ne passera-t-il pas ? Vous devez le savoir. Pour moi, j'ignore encore le résultat. Quoi qu'il arrive, peu m'importe. Je suis aussi certain du résultat final, que s'il était arrivé. Du calme, de la patience, de la douceur ferme, et il faut que toute la partie saine de la population, et c'est la masse, en vienne au bon sens. Avez-vous remarqué une chose ? Les...... sont...... d'une violence qui n'est pas scrupuleuse : ils frappent à gauche et à droite sur amis et ennemis ; il suffit de vouloir l'union

pour recevoir force coups. Or s'il y a un homme qui les contrecarre et qui leur donne du fil à retordre, c'est bien le Vice-Recteur, qui fait une partie de la besogne, et au nom de qui se fait l'autre partie. Cependant il est, à peu près, le seul respecté dans tout ce dévergondage de paroles et d'écrits. Dieu veille sur les siens, et ceux qu'il garde, sont bien gardés. Du reste je ne crains pas les coups de bâton, et au besoin je sais en administrer de bons. Cependant, je l'avouerai franchement, je préfère les voies de douceur. Bienheureux les *doux*, car ils possèderont la terre.

Je ne me fais pas de reproches du temps que je prends pour écrire ces pages. Ce doux passe-temps refait mon esprit. Tant de personnes passent des heures à fumer, cela les délasse ; je n'y trouve rien à dire. Ecrire vaut bien fumer. Dans tous les cas, mes scrupules, si j'en avais eu, auraient été levés ces jours derniers, quand on a vu le pape, qui a tant de travaux, de sollicitudes et de responsabilités, faire des vers latins à l'occasion de la mort de son frère. Il était guidé par l'amour fraternel ; je suis guidé par l'amour filial : mon mobile est supérieur. J'envoie l'original de cette touchante poésie à M. Payette ; en voici la traduction :

JOSEPH

J'ai satisfait à la justice, expié mes fautes, et les temples brillants du ciel m'ont ouvert leurs portes. Mais, toi, mon frère, qui a à supporter de si nombreux, de si immenses devoirs, tu dois d'autant plus à Dieu, qu'il t'a donné davantage. Prends courage, conduis avec confiance ta barque en haute mer. Que Dieu te soit propice, et rende féconds les nombreux travaux entrepris par toi pour la religion ! Cependant pour arriver un jour aux sommets du ciel, et éviter les flammes vengeresses, ô Joachim, pendant que tu respires encore l'air de cette vie mortelle, applique-toi à effacer par les larmes toutes tes fautes.

JOACHIM

Tant que je vivrai, tant qu'un souffle animera mes membres

fatigués, je m'efforcerai par mes gémissements et mes larmes d'effacer mes fautes. Mais toi, qui jouis en paix de la lumière des bienheureux, relève ton frère accablé par les peines, chancelant sous le poids des ans ; et gardant son souvenir, regarde ton frère du haut du ciel, lui que le tourbillon horrible, hélas, enveloppe de toutes parts, et que la tempête affreuse ballotte au milieu de ses flots.

Moi aussi je puis faire des vers latins. J'en garantis plus la sincérité des sentiments que l'élégance ou la mesure :

Salvete, o genito mater carissima, tuque
Frater, cui fidum tanta movet dilectio pectus ;
Pro misero qui heu ! longinquis languescit in oris,
Continuas e corde preces effundite puro.

*Lundi*, 17 *mars*.— Je viens de finir deux mémoires sur ma quatrième question, au moins cent pages *fool's cap*, y compris les documents. Seulement d'écrire tout cela, demande du temps, mais ce qui en exige davantage, c'est la composition ; surtout il y a beaucoup de calculs arithmétiques ; quelquefois une seule ligne m'arrêtait des heures entières. Cependant tout n'est pas fini, il reste encore à le tirer au clair, et à donner à ces pages leur forme définitive ; toutefois, comparé à l'autre, ce travail n'est qu'un jeu.

“ Mais, me direz-vous, c'est bien long. ” Sans doute. Il ne faut pas oublier que j'ai à conduire une affaire très mal attelée, travaillée de forces diverses, rétives, mutines. Ça revire ; mais comme les anciennes charrues attelées de trois paires de bœufs, ça revire de long.

*M. Joseph Archambeault, St.-Lin.* Mon cher Monsieur. Ne pouvant retourner à la fin de mars, comme je me le proposais, je vous dois un mot à propos des comptes. Nous ne pouvons les rendre qu'à mon retour. Mais j'ai le plaisir de pouvoir dire que, tous les travaux promis, et plus, étant terminés, il reste au coffre un petit surplus. J'ai demandé à M. Payette, qui l'a constaté comme moi, de l'annoncer à la paroisse. Ce doit vous être une satisfaction, vu qu'il s'est fait tant d'ou-

vrage durant votre année d'administration. Tout le monde comprendra que je tiens à être présent à cette reddition de comptes, parce qu'il y a bien des affaires entre les marguillers et les syndics, que je tiens à classifier moi-même. Quand même le bill de M. Mercier passerait, lequel oblige le marguiller sortant de charge à rendre ses comptes avant le mois de février, il y aurait ici une raison pour l'évêque de décider que le bille ne s'applique pas au cas présent ; et je prends tout sur mes charges.— Les affaires prennent toujours plus de temps qu'on ne calcule d'abord, cependant je n'ai pas à me plaindre jusqu'ici. Ça va lentement, mais ça va sûrement.— Je vous envoie un pape, et une image à Madame Archambeault. Quant à votre fils, il aimerait mieux une image vivante ; mais lui en laisse le choix à St.-Lin ou dans les environs. Cependant je ne veux pas qu'il soit jaloux ; me rappelant qu'il a donné la statue de S. Pierre dans l'église St.-Lin, je lui envoie S. Pierre au haut de la colonne Antonine, sur la place Colonna.— J'espère pouvoir retourner aux beaux jours du printemps. Rome est belle ; mais vive son pays, sa paroisse, vive St.-Lin ! Mes compliments aux amis, à M. Charlemagne, à M. Polycarpe ... etc, je ne puis les nommer tous, la litanie en serait trop longue, et croyez-moi...

*Mardi*, 18 *mars*. — Une bonne fortune. J'étais littéralement enterré sous le *copiage*. Il faut faire une, deux, ou peut-être trois copies de ces mémoires. J'ai une assez nombreuse correspondance dont je dois garder l'original. J'ai, généralement, assez de patience pour jeter des idées sur le papier une première fois ; mais quand il faut reprendre et retracer les mêmes lignes, je sens mes nerfs se charger d'électricité, mes jambes n'ont plus de place, et je fatigue énormément. Or voici que la bonne Providence m'envoie un honorable secrétaire. Je m'étais informé auprès de la mère supérieure où je pourrais en trouver un en ville. M. Bellenoue est venu s'offrir. Puisqu'il veut bien se prêter à cette besogne, il m'est doublement agréable ; d'abord parcequ'il demeure dans cette maison, et que je

puis le rencontrer à toute heure du jour ; deuxièmement parce-qu'il est prêtre, et qu'il entre mieux par ses études et par son caractère dans le genre de travail que j'aurai à lui passer. Et ce qui n'est pas à dédaigner, il a une très belle main. Si c'était lui qui rédigeait ce Journal, pauvre ami, vos yeux auraient plus de bon temps. J'étais décidé à donner tant de la page à l'extérieur, je lui ferai les mêmes revenus. Les petits présents attachent l'amitié. Que dire des gros présents ? et ceux que vous me faites, et que vous m'avez faits, pour dire comme Philomène, sont *plus que gros.* Bonsoir !

*Mercredi* 19 *mars.* — Je vous écris le cœur gai. Je sors de chez le cardinal Simeoni où j'ai passé une heure juste. J'ai posé ce soir ma quatrième question carrément. Je tenais à commencer cette besogne monétaire en cette fête de St Joseph, le procureur de tout le monde. Le cardinal m'a écouté avec bienveillance, intérêt ; il a provoqué des explications. J'avais sur moi le sommaire de mes deux mémoires ; il m'a demandé de lui laisser ces pièces abrégées. J'espère qu'elles vont lui mettre l'eau à la bouche, et qu'il va m'en demander davantage. J'aime mieux qu'on me demande les documents que de les imposer sans savoir quelle impression ils font. Il m'a dit de voir Mgr Jacobini, c'est justement ce que j'attendais. Je lui demandai de lui parler de moi avant que je me présente. M. X doit y aller ces jours-ci pour préparer mon entrée, et faciliter l'impression que je veux produire.

Enfin j'ai su bien des choses ; et considérant les nuages qu'on amasse depuis 14 ans, le ciel n'est pas trop sombre ; j'ai aperçu plusieurs lisières d'azur. La convalescence de Mgr Jacobini est lente. N'importe, me voici mis en relation avec lui officiellement et avec autorité : c'est ce que j'essaie de faire naître depuis quatre semaines. Je vais tâcher que ma cause et sa santé fassent communauté d'intérêt, et qu'elles arrivent ensemble à bonne issue. Priez pour moi. Je me suis figuré que les prières, qui ont été faites pour moi à St-Lin ce matin, avaient applani les entrées à ma cause, aisément, facilement. A la grâce de Dieu

A midi, je dînais chez les P.P. du Saint-Sacrement avec M. de Rossi, grand archéologue, commandeur de l'ordre de St Grégoire, membre de toutes les sociétés savantes, etc, etc. Après le dîner, le P. Tenaillon porta un toast aux deux invités. M. de Rossi répondit en racontant l'histoire de Ste Pétronille. Voulez-vous avoir mon discours ? écoutez. Il faut savoir qu'un des Pères venait de lire une longue poésie sur les catacombes.

" Mon révérend Père supérieur, je ne suis ni poète, ni orateur, mais je ne puis échapper aux influences littéraires, qui rayonnent actuellement dans cette salle. Le fer est lourd de sa nature ; mais mettez-le en contact avec l'aimant, il s'élève.

" Merci de votre bonne invitation. Vous espérez, dites-vous, voir votre communauté au Canada. Déjà les voiles sont tendues de ce côté, et le vent souffle favorablement. Je souhaite que votre vaisseau aborde tout d'abord sur les aires de l'Achigan, ( c'est un fleuve de cinquante pieds de large, qui traverse la ville des Laurentides ) et que, s'il est nécessaire pour que vous vous y arrêtiez, vous fassiez naufrage, afin que j'aie le plaisir de vous rendre votre aimable hospitalité d'aujourd'hui.

" Je vous remercie doublement, et voici pourquoi.

" La terre est petite, c'est un peu que d'en faire le tour, mais l'Amérique est loin. Cependant malgré les obstacles des continents à traverser, des mers, des montagnes, une réputation sortie des catacombes est parvenue jusqu'au lointain Canada.

" Le 14 février dernier, je devais me rendre à la Propagande, attendu que j'y étais, par l'Eminentissime Préfet. Je vis sur les journaux qu'il se donnait à la catacombe de St Venant une conférence par un archéologue éminentissime. Je me dis : demain le cardinal sera encore à la Propagande ; mais l'archéologue ne sera plus à St-Venant. Je m'excusai en haut lieu, et je me rendis à la catacombe. Je n'eus pas à le regretter ; ce que j'entendis, dépassa mon attente.

" Mais c'est à votre politesse, mon révérend Père, que je dois de faire, non de réputation, mais *de visu*, mais dans une

réunion intime, la connaissance, que je n'oublierai jamais, du commandeur de Rossi.

" Les vers que nous venons d'entendre ont réveillé la verve de ma jeunesse. *Deus, ecce Deus !* je me sens inspiré ; mais dans une maison comme celle-ci, dans une communauté dont les membres passent huit heures devant le Saint Sacrement, sur quoi peut porter l'inspiration, sinon sur le besoin que l'on ressent de demander des prières :

Sacramenti, o salvete, domus carrissima, tuque,
Alme Pater, cui sancta movet dilectio pectus :
Pro misero qui heu ! longinquis languescit in oris
Continuas e corde preces effundite puro.

Je venais de réciter les vers que j'ai composés pour vous. Cela passait pour une improvisation. Tous m'en félicitaient. J'ai été trop lâche pour dire que je n'avais improvisé que le changement de cinq mots.

J'ai reçu, à la fois, une lettre de Mgr Labelle, qui fait fureur en France, m'annoncant qu'il sera à Rome dans le courant d'avril ; une lettre du plus fidèle et du plus aimable des desservants ; et une troisième de vous, ma bonne mère.

Je ris quand je vous vois inquiets sur l'issue de la lutte que je mène, comme si je n'étais pas sûr de la récompense. Qu'elle tourne bien, qu'elle tourne mal, auprès de Dieu j'aurai toujours la couronne de la victoire. " Plusieurs se défient de vous " ; oui, tous les hommes de parti. Ils sentent par instinct que je ne leur serai jamais un instrument docile. Jamais, pour plaire à un ami, je ne ferai plier la droiture de mes principes ; tout ce que je puis faire, quand la conscience n'est pas engagée, ou que je crains un plus grand mal qui résulterait de l'action, c'est de garder le silence. Je ne suis au service ni de X, ni de Y... Malheureusement quelquefois l'esprit de corps fait oublier le large esprit catholique. Je suis au service de Dieu et de son église. Je me dégage des intérêts, des chicanes, des rancunes, des espérances du passé ; et je porte la question purement et simplement, sur le terrain du

bien qui doit résulter, pour les âmes, de la surveillance par l'Eglise sur les études universitaires, sans m'occuper d'aucun mobile d'intérêt ou d'aucun retour d'influence. Vous dites qu'il se produit un scandale. Il y a longtemps qu'il dure. Mettre le couteau dans la plaie ne fait pas de bien ; mais c'est le moyen le plus prompt d'arrêter la gangraine. Il est nécessaire que le scandale arrive pour fortifier la foi des justes. Il en a toujours été ainsi. Vous voudriez que l'ivraie fût séparée du bon grain. Vous êtes impatients comme les apôtres, la comparaison ne doit pas vous insulter. Ils voulaient arracher l'ivraie ; " Pas maintenant, répondit le Seigneur, de peur d'arracher aussi le bon grain ; mais attendez à la moisson." Il est bon que l'on reçoive de temps en temps des tapins à droite et à gauche. Cela donne de la sagesse. Il n'y a rien comme les délices de Capoue pour engendrer la mollesse, la sécurité, et préparer la perte. Vous allez dire que j'ai mis mes lunettes couleur de rose. Non. J'ai fort bien prévu l'opposition que l'on fait maintenant. Je vous en ai écrit avant d'en avoir su aucune nouvelle. Je prévois des orages encore plus forts pour l'avenir. Je vous assure que je les vois arriver, bien calme. Je puis tout en celui qui me réconforte. Seulement je demande à Dieu de me laisser sa grâce ; et je vous demande à vous de prier pour le succès de mon affaire. Soyez certains que vous priez pour un grand bien. Le bon Dieu a choisi les petits du monde pour faire des choses où les grands et les sages avaient échoué. Mon cœur déborde de joie, de sécurité et de confiance : *Adjutorium nostrum in nomine Domini* !

---

## CHAPITRE SEPTIEME

### Du 20 mars au 2 avril.

*Jeudi*, 20 *mars*. — Depuis six jours il ne fait que pleuvoir. Temps humide, maussade, cru, désagréable ; j'en suis heureux. Mon patriotisme commençait à être jaloux du climat de Rome ; ces agaceries de température me reconcilient avec les inconvénients de par chez-nous. Je ne voudrais pas trouver les autres pays trop supérieurs à notre cher Canada.

La station a lieu aujourd'hui à S. Sylvestre in *capite*, j'y arrêtai. Pour la circonstance, sur l'autel dans une châsse est exposée la tête de saint Jean-Baptiste. Je la fixai. Il me semblait qu'elle me regardait avec ses deux grands yeux caves. Je restai longtemps en méditation devant ce crâne. Et il y avait de quoi méditer devant le chef de celui qui fut le précurseur, qui baptisa Jésus, que Jésus appelait le plus grand des enfants des hommes, qui donna sa vie pour la vérité. Je lus tout entier le troisième chapitre de saint Luc, et les paroles de Jean arrivaient à mon âme comme si elles eussent sorti de cette bouche que je voyais entr'ouverte. " Préparez les voies du Seigneur, redressez ses sentiers... faites de dignes fruits de pénitence... Je baptise dans l'eau, mais après moi il en viendra un plus puissant, dont je ne suis pas digne de détacher les cordons de ses souliers : il vous baptisera dans le " Saint-Esprit et dans le feu." Je vous souhaite ce feu du Saint-Esprit, qui n'est autre chose que la grâce et l'amour qu'il allume dans nos cœurs. Bonne nuit ! et dormez bien sous le regard de vos anges.

*Vendredi*, 21 *mars*. — Toute ma méditation d'hier portait à fausse adresse. J'étais devant la tête de S. Sylvestre. Celle de S. Jean-Baptiste était dans un autre reliquaire. Elle n'existe pas toute entière, on n'en passède que des fragments. N'im-

porte, ce qui est écrit est écrit, comme ce qui est pensé est pensé. Qu'elle soit de Sylvestre ou de Jean, la tête ne m'en a pas moins fortement impressionné.

Cet après-midi étant rendu par affaire à la Place de Vénise, je me décidai à faire le pèlerinage de la *Chiesa Nuova*, l'église de St-Philippe. Elle était fermée. J'allai voir, en attendant que les portes fussent ouvertes, un peu plus loin, St-Jean des Florentins, sur le Tibre, près du *Ponte di Ferrato*. Au-dessus du maître autel est un groupe en marbre représentant Saint Jean-Baptiste baptisant Notre Seigneur. Je revins à la *Chiesa*. Voyons, trouvez-la sur la carte, le Corso Victor Emmanuel passe devant. De chez moi à St-Philippe, pour y arriver, je n'ai qu'à suivre la plus grand artère qui traverse Rome de l'Est à l'Ouest. C'est le chemin le plus court pour se rendre au Vatican. Y êtes-vous ?

De Bleser va me sauver bien de l'écriture ; mais il ne vous dira pas qu'en arrivant j'ai trouvé un sacristain qui m'a conduit à la sacristie et aux chambres de St Philippe ; ni avec quelle vénération j'ai examiné chacun des objets que le guide énumère ; que j'ai sonné la clochette qui servait à la messe du saint ; ni pour qui, assis au centre de l'église, sous la lumière, qui tombait éblouissante du dôme, dans le recueillement de ce sanctuaire pieux, je récitai mon bréviaire. Que St Philippe nous donne à tous son mépris des vanités du monde, son zèle pour le salut des âmes et sa facilité de s'absorber en Dieu. Bonsoir !

*Vendredi*, 22 *mars*.— J'arrive de chez le dentiste où j'ai fait réparer un accident. Car je ne conte pas au fur et à mesure, les mauvais coups que je fais. Mardi j'échappai mon dentier, mon palais sur la brique, et le fêlai, de sorte qu'il ne tenait plus que par un cheveu. Impossible de m'en servir pour manger, je le gardai pour parler. Pendant quatre jours je fus réduit à la bouillie, à la soupe au pain, et autres mets qui auraient pu servir à de petits poulets.

A une demi-heure d'ici se trouve M. Atler, dentiste américain. Je m'empressai de m'y rendre. Il loge au *Old England*.

Sa pratique est composée, en bonne partie, de lords anglais. J'attendis quelque temps dans de beaux salons des plus fasionables. Enfin M. Atler, qui mène ici grand train, parut.

" Monsieur, j'ai besoin d'un palais, quels sont vos prix ?— Nous en avons de plusieurs sortes, depuis cent piastres à deux cents piastres ; nous ne descendons pas plus bas que cent piastres.

— Monsieur, si vous n'êtes pas américain, vous méritez de l'être. — Pourquoi ?

Parce que vous êtes assez coquin pour cela. "Le compliment parut lui faire plaisir. " Vous trouvez cela trop cher ?—Oh ! non ; mais bonjour !—Arrêtez, Monsieur, il y a palais et palais. Combien voulez-vous donner ?——Vingt piastres, pas un sou de plus."——Je me dirigeais vers la porte. Le garçon disait à son père : "Papa, ne le laisse pas partir, c'est un prêtre, fais-lui du bon. Je vais le faire son dentier, moi, hein, veux-tu ?" Il jouait la comédie. Je suppose qu'il avait répété ce rôle cent fois déjà. "C'est bien, dit il, revenez. Que mon fils fasse ce qu'il voudra ; Je ne veux rien avoir à faire à ce prix-là.——Ah ! monsieur, je ne suis pas fier, j'aime autant votre fils que vous. Je m'assis sur la chaise haute. Il me met une pelletée de plâtre dans la bouche. Il prépare son moule. "C'est bien, Monsieur, revenez vendredi à 9 heures. Je dois vous dire que la coutume ici est de payer d'avance—— La coutume chez nous est de payer quand on livre l'ouvrage— Ah ! monsieur...mais...vous comprenez.— —Je comprends que vous vous défiez de moi—Oh ! non,—Oh ! oui, et vous faites bien. Moi je me défie de vous. Alors partageons notre défiance par la moitié, et pour aujourd'hui veuillez vous contenter de ces dix piastres." Le père mit le nez à la porte. "Si cela continue, Monsieur, nous allons être obligés de faire votre dentier pour rien." — Je retournai hier. Tout allait bien. J'allai le chercher aujourd'hui. Il est superbe, plus solide que l'ancien, avec des dents plus longues. Ainsi, gare à qui m'attaquera.

De là je me rendis à la *Chiesa Nova,* où j'avais laissé hier

un reliquaire, sur la promesse que m'avait faite le Père sacristain de me donner des reliques de St. Philippe. J'apporte un morceau de toile teinte de son sang et un morceau de sa barrette. Le Père m'a invité d'y aller dire la messe mardi à 7 heures.—En attendant, bonsoir.

*Dimanche*, 23 *mars*.— Pour la peine, j'ai le cœur comme un rocher. Le chagrin tombe sur mon âme comme la goutte d'eau sur la pierre, il glisse. Pour la joie ? j'ai le cœur comme une éponge ; il boit le plaisir, la satisfaction, comme le pain se sature d'un miel délicieux, ( que font les bonnes abeilles ).

J'ai été affecté à midi par une bonne nouvelle, et à neuf heures du soir l'impression n'en était pas encore passée. C'est vous dire que l'après-midi a été belle. Mgr X, l'homme de mon affaire, le nœud gordien de la difficulté, ayant appris de différentes sources que j'étais à Rome avec des dispositions pacifiques mais énergiques, sans que j'aie encore risqué aucune démarche directe, me fait savoir qu'il désire me voir. Pour celui qui connait la manière de faire de la diplomatie romaine, cela veut dire que la cause est à moitié gagnée, même avant tout plaidoyer. Dire qu'il n'y a pas eu plaidoyer jusqu'ici sur la quatrième question, serait en deça du vrai ; mais enfin il n'y a pas eu de plaidoyer de front. L'invitation arrive au moment psychologique. Mon mémoire est prêt dans toutes ses parties ; il n'a pas reçu sa rédaction définitive, ce qui me permet d'en ployer la disposition et les termes au besoin de l'impression que l'on sent être dans les limites de son pouvoir de produire. Je ne sais pas si vous saisissez bien ma pensée, si vous comprenez le secret. Dans tous les cas, les plaideurs le connaissent fort bien.

Je me rendis aux apôtres, No 39 sur la carte, une de ces églises bien éclairées, où les chefs-d'œuvre ne sont pas gâtés par les ombres et les obscurités. Et sous un rayon de lumière, enveloppé de soleil, image du contentement qui rayonnait dans mon intérieur,je récitai mon breviaire. Il y a longtemps que je le sens, Dieu m'attire à lui par les bienfaits, la reconnaissan-

ce me jette dans ses bras. La douleur me rétrécit le cœur, contracte mon amour. Il me faut du lait. Les croix me rebutent. Le chemin du ciel doit m'être aplani, et les roses doivent couvrir les épines. Des épines, il n'y en a pas ; où sont-elles ? cela me fait trembler. Est-il possible qu'on arrive au ciel en carosse à deux chevaux ! Pourtant il est impossible que je sois dans la voie de la perdition. Qui sait ? J'ai peut-être mes croix ; mais Dieu les double tellement de velours que mon épaule ne les sent pas. Oui, j'en ai une, ma bonne mère, c'est d'être éloigné de vous. Mais ce n'est que pour un temps, nous nous reverrons bientôt ; déjà cette pensée en allège le fardeau de moitié ; et l'idée que cet éloignement fait que vous priez pour moi plus souvent, soulève la moitié de l'autre moitié. Que va-t-il rester ? Ce que Dieu fait, est bien fait. Nous faisons notre possible, c'est rien. Et Dieu ostensiblement paraît ne rien faire, et c'est tout. Oh qu'il est bon ! que nous devons l'aimer ! Oui, je le sais, vous l'aimez. Nous l'aimons, et nous l'aimerons toujours. Nous l'aimons pour devenir saints, et devenus saints, nous l'aimerons parce que nous serons saints.

La sainteté c'est l'amour divin, et l'amour fait la sainteté. Amour, sainteté, c'est tout un. La sainteté aime et l'amour sanctifie. Je m'arrête. Que le saint nom de Dieu soit béni !

*Lundi*, 24 *mars*.— Je n'ai pas laissé tomber à terre le désir de Mgr X. Cependant je sais fort bien qu'il n'aimerait pas que l'on sût en certains quartiers qu'il m'avait invité à aller le voir, je voulus lui donner un document du contraire. Je lui écrivis cette lettre...... Je portai la lettre après-dîner. Le portier me rapporta cette réponse : *domani, cinque ora.* Donc demain à cinq heures.

Si je suis bien demain, j'irai dire la messe à St Philippe ; et je le charge de mener à bien cette entrevue avec l'homme que je considère comme devant être le plus utile dans le règlement de cette quatrième question.

Je me félicite chaque jour d'avoir pris ma pension dans cette

maison. J'aime la société, mais pas trop longtemps ; je préfère la solitude de ma chambre, le travail tranquille de la plume, la douce méditation avec un bon livre, la lecture agréable, et le repos en retombant sur soi-même. Maintenant que je connais le raccordement des omnibus, pour le centre de la ville, ce n'est qu'une différence d'un quart d'heure. Quand il fait beau, et que je ne suis pas pressé pour arriver à certaines heures fixées c'est un plaisir de faire le trajet à pied ; et ça se trouve autant de fait sur mon exercice journalier.

Bonsoir ! bonne nuit !

*Mardi*, 25 *mars.*— Ce matin, à 6¼ heures, je prenais le chemin de la *Chièsa nova.* Je dis la messe sur le tombeau de St-Philippe. L'assistance était nombreuse comme c'était un jour de fête. Je rapportai deux reliques nouvelles du trésor oratorien, une du Bienheureux Valqué, que je ne connais pas, et l'autre du Bienheureux J. B, Ancina, que je connais depuis que j'ai assisté aux fêtes de la béatification.

A midi je dînais chez M. Captier, en compagnie du Rév. Père Tissot, supérieur des Salésiens, qui prêche le carême à St-Louis des Français, et que j'ai eu le plaisir d'entendre un certain dimanche après-midi : orateur, non à la grande envergure, mais d'un intérêt tout à fait attachant.

A *cinque ora* j'étais chez Mgr X. Je ne pus entrer qu'à six. C'est un homme excessivement intelligent et perspicace. Je suis on ne peut plus content de ma visite. Il m'a demandé le résumé de mes mémoires. J'irai les lui porter demain. Je me doutais bien qu'il me les demanderait, mais je les laissai sur ma table, afin d'avoir une occasion naturelle de lui écrire, pour insister sur les points faibles ou obscurs que la conversation ferait surgir. Maintenant je puis tirer au clair mes deux mémoires ; j'ai l'étoile pour diriger ma course. Je vois le but. Je me prépare à faire imprimer au premier mot qu'on me dise dans ce sens. Je suis décidé dans tous les cas à faire imprimer la mémoire qui a eu une réponse favorable. De retour au Canada, il me faudra convenablement en envoyer une copie à tous les

évêques. Le copier à la maison me coûterait plus cher.

La terrière a mordu dans le bois ; maintenant il faut qu'elle entre. Il s'agit de donner un tour de vis à propos. Priez Dieu pour moi, faites prier. Vous avez le temps de gagner ma cause. Les grandes réponses ne pourront se donner qu'après la *Quasimodo*. Bonsoir ! St Joseph m'a protégé chez le Cardinal Simeoni, et la Sainte Vierge, en son Annonciation, m'a introduit chez Mgr X. J'ai deux bons auxiliaires.

*Mercredi*, 26 *mars*. — Avant-midi, j'étais à écrire à Mgr Jacobini, et voyez si c'était beau !......

J'en étais là quand une sœur entrant me remit deux lettres, venant de Saint-Lin, l'une de M. Payette, l'autre de vous, mère. Que faire ? Les lire ? cela va me donner de telles distractions, que je ne pourrai me tenir dans la disposition d'esprit calme et lucide, nécessaire pour terminer cette lettre importante ; et il faut pourtant la remettre cet après-midi. Je fis un acte héroïque. Je cachai, le plus loin de ma vue possible, les deux messagères de St-Lin, et je continuai tranquillement mon travail.

Quand je posai la signature, ma montre marquait midi moins dix minutes. Dix minutes pour savourer deux morceaux aussi délicieux, c'est trop court. Et je me suis mis à lire la gazette. Là, je ne faisais plus un acte de vertu, mais bien un acte de sensualité. Mon instinct ne me trompait pas. Rarement deux lettres m'ont causé autant de plaisir ; elles étaient pleines de bonnes nouvelles et de bonnes choses. C'est celle du 13 mars, dans laquelle vous me dîtes que Madame Leclerc est mieux d'une maladie qu'elle a faite. Vous m'annoncez des lettres de X et Y. Je ne les ai pas reçues. Vous remercierez bien M. C. de sa bonne réponse et de ses pieuses prières. Vos prières, à tous, aplanissent les voies, comblent les vallées, abaissent les montagnes. Je ne puis dire dans une lettre et confier au papier les facilités que la Providence ménage à ma mission. Je vous conterai cela un jour. Il y a là un agent supérieur à ma petite diplomatie ; il y a la main de la Providence, et cette main est fléchie et dirigée par la force de la supplication.

J'envoie sous ce pli trois images, une pour Caroline, une pour Alphonsine, une pour Moïse. Ça me tait plaisir, quand je pense que sous mon toit Dieu est servi comme il faut. Deux prêtres, saints ; une mère bonne ; deux filles pieuses ; et un garçon qui le deviendra.—Bonsoir ! que Dieu veille sur vous et vous conserve.

Je ne reconnaîtrai plus mon église, quand je retournerai. Tout va être si beau, si luisant, si fini ! Vous voyez, mon cher ami, que je réponds à votre lettre du 13 courant. 600 pâques à cette époque ne sont pas mal. Les chemins seront beaux jusqu'à la fin du mois, et les gens préfèrent faire leurs dévotions dans la semaine sainte, 130 piastres de supplément au 13 mars, est beau ; le reste viendra avec Pâques, ou...ne viendra pas. Je vous félicite sur le cours d'instructions, que vous donnez, il est bien choisi et rationnel. J'apprends d'autres sources que l'auditoire va toujours croissant. C'est le thermomètre de l'intérêt qu'on y trouve. Je remercie les Dames de Ste Anne de la messe qu'elles ont fait chanter en l'honneur de St. Joseph pour le succès de mes affaires. C'est l'homme, entre les mains duquel il faut les confier ; et par un accord frappant, j'ai tenu à entrer en cour romaine la plus épineuse de mes questions précisément le jour de St. Joseph. Ça meilleure mine que plusieurs croient Ceci entre nous.—Vous m'avez l'air à vouloir rester encore dans la sacristie inférieure. Faites comme vous voudrez.—Les commissaires d'école sont désappointés et moi je suis surpris d'avoir reçu de l'argent cette année ; je ne m'attendais pas qu'on serait écouté si tôt. Ce n'est pas une petite affaire que d'avoir le pied dans l'étrier. Maintenant avec un peu d'habilité on montera bien le cheval. Merci pour les renseignements généalogiques ; en passant en France, j'irai voir tous mes cousins de deux cents ans passés.—Je vous envoie la *Géographie*, où vous trouverez des articles intéressants sur Mgr. Labelle, qui fait du bruit. M. Cousineau ne vous oublie pas, nous parlons souvent de vous. Mes saluts à M. Cabana, qui m'écrie régulièrement toutes les semaines... sur une enveloppe de lettre. Au revoir !

*Jeudi*, 27 *mars*.— Reprenons notre jasette. Je viens de porter une lettre au Cardinal Siméoni, où on lit ces paroles...

Je file mon petit bonhomme de chemin, comme si tout le monde était content. Personne ne peut m'en vouloir personnellement ; mes intentions sont trop pures, trop larges, mes moyens trop loyaux. Plus une œuvre est grande, plus elle doit être éprouvée par les tribulations. Dites-moi si les œuvres de Mgr Bourget n'ont pas été ballottées par les tempêtes : cependant, toutes, elles sont arrivées au port du succès.

Un comble ; j'ai reçu la semaine dernière un numéro d'un journal qui s'oppose au bill, qui est scandalisé, parce qu'on a retranché une clause qui soumettait l'école au contrôle légal de l'évêque. On a sans doute eu tort de le faire ; mais ce n'est pas là la question. "O scandale, dit-il, l'école n'est plus qu'une université laïque !"Et qu'était-elle autre chose depuis 40 ans ? et cependant il la soutenait, et il ne veut pas qu'elle amende sa charte. O logique, où es-tu dans les discussions de parti ?

Les dissidents de Laval ont peur que je sacrifie les droits de l'Université. Les dissidents de l'Ecole prétendent que je vais anéantir les droits de leur *Alma Mater*. Messieurs, accordez vos violons. Laissons faire, cette bourrasque passera. et le ciel n'en sera que plus pur. Bonsoir ! cela ne m'empêchera pas de dormir sur mes deux oreilles. Dieu, mon ange et mon évêque m'approuvent. Je me passerai bien du reste.

*Vendredi*, 28 *mars*.—Une belle visite, cinq lettres de St-Lin à la fois. Elles sont du 9 et du 11 mars. Comment se fait-il qu'elles ne soient arrivées qu'après celles du 13 ? Peu importe, je les tiens, c'est le principal.

“ Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous ? ” disait Notre Seigneur à ses apôtres. Quoi ! votre foi en ma fidélité n'est pas plus forte. Quand, pendant deux mois, j'ai écrit tous les jours sans en manquer un seul, s'il arrive que la poste italienne soit lente ( et si elle n'était pas lente, elle ne serait pas italienne ), ou que les vents retardent le bateau, ou que les neiges bloquent les trains, de suite, vous doutez ! Et moi donc

qui ai attendu des semaines sans me plaindre ! aussi mon espérance n'a pas été confondue. J'ai été payé par un déluge, une avalanche, un torrent, non, non, je veux dire une musique, un concert de paroles aimables.

Ne vous peinez pas de l'opposition que l'on peut me faire. Ce n'est pas à moi personnellement qu'on s'attaque ; du reste, serait-ce à moi, ces coups ne me font pas de mal. Le temps du martyre est passé ! Le succès m'a généralement été assez fidèle, et je n'assurerais pas que je ne suis pas sur la voie du plus grand succès de ma vie. Il faut bien recevoir, par ci, par là, quelques tapins. Ne vous affligez pas pour rien, je n'ai jamais été plus calme et plus heureux.

Oui, les oreilles me tintent quelquefois terriblement. Je croyais que c'était l'effet des cloches du *Sacré-Cœur*, qui sonnent vingt fois par jour, sur la rue voisine. J'ignorais que cela était dû à l'écho prolongé de deux timbres amis qui résonnent dans le salon de St-Lin.

Il me fait plaisir d'apprendre que maman a reçu une nombreuse visite. Je serais curieux de savoir le nombre de mots qui se sont prononcés pendant ces trois jours. C'est dommage qu'il n'y ait pas de phonographe au presbytère de St-Lin, vous me l'enverriez. Heureusement que, par compensation, il y a un *manographe*.

*Samedi, 29 mars.*—Aujourd'hui je sentais que j'avais besoin d'une longue promenade. La station du carême était à St-Jean devant la Porte Latine. Après une bonne avant-midi de travail, je pris le tramway qui me déposa à St-Jean de Latran ; là je chargeai mes jambes de me rendre à la Porte Latine par la *via Ferratella*, la *via di S. Sebastiano*, et la *via di Porta Latina.* Cette église est peu curieuse ; elle ne renferme, en fait de richesse, que 14 colonnes de marbre antique. J'y vénérai les chaînes, qui lièrent S.-Jean dans sa captivité. Tout près, je visitai la chapelle ronde où l'on prétend que se trouvait la chaudière, instrument de torture de cet évangéliste. J'arrêtai à St-Césarée, et à St-Nérée, que vous pouvez voir sur la carte

dans le voisinage. L'imagination, qui est la folle du logis, me rappelle la Nérée de Ste-Thérèse, qui faisait le chemin de la croix, en se contentant de dire, à chaque station ; " Bonjour, Jésus-Christ."

Je revins tout d'un trait, par la *via di Porta Latina,* la *via di Porta S. Sebastiano,* la *via S. Gregorio,* la *via di Coliseo* et la *via Cavour,* une heure et quart de marche. Je vous laisse à la gare, car je suppose qu'au-delà vous pouvez vous rendre à ma pension tout seuls. Pour moi, maintenant, je circule dans Rome, comme dans Montréal.

Hier je faisais une station à St-Etienne-le-rond, avant-hier à St-Marcel au Corso, (trouvez-le) églises dont je vous ai déjà parlé. Si un homme de science suivait ici mes pas, il m'appelerait barbare. Je n'ai pas encore visité un seul musée de peinture, de statues, d'antiquités. Je ne suis pas pour faire un peintre, ni un sculpteur ; et cela ne m'intéresse guère. Mais j'ai besoin de secours pour réussir dans mes entreprises difficiles ; j'ai besoin de grâces pour mener à bonne fin l'entreprise encore plus importante de mon salut ; et j'ai la confiance de trouver cela aux pieds des autels de ces pieux sanctuaires. Sans compter qu'on y trouve de quoi satisfaire sa curiosité et son amour du Beau. Souvent les musées étalent des choses que des regards quelque peu réservés n'aiment pas à rencontrer. Cependant je ne quitterai pas Rome sans y faire quelques visites. Le principal d'abord, ensuite les accessoires. Quand chaque chose est à sa place, c'est le règne de l'ordre au dehors et au dedans.

Demain je dînerai en ville. En entrant je trouvai sur ma table ce petit mot du père supérieur des Oblats : "Le P. Augier présente ses respectueux hommages à M. le Vice-Recteur de l'Université de Montréal, et le prie de vouloir bien venir demain à midi et demi partager notre dîner de communauté. Il y aura Mgr l'évêque de Nice.—Rome 29 mars 1890."

Bonsoir, madame, bonsoir, monsieur. A demain.

*Dimanche des rameaux*, 30 *Mars*.—Vous trouverez ci-inclus deux branches de buis, prises des rameaux que j'ai bénis ce matin pour les Religieuses : car il vous faut savoir que, depuis plus d'un mois, je dis la messe de communauté, à 6½ heures, le chapelain la disant à 6 h. C'est à rendre les sœurs de St-Lin jalouses.

Je dînai chez le Père Augier, frère du Provincial du Canada, qui a eu maille à partir avec le Père Paradis, en compagnie de l'évêque de Nice, Mgr Balaïn. Les oblats demeurent près de S. Pierre aux liens, dans les environs du Colisée. Je m'en revins tranquillement à travers les champs, sur les hauteurs, par la via *Sette Sale*. Il faisait chaud comme au mois de juin. C'est la température que nous avons depuis bientôt huit jours ; seulement les nuits sont assez fraîches. Je dis mon bréviaire à Sainte Praxède, où le saint sacrement est exposé. A cinq heures je rentrais pour reprendre la plume.

Nous commençons la grande semaine. Je sais que les prières ne me manqueront pas ; et vous pouvez compter que vous ne serez pas oubliés à Rome. *Christus pro nobis factus est obediens, usque ad mortem, mortem autem crucis.*

*Lundi*, 31 *mars*.—La mère supérieure du couvent de la *Presentazione* de la rue Milazzo veut aller vous faire une visite, et satisfaire la curiosité qu'elle suppose exister chez toutes les femmes, et que vous pourriez avoir de connaître leur costume, vû que je leur ai dit qu'il n'existait pas au Canada. Cependant les deux portraits entourés de dentelles que je vous envoie, ne sont pas la reproduction de ses traits, mais bien ceux d'une ancienne mère générale. Leur ample cornette a des ailes dont l'envergure égale celle de l'aigle. Le *rosaire de la Présentation* rappelle les œuvres de charité diverses qu'elles exercent ici et là. Les trois autres images représentent une sœur dans son école, une autre au chevet du malade, une autre dans l'acte de distribuer des aumônes.

J'ai passé l'après-midi chez M. Cousineau à jaser. Croyant qu'il était quatre heures, je me levai pour partir. Jugez de ma

surprise, lorsque je constatai que la pendule avait sonné six heures. Les heures tristes paraissent des jours ; les heures gaies, des minutes. Le temps au ciel passera vite, ou plutôt, comme le ciel est éternel, il durera heureux toujours ; ou plutôt pour être théologique, il n'y aura plus de temps, mais un moment immuable qui sera le bonheur.

Demain est le premier d'avril. Vous souvenez-vous de la lettre que Rosanna avait portée à la poste, courant le poisson d'avril et de la colère bleue qui s'en suivit ?

Bonsoir ! j'ai la tête lourde, et les yeux pesants. Je me sens plus envie de dormir que d'écrire. Les phrases ne se pressent pas, rien ne coule de source, ma plume n'est bonne qu'à faire des ratures. Il ne faut violenter personne, pas même le sommeil. Adieu !

*Mardi*, 1 *avril.*— Après dîner, je me rendis au *Pincio* ; et là, rafraîchi par l'ombre et les senteurs, je passai une partie de mon après-midi à regarder, à lire la gazette, à parcourir la grammaire italienne. Je n'aurais pas cru qu'un jour je reprendrais mes classes d'éléments et de syntaxe. J'en ai vu vingt pages. Avec deux leçons comme celle-ci, j'aurai fini. Tout de même je suis surpris de voir comme déjà je sais l'italien ; et en réalité j'ai eu à peine le temps de m'en occuper. Vous aurez occasion de l'apprendre, si vous vous en sentez la disposition, car j'apporte avec moi les livres nécessaires.

Sur un banc voisin, à cinquante pieds de moi, étaient assises deux vieilles dames, dont l'une était sourde comme un pot ; sa compagne devait lui parler à tue-tête dans un cornet acoustique. En sorte que je pouvais suivre leur conversation autant que je le voulais. J'appris que celle qui parlait si fort, était russe, que son mari vint à Rome en 1835, alors qu'il faisait ses études professionnelles, qu'il était médecin et qu'il est mort. Je ne voudrais pas rappeler toute cette longue conversation sur des sujets décousus : il y a plus de son que de blé ! Mais la dernière remarque que j'entendis, avant de partir, me frappa par sa vérité. " Tous nos souvenirs sont vieux, cria-t-elle ;

mais il me semble qu'en les rappelant, nous nous réjouissons. Le présent nous est triste, l'avenir nous est sombre ; il fait bon de vivre dans un passé plus agréable." J'avais envie de lui dire : Pensez au Paradis, et l'avenir vous paraîtra plus gai.

Par les escaliers je descendis sur la place du peuple, et j'allai dire mon bréviaire dans l'église de Ste Marie du peuple. Je remerciai Dieu d'avoir mis tant d'arbres, de gazon, d'étangs, de fleurs, d'ombrages, de frais à notre disposition pour nous distraire, nous recréer et nous refaire. Je viens de jouir d'un beau jardin, et il ne me coûte rien. Non, je me trompe. Il me coûte un franc par jour, pour les taxes que paie la mère Supérieure, ce qui fait que sa pension est plus cher qu'elle ne serait sans cela. Eh ! bien, alors, puisque j'ai une part de dépense dans ce jardin, j'y reviendrai encore.

Je m'étais proposé pendant la semaine sainte d'aller faire une excursion dans le sud de l'Italie, jusqu'à Naples, et peut-être jusqu'en Sicile. Mais bernique ! je suis retenu ici par le travail du mémoire que je prépare immédiatement pour l'imprimerie. Je vais retourner avec cinq ou six grands livres, qui seront la preuve que je n'ai pas passé ici mon temps à rien faire.

Je travaille beaucoup, mais modérément, je veux dire avec règle, sans surcharge. L'avant-midi, comme je n'ai qu'une tasse de café sur la conscience, est consacrée toute entière à la rédaction. J'ai la tête plus libre et le cerveau plus actif le matin. La soirée appartient aux correspondances et aux visites. La grande après-dîner se partage entre la promenade, le bréviaire et la lecture. Cependant il ne faudrait pas croire que l'Université n'y ait pas ses petites entrées. Tout en marchant, au grand air, sous le soleil du bon Dieu, il est facile de penser, de combiner, de préparer, de repasser, de résumer, de calculer, de chercher des moyens, de les disposer dans l'ordre voulu, de les revêtir d'expressions : ce qui facilite énormément le labeur du lendemain, parce qu'alors l'esprit travaille sur un terrain déjà préparé.

Il n'y a qu'un terrain qui n'ait pas besoin d'être préparé,

c'est celui de ma correspondance avec vous. Hier soir excepté, vu que je m'endormais tant, ordinairement je n'ai qu'à ouvrir le robinet, et la pensée coule avec l'encre sous la plume. Il y a un proverbe qui dit que la bouche parle de l'abondance du cœur, et c'est le cœur qui conduit sur ce papier ma parole écrite. Les mots viennent si vite que la main ne peut suffire ; et voilà pourquoi vous avez tant de misère, je suppose, à me déchiffrer. Mais c'est un peu de votre faute. Je me rappelle que vous m'avez dit que vous aimiez mieux un millier de pattes de mouches que deux pages seulement de BELLE calligraphie. Je viens de faire un pléonasme, car toute calligraphie, venant des racines grecques CALOS, beau, et GRAPHO, écrire, est toujours belle. En littérature ordinairement, le pléonasme est un défaut ; mais en amitié, c'est toujours une qualité. Ainsi donc, ma chère mère, je vous aime avec pléonasme.

---

## CHAPITRE HUITIÈME

*Mercredi*, 2 *avril.* A onze heures une bonne messagère est arrivée du Canada. Elle est partie le 19 mars.

Vous désirez des détails sur ma résidence.

" Votre couvent est-il grand ? " Un peu plus long que celui de St.-Lin. Il a quatre étages, avec plus d'espace entre les planchers. La maison est bâtie avec luxe. Les plafonds sont peints à fresque, avec des dessins de différents patrons. Au-dessus de ma tête, j'ai, suspendu en peinture, un violon avec son archet entrelacé dans les fleurs.

"Y a-t-il beaucoup de pensionnaires."

Ce couvent ne renferme pas d'élèves, les sœurs sont d'un ordre de charité. Il y a cependant quatre petites orphelines italiennes, de huit à neuf ans, dont l'une est jolie comme un ange, et qui s'appelle Angelina. De plus trois grandes orphelines de quinze à vingt ans, dont deux françaises, sont employées comme servantes. Un côté de la maison est pour les hommes pensionnaires, l'autre pour les dames ; l'escalier seul est commun. De ce temps-ci, à la table des hommes prennent leur réfection : le chapelain, jeune prêtre de trente ans, français de Paris, M. Morlot, le petit cousin de l'ancien cardinal de ce nom; le Père Mortier, dominicain que les médecins ont envoyé en Italie pour sa santé ; M. Belnoue, prêtre de Chartres, qui est à Rome depuis deux ans, celui qui, depuis quelque temps, me sert de secrétaire ; M. Oudineta, laïque, envoyé extraordinairement du Vénézuéla auprès du S. Siége ; un ecclésiastique allemand qui relève de maladie ; un prêtre en voyage M. Chaillon; un ancien militaire, qui fait soigner ses yeux M. Martilli ; et un canadien que vous connaissez bien. J'oubliais le plus gros bonnet, Mgr. Merlini Nolfi, employé de la propagande. Du côté des dames, elles sont plus nombreuses, une quinzaine environ. Je ne les connais pas toutes. Il y a une comtesse,

maussade, capricieuse, qui ressemble à Madame R... ; une maîtresse d'école qui enseigne dans la ville ; une vieille fille, impossible, qui ne peut rester nulle part ailleurs, paraît-il ; deux demoiselles Filose des Indes, riches, qui sont à Rome depuis vingt mois, âgées de 20 et 22 ans, etc.

Le quatrième étage est un hôpital dont la population change avec les semaines et avec les jours. Les sœurs françaises sont reconnues pour leur esprit d'ordre et leur fidélité à faire remplir les prescriptions médicales. Les premiers médecins de la ville, lorsqu'ils ont des cas difficiles, qui demandent un traitement suivi et exact, envoient ici leurs patients. Il ne se passe guère de jours, sans qu'il y ait quelque opération, cataracte, pierre, ulcère, tumeur, cancer. Tous ces cas sont payants, plus ou moins. A part les sœurs, la population actuelle de la maison est cinquante-deux.

" Les sœurs sont-elles nombreuses ? " Dix, toutes assez jeunes, excepté la supérieure, qui est dans la soixantaine.

" Sont-elles malignes comme à St-Lin ? " Question indiscrète. Elles sont vraiment bonnes, dévouées, attentives. Mais elles ne sont pas meilleures qu'à St-Lin.

La supérieure s'appelle la *mère supérieure*, l'assistante Sr Providence, la portière Sr Saint Marême, l'infirmière en chef, Sr Ste Anaïs, la sœur du réfectoire Sr Sainte Véronique, et les autres je ne sais comment.

" Sont-elles italiennes ou françaises ? " Toutes françaises, excepté Sr Sainte Véronique qui est moitié anglaise, moitié irlandaise. La maison mère est à Tours. D'abord cette résidence fut fondée dans le but d'y mettre trois sœurs pour avoir une procure à Rome. Puis on prit quelques pensionnaires pour aider à payer les dépenses ; puis, l'appétit venant en mangeant, on finit par étendre l'œuvre aux proportions qu'elle a maintenant. Et cette supérieure n'a pas dit son dernier mot, la gradation est ascendante ; je crois qu'elle pense à de plus grands développements. Le fait est qu'on est très bien ici.

Quant au costume des religieuses, comme j'ai lu par fil ma-

gnétique que vous aviez des curiosités sur ce couvent, dès lundi, trois jours avant la réception de votre lettre, je vous l'ai décrit, et j'ai fait en sorte que la supérieure vous envoie différentes images qui vous parlent mieux qu'une description par écrit.

Votre curiosité est sans doute satisfaite !

*Jeudi*, 3 *avril*. — A 4¾ heures, j'étais à St-Jean de Latran pour assister à Ténèbres, et entendre chanter les lamentations. Il y avait foule, pas pour emplir l'église, mais pour empêcher d'approcher du chœur. C'était beau. Plaintes tendres, cris douloureux, gémissements tristes, psalmodies bruyantes, accords puissants, voix sonores, sopranos argentins, vibrations claires et limpides, harmonies déliées, mélodies, symphonies, frémissements et soupirs, c'était l'écho de la douleur qui se promenait sous les voûtes, dans les nefs, à travers les arcades.

C'était beau, cependant je préfère notre semaine sainte. Ici trop de curieux. La piété est dérangée par ce va-et-vient, par ce chuchottement continuel. Pas de chaises, pas de bancs pour s'asseoir ; la jambe se fatigue, et la prière aussi. Il n'y a pas ce silence, ce recueillement, cet ordre, et ce respect attentif qui règne dans nos églises. Vive Saint-Lin !

Je viens de recevoir une invitation : " M. Palin d'Abonville, supérieur du collège canadien, invite M. le Vice-Recteur de l'Université Laval à Montréal, à dîner à 12½ heures, le jour de Pâques, et lui offre ses sincères souhaits de joyeuse fête pascale."

Ne voilà-t-il pas que le sommeil vient encore appesantir mes paupières, mes pensées et ma plume ! Notre Père etc, Je vous salue, Marie, etc, Bonsoir ! Et dormons dans le Seigneur, le Seigneur qui nous est si bon.

*Vendredi* 4 *avril*.—J'ai mal à la tête. Première indisposition depuis un mois. Bien que mes mémoires pressent, je n'ai rien fait aujourd'hui, il faut bien ménager cette pauvre bête. A dix heures, je suis allé à Ste Croix de Jérusalem, et

après le chant de la passion, je m'en suis revenu de suite. Cette après-midi, ayant écrit une lettre à Monseigneur l'archevêque de Montréal, puis une autre à M. C..., je suis sorti au grand air avec M. Belnoue, petits pas. Ce soir je vais prendre de la magnésie, et demain matin une médecine. Voyez comme je suis raisonnable ! Et ce qu'il y a de commode, étant dans une pension qui est à la fois un hôpital, je n'ai pas loin à courir pour trouver des infirmières.

*Samedi saint 5 avril.* — Médecine, bile, et à 4 heures visite à l'église des Arméniens, où l'on disait la messe, voilà ma journée. Oui, oui, la messe à quatre heures de l'après-midi ; et il en est de même chez les Grecs. Et pourquoi pas, nous la disons bien à minuit, à Noël. Et notre Seigneur l'a bien dite à 6 heures du soir, lors de la sainte cène. Il est beau de voir comme l'Eglise romaine, avec ses idées et ses pratiques si larges, admet dans son sein tous les rites et toutes les coutumes légitimes. C'est pourquoi je regretterai toujours nos cantiques durant la messe.

Pendant que je rejetais ma *bile*, j'apprenais que la Législature avait rejeté le *bill* de l'Ecole. Pauvre *Bill*, renvoyé de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate, à chaque place déchiré, blessé, enfin le voilà mort ! *Requiescat in pace !* Je ne suis pour rien dans sa naissance, dans son existence mouvementée et dans son trépas. A son occasion, tout ce que je voulais savoir, je l'ai su. 1o. Peut-on admettre l'Ecole dans l'université avec sa charte dûment amendée ? On m'a répondu *oui*. 2o.—Pour éviter les frottements, je désirerais que l'arrangement fut fait par les évêques de la province ecclésiastique de Montréal, quitte à être soumis ensuite au Conseil Universitaire. Réponse ; *c'est bien*. De plus en favorisant les démarches du Dr Desjardins, j'ai fait preuve d'un bon vouloir dont on devra bon gré mal gré, me tenir compte.

Quant au bill, il avait subi tant de transformations qu'il m'était impossible à cette distance de m'intéresser ou à sa vie ou à sa mort. Je l'ai remis entre les mains du bon Dieu, et je ne doute pas que Dieu, ait fait pour le mieux. Dieu, voyez-vous,

en connait plus long que nous autres. Si jamais on prépare un nouveau bill, je serai de retour, et je suis *ferré*, envers et contre tous, pour le surveiller. Voulez-vous connaître au juste quels sont mes sentiments sur la question ? Lisez le brouillon d'une lettre au cardinal Simeoni que je viens de préparer, et que je remettrai demain. Le bon Dieu est bon, et il sait tout faire tourner à sa gloire, même les mauvaises dispositions des hommes ; à plus forte raison leurs sottises non coupables, et leurs vues courtes et innocentes. Saints innocents, priez pour nous. Vous aussi, mère, priez pour moi !

Cette opposition acharnée, sans mesure, ne détériore en rien notre position première. Elle sépare l'alliage de l'or pur. Elle force les mécontents de toute nuance de montrer au grand jour leurs motifs trop souvent inavouables, les limaçons à sortir leurs cornes et les ânes leurs oreilles. Elle me donne l'occasion d'être généreux, et de faire appel à tous les hommes modérés. Réellement serais-je assez sot que de m'en plaindre ? Si elle n'existait pas, ce serait peut-être un malheur. Car j'ai la prétention de bâtir, non pour un an, mais pour des siècles. Pour cela, il faut la discussion. Les autres la font, je n'ai qu'à tirer les conclusions.

*Dimanche*, 6 *avril*. — Pâques ! bonnes Pâques ! Joyeuses Pâques ! et je sais que mon souhait est accompli. Je sais que Jésus est avec vous, qu'il habite dans votre cœur et qu'il est le lien le plus fort qui nous unisse, intensifiant l'amour filial et maternel, doublant l'affection fraternelle ; car vos attentions, monsieur, vous donnent des droits réels au nom de frère.

Je suis bien. Cependant, comme j'ai pris des remèdes ces jours derniers, je ne veux pas exposer ma convalescence aux longs offices du jour ; et je me suis contenté de ma messe de ce matin, suppléant dans la retraite de mon cœur au grand déploiement des cérémonies de l'église par une attention spéciale à la voix de Jésus ressuscité, par un redoublement de promesses ardentes et d'amour, hélas ! trop souvent stérile, mais sincère.

Il y a cinq ans, Pâques se trouvait le cinq avril ; cette année il tombe le six. J'étais alors à Rome, en visite, suivant les offices de la semaine sainte ; aujourd'hui j'y suis en affaire. Que de changements depuis ce temps-là : la prison des femmes, l'île Bizard, St-Lin, l'Université. Que d'amis sont partis, entr'autres un père, le meilleur des pères. Dans cinq ans, où serons-nous ? Quelles surprises nous réserve ce laps de temps ? Dans cinq ans, je toucherai à la cinquantaine. Que la vie passe vite, c'est un passage, Pâques veut dire passage aussi. Passons droit, et arrivons juste à notre fin dernière, Dieu.

A midi, j'allai dîner au collège canadien, où je rencontrai Mgr de Pau et le marquis de Maupes. Un jeune prêtre de Québec venait de chanter sa première messe ; nous le fêtons en petit comité dans la chambre de M. Cousineau. J'allai porter ma lettre au cardinal Simeoni. Je dis mon bréviaire à St-Nicholas. Et je m'empressai de rentrer, mon instinct me disait que des lettres agréables m'attendaient ici ; j'avais vu arriver la malle anglaise à midi au collège canadien.

Vous me demandez des nouvelles de *mon* bill. D'abord ce n'est pas mon bill, il faut dire *leur* bill. Quand je présenterai un bill, si jamais la chose arrive, je serai là à Québec, et il passera comme mes bills passent ici. Je ne dis pas cela par orgueil, ni confiance personnelle. Mais, ayant en main une œuvre de conciliation, je ne demande jamais rien de litigieux ; et mes propositions sont si modérées que les hommes de bonne volonté ne peuvent se refuser d'y obtempérer.

Encore un mot du bill pour répondre à vos questions. Je sais qu'il avait subi bien des modifications, je n'en connais pas exactement la teneur. Je suis trop loin des lieux, des personnes, de la scène des événements pour me former une idée exacte de la chose. Est-ce mieux, qu'il soit rejeté ? Est-ce plus mal ? Pour moi, j'avais entrepris trois choses. La première, témoigner de ma bonne volonté personnelle d'étendre les concessions pour l'amour de l'union, le plus loin possible, en allant jusqu'à favoriser les demandes de M. Desjardins. Je l'avais promis, je l'ai fait, nous avons été écoutés ici. — La deuxième, je voulais

savoir si on pouvait recevoir l'Ecole dans l'Université, en supposant qu'Elle réussit à faire amender sa Charte, pourvu que les droits universitaires fussent respectés. On m'a répondu que oui. — La troisième, de laisser aux évêques de la Province ecclésiastique de Montréal le soin de débattre avec l'Ecole les détails de l'arrangement, n'ayant plus qu'à les soumettre au Conseil Universitaire, quand il serait tout faits, arrêtés. On a donné une réponse favorable. C'est là sur ce sujet, toute ma mission. Et j'ai obtenu que le cardinal, non-seulement en écrivit privément aux évêques, mais encore fit connaître les désirs de Rome publiquement. Quant à faire amender la charte, c'est l'affaire de l'Ecole ; je n'ai à traiter avec elle sur ce terrain que quand elle aura réussi. Jusque-là notre première union subsiste. Dans la surexcitation actuelle des esprits, il est peut-être mieux que le bill soit remis. Je dis cela à tout hasard. On paraît avoir perdu la boussole. D'ici à l'automne, l'effervescence va se calmer ; je vais apporter une base solide, des principes clairs. Qui sait ? Enfin, il n'en arrivera toujours que ce que Dieu voudra. Je n'en reste pas moins dans la conviction que la modération finira par l'emporter ; et que les gens de bonne volonté finiront aussi par se rencontrer sur un terrain commun.

Au revoir. Continuez de prier pour moi, qui suis avec sincérité.........

*Lundi*, 7 *avril*. — Il y a trois jours il est arrivé ici deux sœurs franciscaines du Minnesota. Je viens de leur parler. Jugez de ma surprise. Une est canadienne, née à St-Barthélemy, éduquée au couvent de Ste-Elisabeth, ayant enseigné au couvent de Laprairie, sous sœur Victoire, la fille de M. Pauzé, ayant demeuré à Montréal au coin de la rue Notre-Dame et de la Place Jacques-Cartier ; qui a une sœur religieuse à St-Jean de Dieu, qui a connu M. Tranchemontagne, M. Moreau, et qui était novice à la Providence du temps que M. Perreault et M. Kavanagh en étaient chapelains. Jugez si nous avons parlé du pays.

Fini le mémoire sur les comptes ! Il ne me reste plus qu'à

le repasser. Cela prendra la journée de demain, et après demain probablement je pourrai le confier à l'imprimeur. Il a trente pages *fool's scap*, sans compter une vingtaine de pages en pièces justificatives. Je le refais pour la quatrième fois. 1ère, premier jet, quand les idées sont en ébullition ; 2ième, choix et ordre des matières que l'on revêt d'une première rédaction ; 3ième, rédaction plus soignée pour le communiquer à un ami ; 4ième, rédaction définitive. Pourquoi tant de soins ? Il s'agit, en se défendant, de porter quelques accusations, il faut le faire avec mesure et charité. Il y a discussions de chiffres. La précision mathématique est de rigueur. Ce mémoire ira chez tous les cardinaux de la Propagande, chez tous les évêques du Canada. Il sera discuté, combattu, contredit. Devant une telle responsabilité, une semblable perspective, ai-je tort de prendre mes précautions et de travailler lentement ?

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse, et le repolissez.

Après celui-ci, je mettrai la dernière main au mémoire sur les *Ressources ;* déjà il a eu sa troisième rédaction, cinquante pages avec les documents. J'ai un premier mémoire complètement fini, avec réponse donnée ; il s'imprimera tout de même pour être passé aux évêques ; car la congrégation n'en a plus besoin, la question est décidée ; ce mémoire peut s'appeler de l'*Ecole de Médecine.* Il en reste encore deux autres grandement avancés, le premier, c'est-à-dire le quatrième, qui peut s'appeler du *pouvoir des évêques*, et le second, c'est-à-dire le cinquième, *des transactions du Vice-Recteur.* Il faut que tout cela s'imprime. Un bon jour je vous donnerai toutes ces pages à lire. Il y aura de quoi vous endormir cent fois. Je m'endors moi-même terriblement. Pas étonnant alors si cette énumération est soporifique. N'allez pas dire : mais cet ouvrage va le retenir jusqu'au mois de septembre ! Les trois quarts du travail sont faits. Quand on n'a plus qu'à imprimer, ce n'est pas de valeur. — Bon soir.

*Mercredi, 9 avril.* — Je vous écris de la chambre de M. Cousineau. M. Cousineau est allé chanter quelque part, dans un couvent. Comment employer mon loisir mieux qu'en vous écrivant.

Quand je suis arrivé à Rome, j'ai dit : " il faut que j'apporte des reliques, j'en veux au moins une centaine ". On s'est mis à rire de moi. " Si vous en obtenez dix, vous pouvez être content, on est devenu très difficile sur ce sujet. Ta, ta, ta ! Vous ne connaissez pas ce que c'est qu'un canadien, qui a la tête dure. Je vous dis que j'arriverai à mon cent. "

J'étais décidé à remuer ciel et terre, sans faire de bruit. Je dis que je passerais de place en place le mercredi de Pâques pour faire ma collecte, employant plus de douceur que d'instances pressantes. Or j'arrive de ma cueillette. Imaginez que je dépose précieusement au fond de ma valise 80 reliques bien comptées, sans parler des 7, que je donne à M. Cousineau.

En tête se trouve St-Lin, accompagné de cinq apôtres : Pierre, André, Jacques-le-mineur, Mathieu et Barthélemy. Une partie du ciel y passe : SS. Joseph, Jean Baptiste, Charles Borromée, François de Sales, Philippe de Néri, François Xavier, Ignace, Jean Chrysostome, Basile-le-grand, Grégoire-le-grand, Denys l'Aréopagite, Léonard de Port-Maurice, Bonaventure, Cécile, Pudentienne, Laurent, Valérien, Jean Népomucène, Paul de la croix, Hélène, Thomas d'Aquin, Camille de Lellis, Joseph de Cupertino, Fabien, Polycarpe, Françoise romaine, Boniface, Bibiane, Barbe, Sylvestre, Sabine, Emérentienne, Ursule, Apolline, Eugénie, Valentin, manteau de Ste-Anne, de St-Joseph, de la Ste-Vierge. Enfin il serait trop long d'énumérer, puisque j'en ai 80, plus cinq que j'avais déjà, 85. Il pourrait bien se faire que je m'en procurerais encore une trentaine. Vous voyez d'ici la belle richesse que nous pourrons déployer en certains jours. Ces reliques sont toutes cachetées, scellées et authentiques. Nous ferons faire de grands reliquaires, disons par exemple, un pour St-Lin, un pour les Apôtres, un pour les femmes pieuses comme sainte Anne, Françoise romaine, un pour les petites vierges comme Cécile, Emérentienne,

Pudentienne, un pour les papes, un pour les martyrs.... enfin je suis comme Perrette, je les ai déjà, mes reliquaires. Je vais tâcher que, chemin faisant le lait ne tombe pas par terre. Dans tous les cas, bien peu d'églises auront autant de saints dans leur trésor. La plupart de ces reliques sont *ex ossibus.* Dans vos annonces, si la chose peut venir naturellement, et vous êtes capable de faire venir la *nature* de la chose, dites-le, s'il vous plaît, aux paroissiens.

J'oubliais, dans ce calcul, les trois reliques que je me suis procuré à St Philippe de Néri *(chiesa nuova).* Dans quelques jours, je ferai une nouvelle cueillette.

*Jeudi,* 10 *avril.*—Comme je descendais au dîner, une lettre de St. Lin. Je n'avais pas le temps de la lire à tête reposée, j'allai manger le soupe. Après-dîner j'avais un rendez-vous avec un homme important que je ne voulais pas faire attendre. Je mis le précieux dépôt dans ma poche, et partis. L'entrevue finie, il me fallait aller à la Banque, sur la rue des Condotti, de suite afin de ne pas laisser passer l'heure du bureau. Car de l'argent, il m'en faut ; je dépense à peu près cent piastres par mois. Et ce mois-ci, à cause de l'impression de mes mémoires, absorbera bien deux-cents piastres ; tout cela, avec les dépenses de ma maison à St-Lin, en vérité j'ai besoin d'une banque bien foncée. Tout de même, ma chère mère, ne craignez rien, je suis au-dessus de mes affaires. De chez M. Alexandro Spada, je passai à la rue voisine, Frattina, pour acheter du papier ; j'en fais une consommation considérable ; et je me procurai de belles grandes enveloppes, dont je vous envoie un échantillon aujourd'hui. Mais enfin, il faut lire cette lettre, il faut lire cette lettre, il est trois heures. Je me réfugie dans l'église la plus voisine que je trouve ouverte, la chapelle des Pères du S. Sacrement sur la place S. Claude. Mais le Saint Sacrement est exposé, il faut bien commencer par lui. Et retiré dans un petit coin, ayant déposé mon paquet et mon parapluie sur une chaise, je récitai Breviaire. Puis sous le regard de

Jésus, je lus la lettre du 26 mars. Voyez si on prend des précautions pour ne pas gâter son repas intellectuel, pour ne pas nuire à la digestion mentale, et pour pouvoir déguster les gâteaux littéraires, qui nous arrivent de si loin, encore tout chauds de vérité et de sentiment.

*Vendredi*, 11 *avril.*— Les bonnes choses se pressent et se suivent. Encore une lettre de vous, mère, et une de M. Payette. Le vôtre est du 25, c'est-à-dire qu'elle m'arrive après celle du 26 ; peu importe, pourvu qu'elle arrive. Je crois avoir reçu toutes vos lettres. La poste sait bien qu'elles me sont agréables. elle n'en a pas de doute, elle. Dans tous les cas j'en suis, de votre plume, à la cent-soixantième page. De ce train là, au retour, j'aurai un joli petit volume, émaillé de mille choses pas pareilles, mais toutes aussi plaisantes les unes que les autres. — J'arrive du Crédit-Foncier italien, où j'ai retiré deux-cents piastres. J'avais oublié de vous dire hier que M. Alexandro Spada est tombé en déconfiture ; cela ne me regarde pas. Mon argent est sur la Banque d'Epargne de Montréal, et tant que celle-là ne fera pas banqueroute, je suis bon. M. Spada demeure, 21 rue des Condotti. J'arrive, la porte était fermée. Oh ! "C'est peut-être numéro 31, j'aurais oublié." Le numéro 31 est une vendeuse de fruits. " Ah ! alors c'est 41." 41 est un patissier. " Serait-ce 51." Je m'y rends. Il n'y a pas de numéro 51. Je reviens à ma première idée, c'est toujours la meilleure. J'étais à examiner les lieux lorsqu'un Monsieur se présente : " Que cherchez-vous ?. — M. Spada. Est-ce vous ?.— Non, grand Dieu, et je ne le voudrais pas. Il est tombé en *bredandouille.*" Dorénavant je tirerai sur le Crédit Foncier français.

A vous maintenant, mon cher ami. Pour les paiements de la Brasserie, vous avez fait justement ce qu'il fallait faire, ce que devait faire un homme d'affaire. Voilà bien du *faire*. Non-seulement la fabrique ne perd pas une piastre et quelques centins, elle est gagnante, peut être d'une dizaine de piastres, sans compter que : un je tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Puisque Jocrisse a eu un si grand succès, comme il n'y a eu que peu de monde aux jours gras, à ceux de la tempête, vous pourriez peut-être, avant que l'on défasse la chapelle, lui donner une chance nouvelle, supposé que le cœur vous en dise. Et les *tapis* pourraient en profiter. Dans tous les cas, des, pauvres gens, comme nous, pourront fort bien s'en passer pour quelque temps. Si cependant on veut les donner, laissez faire, même poussez à la roue. Ils ne feront pas de tort au chemin de la croix. Enfin voyez, et faites pour le mieux. Quand même il resterait un petit surplus, je ne voudrais pas l'engager avant de rendre les comptes. Puis nous avons encore des dépenses à faire pour les clotûres et le devant de l'église ; la consécration fera aussi une brèche à nos fonds. De plus, si la paroisse doit payer les *débentures*, le chemin de la croix pourrait fort bien retomber en grande partie sur le coffre de la fabrique. La prudence est la mère de la sûreté.

Non, il n'est pas parlé de l'Ecole dans la constitution *Jam dudum*, mais l'Ecole a compris qu'il était de son intérêt de profiter des avantages qu'offrait le décret romain ; sinon, à la longue, elle pourrait bien souffrir grandement de son opposition à l'Université. Tout va pour le mieux, autant que le mieux peut exister dans les vagues mouvantes d'une mer soulevée par une longue tempête.

Quant au grain de la dîme, il se vendra peut-être mieux au mois de mai. Consultez la mère, elle a coutume de s'y entendre là-dessus. Dans la société qu'elle a mené pendant quarante ans avec M. Brunet, son avis finissait toujours par prévaloir. Puis faites pour le mieux et vous n'aurez pas de reproches.

Il paraît que la sainte table est assiégée. C'est bien, ancrez le rosaire. Préparez l'établissement, ou le rétablissement de l'adoration perpétuelle. Voyez dans les papiers, il me semble qu'il y a des documents qui se rapportent à cette dévotion. Il faut en venir à l'adoration vraiment perpétuelle, tout doucement, persévéramment. Avec Jésus et Marie, Jésus à l'église, Marie dans les familles, la paroisse sera bien gardée. Si à cela, vous ajoutez la communion fréquente, on fera des saints. Invitez,

pressez les enfants à communier souvent. Je vois avec plaisir que sur ce sujet, votre doctrine est vraiment catholique, vraiment romaine. Pour les personnes pieuses, moins de confessions, plus de communions.

Vous ne sauriez croire le travail que je fais ici; M. Belnoue, prêtre français qui me sert de secrétaire, ne cesse de copier. Je vais retourner avec une liasse de mémoires imprimés. Je suis mieux pour les faire ici qu'au Canada; je suis plus tranquille, sans compter qu'au besoin je puis tâter l'opinion de la congrégation. Ces impressions prolongent mon séjour. Je ne suis pas inquiet sur St-Lin. Merci de m'ôter une épine du pied. "Qu'un ami est une douce chose!" Ici tout va *smoothly and good.* Le travail se fait calme, souterrain, sans bruit, modéré, mais je crois efficace, radical et profond. Pas un mot à qui que ce soit, du moins pour le présent. Une nouvelle de cette sorte est comme une étincelle dans les broussailles. Ma santé est bonne. Le temps est beau, le ciel pur, et le cœur content. Autant qu'il est en vous, faites en sorte que la mère se distraie et se dissipe.

Votre lettre du 31 mars, partie de St-Lin le premier d'avril à 6 heures et quarante minutes, est arrivée à Rome hier soir, 11 du courant, à 11 heures et vingt minutes, ayant fait le trajet en 10 jours et 17 heures: il n'est guère possible d'aller plus vite. Eh! oui, St Lin est un faubourg de Rome.

Vous avez bien fait de taper fort sur la gueuse. Faites attention de ne pas vous compromettre légalement, puis frappez dur et ferme. Toute la population sera avec vous. C'est une de ces occasions où le scandale fait du bien pour inspirer une sainte horreur. Il est nécessaire que le scandale arrive......

Merci pour les petites nouvelles que vous me donnez de ceci, de cela. Vous ne sauriez croire comme ces choses intéressent à distance. Je tâcherai de lui écrire cette semaine. Voici le mois de mai qui arrive. Encore une corvée d'instructions: Pauvre M. Cabana! il s'en souviendra de St Lin. J'entends d'ici sa voix douce et sonore. Il n'y en a pas beaucoup à Rome qui soient mieux *timbrées.*

*Samedi*, 12 *avri.* — J'ai dîné à midi chez M. Captier. L'autre soir, en revenant de chez un Cardinal, je passais par des rues détournées. Tout était silencieux aux environs. La lune de sa lumière pâle et forte, effaçait presque les clartés jaunes des réverbères ; un bruit confus montait du centre de la ville : c'était mystérieux.

Mon imagination errait à l'aventure, se reportait sur le passé retombait sur le présent ; et je me demandais si je n'étais pas le jouet d'un rêve.

Quoi ! me disais-je, est-ce bien moi qui suis chargé de régler la question la plus sérieuse qui intéresse notre pays ? qui discute gravement avec ces têtes de la catholicité des intérêts de l'avenir religieux du Canada ? qui voit mes idées reçues avec faveur, examinées et acceptées. O ironie des événements humains ! Où êtes-vous, grands hommes qui vous croyez quelque chose ? Venez voir, un enfant a pris votre place.

Je le sens, j'ai l'esprit plus jeune, j'ai le cœur plus adolescent que jamais, ne pensant qu'à me laisser vivre doucement, et ne pouvant voir que le beau côté des choses, incapable de soucis, rebelle aux inquiétudes, qu'un rien rend heureux, et qu'une lettre venue de St-Lin, avec ses parfums d'amour maternel, fait déborder de contentement. J'en éprouvais de moins vives émotions au temps du collège ; me voici donc revenu à l'âge de quinze ans.

Je remonte au Manitoba, chez les Métis, dans les forêts, chez les Sauvages, et me voilà arrivé aux jours de Ste-Geneviève, à la côte St-Jean, prés du ruisseau où Grégoire naviguait en cuvette, et où nous prenions, avec des épingles pour hameçons, de gros poissons longs comme le petit doigt.

Je m'embarque avec vous, ma chère mère, dans une grosse charette, à une heure après minuit ; et nous partons le pas pour ne pas casser les œufs. Il faisait froid, je grelottais sous mon capot d'hiver, je m'endormais. Mais un coup de coude me réveillait quand nous arrivions à la grosse côte de la montée de la Pointe Claire. Je faisais boire le cheval à la rivière en passant à la grande anse. Nous montions la côte à Languedoc,

et sur les côteaux, le soleil venait nous réchauffer de ses premiers rayons. L'avant-midi se passait sur le marché Ste-Anne, à vendre notre beurre, nos choux, nos œufs, nos concombres et nos oignons. Certes, alors, je ne pensais guère qu'un jour j'irais frapper à la porte de la Propagande.

Vous rappelez-vous de cette après-midi si chaude, de ces chemins si poussièreux, quand vous perdîtes, dans le village St-Laurent, votre collerette, qui coûtait une piastre, *sans la frange* ? Je ne voulais pas aller de porte en porte et dire : " Or, ça, vous autres, avez vous trouvé la collerette à Maman ? " C'était alors le bon temps. Nous mangions, chacun, nos douze concombres par jour, et notre panier de cerises.

Mais ne nous plaignons pas. A chaque jour sa peine ; à chaque jour sa joie. Vous communiez tous les matins ; et de mon côté, je parcours, en pèlerin, les sanctuaires de Rome. Il y en a de plus malheureux que nous sous la calotte des cieux.

*Dimanche*, 13 *avril*. — Un ami m'écrivait : " Mon cher monsieur, j'ai pu causer hier longuement avec Mgr X. L'excellent prélat va s'absenter de Rome pour un peu de temps. Il serait bon que vous le voyiez avant son départ, et s'il est possible aujourd'hui même. Vous le trouverez chez lui vers les cinq heures de l'après-midi. Auriez-vous la bonté de passer ici de 1½ à 2 heures. Je vous mettrais au courant de la situation actuelle qu'il vous importe de connaître, avant de mettre la dernière main à votre mémoire. Il n'est pas inutile que vous soyiez informé de tout avant de vous rendre à la Propagande. Votre bien dévoué serviteur......"

Je passai chez le Monsieur, je me mis au *diapason* de la circonstance comme dirait un musicien ; en sorte que je n'étais pas exposé à chanter une fausse note. Par la forme de la lettre, l'exactitude précise de l'heure indiquée, je me doutais bien que j'étais attendu, mais je fis semblant de me présenter de moi-même.

J'ai été chez Mgr X. un peu plus d'une heure et demi. Je puis dire que ma grosse affaire est virtuellement réglée. Je

connais à ne pas m'y tromper, quel en sera le résultat. Seulement il faut maintenant que tout passe par les formes ordinaires de la procédure. Je puis, dorénavant presser l'impression de mes mémoires, certain de ne pas mettre le pied sur les verres. J'ai ce que je voulais. Pas un mot de ceci maintenant. Seulement un mot, deux mots, cent mots de remerciement au Bon Dieu. *Alleluia !* Le travail n'est pas fini ; mais quand on sait où l'on va et qu'on sait que le succès doit couronner les efforts, il n'est pas pénible de travailler. Encore une fois, *Deo gratias.*

A Monsieur Ubald Ethier : — J'ai reçu votre lettre en date du...... Vous avez oublié la date. Il est singulier qu'on ne puisse trouver cette convention...... Elle est consignée dans un grand cahier, où sont copiés nombre de lettres, mémoires et documents se rapportant à l'Université. Voyez vers la page 150. Heureusement que je la sais par cœur, mais, tout de même, j'aimerais bien à en avoir le texte. Aussitôt après réception de cette lettre, copiez et envoyez. Il pourra encore me servir peut-être, sinon comme avancé, du moins comme pièce justificative.

Ne m'attendez point avant la fin de juin. On me dit que Mgr Fabre ne m'attend qu'au mois d'août. J'en suis heureux, cela me donne de la marge. Monseigneur qui a déjà eu affaire souvent aux congrégations romaines, sait fort bien que quand les choses vont le plus vite, pour des Américains, elles vont encore lentement. Nous avons un temps du mois de mai au Canada.

Faîtes tout pour être agréable à M. Archambeault et à Monseigneur l'Archevêque de Montréal. Vous avez entre les mains une belle carte d'avenir. Jouez-la comme il faut. Toutes sortes de nouvelles me trouvent calme. Car je sais où nous allons : la modération et la justice finiront par triompher infailliblement. Ça va bien. Avec sincérité......

*Lundi*, 14 *avril*. — Journée bien calme. J'ai flâné un peu, la tête appuyée sur le dossier de mon fauteuil, et les pieds

étendus sur une chaise, me laissant aller à une douce somnolence d'idées. J'ai voulu laisser reposer mon système nerveux, ébranlé par la tension d'hier, épuisé par l'excès d'activité mentale, agité par la diversité des chocs intérieurs. Tout est rentré dans le calme, petit à petit, et ce soir je me sens dans mon état normal. Je bénis Dieu de m'avoir fait passer, sain et sauf, à travers l'épreuve suprême de ma mission, et d'avoir mis les gros atouts dans mon jeu. Je dois voir sous peu le cardinal Z. ; mais je n'ai pas voulu le rencontrer ce soir afin de ne pas fatiguer ce pauvre cerveau. Je suis d'avis qu'il faut soigner son âme comme son corps, si l'on ne veut pas qu'elle s'épuise, qu'elle devienne maigre de conceptions et dispeptique de sentiments.

Je n'ai fait aucune visite d'église ; car la curiosité fatigue les hommes au moins. J'ai dit mon office ici dans la petite chapelle, qui est bien modeste, mais bien pieuse. Pour prendre l'air, j'ai été à pied à l'imprimerie, voir comment avançait l'impression de mon mémoire. Et de retour, pour ne pas m'ennuyer, j'ai écrit une lettre à Monseigneur Fabre, une autre à M. Colin, une autre au juge Jetté, une autre à M. Chauveau, fils, dont le père est mort dernièrement, et je termine par une page à votre adresse, ce qui m'est un soulagement.

Le souper ici est à sept heures. J'y ai renoncé, c'est trop tard, mon sommeil en devenait pénible. Je soupe seul à six heures, avec deux œufs, du beurre et du thé. C'est à se croire à St-Lin.

Que je me sens bien ce soir ! que je vais bien dormir ! Je n'ai vu personne aujourd'hui, et cependant je n'ai pas été seul. Je sentais Dieu avec moi, il me semblait qu'il prenait plaisir à me voir faire la paresse. Je lui offrais mon repos comme une prière ; il faut avouer que c'est une prière facile. Cependant l'ouvrage marche ; les protes composent, et M. Belnoue copie comme un brave. Il gagne des sommes assez rondes chaque semaine. L'argent ne vaut que par le plaisir qu'il donne ou les services qu'il rend, ou les bonnes œuvres qu'il fait. A part cela, c'est un meuble inutile, qui engendre des inquiétudes à tous, et qui en perd plusieurs.— Assez philosopher ! Dormons. *Buona sera.*

## CHAPITRE NEUVIÈME

### DU 15 AU 28 AVRIL

*Mardi*, 15 *avril.* — Je travaillai cet avant-midi comme on travaille après une journée de repos. Puis comme je connais maintenant clairement le joint où il faut frapper, tout coup porte.

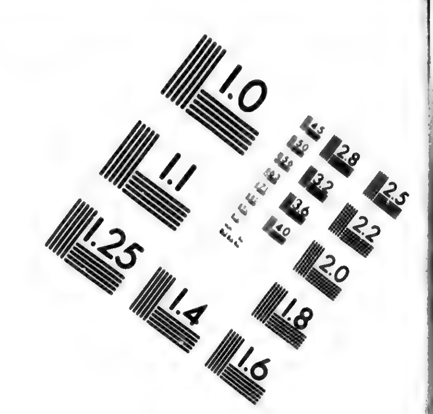
Après dîner, je me rendis à Ste-Marie-des-Anges sur la place des Thermes, dans cette belle église aux beaux tableaux sous une belle lumière. J'étais seul, j'y récitai mon office en me promenant dans la grande nef, au bruit de mes pas, me mirant dans le pavé de marbre sur lequel j'allais et venais. De temps en temps, il entrait un visiteur ; alors je serrais un peu le long du mur ; puis quand il était parti, je reprenais possession de l'église à moi seul. Il me faisait du bien de ne sentir pour compagnon près de moi que Jésus.

Je vins lire la *Voce*, dans un petit jardin public qu'il y a sur la place même des Thermes. Je m'amusai à regarder longtemps quatre petits garçons qui jouaient aux billes. Cela me rappelait mes dix ans. Ils agissaient, allaient, venaient, sautaient tout comme des petits canadiens : même excitation, mêmes tours, mêmes ruses, mêmes privilèges d'une palme pour approcher l'ennemi ou le but. Vraiement les règles du jeu de billes sont l'objet d'un code international ; ou bien tous les petits garçons du monde entier obéissent au même instinct, comme le font dans tous les pays les chats et les abeilles qui grafignent et qui piquent.

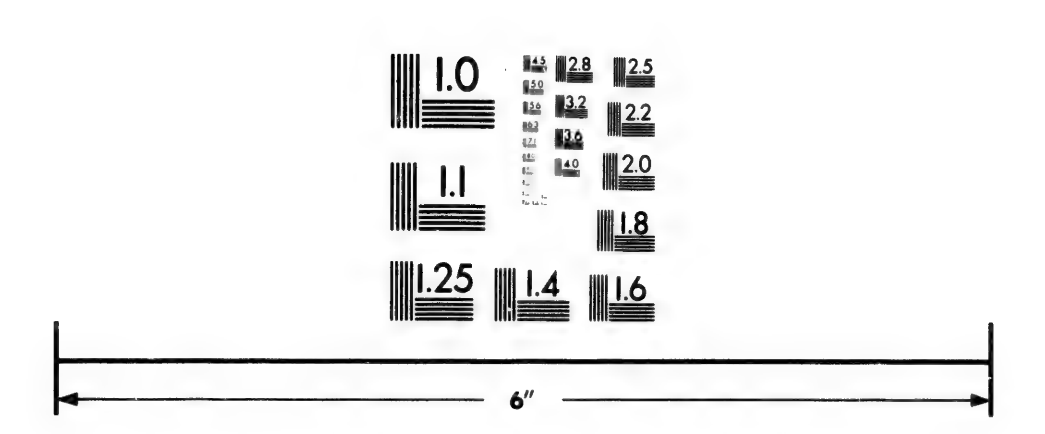
A sept heures, j'entrais chez le cardinal Z... pour en sortir à 8 heures. Les affaires continuent à avoir bonne mine. Comme l'homme de Lafontaine, dans la fable du " Gland et de la Citrouille " je suis tout surpris d'avoir tant d'esprit :

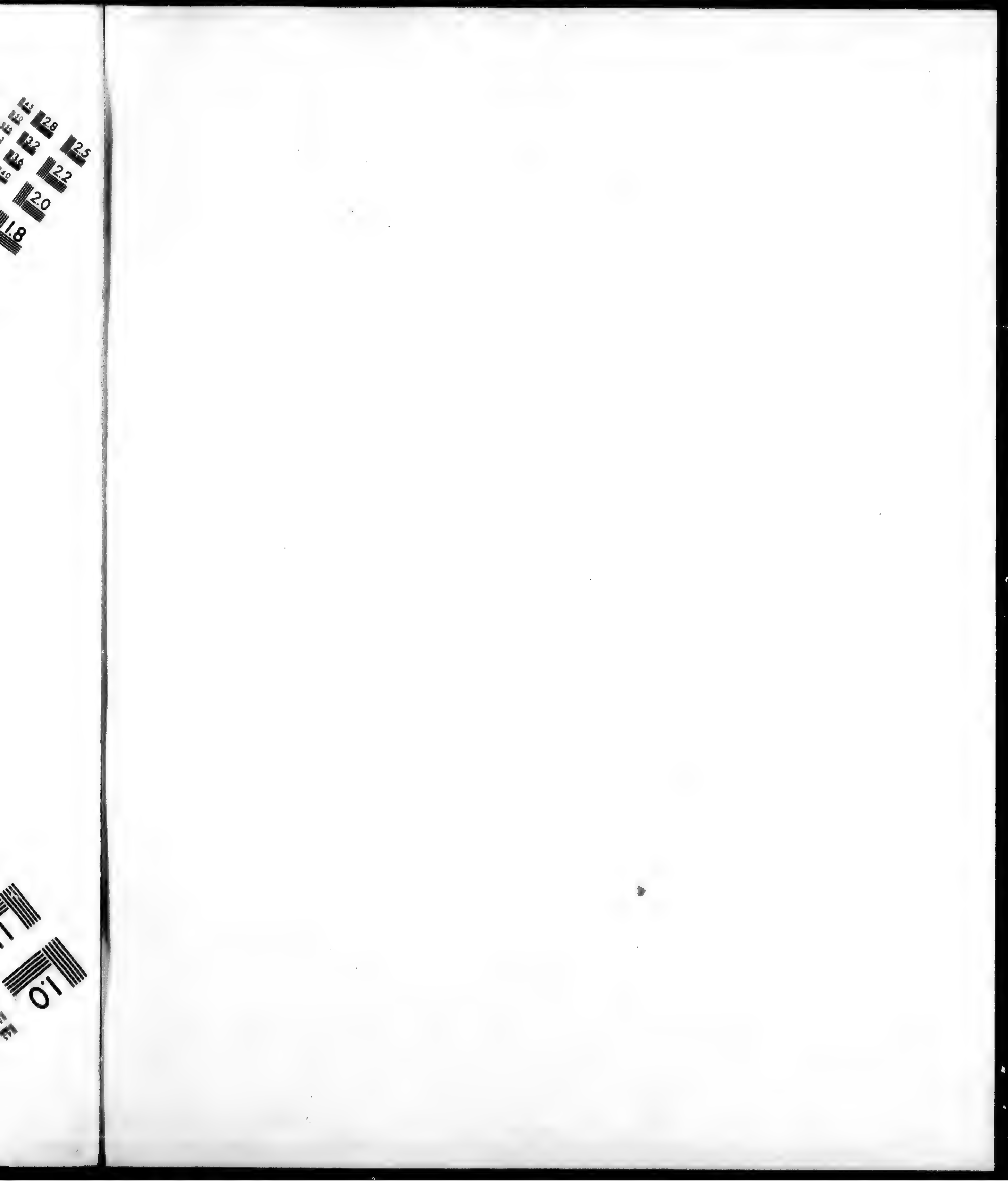
On ne dort pas, dit-il, quand on a tant d'esprit ;
Sous un chêne aussitôt il va prendre un somme.
Un gland tombe ; le nez du dormeur en pâtit, etc.

Je vais faire de même. Heureusement, ce n'est pas " sous la



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





feuille d'un chêne ", mon nez sera en sûreté ; c'est sous les plis de rideaux blancs, sous un ciel de lit s'élevant en faite à pic ; sous le regard de Dieu, et la garde de mon ange. Pensez-vous que cet ange va faire comme celui dont parle Reboul :

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

*J'entends* quelqu'une *penser* : oh ! alors on ne pourrait pas dire de cet esprit céleste : *beau comme un ange*, et son visage ne serait pas radieux.

Allons, de grâce, mère, ami, pas de malices !
Et du sommeil goûtons les paisibles délices.

*Mercredi*, 16 *Avril*. — J'arrive de la Propagande, où j'ai porté deux longues lettres, l'une au cardinal Simeoni, l'autre à Mgr Jacobini : c'était le fruit du travail de toute ma journée, avant-midi et après-midi moins une heure que j'ai prise pour ma promenade. M. Belnoue pouvait à peine suffire, il faisait trois copies, deux pour la Propagande, et la troisième pour être conservée dans mes archives.

Ma promenade me porte à Ste Marie des Monts, sur la rue *S. Maria di Monti*, où il y a fête aujourd'hui à l'occasion de Saint Benoît-Joseph Labre.

L'épître de la messe de ce matin m'avait frappé. Je la relus devant l'image de ce Saint de la pauvreté, du détachement ; et il me semble que je la comprenais mieux :

" C'est un grand gain que la piété avec le contentement. Nous n'avons rien apporté dans ce monde, et il est certain que nous n'en rapporterons rien. Si nous avons de quoi boire et manger, si nous avons de quoi nous couvrir, soyons contents. Car ceux qui veulent s'enrichir, tombent dans la tentation, dans les pièges du démon, dans beaucoup de désirs vains et inutiles qui précipitent les hommes à leur perte et à leur per-

dition. La source de tous les maux est la cupidité ; plusieurs de ceux, qui en sont esclaves, ont erré loin des sentiers de la foi, et se sont plongés dans bien des douleurs. Pour vous, fuyez ces erreurs, attachez-vous à la justice, à la piété, à la foi, à la charité, à la patience, à la douceur. Combattez le bon combat de la foi, et poursuivez la vie éternelle. "

Par la même malle, vous recevrez la *Voce*, où il y a un petit article sur Mgr Labelle, que j'ai traduit mot à mot, et un grand article sur Guillaume et la France, que je ne traduis pas du tout.

Je vous charge de distribuer mes présents :

A vous, M. Payette, grand promoteur de la dévotion du rosaire, la Madone du rosaire, que l'on voit à Ste Sabine, une des plus belles de Rome ;

A M. Cabana, le martyre de je ne me rappelle plus quel saint ; mais dans tous les cas, un tableau splendide ;

A madame Brunet, saint Benoît-Joseph Labre, le saint dont on fait aujourd'hui l'office au bréviaire romain ;

A Alphonsine, qui a un moulin à coudre, une couturière avec sa machine : une demoiselle fine et fluette ;

Mais à Caroline, il faut quelque chose de plus robuste : une fileuse à la quenouille, ouvrage qui n'empêche pas de dire ses *patenôtres* ;

A Moïse, comme voici venir les travaux du printemps, un bêcheur pour l'aider dans son jardin.

Ici l'été vient toujours et n'arrive pas. La température se tient longtemps au même niveau. Il y a un printemps, ce que nous ne connaissons pas au Canada. Nous passons subitement de l'hiver à l'été.

Passant de cette lettre à mon lit, je vous dis bon soir et au revoir !

*Jeudi*, 17 *avril*,— Vais-je le dire ?... Vais-je le taire ?... Je vais le dire, ma chère mère, espérant que cet acte de franchise vous empêchera de soupçonner que je vous cache quelque chose, afin de ne pas vous inquiéter. Ce soupçon serait lui-même la plus cruelle des inquiétudes.

J'ai daté cette page du 17 avril, et pourtant je ne la remplis que le dix-huit ; car hier une révolution de bile m'ôtait le goût et l'entrain nécessaires pour tenir une plume. Hier matin donc, je pris médecine. Voyez si je suis devenu raisonnable, depuis que j'habite la capitale de la catholicité : vous ne pouviez me décider au Canada à prendre des purgations ; ici, de moi-même, j'en prends deux dans l'espace de quinze jours.

Qui change de pays
Change aussi d'habits.

Or cette première médecine ne produisit pas l'effet que j'en attendais. J'en ajoutai une seconde, voulant aller plus vite en besogne, ménager un temps qui m'est précieux. Mais j'avais oublié le proverbe :

Qui court à tomber
Ferait mieux marcher.

Celle-ci fit trop d'effet. Elle porta au cœur, la bile reflua au cerveau et je dus me coucher.

Vous disiez vrai dans votre avant- dernière lettre : " S'il tombe malade, ces bonnes sœurs le soigneront." Le proverbe ne ment pas :

Rien au monde n'égale une mère en bonté,
Si ce n'est, toutefois, la sœur de charité.

La mère supérieure, qui est un vétéran dans le métier, connaît une foule de recettes, et me fit bénéficier de quelques-unes. Elle me donna pour infirmière une petite sœur, native de Birmingham en Angleterre, irlandaise comme sœur Thérèse, qui me soigna à St Laurent, Véronique de nom, et, grâce à ses soins, un quatrième proverbe se vérifia :

Souvent le matin qui est noir
Devient brillant et beau le soir.

Je craignais la fièvre romaine. On fit l'essai du thermomètre en le plaçant sous l'aisselle du bras gauche près du cœur. Après vingt minutes, on le retira pas glacé, mais presque. Cette expérience était plus que rassurante ; et je pus demander au sommeil le repos qui devait remettre la cervelle à sa place et le cœur dans son assiette.

Et tout est bien
Qui finit bien.

*Vendredi*, 18 *avril.*— Journée tranquille. Je suis mieux, un peu faible des suites de mes remèdes. Je travaille peu. Cependant, mon infirmière, faisant sa petite mère, me gronde. C'est la première fois que je me fais gronder depuis que j'ai quitté St-Lin. C'est la même chose absolument, on dirait que cette petite sœur répète sa leçon mot à mot. Vous pouvez juger si la gronderie a produit son effet. A 8 heures, ce soir, une petite tasse de quelque chose, nouvelle gronderie,parce que je n'étais pas encore couché. Les femmes sont bien partout pareilles ; mais enfin cette sœur a raison. Je vais me mettre au lit.

Pas de lettre encore aujourd'hui. Mais je n'ai aucun soupçon que vous m'oubliez, que vous me négligez. La faute en est à la poste, au chemin de fer, à la mer, au bâtiment, au Canada, à l'Angleterre, à la France, à l'Italie, à tout le monde, à vous excepté ô mère et ami. Et ce plaisir est pour demain, pour après-demain ; attendu vivement il n'en sera que plus doux.

Demoiselle Marie Goulet, St-Lin. — Ma chère enfant. Par toi, je réponds à toutes, puisque toutes m'ont écrit par toi.

Votre communion de la St Joseph a produit un effet immédiat. J'ai commencé ce jour-là une affaire, qui va comme sur des roulettes. Vous avez fait un miracle. Je vous en demande un second pour le commencement de mai, au jour que choisira M. Payette.

« La Trinité se passe, et Marlborough ne revient pas. S'il n'est pas revenu, il ne sera pas loin. Il en aura des histoires dans son sac ! Mais pour le comprendre, il vous faudra un dic-

tionnaire. Il ne parlera plus que de Colisée, de Thermes, de Forum, de Catacombes, et tout cela émaillé de mots italiens, de *ragazze, ciuramelle*, ou bien de *carissime giovanne* (1). Une image pour celle qui traduira la première ces deux derniers mots : deux pour celle qui me donnera la signification des deux premiers ; et cinq pour celle qui n'en sera pas elle-même la signification personnelle.

L'Italie est un bien beau pays, avec un mois d'avril superbe, un soleil qui dore les objets, et des oranges jaunes dans les arbres verts. Mais il y a au monde quelque chose que l'Italie n'a point. Devinez quoi ? Des belles neiges profondes ? Oui, mais ce n'est pas cela. Des côteaux moëlleux pour glisser en *topagane* ? Oui, mais pas cela ? De la belle glace vive pour patiner ? Oui, pas cela encore. Du suc d'érable ? Pas cela. Des casques en vison ? pas cela. Des mitaines de poil ? Non, non, non, pas cela, vous dis-je, pas cela. Vous ne pouvez deviner ? Vais-je vous le dire ? Voyons... Eh bien !... Je vais le dire... Ecoutez bien... Ce que le plus beau pays du monde, ce que l'Italie n'a pas, ce sont de petites *Canayennes*, de bonnes petites Canadiennes, pieuses, pures, les yeux noirs, malignes, pétillantes, sages, telles que j'en connais sur les rives de ce grand fleuve qu'on appelle l'Achigan.

J'ai dit le plus beau pays du monde, je me trompe. Savez-vous quel est le plus beau pays ? C'est celui auquel mille liens, tous plus forts les uns que les autres, nous attachent et que vous aimez. Et devinez lequel il est pour moi ? Croyez, ma chère enfant, que je suis votre curé et père tout dévoué...

*Samedi*, 19 *avril.*— Le plaisir est arrivé : mère, ami, et Mgr Fabre, les trois ensemble, ayant fait le voyage de compagnie.

Ma chère mère, je suis heureux que vous preniez avec résignation la prolongation de mon absence, j'attendais cela de votre foi. Je vous retournerai, pas tout de suite encore, mais avant trop longtemps, j'espère. Le bon Dieu saura bien vous récompenser de ce sacrifice.

J'ai été content d'apprendre que Ph... a passé avec vous la

(1) Chères enfants. Note de l'éditeur.

semaine sainte. C'est une fille si sage, si raisonnable, si intelligente dans les œuvres et les vues de Dieu. Dieu lui parle. Je suis redevenu tout à fait bien ; et j'ai passé une partie de l'après-midi à me promener dans la ville avec M. Belnoue.

*Dimanche*, 20 *avril.*

Anticamera Pontificia al Vaticano.

Biglietto d'ammissione alla Basilica Vaticana per assistere alla Messa, che Sua Santità dirà ai Pelligrini Italiani Lunedi 21 aprile 1890, alle ore 8 A. M.

Il Maëstro di camera di sua Santità.

F. Della Volpe.

N. B.— Questo biglietto è personale e devra esibersi spiegato all'ingresso. L'ingresso e al portico di Carlo Magno.

*Traduction.*

Antichambre pontificale au Vatican.

Billet d'admission à la Basilique Vaticane pour assister à la messe que Sa Sainteté dira aux Pélerins Italiens lundi 21 avril 1890 à 8 heures avant-midi.

Le maître de chambre de Sa Sainteté

F. Della Volpe.

N. B.— Ce billet est personnel et devra être exhibé déplié à l'entrée. L'entrée est au portique de Charlemagne.

Ce billet vous dit que j'ai obtenu une entrée à St Pierre, pour assister demain à la messe du Pape. Depuis 1890, St

Pierre est fermé quand le Pape y officie, et, pour être admis, il faut se procurer une permission. Il faut avouer que, de ce côté, je suis privilégié ; et il ne s'est pas fait une fête religieuse à Rome depuis mon arrivée, où il ne m'ait été donné d'assister. Profitons-en, on ne vient pas à Rome tous les jours. Mais quand on y est, on n'en part pas facilement. Mon séjour continue à y être agréable. Mes affaires avancent lentement, mais sûrement.

J'ai acheté pour vous un petit volume, de 212 pages, qui vient de paraître à Monza, 1890, intitulé "Vita e Martirio di S. Giorgio, per cura d'un sacerdote della diocesi Milanese." Je n'ose pas le confier à la malle, de peur qu'il lui arrive la même aventure qu'à un paquet que l'on m'a adressé du Canada. Je viens de recevoir un avis d'Ottawa qu'il est au bureau de lettres mortes.

J'ai reçu vos notices sur *Jean Préaux*, *François Fleury* et *Gilles Lauzon*. Si le dictionnaire de Mgr Tanguay dit quelque chose sur votre premier ancêtre *Payette*, si cela vous fait plaisir que je regarde dans les régistres de sa place natale en France, supposé que je passe dans le voisinage, écrivez-le-moi.

Les horizons de ma mission ici s'étendent toujours, à des profondeurs insaisissables, ce qui m'empêche de pouvoir préciser le terme de mes travaux et de mon séjour à Rome.

En attendant l'issue vivons tranquilles et confiants :

En attendant le beau temps
Vivons contents, vivons contents.

*Lundi*, 21 *avril*. J'ai vu le Saint-Père à 7 heures ce matin, je prenais la route de St Pierre par le chemin que vous savez. Les petits chars ne marchent pas encore ; en Italie, ils mettent du temps le matin à se mettre en mouvement, comme toutes choses du reste. Pas de voiture sur la place publique, les pélerins italiens qui remplissent la ville par milliers les avaient employés. Il fallait faire le trajet à pied.

Arrivé au Pont Saint-Ange, la foule se pressait. Une file de voitures chargées allait, une file de voitures allèges venait. Tout cela avançait le petit pas, et les piétons s'en retiraient comme ils le pouvaient. Sur la place St Pierre, il nous fut donné plus d'espace et plus d'air. Un flot de population incessant, intarissable, s'engouffrait dans le portique de Charlemagne ; un tas de billets s'entassait à la porte assez gros pour charger une grande charrette. Enfin quinze mille personnes se promenaient sous les voûtes de l'immense basilique ; et je vous assure qu'il y avait de l'espace pour en mettre trois ou quatre fois autant. Les uns se pressaient comme des harengs sur le chemin que devait suivre le Saint-Pière, bordé de haies de gardes suisses. Les autres étaient grimpés sur les corniches, sur les confessionnaux, sur les pilastres, partout où il était possible de se jucher. Une anglaise était assise sur les genoux de la Statue de St Pierre, et de temps en temps elle lui flattait la joue de ses mains. Enfin le Pape parut, porté sur sa chaise. Il s'éleva de la foule une vaste acclamation, semblable aux roulements du tonnerre ; puis un murmure continuel se prolongea comme le clapotis de la vague sur le bord d'un grand lac. Quand des trompettes, les cloches et les clochettes annoncèrent l'élévation, toute cette foule tomba à genoux, le silence le plus profond s'établit ; puis reprit, pour ne plus cesser, le gémissement des flots clapotants. Après la messe du Pape, une messe d'actions de grâce. Le Pape se retire dans un pavillon dressé dans une chapelle pour prendre son déjeûner. Ensuite il se met à recevoir les pèlerins par groupe, et la cérémonie dura jusqu'à trois heures de l'après-midi. A onze heures, je revins à ma Villa della Presentazione, où j'arrivai juste pour le dîner. Cette après-midi, il fallut reprendre le temps perdu ; je ne sortis que vers six heures pour humer une bouffée d'air pur. Bon soir !

*Mardi*, 22 *avril*.— Je suis dans les épreuves par-dessus la tête, pas les épreuves qui portent le nom de croix, mais celles qui viennent de l'imprimerie. Samedi soir j'ai fait un marché

serré avec M. Béfani pour l'impression d'un nouveau mémoire.

Voici ce qu'il me signait : " Je m'engage à imprimer pour vingt francs par quatre pages, même formât, même caractère et même papier que le mémoire de Mgr Gibbons sur les chevaliers du travail, cent exemplaires du mémoire sur les comptes de l'abbé J. B. Proulx, avec permission pour lui de faire de courtes corrections, d'ici à samedi soir. Si l'ouvrage n'est pas livré au jour dit, je perdrai cent francs sur le tout. Je reconnaîs avoir reçu cent francs en acompte. Rome 19 avril 1890. A. Befani. P. S. Prière d'avoir les épreuves corrigées le matin après leur délivrance, à 10 heures au plus tard. A. B. "

Hier au soir je recevais la note que voici : " Je vous envoie les premières épreuves de votre mémoire avec la prière de me les rendre demain matin à 10 heures *à terreur de nos accords.*" Je compris que si je le retardais d'un quart d'heure, il se croirait relevé de sa pénalité de cent francs. A 10 heures moins le quart, j'entrais dans la boutique. Une autre liste d'épreuves m'attendait, je les porterai demain matin. Rien de plus facile que de se rendre à cet atelier. Je prends les petits chars de la *via Nationale*, qui me déposent à la place *Venezia*; de là quelques pas me conduisent à la place du *Gesu* ; et le *Stabilimento Tipographicto e Liberia del Car. Alessandro Befani* est situé sur la *Piazza del Gesu*, à l'entrée de la petite rue, qui conduit à la *via della Boteghe*. C'est l'affaire d'une demi-heure de marche à pied, d'un quart d'heure en petits chars.

Le travail de la correction des épreuves n'est pas écrasant, épuisant comme celui de la composition ; mais il est taquinant de minuties. Celui-là seul qui a passé par les soucis qu'entraîne le soin de stéréotyper sa pensée dans une forme qui ne variera plus, comprend ce qu'il y a de vrai dans le mot qui désigne les phases de cette évolution : *épreuves*. Il faut bien que chacun ait les siennes, le bon Dieu me faisant grâce des autres ! Bonne nuit !

*Mercredi 23 avril.* — J'attends M. Labelle ces jours-ci. Il

m'écrit de Saint-Claude dans le Jura : Je suis en route pour Rome ; mais il me faut faire halte ici, à Annecy et à la Grande Chartreuse...J'arriverai à Rome vers le milieu de la semaine."

Le temps est d'un beau ravissant. Rien de plus charmant que le mois d'avril à Rome. Chaleur douce, feuilles dans les arbres, fleurs dans les parterres, senteurs embaumées, lumière pourprée, ciel d'un azur immaculé : c'est le plus beau mois de l'année.

*Jeudi*, 24 *avril*.— Ce matin après ma messe, la supérieure me remettait un télégramme cacheté. Le cœur me battit bien fort. Vient-il d'Amérique ? est-ce une mauvaise nouvelle ? m'annonce-t-il un malheur à St.-Lin ? Je me mis à genoux sur le prie-dieu, et fis une courte prière ; puis je brisai le cachet d'une main tremblante.

" Pise, j'arriverai ce soir à 11 heures et 13 minutes. A. Labelle. "

Je poussai un soupir de soulagement.—La nouvelle arrivait trop tard. J'aurais dû la recevoir la veille au soir. J'aurais été recevoir Mgr Labelle, à la gare et je l'aurais amené coucher ici.

Il descendit à un hôtel dans le voisinage. Je l'ignorais. A 9 heures, j'allais porter mes *épreuves* à la place du *Gesu*, puis je gagnai à St-Louis des Français. M. Labelle n'y était pas. Je laissai une carte. Je revins au Collège Canadien. Il n'avait pas encore fait là d'apparition. Je laissai une seconde carte, et m'en revins chez moi.

A 11 heures on me demande au salon ; grande joie de se revoir sur la terre étrangère. Il m'annonce qu'il est ici pour deux mois. Il ne part qu'à trois heures, tout le temps son cocher attendant à la porte.

Il me dit : " Où dois-je aller loger...? Je ne puis descendre au Collège Canadien.—Dans ce cas, lui dis-je, n'allez pas à St-Louis des Français. Quant à rester ici, il n'y a pas à y penser. Vous n'êtes pas un homme de couvent. Du reste ne vous mettez pas chez les prêtres ; avec vos affaires multiples,

vous ne pourriez pas suivre la règle de leur maison. Vous finirez par partir. Une chose qui ne doit pas se continuer, il ne faut pas la commencer. Votre place est dans un bon hôtel. —En connais-tu un ? Il faut que je sois près d'une église où il me soit facile de dire la messe. — Vous connaissez bien le Père Tenaillon du St Sacrement. Il demeure maintenant Place St-Claude. Il a bâti auprès de son église une vaste maison, qu'il a louée pour un hôtel, qu'on appelle hôtel *Marini*. Nulle part vous ne seriez mieux que là." D'ici M. Labelle est allé à Marini. Il y est resté, je viens de l'apprendre par le Collège Canadien. J'ai donné un bon conseil, j'ai fait une bonne action.

*Vendredi*, 25 *avril.*— Belle journée, j'ai reçu une longue lettre de M. Payette, qui me donne bien des nouvelles, une autre de M. Ethier, très-intéressante, et deux de vous, ma chère mère ; l'une datée du 6 avril, Pâques, et l'autre du 8, renfermant le programme de la petite séance du couvent. Après dîner, je dépouillai cette correspondance, et j'en eus pour une heure de jouissances multipliées. Je ne recevais que des nouvelles. Pour moi je n'en ai que de bonnes aussi à vous envoyer. Seulement mon absence se prolonge, mais croyez que je fais de la besogne. Le retour sera d'autant plus joyeux que l'absence aura été plus longue, Dieu le veut. Il veille sur nous. Il nous réunira. L'épreuve et l'éloignement purifient et et accroissent notre affection mutuelle et font que nous nous tournons davantage vers Dieu. Alors tout tourne à bien !

*Samedi*, 26 *avril.*— Or ça il ne faut pas oublier de remercier M. J. de ses deux feuilles de *saule pliant.* Elles avaient le goût de tout ce qu'elle donne. J'en ai servi une feuille à notre table, chacun s'en disputant un petit morceau. C'est une friandise inconnue en Europe. Il me fallut faire l'historique de la confection de ce produit, depuis l'eau qui tombe goutte à goutte, en passant par la chaudière, les togues, la tire jusqu'au refroidissement du sirop. Que c'est bon, disait-on,

que c'est bon ! Et je répondais : Ah ! si vous connaissiez celle qui l'a envoyée, vous la trouveriez encore bien meilleure. L'autre feuille a été le partage des sœurs ; en sorte que j'en ai goûté à peu près gros comme une noisette. Mais j'ai fait des heureux, ou plutôt c'est M. J. qui les a faits.

J'ai passé la grande après-midi à l'Hôtel Marini, chez Mgr Labelle. Ce matin à 10 heures, comme j'étais sorti pour aller à l'imprimerie, Mgr. Labelle est venu, et il me laissa sa carte avec les mots : " J'ai reçu une lettre confidentielle de M. M. Il y a quelque chose qui pourrait vous intéresser pour votre affaire. Je passerai l'après-midi à l'Hôtel Marini. " Il peut me donner un bon coup de main. Je lui expliquai toutes mes affaires au long ; je tenais à lui donner ce cours complet, avant qu'il vit les cardinaux, afin qu'il frappe dans le joint, qu'il chante dans le ton, et qu'il joue sur la note : est-ce comme cela qu'on dit en musique ? Bona *sera* ! Traduction, je vais me *serrer* entre mes couvertures : Bon soir !

*Dimanche*, 27 *avril*. — Grand dîner au Collège Canadien en l'honneur de Mgr Labelle. Après la récréation passée en commun au salon, nous nous rendîmes, chez le joyeux M. H. ; une dizaine de bons lurons du Canada vinrent nous rejoindre, avec des cigares, des pipes et trois bouteilles de Nebrolo ; je me croyais à St Lin. Je fume rarement. Je fis comme les autres. Toutes les histoires du pays revinrent sur le tapis. Il était sept heures quand nous nous séparâmes. On a besoin de temps en temps de pareils délassements, afin de reprendre avec un nouveau courage le collier des misères. La vie est un long acte de dévoûment, dont Dieu est le principe, le soutien et le couronnement. Aimons-le et soyons pleins d'espérance.

## CHAPITRE DIXIÈME

### DU 28 AVRIL AU 8 MAI.

*Lundi, 28 avril.*— Abondance de biens ne nuit pas. Je viens de recevoir votre lettre du 11 avril, et celle du 14, en même temps. Je les ai lues trois fois, une fois seul, une fois avec M. Belnoue, qui croit y avoir un droit, et une autre fois seul. Cependant M. Belnoue n'entre pas dans le vif des choses intimes, j'en ai la clef, et ne la passe à personne.

Il faut que je vous dise quelque chose. Je suis malade, mais n'allez pas vous inquiéter. Cette maladie est ennuyeuse mais elle n'est pas dangeureuse. Je connaîs plusieurs personnes au Canada, qui l'ont eue, et qui en sont heureusement débarrassés. Les deux purgations que j'ai prises dernièrement étaient pour en arriver là, elles n'ont pas réussi. J'ai fait demander un médecin de réputation, et il va me soumettre à un régime qui va aboutir, dit-il, infailliblement. Je commence demain matin.

Mon cher ami, j'ai reçu votre lettre du 8 avril, pleine de nouvelles. En effet, j'espère qu'on n'augmentera pas le nombre des licences. Mes félicitations sur votre semaine sainte. J'en reçois des nouvelles de tout côté. Une lettre me dit ; " La semaine sainte nous a paru très-courte. MM. Payette, Cabana et Ethier ne se sont pas épargnés. Sermons, chant, cérémonies, tout était très-bien. Ils sont pieux, attentifs, gracieux. C'était très édifiant de les voir. " Une autre ; " La discipline des enfants de chœur, était excellente, c'était *superfine.*" Une autre : "Quelle belle semaine ! qu'il fera bon au ciel

de ne jamais offenser Dieu, l'aimer uniquement, ne jamais souffrir !" Une autre : "Cérémonies, chant, préparation de l'église, rien n'a été négligé. M. Payette a été admirable dans l'organisation de tout cela. M. Cabana a sondé les voûtes de votre église dans l'*Exultet* et les *Lamentations.*" Donc encore une fois mes remercîments et félicitations !

Je sais que vous aimez à faire ce qu'il y a de mieux. Or voici ce qu'il y a de mieux pour les bouteilles de vin de messe. —Vous les coucherez sur des planches dans une partie sèche de la cave. Vous mettrez des planches sur la terre, parce que le sol à St-Lin. est trop humide. Vous coucherez la bouteille, afin que le gaz ne soit pas en contact avec le bouchon. Puis vous les *abrillerez* de sable, en ayant soin d'en mettre un peu sur les planches pour empêcher l'humidité d'arriver à la bouteille. Deux pouces de sable dessous, quatre pouces ou trois dessus seront suffisants. Mettez du sable, non de la terre forte, c'est plus sain. De même, le vin aura la température qu'il lui faut, toujours égale ; il sera à l'abri de la fermentation indue et de l'acidation. Ne manquez pas de prendre cette précaution avant la chaleur. Elle est nécessaire, vû que ce vin n'ayant pas reçu de sucre, n'est pas très riche en alcool, et est bien plus sensible que l'autre aux variations de l'atmosphère. Enterrez, aussitôt cette lettre reçue.

En même temps que moi, M. Cousineau a reçu de vous une lettre qui lui a fait un *sapré mille tonnerres de plaisir.* Depuis un mois il vient deux fois par jour, à dix pas, dire la messe et déposer le saint Sacrement à 4 h. P. M., dans un couvent demi-contemplatif, dont le chapelain est allé en vacances. Au revoir : mes saluts à M. Cabana !

*Mardi*, 27 *avril.*— Je n'ai rien pris de la journée. Cette diète est la préparation prochaine.

*Mercredi*, 30 *avril.*— J'ai pris par trois fois cinquante-cinq pilules de Kusso, à peu près ce qu'il a de plus mauvais, en fait de remède, sous le soleil. Succès complet !

*Jeudi*, 1 *mai*.— Purgation avec l'huile de ricin. Je restai mou comme un chiffon. Je pris ce soir du solide pour la première fois, depuis trois jours.

*Vendredi*, 2 *mai*.— Je me réveillai ce matin, refait. Un steak releva mes forces complètement. On me donne trois jours de répit, pour continuer le traitement lundi et mardi, en cas qu'il soit resté dans les intestins des germes de cette maladie. Ainsi, comme j'ai la franchise de vous tenir au courant de tout, soyez assez raisonnable pour ne pas vous inquiéter.

Aujourd'hui j'ai été assez bien pour aller avec M. Belnoue, en voiture à la Propagande, chez Mgr Labelle, chez le tailleur, chez l'imprimeur.

Je bénis le ciel de m'avoir envoyé dans cette maison. Vous ne sauriez croire comme je suis soigné avec intelligence, avec dévouement, je dirai avec affection. Mon infirmière est cette petite sœur, dont je vous ai déjà parlé. Son nom est Véronique, et elle a la charité de sa sainte patronne. Anglaise par son père, irlandaise par sa mère, elle est de bonne famille, instruite, d'une éducation tout à fait délicate. Et c'est plaisir de voir comme elle accomplit avec aisance et bonheur tous les travaux pénibles qu'entraîne le soin des malades. Une nuit que la surexcitation des nerfs ne me laissait pas de repos, elle a passé tout le temps à mon chevet, sans clore l'œil du soir au matin. Et que d'attention ! et que de prévenances ! d'avertissements ! et j'ajouterai que de réprimandes ! car je ne suis pas changé. Elle s'est aperçu que je portais en même temps un chausson rouge et un chausson bleu. Faites pour cette religieuse une petite prière, car elle m'a été bien bonne.

Je vous envoie aujourd'hui par la poste un mémoire. Vous pourrez en prendre connaissance, mais il ne faudra le montrer, ni le passer à personne. Pendant quelques mois encore, pour le Canada, c'est un secret. Avant huit jours l'imprimerie m'en livrera un autre. Il m'en restera encore trois à imprimer.

vrage est fait ; cependant le travail du rabot

est plein de minuties. La question va se trouver discutée sous toutes ses faces.

Ma maladie me coûte vingt piastres. Le médecin m'a pris dix piastres. Je voulais d'un autre côté récompenser les religieuses qui m'ont soigné avec tant de bonté. Je savais qu'elles refuseraient un offre direct. Voici le moyen que je pris. La mère supérieure est partie cette semaine pour la France, pour Tours, où se trouve la maison-mère de sa communauté. Je lui ai donné dix piastres pour payer les *dragées* du voyage, ou toute autre dépense à son choix. Et je me considère heureux d'en être quitte à ce prix. La mère reviendra vers le 20 du présent mois. Le médecin, qui m'a soigné, s'appelle Mugnai.

*Samedi, 3 mai.* — Une lettre de partie, une autre entre sur le métier.

Je suis bien, mes forces reviennent. J'ai passé une partie de la journée à corriger les épreuves d'un autre mémoire qui sortira des presses mardi ou mercredi prochain. Cet après-midi, je suis allé à la Banque retirer deux-cents piastres ; cependant, pour ne pas me fatiguer j'ai pris les omnibus. Cette banque se trouve sur le *Corso* près de la place *Colona*. Nous avons célébré aujourd'hui la fête de l'Invention de la croix ; il faisait bon de réciter ces paroles de S. Paul : " Je ne veux rien savoir que la croix de Jésus crucifié. "

Demain, j'irai dîner chez le Père Tenaillon. Voici sa lettre d'invitation : Cher Monsieur Proulx, Dimanche prochain, nous possédons Monseigneur Labelle, c'est vous dire tout de suite ce dont il s'agit. J'espère que votre mauvaise santé ne nous privera pas de votre présence. — Nous aurons aussi Monseigneur Baroncini de la secrétairerie d'Etat, un de nos amis, et qui a grand désir de faire votre connaissance. "

J'ai reçu votre lettre du 16 avril, avec un plaisir égal aux plaisirs qu'ont causés les lettres précédentes. Je n'ai pu remettre votre image à la mère Supérieure, puisqu'elle est à Tours ; mais je l'ai déposée chez son assistante Sr Providence, qui a été très flattée de cette attention.

M. Belnoue a été touché de son scapulaire. C'est une âme sensible qui n'est pas indifférente aux attentions délicates. Il vous remercie. Je vais le perdre. Il part lundi, dit-il, pour Munich en Bavière, où il va passer l'été. Il y fait moins chaud et la vie coûte moins cher. M. Belnoue est un ancien professeur au petit séminaire de Chartres, qui a enseigné vingt-cinq ans, prêtre digne, fatigué, qui se repose depuis trois ans pour refaire sa santé. Il a beaucoup voyagé, a visité la Terre-Sainte, l'Allemagne, la Suisse et l'Angleterre, sans compter la France et l'Italie. Il est humble et pieux. Ce m'était un bon ami. Il m'a rendu de grands services, non seulement pour copier, mais encore dans la correction des épreuves. Il connaît à fond les mille et une minuties de l'orthographe française. Tout de même pour moi le gros du copiage est fini. Je remercie la Providence d'avoir mis ce prêtre digne et sympathique sur mon chemin.

Mon voyage en Grèce est *flambé*, le séjour à Rome se prolongeant trop. D'un autre côté, je vais connaître Rome comme Montréal, et je me mets au courant de bien des choses, qu'il sera toujours utile de savoir. Bon soir !

*Dimanche 4 mai.* — J'ai dîné avec Mgr Labelle et Mgr Baroncini, chez le Père Tenaillon. J'avais reçu dans l'avant-midi ce mot de Mgr Labelle : " Cher ami, j'ai lu votre mémoire avec un grand plaisir. Il est logique, clair, concluant. La chaîne de l'argumentation se soutient d'un bout à l'autre, et celle de Québec me paraît rompue en plus d'un endroit. A mes yeux, ce mémoire assure le gain de votre cause. Enfin la cause de Montréal a donc été plaidée parfaitement une bonne seule fois, et c'est celle-ci. C'est une grande consolation pour moi de pouvoir dire : le plaidoyer est complet sous toutes ses faces. Si l'on perd, la cause a été magnifiquement plaidée. Je n'ai pu me rendre ce témoignage dans les autres plaidoyers de Montréal. Celui-ci soulage ma conscience."

M. Belnoue ne partira pas maintenant. J'en suis fort heureux. Je lui ai trouvé de l'ouvrage chez Mgr Labelle. Voici l'introduction que je lui donnai :

" J'ai entendu dire que vous aviez de l'écriture à faire faire. Dans ce cas-là si vous n'avez pris encore aucun engagement, je me permettrai de vous présenter M. Belnoue . Vous ne pouvez trouver mieux, nulle part Il a une belle main, il est très discret, il connaît à fond toutes les minuties de l'orthographe française, et il entend parfaitement ces choses-là. Il m'a rendu sous ce rapport de très grands services. Il m'a épargné un gros mois de travail, sans compter qu'il a soulagé mes journées et m'a rendu agréable le séjour de Rome dans les circonstances. Il me semble que vous feriez bien de copier toutes vos lettres et tous vos documents dans un cahier, comme celui que je vous envoie pour l'examiner. On sauve beaucoup de temps et de trouble, quand il faut référer à une pièce justificative. Vous pourriez même mettre un index à la fin du cahier. M. Belnoue devait partir pour Munich en Bavière, lundi ; mais si vous étiez prêt à lui donner de l'ouvrage dès maintenant, il retarderait son départ d'autant de semaines qu'il sera nécessaire. Enfin ayant trouvé l'homme aisé, facile et maniable, tel qu'il le faut pour ce genre de travail, j'ai voulu vous assurer ses services, si vous en aviez besoin, n'ayant pas oublié ce que je vous dois moi-même."

M. Belnoue restant, je profiterai de sa présence. J'ai reçu des lettres de Mélina, d'Adéline et de Marie-Louise. En rentrant je trouvai sur ma table la lettre de celui qui s'appelle lui-même le Vicaire Noir,avec une lettre de Madame Judes Ethier. Je me trouve à suivre les affaires de St-Lin de près, comme celles de la Propagande. M. Payette m'a écrit de la capitale fédérale. Au revoir ! et priez pour moi. Il faut en prendre son parti, je fais une affaire qui est longue ; mais, comme toutes les choses humaines, ça finira.

*

*Lundi*, 5 *mai*. — J'ai reçu votre lettre datée d'Ottawa. Je suis heureux que vous vous soyiez donné une petite vacance pour vous refaire des fatigues du carême. Comme cela, on croit dans la Capitale que je pourrais bien m'occuper ici d'autres choses que de l'Université !

Le Père Paradis est arrivé à Rome depuis huit jours. Il est venu me voir, et m'assure que sa cause va entrer cette fois régulièrement. Avec d'autres choses, ce qui va lui nuire, c'est qu'il veut se mettre fondateur d'un ordre qui s'appellera " Missionnaires Oblats de St-Jean Baptiste," ayant pour motto : *Vox clamantis in deserto.* Il pourrait bien en effet crier dans le désert. Ses idées sont exposées dans un petit volume de cinquante pages, où le bon grain est mêlé à l'ivraie. Ce n'est pas le moment, lorsqu'il veut rentrer de force dans sa communauté, de se poser en fondateur. L'un exclut l'autre.

M. Belnoue a été voir Mgr Labelle, et il en est revenu avec une botte de documents qu'il doit copier trois fois. Cela lui donne de l'ouvrage, des revenus et lui permet de rester avec nous. Je sais qu'il lui est agréable de prolonger son séjour à Rome, et je me réjouis d'en être la cause accidentelle.

Les forces reviennent complètement, avec l'appétit. Je sens la vigueur reprendre tous mes nerfs. Mais il faut avouer que j'ai été soigné avec intelligence, avec des attentions toutes maternelles par un ange de bonté et de délicatesse. J'ai compris encore une fois ce que je sais depuis longtemps, que la manière de rendre un service peut en doubler le prix, quand elle est dictée par les meilleurs sentiments de l'âme. Buana notte ! madre et fratre.

A M. J. O. Cabana, ptre. — Mon cher ami, j'ai reçu votre lettre du 16 avril, alors que vous étiez curé de Ste-Henriette, et que vous visitiez cette côte chère à votre cœur. *Fanne !... Betsy...* Vous n'avez pas besoin d'*excuse*, car personne ne vous *accuse*. Le proverbe dit : Mieux vaut tard que jamais.

Vous vous appelez le " Vicaire Noir " par opposition, je suppose, à la couleur rouge, et aucunement pour médire de ce poil-là, qui généralement est très fin, luisant et chic. Du reste, l'Ecriture elle-même ne dit-elle pas : " *Nigra sum, sed formosa.*" De *formosa* à *formosus*, il n'y a pas loin ; et pourquoi ne serait-ce pas à vous que s'appliquerait ce vers de Virgile :

**Formosus Corydon ardebat Alexin.**

J'ai reçu une lettre de St-Lin, qui me parle de votre passage aux soucis de la cure : " M. Payette est à Ottawa. M. Cabana est un bon petit curé, obligeant, sans un sou de malice." C'est un certificat sérieux. Avec la douceur, on va loin : " Bienheureux les doux, car ils possèderont la terre." Surtout quand ils ne prêchent pas longtemps. Il vaut mieux rester sur son appétit que de trop manger. Il paraît qu'il en sera parlé de votre semaine sainte. Un autre m'écrit : "Que c'était donc beau le jour de Pâques ! et les offices de la Semaine Sainte avaient été bien imposants."

Rien d'étonnant que vos cérémonies soient si gracieuses, et vos paroles si sucrées, quand on a visité tant de cabanes à sucre, mangé tant de *tir*, de *toques* et de *trempettes*, que huit jours après les boyaux en geignent encore. Pendant ce temps-là, ici, je mangeais des pilules de Kusso, à peu près ce que l'on peut imaginer de plus désagréable au goût, sans compter que la couleur ne dit rien qui vaille.

Au revoir ! vous dites que vous avez hâte que je retourne : hâte partagée, croyez-moi. Cependant une chose me console, c'est que je suis tranquille sur ma paroisse, de quelque côté que je me tourne et que je dise comme au jeu de la bataille, *rouge* ou *noir !* Vale. Ora pro me. Et persuasum habe quod tibi sum Totus in Christo.

*Mardi*, 6 *mai*. — Bonne nouvelle ! Monseigneur Labelle, ces jours-ci, a été voir le cardinal Simeoni ; Son Eminence lui a parlé très favorablement de mes projets. Hier soir, il rencontrait Mgr Jacobini qui lui dit : " Nous sommes pour donner une réponse favorable à M. Proulx, mais je ne lui ai pas encore annoncé la nouvelle. Nous attendons pour cela son mémoire. Ne lui dites rien." Mgr Labelle était tenu au secret, c'est pour cela qu'il s'est depêché de me le dire. Que l'on me réservait une réponse favorable, je m'en doutais fort bien, c'était facile à voir ; mais enfin le mot n'avait pas encore été lâché. Tout de même, ce m'est un plaisir de le savoir d'une manière formelle. J'ai plus de courage pour travailler. Vous ne sauriez croire

le soin que je voudrais apporter à la rédaction de ces mémoires ; ce sont, voyez-vous, des pièces qui resteront. Je me couche content et je vous invite à bénir le bon Dieu avec moi.

A Madame Judes Ethier.—Madame, j'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 20 avril, et je vous remercie de toutes les bonnes paroles qu'elle renferme. Je comprends vos joies maternelles en voyant Ubald prendre part d'une manière active aux offices de l'église pendant la Semaine Sainte. Votre foi vous fait comprendre la hauteur des fonctions auxquelles Dieu l'appelle. Mère chrétienne, c'est là la plus belle récompense de tous les sacrifices que vous vous êtes imposés pour l'éducation de votre famille. Si j'ai pu faire quelque chose pour Ubald, j'en suis heureux. Pour moi personnellement jusqu'ici, je n'ai eu qu'à me louer de lui. Il faut espérer que Dieu finira son œuvre et que, avant longtemps, il vous sera donné de voir monter votre fils à l'autel.

Quand je suis parti cet hiver, je calculais bien revenir pour le mois de Marie à St-Lin ; mais l'homme propose et Dieu dispose. Cette prolongation d'absence est pour moi un supplice. Mes affaires vont bien ; mais à Rome, c'est le pays des gens pas pressés. Du reste, ces lenteurs sont sages, et j'en comprends la nécessité. Je me fais d'avance un gros plaisir de mon retour à St-Lin. Je retournerai chargé des bénédictions du Saint Père pour les paroissiens de St-Lin et de bien d'autres choses.

Je me recommande à vos bonnes prières. Je salue votre mari, votre père et son épouse, votre beau-père et son épouse. Vous direz au Père *Breume* qu'il ait bien soin de sa vieille ; car, s'il la perd, pour le coup, je lui refuserai un certificat pour aller en chercher une cinquième dans les paroisses voisines. Ma santé est bonne. Vous n'oubliez pas sans doute, que l'année dernière, à peu près à même époque, vous avez été préservée d'un grand accident, probablement par la protection d'un petit ange qui prie pour vous au ciel.

Au revoir ! et croyez-moi, etc...

A Monsieur Ephrem Hudon.—Monsieur, mieux vaut tard que jamais, c'est pourquoi, je viens remplir aujourd'hui la pro-

messe que je vous ai faite de vous écrire. Mais je n'avais pas encore visité votre cimetière de Capucins. Quoi ! vous avez le courage de trouver cela beau !...C'est une horreur...Je l'ai parcouru les cheveux droits sur la tête et le frisson dans les veines. Tout de même il est curieux, en même temps que saisissant, de visiter ces vastes caveaux bien éclairés, cette voûte et ces parois ornés de dessins, de rosaces, de guirlandes, de lustres suspendus faits d'ossements humains. En voyant dans l'attitude de la prière et du sommeil, apparaître ces morts, anciens et nouveaux, revêtus de leur robe grossière, on croirait assister à la résurrection du jugement dernier. Dans tous les cas, je ne conseillerais pas à Madame Hudon de visiter ce souterrain, c'est pire que traverser de l'île d'Orléans à Ste-Anne.

Mes affaires vont bien. Mon voyage se prolonge. J'ai bien hâte de retourner. Quand bien même on voudrait me retenir, ici, pour avoir le spécimen d'un beau canayen, n'allez pas craindre que je reste. Rome a de beaux monuments, aucun ne me parle au cœur comme le clocher de St-Lin. Le *Pincio* vaut-il cette rue qui longe une petite rivière, sur le bord de laquelle s'élève un cottage où se trouve, à l'étage supérieur, une gentille petite chapelle, et où l'on croque de si bonne *tir*. M. Cousineau en retient un bâton pour la prochaine fois qu'il ira y dire la messe.

J'apprends que Madame Hudon se mêle encore d'être malade. Allons, qu'elle soit sage. Je lui envoie dans ce but un Sacré-Cœur de Jésus. Pour vous, j'ajoute un Très-Saint Cœur de Marie. Vous lui adresserez pour moi une petite prière, lorsque vous irez à l'Eglise pour le Chemin de la croix. Comme je sais que tous les étés, Madame Hudon prend une fille pour l'aider, je lui envoie une Lumina italienne.

Il n'est pas possible de souhaiter une plus belle température sur la terre que celle du mois d'avril et de la première partie de mai à Rome : beau ciel pur. douce chaleur, verdure du feuillage, parfums des fleurs, chants des oiseaux, lumière pourprée du soleil, partant gaieté dans l'atmosphère et dans les cœurs. Il ne manque qu'une chose, une petite brise des Lau-

rentides. En attendant que j'aille la respirer avec vous, croyez que je demeure avec considération, etc...

*Mercredi* 7 *mai*.—Oui, bénissons le bon Dieu. Il nous a fait une vie bien douce. Il nous a donné les biens de la terre avec largesse. Horace appelait cet état "la médiocrité dorée." Ceux qui sont très riches, généralement sont inquiets, et ont une foule de désirs qu'ils ne peuvent satisfaire. Ceux qui sont très pauvres ont besoin d'une grande patience, pour ne pas murmurer. Pour nous, nous n'avons jamais manqué de rien, ni nécessaire, ni superflu. Notre maison est un nid propre et chaud. Notre table est abondante. Notre lit est mol, excepté le mien ; mais c'est que je préfère coucher sur la dure.

Dieu a tourné notre âme vers les choses d'en haut...

Vous y pensez sans doute. N'importe. Je vous le dirai. N'ou-
paiement bliez pas que le mois de juin est consacré à recevoir un de la réparation. Il faudra en avertir les paroissiens d'avance. Vous choisirez au moins une couple de jours chaque semaine, où vous vous tiendrez au bureau. Arrangez cela comme il vous plaira, vous rappelant toujours qu'à la campagne, il faut donner plus de latitude qu'à la ville. Ce serait mieux si on pouvait les soumettre complètement à la règle, mais le mieux n'est pas de ce monde. Ce sont là les petits inconvénients du métier.

Le premier de mai, l'artillerie et la cavalerie se sont promenées toute la journée dans la ville, pour prévenir les manifestations d'ouvriers ; et tout le temps d'ouvriers manifestants, il n'y en avait point. Les italiens sont des gens prudents. Ils savent se battre sans verser de sang, et faire des révolutions sans se tirer inutilement. Il n'est pas moins vrai qu'ils ont la finesse en partage. Sans sacrifier le principe, ils savent être opportunistes jusqu'à l'extrême limite pour le bien comme pour le mal. Leur esprit est délié, ils ont le génie des distinctions ; et à la vivacité des Français, ils joignent le flegme de l'Anglais et la lenteur de l'Allemand. C'est un peuple fait pour la diplomatie. Humainement parlant le centre de l'église ne pouvait être mieux placé qu'au milieu de l'Italie. Pas un peuple ne saurait comme eux ménager la susceptibilité des autres nationalités.

## CHAPITRE ONZIÈME

### DU 8 AU 19 MAI

*Jeudi, 8 mai.* — Voilà qui est original, je suis devenu chapelain à Rome. M. l'abbé Morlot, chapelain de ce couvent, vint me trouver la semaine dernière, et me dit : " J'aimerais à aller faire une promenade d'un mois à Paris, dans ma famille. Au temps des vacances, il n'y aura peut-être plus de prêtres pensionnaires ici, vû les chaleurs, et il sera difficile, de me trouver un remplaçant. Pourriez-vous dire la messe à ma place chaque matin et chanter le salut deux fois par semaine. " " Je le ferai avec plaisir tant que je serai ici, mais si mes affaires m'appellent ailleurs, ou si je suis prêt à partir avant votre retour, je ne m'engage à rien. " — " C'est bien, dit-il, risquons. " Et, hier à neuf heures, il prenait le train pour Paris.

Depuis un mois, je disais la messe à 7 heures, je vais maintenant reprendre 6½ h., cela m'arrange mieux. L'avant-midi se trouve plus longue, et c'est le temps du travail fructueux. Ce soir à 6½ h., j'ai donné ma première bénédiction du Saint Sacrement, comme chapelain. Ce ne m'est aucun dérangement, car j'avais coutume d'y assister, quand j'étais dans la maison. C'est assez tôt que j'ai amplement le temps de me rendre à la Propagande, lorsque j'y aurai affaire, vû que les audiences là ne commencent qu'à 7 heures. Je souperai à six, et tout se suivra comme par enchantement.

Le chapelain du couvent ici n'est pas le confesseur ; du reste je n'aurais pas voulu me charger de cette besogne. Le confesseur est un Père Dominicain qui vient faire son apparition chaque samedi après-midi, tous les quinze jours, j'en profite. Je vais profiter du sommeil qui s'appesantit sur mes paupières pour passer une bonne nuit de repos. Bon soir !

*Vendredi*, 9 *mai*. — J'ai omis de vous dire que hier j'ai été à une audience du pape. Il recevait dans la salle du trône un pèlerinage allemand, j'ai obtenu un billet, et pour une heure j'ai été allemand d'yeux et d'oreilles.

Le pape était frais, dispos, jeune plus que je ne l'avais jamais vu. Sa voix était forte et distincte, ses gestes larges et vastes. Debout il avait un air de majesté qui impose. C'était enlevant que de l'entendre exprimer ses grandes idées dans un latin majestueux et superbe, comme vous pouvez en avoir une idée par la *Voce* que je vous envoie.

Mon billet me donnait droit à la messe papale ce matin ; mais il n'y a pas moyen de jouir de toutes les bonnes choses, il faut savoir se borner. Je restai à la Villa pour travailler, bénissant Dieu d'avoir tant d'occasions de voir le Saint-Père.

*Samedi*, 10 *mai*. — J'ai passé la journée à travailler mon troisième mémoire. Je terminai la rédaction définitive de la première partie. Si rien ne vient me déranger, la dernière sera complète avec la semaine prochaine. Puis on fera imprimer de suite. Celui-ci est presque aussi long que celui que je vous ai déjà envoyé ; son titre est *Mémoire sur les Ressources à créer pour la Succursale.*

*Dimanche*, 11 *mai*. — J'ai été dîner au Collège Canadien, puis j'ai passé l'après-midi à jaser et à m'amuser avec les jeunes gens.

Je suis rentré pour le salut à 6 heures, pour mon salut de chapelain.

Je vous envoie mon *Mémoire sur l'Union.* Il y a longtemps qu'il a été présenté à la Propagande, et que j'ai obtenu une réponse, laquelle est tout à fait favorable ; mais il est bon de l'avoir imprimé, pour le laisser dans les archives de la Propagande. Pendant que j'ai été malade, comme je ne pouvais faire grand chose, je l'envoyai à l'imprimerie ; et, comme les épreuves ne peuvent me corriger, je passai mon temps à corriger des *épreuves*.

Mes nouvelles de St-Lin vont au 27 avril. Je suis bien. J'avais perdu de l'embonpoint, je le reprends chaque jour. Priez pour moi, je le fais pour vous souvent, et surtout aujourd'hui où il est dit à la messe : " Tout ce que vous demanderez à Dieu en mon nom, il vous l'accordera. " Au revoir ! que Dieu vous console, qu'il vous soutienne dans les misères et les contradictions de cette pauvre vie ; qu'il vous donne un cœur joyeux, qui prenne tout du bon côté, sans impatience, sans inquiétude, sachant que tout ce qui nous arrive est pour le mieux.

Les petits intérêts mesquins s'agitent, tant dans l'un que dans l'autre camp. C'est un mal qui doit arriver pour un plus grand bien. C'est l'écume qui passe. Quand toutes les idées étroites seront usées, alors sur leurs cendres s'élèvera l'édifice large de la concorde et du progrès universitaire. Tout cela fortifie mon espérance et donne de la vie à mon action. Continuez par votre dévouement et votre esprit d'ordre à me rendre tranquille sur ma paroisse, et vous aurez fait une bonne œuvre, même au point de vue universitaire. Pour mille raisons, je dois rester curé, ne serait-ce que pour avoir l'autorité extérieure que donne ce titre au Canada ; mais je ne pourrais garder une cure, si je n'en savais la desserte parfaitement remplie. Merci, et croyez que pour ce service je vous aime deux fois.

Vous me demandez si, pour placer le tableau de St-Lin, vous devez m'attendre. Non. Si vous trouvez le tableau beau, ou au moins convenable, s'il embellit l'église, ou au moins ne la dépare pas ; si vous avez raison de croire que je l'accepterais, ce dont je n'ai aucun doute ; dans ces hypothèses, placez le tableau.

Il reste toujours assez à faire, il ne faut pas remettre à demain ce que l'on peut faire aujourd'hui. A mon retour, nous aurons la consécration de l'église, sans compter l'intronisation de nos reliques. Je viens de m'en procurer encore treize nouvelles.

Vous pourrez faire une fête, annoncée d'avance, afin d'attirer un concours. Il y aurait diacre et sous-diacre. Le tableau serait voilé jusqu'à l'évangile, à ce moment le rideau tomberait.

La chair retentirait d'un beau sermon sur S. Lin. Puis suivrait une quête, dont une part raisonnable servirait à payer le prédicateur, que ce prédicateur fut Rouleau, ou vous, ou un autre. Si tout était prêt, la St-Pierre serait un beau jour pour une telle fête. Vous pourriez avoir des secours de Ste-Thérèse à cette époque.

Quant à l'homme qui posera le cadre, je ne puis avoir d'opinion à cette distance. Seulement, comme il faudrait peut-être tailler un peu dans la corniche il ne faudrait pas fournir occasion à M. Pauzé de se plaindre que son ouvrage a été gâté ; et à ce point de vue, s'il peut faire le travail aussi bien, il serait peut-être préférable de le lui donner. Voyez.

*Lundi*, 12 *mai*. — Je me suis remis à l'ouvrage pour de bon. A la fin de cette semaine, j'aurai fini le plus important de mes mémoires. J'ai copié quatre fois de ma main le mémoire sur les comptes ; et celui qui est actuellement sur le métier, je le rabotte pour la cinquième fois. S'il n'est pas mieux fait, c'est que je n'en suis pas capable.

Le Père Paradis est tombé ici comme une bombe, et il partira comme un pétard ; je crains fort qu'il ne fasse long feu. Ah ! s'il y avait moyen d'arranger cela à l'amiable, quel sujet de scandale on enlèverait ! Je voudrais voir le Père Augier ici, je m'offrirais comme entremetteur.

*Mardi*, 13 *mai*. — Je vous écris après onze heures du soir. Mgr Labelle et le Père Paradis sortent d'ici. Ils m'ont tellement réveillé que je ne puis me mettre au lit. J'avais reçu cet après-midi la visite de M. C. qui est un grand Seigneur du reste bien modeste et bien ecclésiastique. Je vous envoie sa carte.

*Mercredi* 14 *Mai*.—Quand partirai-je du Hâvre ou de Liverpool, très probablement dans la dernière semaine de juillet. Dans tous les cas je ferai l'impossible pour arriver pour la retraite des curés. J'aimerais à avoir une quinzaine de jours en France.

Ainsi continuez de m'écrire et souvent, à Rome. Deux mois après la réception de cette lettre, vous pourrez dire que je ne serai pas loin de St-Lin.

Merci, mon cher ami, pour l'état de comptes que vous me donnez dans votre dernière lettre. Nos affaires ne sont pas si mauvaises après tout.

Voulez-vous que je vous donne un aperçu d'un de nos dîners. Vous allez voir si nous sommes Français, et si nous avons l'esprit en taillant de rasoir.

1o Un coup de dent aux chanoines *Centum oves faciunt ovile ; trigenta porci faciunt gregeim ; decem boves faciunt armentum ; et quo majores sunt bestiae, er minor requirituo numerus ; ideo tres canoneci faciunt capitulum.*

2o Traduction de S. P. Q. R. le fameux *senatus populus que romanus.*

*Sono pigrissimi questi Romani, Sono* veut dire *sont* et *questi, sce.*

3o Autre application, qu'un prélat faisait à un Pape, S.P.Q.R. *Sancia Pater Quare rides !* Le Pape répondit en reprenant les lettres au rebours :

*Rideo quia papa sum.*

4o On disait que le Cardinal Bona ne serait jamais pape parce que son nom était féminin ; passe encore s'il s'appelait Bonus. Aussitôt un malin répliqua par ce distique :

*Vana Solicismi non conturbet imago :*
*Esset papa Bonus, si Bona papa foret.*

5o Autre distique sur le marin Ruiter, Hollandais, qui défit si souvent les Anglais, les Français et les Espagnols.

*Terruit Hispanos Ruiter, ter terruit Anglos, Terruit et Gallos, territus ipse ruit.*

6o Quelle serait la plus belle église du monde ?

Celle qui réunirait le portique de Rheims, la nef d'Amiens, le chœur de Bauvais, le clocher de Chartres et les vitraux de Sens.

7o Un problème d'orthographe pour un étranger.

J'ai vu cinq capucins, sains de corps et d'esprit, ceints de leur ceinture portant sur leur sein le seing du Saint-Père.

8o Les Normands passent pour avoir les doigts croches ; n'oubliez pas que nous sommes à moitié normands. Voici la prière d'un de ces buveurs de cidre :

Mon Dieu, je ne vous demande pas la richesse, seulement mettez-moi auprès de celui qui a de quoi.

9o Le vol conduit à l'échafaud, il paraît qu'il y avait toujours un cadavre qui pendait au gibet de Domfront :

Domfront, ville de malheur !
Arrivé à midi, pendu à une heure.

10o Si le Normand vole, le Breton boit, et pourquoi.

Un chien normand, cherchant son maître, regarde toujours dans les arbres ; et un chien breton dans les fossés.

11o Pour dresser un aussi copieux dessert, un verre de vin n'est pas de trop ; on peut toujours le prendre pour la cinquième raison, car.

> Si bene commemini, causae sunt quinque bibendi.
> Hospitis adovutus, praesens sitis atque futura,
> Et vini bonitas, et quaelibet altera causa.

*Jeudi*, 15 *mai.* — *Ascendit Deus in jubilatione.* Dieu est monté dans la jubilation, et nous nous restons dans la tristesse Cependant ne nous plaignons pas trop, car *Ascendens Christus in altum captivam duxit captivitatem*, le Christ montant au ciel a fait captive la captivité ; c'est-à-dire, la captivité de la vie finira, les absences s'effaceront, les distances se rapprocheront et nous nous trouverons tous réunis un jour dans la grand paroisse du bon Dieu, dans le presbytère de Jésus-Christ.

*Vendredi*, 16 *mai*.—Je viens de porter chez M. Befani la première partie de mon " mémoire sur les ressources."
Ça marche petit à petit.

J'arrive de chez le Cardinal Siméoni, où j'ai passé une demi-heure. Je lui portai trois exemplaires de mon " mémoire sur l'Union. " Les nouvelles sont bonnes. Le Saint-Père voit d'un bon œil mes demandes, et la manière dont elles sont présentées.

La mère supérieure est toujours à Tours. J'ai reçu une lettre d'elle. Je lui ai répondu. Je vais vous copier cette réponse. Vous allez voir comme je suis gentil avec les Sœurs de par ici ; si je l'étais autant avec celles de XX, je ne me ferais pas chicaner si souvent.

" Ma révérende mère, dimanche, à 10 heures, un rayon de soleil est entré par ma porte, c'était votre lettre. Je me suis acquitté de toutes vos commissions, je regrette qu'il n'y en ait pas eu plus, cela m'aurait donné occasion de faire plaisir à plus de monde. De même que je vous ai saluée avant que vous entriez, comme Moïse, dans la solitude, ainsi je veux me trouver au pied de la montagne, lorsque vous y descendrez ; mais de grâce, n'ayez pas l'air du Moïse de St. Pierre aux liens ; il a le torse trop raide, le galbe trop fier, et le regard trop farouche. Du reste, votre peuple, pendant votre absence, ne s'est pas livré à l'idôlatrie, donc revenez toujours bonne et contente.— Vous faites bien d'amener du renfort. Les malades arrivent dru comme mouche. Si cela continue, les pensionnaires vont être obligés de s'engager comme gardes-malades. Imaginez si les pauvres *opérés* qui me tomberont entre les mains seront à plaindre. Si quand je sers à l'autel, à l'offertoire de la messe, j'oublie de donner du vin au prêtre, jugez si leur bouillon sera souvent oublié ! Oui ! j'ai gagné une image à prendre des pilules. Il paraît que j'en aurais gagné deux, si l'on m'avait mis des cataplasmes chauds comme à une *certaine mère*, et trois dans le cas de vésicatoire ! — Je connais bien peu de nouvelles. De notre côté, chez les pensionnaires, tout le monde est bien, et....le petit chat aussi.— J'allais oublier de vous

dire que je suis chapelain d'une grande institution. Comme il y a peu de choses à faire, on est d'avis que je pourrai peut-être m'acquitter de ma besogne assez bien. Seulement on craint que quelque bon soir, je ne donne la bénédiction sans ostensoir ni Saint-Sacrement. La mère et le frère du Canada continuent toujours à écrire régulièrement toutes les semaines, et me chargent de compliments pour la mère et les sœurs de Rome qui gâtent de leur côté le fils, le frère et le chapelain.— Priez pour celui qui se souscrit, etc, etc.

*Samedi*, 17 *mai*. — J'ai reçu à midi votre lettre du 4 mai, avec le journal *Le Monde* où il est question des *Nez*. Si un grand nez droit et charnu est le roi des nez ; s'il indique la rectitude dans les idées et les sentiments, la vivacité dans les sensibilités, la pénétration dans l'intelligence, et l'amour de l'indépendance ; s'il donne des airs de parenté avec Shakespeare, Milton, Thomas Morus, Corneille, La Bruyère, Franklin, Bernardin de St-Pierre, Fey, Arago, et Théophile Gauthier, je me réconcilie à mon sort.

Bien plus, je sens, *deus ecce deus*, je sens la muse qui m'inspire et qui me dicte les strophes suivantes :

Amis ne riez point du nez de J. B. Proulx ;
C'est le plus bel objet de sa belle figure,
Juste, vos petits nez feraient dans tous les tr...
Trouvez m'en, pour le sien, qui seraient de mesure.

Aux beaux jours du printemps, quand les roses fleuries
De suaves parfums embaument les prairies,
En vain, je vous le jure, alors vous lui direz :
Veux-tu, cousin, veux-tu nous prêter ton gros nez ?

Je ne suis point, vois-tu, de ces esprits bornés,
Vieillards toujours enfants, hommes toujours en herbe,
Dont le regard obtus, comme dit le proverbe,
Ni ne voit ni ne sent pas plus loin que leur nez.

*Dimanche*, 18 *mai*. — Reçu votre lettre du 2 mai. Déjà le mois de Marie sera fini, quand vous parviendra cette réponse. La vie passe comme une ombre, plus vite à Rome que partout ailleurs. Je voudrais que les jours eussent 10 heures de plus. Trente-six cadavres dans le charnier ! que de vides depuis mon départ ! ainsi nous nous en allons tous ! Vous avez perdu en n'entendant pas le Père Babonneau ; ce que j'ai vu de lui dans les journaux à propos de sa réponse aux citoyens de Montréal, était délicieux. Nous avons eu ici, pendant deux mois, comme compagnon de pension, un de ses amis, le Père Moitier, charmant, doux, malade, mieux maintenant, et de retour dans son couvent de Dijon. Si vous inaugurez le tableau, rappelez-vous qu'il revient ce jour-là à M. Rioux, un premier paiement de $75 00. Je vous envoie un travail assez curieux qui traite de la composition du Reichstadt allemand.— Au revoir au mois d'août.

Voici la lettre que je recevais avant-midi ! " Monseigneur X m'a chargé ce matin de vous faire savoir que la question touchant les honoraires de messes était réglée en faveur de Montréal, comme vous le désiriez. Pour ce qui est de la dette dont Laval réclame le remboursement, la Propagande a écrit au Cardinal Taschereau pour avoir son avis ; quand sa réponse sera venue on tranchera la question par une sentence définitive, ou l'on renverra la solution à un tribunal d'arbitrage. Mgr X sera content de vous voir et de causer avec vous. Je suis bien respectueusement tout vôtre en J. C. "

A 7 heures, ma carte entrait chez Mgr X., et moi à 7¼, pour en sortir à huit. Nous avons réglé ensemble les détails de la grande réponse ; elle sera rédigée cette semaine ou dans l'autre.

Vraiment Dieu m'est bon. Je reconnais là le fruit des prières de toutes les bonnes âmes, des vôtres, des élèves du couvent. Je vous demande une communion d'actions de grâces. Ce n'est pas tout de demander, il faut remercier. La reconnaissance ouvre la porte à de nouvelles faveurs. La cause est entrée carrément le 19 mars, le jour de St-Joseph, après avoir été préparée depuis le commencement de février ; deux mois après, le 18 mai, la réponse arrive privément. Le ciel est avec nous.

## CHAPITRE DOUZIÈME.

### DU 19 MAI AU 1er JUIN.

*Lundi* 19 *Mai*. — Fatigué par les émotions du cœur et les tensions d'esprit de la journée d'hier, je me suis reposé aujourd'hui, et j'ai mis ordre à ma correspondance.

*Mardi* 20 *Mai*.— Je corrige des épreuves. Je vais à la Propagande chercher des documents que j'y fais lever ; sur quatre qui devaient être prêts, j'en rapporte un. Je passe une partie de l'après-midi avec Mgr. Labelle, et nous vendons le pays. Je vais trouver le Père P. pour lui faire un sermon de ma façon, et l'amener à une autre manière de faire.

*Mercredi* 21 *Mai*.—Je reçois vos bonnes, bonnes lettres du 6 et 7 mai. Vous me dites de raccourcir mes lettres si mes occupations le demandent.

Je le fais pour cette semaine ; mais une fois ne fait pas loi. Et je reprendrai dès demain mon journal avec l'étendue ordinaire. Cependant je jeterai à la poste cette enveloppe presque vide, afin de ne pas causer d'inquiétude par mon silence. Bon jour ! Bon soir ! Bonne nuit !

La Sœur Véronique, mon infirmière, envoie une image à maman. J'en ajoute une pour Alphonsine qui se sauve en souffrant, pour Caroline qui se sauve en priant et une pour Aimé qui se sauve en blanchissant la clôture.

J'ai reçu, mon cher ami, l'*Enfant perdu*, Jacques Archambault, Antoine Dubois et Pierre Payet dit St-Amour. Merci. Bordeaux est sur mon chemin. Je m'arrêterai voir vos cousins de Florence. Oui, payez le dernier volume des mandements, exigez une carte postale comme reçu, et faites relier le

volume avec la même couverture que les autres chez Cadieux et Derome. S'il vient des maudements de St. Hyacinthe, faites de même, paiement et reliure. 80 enfants du catéchisme ! d'où sortent tous ces petits *lins* ? Je pensais que, l'année dernière, M. Desnoyers avait fait une disette qui durerait une couple d'années. L'*Italie* a attaqué Mgr Labelle, à l'occasion de son entrevue avec le Pape. J'ai vu l'attaque, je n'ai pu me la procurer, le journal était épuisé. Je vous envoie la réponse qui est coupante.— Bon jour et au revoir !

*Jeudi* 22 *Mai.*—L'impression de mon troisième mémoire marche rapidement. Toute la copie est rendue chez l'imprimeur, j'en ai déjà corrigé une première fois presque toutes les épreuves ; il ne reste plus en arrière que trois documents dont la Propagande m'a promis la copie pour demain.

Il est sept heures. J'ai soupé à cinq. Je vais prendre un bain, puis me mettre de suite entre mes deux couvertes, afin de passer une bonne et longue nuit. Bon soir ! Que Marie vous aime, vous bénisse et vous protège !

*Vendredi* 23 *mai.* — Je suis retourné au secrétariat de la Propagande chercher mes trois documents restants : un seul était prêt. C'est un cheval qui ne trotte pas, il faut se résigner à aller le pas. A cinq heures Monseigneur Labelle et M. Cousineau entrent ici. Ils soupent avec moi, jasent, le dernier jusqu'à huit heures qu'il doit entrer au séminaire et le premier jusqu'à neuf heures et demi.—La mère Supérieure est arrivée de France ce matin, avec un énorme bagage et deux sœurs nouvelles.

*Samedi* 24 *mai.* — Après-midi de travail, j'allai porter une lettre latine au secrétariat de la Propagande, et en m'en revenant je rejoignis Mr. Cousineau qui venait m'inviter à aller dîner au Collège Canadien, demain jour de la Pentecôte.

*Dimanche* 25 *mai.*— Avant-midi de prières. Je me renfermai dans la chapelle et fis une petite retraite. J'ai tant vu

d'églises, que je n'éprouve plus de désir de sortir, d'affronter les ardeurs du soleil, pour aller prier dans les sanctuaires éloignés. Le recueillement de la chapelle du couvent me va. Je pensais aux grandes solennités paroissiales qui passent les unes après les autres sans que j'y sois ; ça devient un véritable sacrifice pour moi. Je pensais à vous, ma chère mère, qui êtes isolée, pendant que je suis seul ici. J'étais enclin à m'attrister lorsque cet esprit de lumière qui vient d'en haut me fit voir les choses sous un autre aspect, me montra les grandes obligations du devoir, et les récompenses qu'apporte l'accomplissement généreux de la volonté de Dieu. L'après-midi se passa au Canada de la Rue des Quatre-Fontaines, d'où je revins à 6½ heures pour m'acquitter de mes fonctions de chapelain.

Je vous envoie la *Voce* où vous trouverez, traduite, l'attaque de l'*Italia* contre Mgr. Labelle et la réponse avec quelques réflexions élogieuses. Vous ne sauriez croire l'impression favorable que ces quelques lignes ont produites à la cour romaine Ils ne sont pas accoutumés à cette liberté et à cette franchise de riposte. Mgr. Satolli, à son cours, arrêtait un chacun pour leur montrer ces " coups de massues," comme il disait.— Pour les enfants de la première communion, vous pouvez acheter, sur ma caisse, des images, pas trop laides, pas trop belles, à peu près comme celles de l'année dernière. *In medio stat virtus.* N'oubliez pas, ce jour-là, de leur faire réciter une prière à mon intention.

Une nouvelle ! M. Cousineau a toujours surpris son monde, il le surprendra jusqu'au bout. Lui qui s'est tant ennuyé à Rome la première année, qu'il en était dans l'équilibre, s'il ne s'en retournerait pas au pays, non content, maintenant, d'être resté ici deux ans et d'avoir pris tous ses degrés en dogme et en morale, demeure encore au Collège Canadien pour suivre les cours de droit canon, et qui sait s'il ne s'engage pas dans une voie qui le mènera à deux ans. Il fait bien. C'est un jeune homme de talent, de bon sens pratique, qui peut rendre service à tout un diocèse, à tout un pays, et que le bon Dieu proba-

blement, destiné à occuper une position dont l'influence s'étend à tout un ordre de choses général.

*Lundi*, 26 *mai*.—Fête aujourd'hui. L'imprimerie ne marche pas. Grand'messe et sermon, dans toutes les églises. C'est la fête patronale de Rome, comme ville particulière, fête d'obligation, St Philippe de Néri. J'allai un instant chez M. Cousineau, pour lui demander de venir dire la messe à ma place demain matin ; je fis une visite à la Chiesa Nuova ; je rentrai à 6¼ hrs, et dans une minute à 9 heures, je serai couché. Bon soir !

*Mardi*, 27 *mai*. — Lever à 5 heures ; à 5½ heures messe ; à 6¼ déjeûner ; à 6 heures et trente cinq minutes, j'arrivais à la gare où m'attendait le P. Tenaillon, M. Labelle, le P. Lambert et un missionnaire apostolique, M. Cancanes; à 6 heures et 40, le train se met en marche, à travers la campagne romaine, une plaine sans maisons, couverte de pâturages ou de vignobles, où vous voyez ici et là les ruines d'un monument du passé, de longs aqueducs dont les arcades ont résisté au temps, des restes de murailles et d'édifices, et où règnent actuellement la solitude et le silence.

Une heure après nous débarquions à Frascati. Je préférai me rendre à pied à la maison de campagne pendant que M. Labelle et le Père Tenaillon montaient en voiture. Il y avait pour une demi-heure de marche, mal m'en a pris. La pluie commença par tomber averse. Nous arrivâmes tout trempés. Rien dans la maison pour nous changer. Nous fîmes un bon feu dans la cheminée, je dus me contenter de la chaussure de S. François, n'ayant que de vieilles savates pour remplacer chaussures et bottes. Ce qui n'empêcha pas que nous passâmes une agréable avant-midi à jaser à qui mieux mieux. Le dîner fut excellent. Dans l'après-midi, nous montâmes au sommet d'une montagne où Cicéron, autrefois, avait sa maison de campagne, au milieu du plus beau paysage,du monde. Nous foulons le sol de Tusculanum. Il n'en reste plus qu'un amas de ruines ; l'amphithéâtre, désignée par les Ita-

liens sous le nom de *Scuola di Cicerone*, l'ancien Forum, le théâtre, et une villa en décombres qu'on dit être celle du grand orateur. Tout cela se trouve dans les environs de Frascati, sur une hauteur d'où le point de vue est admirable, on voit à travers les paysages les plus frais, sur un plateau entouré de collines, le *Camp d'Annibal*, où se serait arrêté le vainqueur de Capoue dans sa marche contre Rome, le mont Albin (Monte Cavo) au sommet duquel se trouvait dans les temps antiques *le temple de Jupiter Latran*, sanctuaire de la confédération latine, et où avaient lieu chaque année les grands sacrifices des *Feries Latines*, et sur le revers de la montagne Albano (Albe-la-longue), la mère de Rome, puis sa rivale, là où Pompée eut sa maison de campagne. Tous mes souvenirs classiques se réveillèrent, pour ne s'endormir que le soir, au retour, lorsque je tombai de nouveau dans les souvenirs et les réalités universitaires.

A cinq heures, nous prenions un petit souper ; à 6 heures, nous étions assis dans les wagons ; à 7 heures j'entrais dans ma villa Presentazione, fatigué de corps, mais reposé d'esprit. Ma pauvre tête avait besoin de cette petite vacance.

*Mercredi*, 28 *mai*. — J'ai repris ici le mémoire. Toutes les épreuves sont terminées, la mise en page a presque été toute revue, et le tirage se fera à la fin de la semaine. Tout cela me rapproche du Canada. Espérons, l'homme vit d'espérance. Quand les melons, que vous avez semés, commenceront à jaunir, je serai là pour les manger. Dieu fait tout servir à notre plus grand bien, ma chère mère. Vous avez toujours été pieuse ; mais dans la communication avec Dieu, il y a des degrés, des préparations et des consommations. Les échos de St-Lin m'apprennent que vous communiez bien plus souvent depuis mon départ. Cela a été l'occasion providentielle pour déterminer chez vous un pas de plus vers l'Eucharistie ; il y a longtemps que ce mouvement se prépare, peut-être sans que vous en doutiez ; il ne manquait plus qu'une circonstance favorable pour en précipiter la consommation. Séparée de votre famille,

de vos anciens amis, de vos co-paroissiens, tout à-coup isolée, vous vous êtes trouvée dans la condition qu'il faut pour que Jésus entre de plein pied chez vous ; et il y est entré. Voilà un des grands avantages de mon absence ; voici déjà, sur terre, la récompense de votre sacrifice. Je retournerai et la communion restera. Ne m'oubliez pas dans ces communications avec Jésus. Il écoute tout le monde, mais la prière d'une mère lui est plus sensible. Il a une mère, lui aussi ; il l'aime, et ne lui refuse rien. Moi, de même, à son exemple, j'essaie d'aimer ma mère ; et mon plus grand désir est qu'un jour nous soyons au ciel ensemble.

*Jeudi* 29 *mai.*— Belle journée, pas chaude. J'ai commencé à mettre la dernière main à mon quatrième mémoire, afin de le passer à l'imprimeur aussitôt que le troisième aura été tiré. Les affaires et l'ouvrage se précipitent.

Je vis ce soir sur la *Voce*, que j'envoie à M. Payette, qu'à St André del Fratte était exposée l'image miraculeuse devant laquelle se convertit de Ratisbonne, avec indulgence pour ceux qui la visiteraient ces trois jours. " Allons-y, me dis-je ; je prierai pour ma conversion, pour celle des autres, pour celle des étrangers, pour celle des parents, pour celle des cousins, pour celle des cousines, pour celle des desservants et vicaires." Demain, si rien ne vient se mettre en travers, j'irai entendre dans sa classe le plus brillant professeur de Rome, Mgr. Satolli, qui est venu l'automne dernier au centenaire de Baltimore et à l'inauguration de l'Université de Washington, et que j'ai rencontré à Montréal.

*Vendredi* 30 *mai.*— A 7¾ heures j'étais chez Mgr Labelle. M. Barcelo, un jeune prêtre du Collège Canadien, vint nous chercher pour nous conduire au cours de Mgr Satolli. Nous prîmes place sur deux fauteuils près de la tribune. Le professeur donna une conférence on ne peut plus intéressante sur la *Paternité de Dieu*, avec entrain, verve, grande volubilité d'expressions, aperçus de vues nouvelles, éloquence. De là je me

rendis, avec M. Cousineau, au cours du Père Lepidi, dominicain, qui traitait de *ce que l'homme peut faire sans la grâce* : leçon charmante de bonhomie, de clarté, de petits mots pour rire, de science profonde mise à la portée de la capacité la plus humble.

Promenade avant-midi, travail après-midi.

*Samedi*, 31 *mai*.— Déjà le mois de mai fini ! Nous passons du cœur de Marie dans le cœur de Jésus. La conversion que j'étais allé chercher à St André del Fratte, m'est arrivée ce soir, douce, bonne, tendre consolante, lumineuse. Le Dieu qui vous soutient à St-Lin, me soutient ici, et m'envoie des forces et des consolations au milieu de mon rude labeur. Nous faisons son œuvre en nous soumettant à sa volonté. Nos sacrifices(et qu'on ne croit pas qu'il n'en existe point pour moi) sont des germes de félicité. Si l'avant-goût en est si suave, que sera-ce de la réalité.

---

# CHAPITRE TREIZIÈME

## DU 1ER AU 17 JUIN

*Dimanche*, 1 *juin*. — La pluie tombe en gouttelettes tranquilles ; aucun souffle ne remue l'atmosphère ; un ciel gris s'étend sur nos têtes ; l'air est pénétré de mélancolie, et par contraste le rossignol caché sous les feuilles fait entendre ses roulades si gaies. Mon âme résonne à l'unisson de la température.

Toutes les petites filles sous la conduite de sœur Véronique sont allées à la messe à la place Navonne. Elles doivent prendre l'omnibus pour l'aller et le retour, six sous par tête. Ce qui me fait plaisir dans ce voyage, c'est qu'elles se servent pour le réaliser de l'argent que je leur ai donné de temps en temps, à l'occasion de petits services rendus. Un orphelin m'a toujours fait pitié ; car, lui, il n'a pas de mère. Souvent il passe sur la terre, sans être aimé véritablement de personne.

Moi j'ai une mère, une bonne encore, qui s'intéresse à mes affaires, sur laquelle je puis me reposer pour l'intérieur de ma maison, et qui prie pour moi. Aussi, il ne se passe pas de jour sans que je ne pense à elle, sans que je ne la recommande à Dieu : et, par cette pensée et par cette prière, mon cœur devient meilleur.

Adieu ! et au revoir ! lorsque vos melons seront mûrs.

*L'Italie* du 27 mai a renouvelé son attaque contre Mgr Labelle. Monseigneur a répondu dans la *Voce* du 29, et le *Moniteur* du 31 publie une lettre de *Joannes* sur le même sujet. Je vous assure que tout cela ne passe pas inaperçu dans le monde romain où l'on n'est pas accoutumé à des ripostes de ce genre.

*Un Justus*
*Qui ne frappe pas toujours juste.*

Dans l'*Italie* de mardi dernier, Justus revient à la charge contre Mgr Labelle, assistant-ministre de l'agriculture et de la

colonisation dans la province de Québec. La conduite respectueuse et filiale du nouveau Protonotaire Apostolique vis-à-vis du Saint-Père, serait-elle, à ses yeux, une condamnation de quelque autre manière de faire ?

" Je terminerai, dit-il, ma correspondance en adressant deux mots à Mgr Labelle, qui a cru devoir rectifier ce que j'avais raconté à son sujet. "

Vraiment, M. Justus, c'est pousser trop loin la condescendance que d'adresser deux mots, et deux mots aussi longs, à un homme qui, lorsqu'on fait des erreurs sur son compte et sur le compte de son pays, *croit devoir les rectifier*. Sont-ils peu civils, ces Canadiens ! quand on les attaque, ils se défendent.

" Celui qui m'avait fourni les renseignements qui ont servi de bases à mes assertions, interpellé par moi, les a purement et simplement confirmés."

Ah ! Ah ! Justus ne prend pas la responsabilité première de ses paroles. Il les tient d'un autre *Justus* à la seconde génération ; et, si nous allions à celui-là, qui sait s'il ne nous renverrait pas à un troisième Justus. Il a bien fait de dire *ce que j'ai raconté à ce sujet*, ce sont des racontars.

" Il se peut qu'en rendant compte de ce qui m'avait été raconté, *relata referens*, j'aie dit quelque chose de plus ou de moins."

*Il se peut...* Voyons, se peut-il ? oui ou non ? pourquoi ne pas parler franchement ? et s'échapper ainsi en queue de poisson ? *desinit in piscem.*

*Relata referens*, j'aurais cru que *Justus* aurait dit, comme Virgile, *horresco referens* ; car les deux récits ont plus d'un trait de ressemblance : dans la bouche du peu véridique Sinon, il s'agit de *reptiles ;* sous la plume de *Justus*, il s'agit de faire avaler au public des *couleuvres*.

" C'est affaire de détail, mais le fond est vrai et Monseigneur voudra bien me pardonner si je ne puis me décider à désavouer ce que j'ai affirmé sur la foi de mon correspondant du Vatican. "

Ce qui revient à dire : " Monseigneur, j'ai fait sur votre

compte des erreurs que je crois, être, moi, de détail ; pardonnez-moi, car je ne me sens pas le courage de m'excuser convenablement.

Maintenant, voyez, *horresco referens*, le Vatican qui vient verser ses secrets dans le gilet de *Justus*, afin que *Justus* les fasse connaître *Urbi et Orbi* par les colonnes de l'*Italie*. Pour le coup, c'est trop fort ! *Justus*, pour qui prenez-vous vos lecteurs?

" Son récit a été l'objet d'examen et de sérieuses conversations dans l'enceinte du Sacré Palais. "

Très bien, mais vous oubliez de nous dire si son récit a été approuvé ou blâmé, s'il a été trouvé vrai ou faux.

" On ne saurait concevoir le motif qui aurait pu porter à inventer d'un bout à l'autre de pareilles nouvelles. "

Ni moi, non plus ; et je conçois encore moins le motif qui fait soutenir ces mêmes nouvelles, après la dénégation formelle d'un honnête homme.

" Et puis Monseigneur est ministre ou a été ministre dans son pays. "

Non, non, *Justus*, vous n'y êtes pas ; Monseigneur n'est pas et n'a jamais été ministre dans son pays. Il occupe une place de confiance qui peut n'être pas moins honorable ; mais, enfin, il n'est pas ministre. Quand on est aussi bien informé sur les autres points que sur celui-ci, il n'est pas étonnant qu'on se permette de raconter des choses en plus ou en moins.

" Or, on sait que les ministres sont souvent obligés par des hautes raisons de convenance à atténuer l'importance de faits réels et même quelquefois à les démentir. "

Pas compris ; à moins que cela ne veuille dire que les ministres parlent contre la vérité souvent, et que toujours les chroniqueurs de nouvelles à la main parlent *parole d'évangile*.

"La traversée de l'Atlantique ne suffit pas à faire perdre certaines habitudes contractées, et après tout, l'eau de l'Océan n'est pas celle du Léthé. "

Pas clair. Quand un homme qui a commencé par accuser si carrément, finit par *s'excuser* si piteusement, en de pareilles

insinuations, il faut que sa cause ne soit pas, même à ses propres yeux, très forte.

" En échange du pardon que j'implore pour quelque légère inexactitude que je regrette, puisque Monseigneur s'en est froissé, je lui accorderai pleine amnistie pour ses fautes de langue française et pour cette assertion hyperbolique que, loin d'avoir eu besoin de recourir aux banquiers d'Europe, il les a lui-même enrichis par ses dépôts."

*Légère inexactitude*... comme c'est jolie ! *du pardon que j'implore*... comme c'est touchant. *Je lui accorderai amnistie*... comme c'est généreux ! surtout quand il s'agit de *lapsus de langue française,* qui n'ont pu faire grand mal ni à la peau, ni même au style de *Justus.* Savez-vous qu'il vaut mieux faire un *lapsus linguœ* qu'un *lapsus rationis.* Et sans hyperbole, dans une attaque, quand aucune aison et aucune preuve ne sont apportées, il me semble qu'il doit y avoir un lapsus quelque part.

Autre hyperbole. Mgr. Labelle aurait dit chez les banquiers d'Europe, j'ai autant de crédit que le Czar de Russie ou M. Crispi. *Justus* va-t-il en être scandalisé ?

" Quant aux coups de cravache dont il gratifie les solliciteurs qui vont faire appel à sa générosité, c'est affaire qui peu m'intéresse. "

Reste à savoir si ce sont les solliciteurs qui ont attrapé les coups de cravache, ou un autre qui touche de plus près à Justus. Il me semble entendre, dans cette correspondance, l'écho de certains gémissement étouffés.

Après cela, daigne Monseigneur, agréer, etc , etc. "

Après cela, daigne Justus agréer avec cette réponse, la condération et les compliments de

*Joannes.*

Le 2 ou le 3 de juillet vient échue la moitié de l'intérêt sur l'emprunt de $25,000.00, c'est-à-dire $625.00. Au jour dit, vous voudrez bien aller le payer au Bureau de la " London et Lancashire company," qui se trouve, dans la haute maison en

pierre jaune, au coin de la rue St Jacques et la Place d'Armes. Le Bureau est au second étage ; il suffit de savoir lire les grosses lettres et de regarder pour le trouver du premier coup. J'ai coutume de traiter avec un nommé M. Flanagan, ou quelque chose comme cela Veuillez le demander. Si c'est un autre nom, vous pouvez toujours le trouver, en demandant le commis avec lequel j'ai fait la transaction. Si, pour une raison ou pour une autre, vous ne pouviez vous y rendre au jour dit, allez-y le plus tôt possible. Avant de partir, veuillez lire les clauses du contrat, et examiner le reçu qu'ils m'ont signé cet hiver, afin d'être bien sûr qu'il n'y a pas d'erreur ni d'oubli dans le reçu qu'ils vous remettront. Ainsi, je compte sur vous pour faire cette affaire avec toute la prudence qui vous est propre ; avec ce compliment, je me souscris, de votre révérence le très dévoué serviteur.

*Lundi*, 2 *juin*. — Je me sens un peu fatigué, et je me repose, en faisant ma correspondance. Le climat, pour un homme du Nord, est énervant à Rome. Ce n'est pas qu'il fasse encore très chaud. Vers midi, il y a bien sur les places publiques un étincellement de rayons éclatants qui fatiguent ; mais les soirées sont froides, trop fraîches, plus fraîches qu'au Canada à pareille époque ; mais, je ne sais pas, il y a dans l'air un énervement qui, à la longue, nous rend mou et *sans dessein*. Bon soir !

*Mardi*, 3 *juin*. — Je suis bien ; à midi je vais à la Propagande porter une lettre à Mgr Jacobini puis j'arrête chez Mgr Lalelle, où je passe une partie de l'après-midi. En entrant, je trouve une lettre du Père Tenaillon qui me dit :

" Demain mercredi Vième anniversaire de notre fondation romaine, Son Eminence le Cardinal Vicaire vient à St-Claude donner la bénédiction vers les 8 heures du soir. Vous seriez bien aimable d'être des nôtres en cette circonstance ; et aussi de vouloir bien prendre part à notre fête de famille du lendemain midi. Je suis heureux de vous annoncer la bonne nouvelle qui vient de nous arriver du Canada : "Mgr Fabre permet

fondation Montréal." Vous voyez que les choses marchent du bon côté. A demain donc, cher Monsieur, veuillez croire à mon sentiment bien affectueux en Notre Seigneur Eucharistique."

Je lui répondis de suite : " Certainement, je serai des vôtres demain soir et jeudi midi ; et je vous remercie de me procurer ce plaisir, cet honneur et cette récréation eucharistique Je me réjouis de votre établissement au Canada, et doublement parce que c'est à Montréal. Je ne veux pas qu'il soit oublié que j'ai été le premier à écrire à Monseigneur l'Archevêque de Montréal pour cette affaire, au mois de mars 1885. Mon grain de sel a été d'un bien petit poids dans la balance, je le sais ; mais n'importe, cela prouve ma confiance dans vos destinées canadiennes. Puis je tiens à être prophète, ne serait-ce que le plus petit des douze petits. Cependant j'avoue qu'il n'y a pas grand mérite à prophétiser dans une chose aussi claire. Comment expliquer, sans un dessein providentiel, ce courant de vocations du lointain Canada, vers votre communauté naissante, à travers les mers, par-dessus des montagnes de difficultés, contre tout sens commun. Vous êtes la communauté qu'il nous faut pour organiser d'une manière régulière et victorieuse la dévotion du Saint Sacrement si cher au cœur de notre population ; et nous sommes le champ qu'il vous faut pour vous donner des sujets innombrables. La communauté sera utile au Canada, et le Canada, à la communauté comme dit Horace : *Alterius sic altera poscit opem res et conjurat amice.* J'irai donc demain, chez vous, me réjouir et prier pour le succès de votre fondation canadienne. J'ai encore dans la bouche et au cœur un petit goût de Frascati."

*Mercredi, 4 juin.*—Mgr Labelle est venu passer ici une partie de l'après-midi. Cela me repose.—Le Cardinal Vicaire est charmant. Nous avons eu ensemble une longue conversation. Il m'a invité à l'aller voir. C'est l'ordinaire de Rome, tenant la place du pape, comme évêque de la Ville Eternelle.

Je vous envoie un troisième mémoire. Vous me ferez

plaisir en en prenant connaissance. Mon quatrième est à s'imprimer.

Continuez de m'écrire ici jusqu'à la Saint-Pierre inclusivement ; puis adressez comme suit.

Chez madame Durand, 3, cité du Retiro, 3.
Entrée : 30, faub. St-Honoré, 30.
Paris—France.

Continuez de m'écrire souvent, aussi souvent, d'abord à Rome, puis à Paris. Comme je dois faire un petit tour dans le sud et l'ouest de la France, j'aimerais, en arrivant à Paris, à trouver plusieurs lettres de vous. Continuez jusqu'au bout, sans vous négliger, et vous ne saurez croire le plaisir que vous me ferez. A moins de contre ordre, vous écrirez à Paris jusqu'au 12 de juillet. Ah ! ah ! ça sent une petite odeur de retour ! Donc au revoir !

*Jeudi*, 5 *juin*.—Je me rendis à 7¾ hrs. à la Propagande. Un petit mot de Mgr Jacobini m'invitant à y retourner demain avant-midi. J'ai dîné à St-Claude avec Mgr Labelle, Mgr Baroncini, Mgr Savelli et l'avocat Branchi. Le dîner fut suivi d'une conversation très intéressante sur la démocratie catholique et le rôle qu'elle est appelée à jouer dans le monde.

*Vendredi*, 6 *juin*. — Je suis allé chez Mgr X. Enfin tout est fini. J'ai vu le texte des dernières réponses promises. C'est incroyable, mais cela est, mes espérances les plus vastes sont dépassées. Ces documents me seront envoyés dans quelques jours au Collège Canadien. Ceci est encore sous le plus grand secret. J'attends que j'aie les pièces en main pour écrire à Mgr l'Archevêque de Montréal. Je garde des surprises pour bien du monde. Cependant cela ne change en rien l'époque de mon départ ; il reste plusieurs petits compléments à parfaire ; et je dois surveiller les impressions qui sont commencées. Ces mémoires resteront comme références et sources d'études pour le règlement des difficultés à venir. Je bénis Dieu de ce succès complet, et je vous invite à le remercier avec moi. Ces

décisions sont grosses de bienfaits pour notre pays. Tout n'est pas fini chez nous, bien entendu ; la lutte est de ce monde ; mais nous sommes sur la voie qui mène à la paix véritable.

*Samedi*, 7 *juin*. — L'ai-je rêvé ? l'ai-je appris autrement ? Vraiment je ne saurais dire. Mais il me semble qu'un soleil trop ardent, les vitraux étant restés fermés ( et qui aurait pensé de les ouvrir après un printemps aussi froid ? ) est venu rôtir les melons. Allons, pauvre mère, faut-il se faire de la peine pour si peu ? Au lieu de petits melons, maigres peut-être que nous aurions eus, nous en mangerons de beaux gros succulents qui poussent sur le marché de Montréal. J'ai découvert une mine ici ; et je vais apporter de quoi acheter tous les melons et tous les concombres de St-Lin. Je n'ai pu m'empêcher de rire. Cela m'a rappelé la fois que le vendredi saint, à l'Isle Bizard, M. [illegible]errault étant chez nous, les messieurs habillés en soie du village, étaient venus passer leurs pattes à travers les vitres de mes vitreaux. Mais alors je ne riais pas ; je leur aurais volontiers coupé les oreilles et la queue. Nous n'en sommes pas morts, pour tout cela. Ah ! s'il n'y avait jamais de plus grand malheur ! Allons, n'y pensons plus ; pensons seulement au plaisir que nous aurons de nous revoir au commencement du mois d'août. Les jours passent vite, quand on est rendu à notre âge. Déjà nous y arrivons.

*Dimanche*, 8 *juin*. — Mais pour nous revoir mère, il faut se conserver ; il ne faut trotter du matin jusqu'au soir, passer des heures sur la terre fraîche, arracher des herbes ici, renchausser des plantes là, plus loin cultiver des bouquets, et que sais-je ? je vois tout cela d'ici. C'était bon quand on était plus jeune. Mais les forces diminuent, l'estomac devient plus sensible au rhume ; la respiration est plus courte ; et la jambe est plus rosse. Quand on a des rentes, on s'assied dans sa chaise, on jase [cela, ça ne fatigue pas les vieilles) on se repose, on se fait apporter son mouchoir. Sérieusement, soyez raisonnable. Faites comme moi, quand je suis malade, je m'ar-

rête. Si quelquefois il m'arrive de ne pas le faire assez tôt, c'est parce que je tiens de vous. Vous n'avez pas le droit de me le reprocher. De grâce, si vous voulez me faire plaisir, prenez du bon temps ; et que je ne vous trouve pas vieillie au retour.

J'ai reçu votre lettre du 23 mai, dans laquelle vous me racontez la belle fête de la Pentecôte. Mes félicitations. Une lettre de St-Lin me dit : " Je ne vous donnerai pas des nouvelles de la paroisse, je sais que M. Payette vous tient au courant de tout ; je vous dirai seulement ce qu'il ne vous dit pas, c'est que depuis votre départ la paroisse a été desservie on ne peut mieux. " Vous ne sauriez croire comme il me fait plaisir d'apprendre ces choses. Si je savais ma paroisse en souffrance, mon séjour ici serait empoisonné d'inquiétudes. Je résignerais ou la cure ou le rectorat. — Laissons dire les méfiants. La lumière se fera avant longtemps. C'est pour cela que je fais tout imprimer. Il y aura à peu près 400 pages du format que vous avez reçu. Je me suis tu jusqu'ici, parce que on aurait tourné mes explications les plus sages contre moi. J'étais entre trois camps qui ne demanderaient pas mieux que de me prendre pour cible, et me tirer dessus. Mais maintenant que je suis bien à Rome,que j'ai assuré mes derrières, que je connais exactement les limites de mes fonctions et les possibilités extrêmes où l'on peut aller sans faire violence aux décrets ni aux intentions de Rome, je ferai en sorte que mes desseins soient connus, mes actes expliqués, mes paroles rendues publiques, je ne prétends pas convertir tout le monde. Les vieilles rancunes ne se déclarent jamais satisfaites, les intérêts individuels contents à moins d'avoir une victoire complète et un triomphe insultant : ce qui est impossible, inutile, nuisible. Mais j'espère rallier autour de l'Université à Montréal le concours de tous les hommes de bonne volonté, les raisonnables, les pratiques.

Ce pauvre Roch ; il a suivi de bien près sa femme. Vraiment, vous êtes en train d'enterrer ma paroisse toute entière !

*Lundi* 9 *Juin.*— Je viens de me procurer un trésor, une parcelle assez considérable de la vraie croix, cette relique m'est plus chère que celles que j'ai déjà obtenues toutes ensemble. La croix est l'instrument de notre salut ; et il est doux de pouvoir se dire : ce bois que je vénère, était sur le Calvaire et faisait partie de l'arbre par lequel la mort a été domptée, et la vie nous est arrivée.

O crux, ave, spes unica,
In hac triunrphi gloria
Piis adauge gratiam
Reisque dele crimina.

Avant midi je suis allé m'abonner à un journal grec, plus petit que celui que je recevais à l'Isle Bizard, et moins cher. J'ai payé mon abonnement pour dix huit mois, jusqu'au premier de janvier mil huit cent quatre-vingt-douze. Vous voyez que j'ai confiance en l'avenir.

M. Belnoue part dans quelques minutes. Il retourne à Chartres. Ce départ m'attriste parce qu'il laissera un vide autour de moi. Il est arrivé un autre prêtre à midi, vieux, malade. revenu des missions de l'Isle de Ceylan, religieux de l'ordre des franciscains, parlant un peu d'anglais, et un peu encore plus petit de français, italien de nation, brûlé par le soleil comme un sauvage, dyspeptique, vivant de bouillon. Il prendra la place de M. Belnoue ; mais il ne le remplacera pas.

*Mardi* 10 *Juin.*— Hier matin j'ai émigré de ma chambre nouvelle du côté du nord-ouest. Je fuis devant les rayons d'un soleil trop ardent qui donne dans ma fenêtre toute l'avant-midi. Cet hiver, il m'a rendu grand service, remplaçant poële et cheminée. Au nord je trouve l'ombre et le frais. Je suis là comme en villégiature, car la plupart de mes effets restent dans ma chambre d'hiver. La mère supérieure, à cette saison, n'est pas avare de ses chambres. Mais il n'y a pas de médaille sans revers. Je regrette la vue de mon petit jardin, l'odeur des roses et des feuilles vertes, le silence parfait. J'irai me promener de temps en temps dans ce parterre si bien entrete-

nu, et m'asseoir sous les treilles de son berceau. Sur la rue Melazzo, j'ai le bruit des voitures, quoique ce ne soit pas un endroit très passant ; le cri des vendeurs de journaux. *Tribuna* a a a ! *Messagero* o o o ! et des revendeurs : "cerises à vendre," fraises, carottes, pommes de terre ! Mais, avant tout, il faut vivre, et l'air frais vaut bien quelque inconvénient. D'un autre côté, ma nouvelle fenêtre a bien ses avantages, elle donne droit sur la rue *Magenta* ; et ma vue s'étend, par delà la Place de l'Indépendance, jusqu'à l'extrémité de la rue *Cartalone.* Quelquefois cela dissipe de regarder passer la foule et s'agiter cette fourmillière humaine. Je la domine de quinze pieds, elle ne se doute pas que j'examine ses mouvements, et que j'étudie ses manières. Où vont toutes ces personnes ? que font-elles ? que pensent-elles ? L'homme est un voyageur, toujours en mouvement. Dans un mois, moi aussi, je reprendrai le mouvement, je quitterai cette chambre ! en attendant que nous quittions la terre pour la demeure définitive.

Par suite de mon travail d'impression et des chaleurs, mon règlement, depuis le commencement du mois, s'est modifié. Lever, messe, déjeûner à la même heure qu'auparavant. De 8 h à 9½ travail. A 9½ h. je prends les petits chars en face de la gare, lesquels me conduisent à la place de Venise, de là cinq arpents me séparent de la Place *du Jesus*, où se trouve mon imprimeur. Chaque soir M. Befani m'envoie une liasse d'épreuves, et chaque matin à 10 heures je les lui reporte, les ayant corrigées à la veillée, puis revues le lendemain après ma messe. Quand il ne fait pas trop chaud, à 10 heures je reviens à pied ; sinon je reprends le tramway. C'est aussi le moment que je fais mes petites commissions en ville, profitant de ce que je suis rendu au centre des affaires. Je rentre donc entre onze heures et midi ; et en attendant le dîner je fais ma correspondance, celle qui n'est pas d'affaire. A midi et demi, comme les Italiens, je me couche, pour laisser passer sans m'en apercevoir le temps de la grande chaleur. Je me lève vers 4 heures. Travail, bréviaire jusqu'à 7 heures. Souper, petite promenade. Puis de 8 heures à minuit travail, c'est le meilleur de la journée.

Comme déjà j'ai pris une petite nuit vers le milieu du jour, la grande nuit peut être plus courte. Voilà comment ma vie s'est adaptée petit à petit aux exigences de mes occupations et du climat.

*Mercredi* 11 *juin.*— J'ouvre ma fenêtre à 5½ heures ; la ville se réveille, la circulation commence, petite d'abord, puis croissante. Un troupeau de chèvres fait son apparition accoutumée. La barbe au menton, couchées sur le trottoir le long des maisons, elles ruminent philosophiquement, attendant leur tour. On arrive de tous côtés, qui avec un bol, qui avec une tasse, qui avec un verre. Le maître pousse une chèvre, comme quand on réveille une personne qui dort d'un profond sommeil, et il emplit le vase. Ces gens-là du moins sont certains d'avoir du lait pur. Vers huit heures, les vingt chèvres partiront à la suite l'une de l'autre pour gagner leur pâturage.

J'ai fait venir de Paris. avec les miens, quelques livres pour M. Cousineau. Il est venu les chercher ce matin. Je l'amène avec moi à l'imprimerie, puis ensemble nous allâmes visiter un atelier de peinture. Je dis au propriétaire de mettre de côté tous les tableaux qu'il avait dans un certain genre que je lui indiquai. Je retournerai samedi après-midi ; et je ferai un choix. Je crois qu'il va m'être possible de faire une bonne affaire. M. Befani, que je presse, m'enterre dans les épreuves. J'en suis bien aise, je n'ai garde de le retarder, et chaque avant-midi, à 10 heures j'entre à son bureau, avec l'exactitude d'une pendule. Dans un mois je serai sur le point de quitter Rome, si je ne l'ai déjà fait. Au revoir !

Vous recevrez dans les premières semaines de juillet un journal grec *Anatolè*. Vous en conserverez soigneusement la file. Il est plus de mon goût que le *Nea Emera* que j'ai reçu pendant deux ans. Il était trop long à lire, coûtant trop cher, et ne venait pas de la Grèce, mais bien de Trieste en Autriche. —Cette fois-ci, je cherchai assez longtemps des renseignements, sans pouvoir tomber sur la veine. Enfin j'appris que le Père Franco était un des collaborateurs du *Journal de Rome* pour

les *choses helléniques*, et que le journal lui passait ses *échanges* grecques. Je me rendis chez lui, 12 via Carozze. Longue barbe, front chauve, chevelure retombant sur les épaules, " On me dit que vous recevez plusieurs journaux grecs. Je voudrais lire les nouvelles dans la langue d'Homère, seriez-vous assez bon que de me donner certains renseignements. — "Venez, voici." Il mit devant moi cinq journaux.—" Sur le nombre, y en a-t-il qui soit catholique ? — Oui, l'*Anatolè* et c'est le seul journal catholique, dans le monde, qui soit publié en grec. Hebdomadaire, 10 francs pour Syros, 12 pour la Grèce, 14 pour les pays de l'Union postale."

—Il est donc publié à Syros.—Oui, monsieur—Eh ! qu'est-ce que Syros ? excusez mon ignorance. Je suppose que vous, de votre côté, ne connaissez pas l'Ile Bizard ? —" Syros est une ville de 21,000 habitants, capitale de l'Ile de Syros, siège du monarque qui gouverne tout l'archipel des Cyclades, située sur des collines superbes, au fond d'un port magnifique, sur la route des steamers de Naples à Constantinople. C'est le centre catholique le plus nombreux de la Grèce, ancienne colonie de Venise. Il y a un évêque catholique et la cathédrale de *St George* située sur le sommet le plus élevé de la colline commande une vue admirable de Syros et de toutes les îles environnantes." Enfin le Père Franco était très *talkative*, il me lut une pièce de vers grecs de sa composition, qu'il devait présenter le jour même au nouveau bibliothécaire du Vatican, le Cardinal Capeceltalia. Je n'y compris qu'un mot *doz Biblion* il veut obtenir *une place*. Enfin je lui payai dix-huit mois d'abonnement à son *Anatolè*, à partir du premier juillet 1890. —Au revoir !

*Jeudi* 12 *juin*. — Reprenons la douce tâche. J'ai travaillé beaucoup pour mettre le dernier clou à la rédaction de mon mémoire, dont l'impression est plus qu'à moitié faite. Je l'aurai dans son entier avant la fin de la semaine prochaine. Quoique j'aie toutes mes réponses, j'imprime toujours afin de laisser mes pièces, multipliées, en tous les endroits nécessaires, et de

m'en servir comme d'un moyen de propagande en haut lieu, ainsi qu'une réfutation à tous les paradoxes qu'on a avancés. Mgr Labelle est venu passer avec moi une partie de l'après-midi.

*Vendredi* 13 *juin.*— Grand dîner chez les Pères du St-Sacrement vu que le Sacré-Cœur, est une des fêt[illegible] principales de leur institut. De plus c'est le jour de St-An[illegible], et Mgr Labelle s'appelle Antoine, ainsi que Mgr Baroncini qui était là présent.

Il y eut discours. Je fis le mien, et j'invitai ces messieurs à ma table de St-Lin quand le Père Tenaillon serait provincial de son ordre au Canada, que Mgr Labelle serait retiré à la montagne tremblante gouvernant de haut les affaires du pays, et que Mgr Baroncini serait délégué papal à Ottawa. Je revins passer le reste de l'après-midi à l'hôtel Marini, où j'avais à traiter de longues affaires avec Mgr Labelle avant son départ de Rome, qui aura lieu probablement jeudi prochain, 12 du courant. A mon retour je trouvai sur table une li[illegible] d'épreuves qui me fait veiller jusqu'à une heure du mat[illegible]

*Samedi,* 14 *juin.*— A huit heures, j'étais à l'imprimerie, à 9, chez Mgr Labelle. Je revins dîner au Collège Canadien, et de là je suis allé avec M. Cousineau faire la visite du magasin de tableaux. J'en ai acheté 16, pas très grands, pas tous des chefs-d'œuvre, mais ils me coûtent si peu cher. J'y retournerai lundi, pour contempler mon emplette. Pour aujourd'hui j'ai fait mettre de côté :

1o L'annonciation—2o La naissance de Jésus,— 3o Le rêve de St-Joseph, — 4o Ste Famille dans le désert — 5o Jésus au milieu des docteurs—6o Jésus soigné par sa mère,—7o Jésus travaillant avec Joseph,— 8o Adoration des mages,— 9o Une scène de la sainte famille,— 10o Jésus apparaissant à Madeleine,— 11o Jésus apparaissant à St-Thomas,— 12 Assomption de Marie,— 13o St-Jean Baptiste enfant,—14o St-Jean

Baptiste prêchant dans le désert, — 15 St-Augustin, — 16 St-Charles Borromée.

Comme vous le voyez, douze sujets se rapportent à la vie de Jésus ou de Marie, j'espère en trouver encore pour me faire une collection complète dans ce genre.

Je fais copier le médaillon de St-Lin à St-Paul, où le buste a 4 pieds de haut; je le fais copier de grandeur naturelle. C'est le seul tableau de St-Lin qui existe dans tout Rome. Je vais retourner avec des richesses. Reste à savoir comment je m'arrangerai avec les douanes françaises, américaines et canadiennes.

Pour faciliter la lecture du journal *Anatolè*, j'ai acheté un petit dictionnaire grec moderne français; mais il y a bien peu de différence entre le grec moderne écrit et le grec classique; cependant les mots ont subi assez souvent des nuances de signification dont ce petit dictionnaire nous donnera immédiatement le secret.

Mgr Labelle vient de télégraphier à M. Mercier une lettre latine destinée à faire du train dans vos journaux. Nous avons un temps splendide, pas trop chaud, avec des nuits plus fraiches que vos nuits de juin. Cependant on dit ici que c'est exceptionnel, et que si je jugeais de toutes les années par celle-ci, je courrais risque de me faire attrapper. Gardons-nous de généraliser, c'est le moyen de toujours être à côté du vrai.

*Dimanche* 15 *juin.* — J'ai passé la journée à la maison travaillant à mon cinquième mémoire, afin de l'entrer à l'imprimerie, aussitôt que le quatrième en sortira. Celui-là n'est pas aussi long que celui-ci. J'imprime avec un cœur placide; puisque toutes mes réponses sont données, sinon livrées, de *manu ad manum.*

Mais tout de même, mes mémoires et mes lettres se rendraient devant Sa Sainteté. Maintenant que mes affaires sont finies, je me suis dit: Voyons le Saint-Père. Comme j'ai été raisonnable, on ne m'a pas fait attendre longtemps. J'ai demandé mon audience samedi, et aujourd'hui dimanche, je

reçois avis que le Pape me recevra demain lundi à 9¼ heures a. m. Voici la lettre : " Si previene il Curato G. Batista Proulx che Sua Santita si deguera Ammetterlo all'Udienza lunedi 16 giugno 1890 ore 9¼ ante. Il maestro di Camera di S. S. Della Volpe. On prévient le curé J. Baptiste Proulx que Sa Sainteté daignera l'admettre à l'audience lundi 16 juin 1890, à 9¼ heures avant midi. Le maître de chambre de Sa Sainteté. F. Della Volpe. " Bonsoir ! je jette ma lettre à la poste. La prochaine vous parlera du pape et de ma visite belle et bonne.

*Lundi*, 16 *juin*.—Donc j'ai vu le pape. Ce matin à 8 heures, je me mis en route, avec une voiture à deux chevaux. On ne fait pas le *gros*, tous les jours. Je passai d'abord par l'imprimerie, pour y déposer mes épreuves ; puis j'allai prendre Mgr Labelle. Dans ma lettre j'avais demandé d'avoir mon audience pour le même jour que lui, si c'était possible ; je voulais profiter de l'autorité que lui donne dans le monde officiel son titre de sous-ministre, pour lui faire dire des choses que je ne pouvais dire moi-même. Nous traversons Rome le trot, Mgr Labelle en *full dress*, voiture découverte. Nous passons les corps de gardes, montons des escaliers, traversons des salles ; partout on présente les armes Je n'en étais fier aucunement, car je savais que ces honneurs s'adressaient au violet de Mgr Labelle. Un premier secrétaire prend nos billets et nous introduit dans une salle, où nous admirons les gobelins, qui sont superbes ; des gens d'armes partout, galonnés sur toutes les coutures. A 9¼ un majordome vint nous dire ; " Monseigneur, passez dans le cabinet privé du pape ; pour vous, Monsieur, Sa Sainteté vous recevra dans la salle du trône." Dix minutes après le Pape arrive. Je fais trois génuflexions, et je tombe à ses pieds " Saint Père, je viens vous remercier de ce que vous avez fait, entre autres choses, dans ces derniers temps, pour l'Université à Montréal, et vous demander de la bénir.— Oui, j'ai voulu satisfaire à la fois les droits de Québec et les aspirations de Montréal... Pensez-vous que maintenant, la paix soit solide ?— Elle le deviendra, si le décret *Jam*

*Dudum* est appliqué franchement et dans ses dernières conséquences.— Mais j'attends bien qu'il le soit. Le pape ne fait pas des décrets pour qu'ils restent lettre morte. Etes-vous content de votre séjour à Rome ?— Parfaitement, Saint Père, et je pars satisfait.—Alors il faudra revenir encore. J'aime les canadiens, j'aime les hommes modérés. Et qui voulez-vous que je bénisse.—Saint Père, ma mère...— Ah ! votre mère vit encore, je la bénis.—Ma paroisse...—C'est vrai, vous avez une paroisse. Est-elle bonne votre paroisse.— Saint Père, elle a beaucoup de foi. Elle compte 1600 communiants, et l'année dernière, j'ai distribué plus de 10,000 communions. — C'est bien, c'est bien ; si elle communie, elle deviendra encore meilleure. Dites à vos paroissiens que le Pape les bénit.—Saint Père..." Je sortis de ma poche une longue liste, il y jeta un coup d'œil. " C'est bien, dit-il, je bénis tous ceux qui sont sur cette liste, que Dieu leur donne vie méritoire et fin heureuse."

Puis il fut question de quelques affaires, que je dois tenir secrètes ; enfin il se leva, me mit la main sur la tête, me bénit encore, et sortit d'un pas ferme, plus ferme que sa démarche ordinaire à l'autel. Sa figure avait un air de santé que je ne lui avais pas encore vu, et son sourire était rayonnant. J'étais heureux d'avoir eu une audience seule, en dehors d'un pélerinage, quelque chose à mon goût. Je restai longtemps silencieux, immobile, comme embaumé du parfum de ses paroles.

Nous passâmes par chez le Cardinal Rampolla, il était absent, nous laissâmes nos cartes. Mgr Labelle vint me reconduire jusque chez moi, où il fuma un cigare et ne partit qu'à midi, enchanté.

---

## CHAPITRE QUATORZIÈME.

### DU 17 JUIN AU 12 JUILLET

*Mardi*, 17 *juin.* — J'ai été revoir mon vendeur de tableaux et j'ai complété mon emplette :

1o La Vierge et Ste-Elisabeth, 2o la Vierge et l'enfant, 3o le Rédempteur, 4o le songe de St-Joseph, 5o Ecce Homo, 6o Déposition de la Croix, 7o la fuite en Egypte, 8o Ste-Madeleine, 9o St-Antoine de Padoue, 10o St-Isidore le Laboureur, 11o St-François d'Assises, 12o Fête de St-Jean Baptiste

Ah ! qui pourrait disposer de quelques centaines de francs, on pourrait se procurer quelque chose de bien plus joli, et à très bon marché. Le saint Antoine est pour maman, elle l'a tant prié dans sa vie, il lui a fait trouver tant d'objets perdus, que je ne pourrai laisser passer cette occasion de lui apporter le saint de sa *devotion intéressée.*

*Mercredi*, 18 *juin.* — Je suis allé voir Mgr X. On ne peut être plus charmant. Demain j'irai chercher au secrétariat la copie d'une de mes réponses ; et il m'a dit de retourner le voir lundi à 4½ heures P. M. pour une autre réponse ; et si elle ne m'est pas remise ce jour-là, elle viendra bientôt après. Et remarquez, ce sont des réponses meilleures que celles que j'attendais et que j'étais chargé de solliciter. Dieu soit béni !

J'aimerais bien à trouver une journée pour aller à Lorette. Si je puis, c'est bien ; mais je tiens à partir de Rome au quinze de juillet au plus tard, afin de faire mes petites affaires en France et pouvoir prendre au Havre le bateau du 2 août pour New-York. — Donc au revoir !

*Jeudi*, 19 *juin* — Mon quatrième mémoire, le plus long, m'arrive tout frais de l'imprimerie. J'y porte la copie du cinquième presque tout entier. Je vais chercher une réponse à

la congrégation ; il ne m'en reste plus qu'une à avoir, elle est promise, je la connais.

Mgr Labelle est parti à midi, content. Il a été près de deux mois ici.

*Vendredi, 20 juin.* — Je ne suis pas bien aujourd'hui. Je ne m'occupe à aucun travail sérieux. J'enveloppe des mémoires et je les adresse. Je lis quelque peu. Je me couche et dors. Je prends une soupe et un œuf à la coque dans mon lit ; et à cinq heures du soir je me lève pour vous tracer ces lignes. Je me sens mieux. Demain quand j'aurai dormi, je serai très bien. Bonsoir !

*Samedi, 21 juin.* — Je suis bien, très bien, parfaitement bien. J'écris une lettre à Mgr Jacobini, et je la lui porte. Je reçois votre lettre du 8 juin.

Les grandes fêtes se succèdent et je n'y suis pas : la Pentecôte, la procession, et dans quelques jours l'inauguration du tableau de St-Lin. Croyez que c'est pour moi un sacrifice. Je le mets sur l'autel du calvaire secret avec les autres victimes ignorées. Mais, à mon retour, nous aurons d'autres fêtes, et j'y serai : la consécration de l'église, l'installation des reliques, etc.

Ne craignez pas que le travail me prédispose à quelque longue maladie. Je travaille beaucoup, mais avec mesure. L'expérience m'a appris depuis longtemps que l'esprit est un arc qu'il faut débander de temps en temps ; et voilà pourquoi je me donne si souvent de petites récréations ; voilà pourquoi je m'arrête quand je me sens indisposé. Du reste travailler malade n'avance à rien. Avec beaucoup d'efforts, on ne produit que des pages languissantes, qu'il faut reprendre le lendemain, avec une peine d'autant plus grande que l'ouvrage a été gâtée une première fois. Alors, pour ne pas perdre complètement mon temps, je fais de petites besognes de détail qui ne fatiguent pas, au contraire qui empêchent de s'ennuyer, et qui tout de même sauvent des heures précieuses pour plus tard.

Vous me dites que M. Belnoue vous semble bien bon. Jugez en vous-même. Je vous envoie une de ses lettres, qui est gentille, charmante, délicieuse ; et vous prendrez un petit mot pour vous, dans les *malices d'outre mer.*

*Dimanche*, 22 *juin.* — J'ai mis la dernière main à la table de mon cinquième mémoire qui est intitulé : " Mémoire sur la Nécessité de l'Influence épiscopale dans le règlement de nos difficultés Universitaires à Montréal."

N'oubliez pas de m'écrire à Paris jusqu'au milieu de juillet, et qu'il y ait une lettre, la dernière, le 15 de ce mois.

Allons, chère mère, au revoir ! soignez-vous bien, afin que je vous retrouve toujours une *jolie vieille.*

Par cette même malle je vous envoie un quatrième mémoire : " Collections de documents sur certaines questions universitaires à Montréal." Je vous demande de le laisser voir à maman, ; puis ensevelissez le avec les autres dans le coffre-fort, jusqu'à mon retour. Sous peu je vous en verrai trois exemplaires de chacun de mes mémoires, que vous conserverez bien. J'ai besoin d'en avoir quelques-uns à mon retour. Si par hasard, mes malles venaient à rester en arrière, je ne voudrais pas me trouver dans l'embarras. Pour prévenir ce désappointement, je charge les postes de rendre ces opuscules avant moi.

Monseigneur m'a écrit, il semble croire que M. Cabana ira à Joliette l'année prochaine au collège. Dans quelques jours je vais lui envoyer une lettre à St-Lin ; comme je ne connais pas sa nouvelle destination, soyez donc assez bon que de la lui *faire suivre.*

*Lundi*, 23 *juin.* — Aujourd'hui, veille de St-Jean Baptiste, je passe une bonne partie de la journée à recevoir des visites, entr'autres celle de M. Vacher, procureur du Collège Canadien, qui m'invite à aller célébrer la fête nationale demain au Canada de Rome, M. Hévé, curé de Manchester, M. Marcil, curé de

Minissota, le Père Paradis, à qui j'ai vendu un très grand service, M. Cousineau etc.

Je prends une voiture à l'heure ; et avec ce dernier, je vais chez mon peintre et j'achète encore :

1o La scène — 2o Jésus au jardin — 3o Un autre repos en Egypte ; —4o Ste Agathe, — 5o Hérodiade portant la tête de Jean Baptiste dans un plat, ce qui porte le nombre de mes tableaux à 32 ou 33, Je me suis fait faire une boîte exprès, de sorte qu'ils s'en iront couchés sur le dos déployés ; et j'espère qu'ils arriveront sains et saufs.

De là nous allâmes chez M. Beretti acheter des souvenirs pour St-Lin, trop long de tout énumérer. J'ai plus de 600 chapelets ; ma richesse en objets de piété dépasse la valeur de $150.00. Vous savez que je n'ai jamais eu de dettes. Un homme qui, à la fin d'un long voyage très dispendieux, où les impressions seulement dépassent $500.00, qui peut mettre autant en graines de chaplet, n'est pas si pauvre qu'on pense. Soyez tranquille, pauvre mère, nous avons de quoi souper jusqu'à la fin de uos jours. Je dépense facilement, mais j'ai la précaution de faire entrer plus abondamment. L'Université à Montréal s'en apercevra. Je viens de fairo tomber dans son escarcelle au moins $6000.00 annuellement.

De là je déposai M. Cousineau à la place Barberini, et je m'envins prendre un bain à la salle Ostori, sur la Via Volturno, à huit arpents de chez nous.

*Mardi* 24 *juin*. — Diner au Collège Canadien avec Mgr. Vender Stein, belge, homme important à Rome. Puis je me rends chez Mgr Jacobini.

Je devais y aller hier à 4½ heures P. M. Mais j'avais reçu dimanche cet avis : "Il signor Proulx, abita via Milazzo, B, villa della Presentazione. Faccia il favore di recarsi de S. E. Mons. Jacobini sollanto Martedi alle ore 4½ e non demani, essendo assente da Roma. Faites-moi la faveur de venir chez son Eminence Monseigneur Jacobini, seulement mardi à 4½ et non demain, comme il est absent de Rome."

Le bon Dieu permettait ce retard pour rendre ma joie plus complète. Le 19 mars, fête du Premier Patron du Canada, j'entrais à la Congrégation ma question la plus difficile, question qu'on me prédisait devoir être insoluble. Petit à petit, je vis que le jeu tournait dans mes cartes, à la fin je fus certain. Bien plus j'eus connaissance des réponses ; mais à raison de certains retards nécessaires, quand deviendraient-elles officielles ? elles le sont devenues pour moi le 24 juin, jour de la fête du patron des Canadiens-français, de mon patron bien-aimé. Allez-dire, qu'il n'y a pas de fatalité. *Fides omnia vincit.* La foi vainc tout. Comme Mgr Jacobini était très occupé, et qu'il voulait me parler plus longuement, il me pria de repasser demain à 10½ hrs A.M. Mon audience n'avait pas été longue, mais j'emportais la pièce, c'est la dernière. Ma mission est finie, elle a réussi au-delà de toute espérance. Je m'en retourne content, Le bon Dieu se sert de qui il veut pour faire son œuvre. Tous les hommes capables de Montréal sont venus échouer au pied du roc de Pierre. Moi, qui ne suis qu'un petit curé de campagne, j'en ai trouvé l'accès aisé et le séjour fécond. Oh ! que je dormis d'un sommeil profond et réparateur.

*Mercredi, 25 juin.* — A neuf heures à l'imprimerie. L'omnibus du Corso me conduisit à la via Fialtina ; à 10½ h : j'entrais chez Mgr Jacobini. D'être plus aimable, ce n'est pas possible, ni plus gracieux, ni plus amical. Il me donna un ouvrage très précieux publié sous sa direction ; il y mit sa griffe. R. D. J.-B. Proulx vice-Rectori Unive Lavall, in Monterigio. D. arch Tyrenessis, S. C. de prop. Fide secret.

Il est à la tête d'une nombreuse société d'ouvriers, il m'invita à une séance qu'il donnent vendredi soir. Je n'y manquerai si je le puis. On vint annoncer l'Achevêque de New-York. Je voulus me retirer, il me garda encore assez longtemps. Je n'étais aucunement confus, mais content. Il me dit de Mgr Labelle ! "J'avais entendu parler de lui souvent, il est mieux encore que je n'ai entendu dire. Je dois vous dire qu'il m'a parl en bien de vous et qu'il m'a dit que pour les affaires

universitaires, vous étiez l'homme de la circonstance." Je ne me gourmai pas du tout; mais je regarde ces bonnes impressions comme un moyen de paix et de force que Dieu me met entre les mains. Vous pouvez croire que je m'en servirai Aujourd'hui je suis si content, que je suis sans dessein et je me lève de dessus mon lit pour vous tracer ces lignes; La chaleur y est aussi peut-être pour quelque chose.

Mon départ est fixé; j'ai retenu mon passage du Havre pour le 2 du mois d'août. J'arriverai à New-York vers le onze, à Montréal le 12 ou le 13; et comme il peut se faire que les affaires me retiennent quelque jours auprès de Monseigneur, je ne me rendrai à St Lin que le 16 samedi, ni avant, ni après. Il faut toujours laisser une marge si l'on ne veut pas être désappointé. J'aimerais à quitter Rome le 13 de juillet au soir. Si je le puis, je le ferai plus tôt; si non plus tard, alors ma course à travers la France sera raccourcie d'autant. Car le 2 d'août est une date immuable autour de laquelle tourne tout le reste. Ainsi donc au revoir. Quand cette lettre nous arrivera nous ne serons plus séparés que par cinq semaines d'absence. Ca passera vite. Et mon plaisir sera d'autant plus pur, plus léger de vous revoir tous, que ma mission a été couronnée d'un succès plus complet. Je n'apporte aucune ombre à mon voyage et beucoup de lumière inondante.

J'ai reçu votre lettre, où vous me parlez de première communion, de consécration au Sacré-Cœur, de tableau de St Lin, des quêtes qui sont abondantes, de drapeaux, des cousins et cousines de M. Lavallée, et d'une foule d'autres bonnes choses. Quant au tableau, il faudra tourner l'accident à bien. J'ai en tête quelque chose qui est beau ou laid. Il faudra faire comme pour l'Université. Chaque embarras qu'on a voulu me mettre dans les jambes, m'a donné une chance de parler, d'avancer, de remporter un nouveau succès. La bonne politique consiste à se servir des fautes de ses adversaires comme d'un levier pour élever sa propre cause. C'est pourquoi les défauts de la toile tourneront en beautés du cadre. J'ai toutes

mes réponses, bonnes, belles, complètes, plus que satisfaisantes. Mes espérances sont dépassées. Les détails au retour. Vous pouvez dire cela aux amis, si vous le jugez à propos. Mais, faites en sorte qu'il n'arrive rien aux journaux. Si vous le craignez, gardez un silence prudent. Ces êtres de journaux, pour la plupart sont malfaisants. Ils n'ont pas la conscience des responsabilités ; ils gâtent les meilleures affaires. Ils n'ont en général, aucun sens de la mission qu'ils pourraient remplir. Rapporter des nouvelles à tort et à travers semble être la raison d'être de leur existence. Aussi, que demander autre chose de la plupart de ceux qui les rédigent, Où sont leurs études ?où est leur expérience des choses et des hommes ? A propos de journaux, je vous en envoie un qui n'est pas mauvais, *la Voce.* Vous y verrai un discours du Pape sur les Maronites en latin superbe. Je vous enverrai la suite des nominations du Conclave demain, quand elle aura paru.

*Jeudi,* 26 *juin.*— Je me mets à travailler au *Rapport* de ma mission à Monseigneur Fabre. Je le fais ici, parce que je suis plus tranquille, et que je veux profiter des avantages de prix, de fini, et de rapidité que m'offre mon imprimeur M. Befani. C'est un opuscule qui, avec la correspondance d'affaires y annexées, aura plus de 80 pages grand format comme les mémoires que j'envoie au Canada. J'aurai imprimé plus de 400 pages : la question aura été traitée sous toutes ses faces. Vous rappelez-vous qu'en partant, je disais : je ne lâcherai prise que quand j'aurai emporté le morceau ; j'emporte plus que le morceau, j'emporte le tout. Dieu soit béni !

*Vendredi,* 27 *juin.*— Mon " mémoire sur la nécessité de l'Influence épiscopale dans le règlement de nos difficultés Universitaires à Montréal " vient de sortir des presses. Je vous en envoie un exemplaire. Lisez-le et dites-moi si Monseigneur ne sera pas trop fier. Et ce qu'il y a de mieux, la congrégation a traduit mot par mot ma demande, et en a fait une réponse ; le Cardinal me disant. " Si ce n'est pas assez, vous n'au-

rez pas à vous plaindre. Nous nous servons de vos propres mots. "—Eminence, il y a un proverbe qui dit : il faut demander plus pour avoir moins. Mais Rome est si généreuse qu'il suffit de demander moins pour avoir plus.— Ah ! dit-il, ces Canadiens sont bien demeurés des *Franchesi*, ils ont toujours le *complimento* à la bouche.—Eminence, pour un *complimento* je veux dire les ressources pécuniaires ; pour la succursale, que vous nous avez accordée ce n'est pas trop d'un autre compliment. *Bene, bene va bene* !"— Le rapport est toujours sur la sellette.

*Samedi* 28 *juin*.— Le rapport est fini. Je viens de le porter à M. Befani qui se mettra à composer dès lundi matin. Il ne me reste plus qu'à revoir la correspondance y annexée, ce qui prendra trois jours environ. Cette correspondance va être piquante : elle comprend les lettres que j'ai adressées, depuis que je suis à Rome, sur la question universitaire, à Monseigneur Fabre, au cardinal Simeoni, à Monseigneur Jacobini, à M. Collin, supérieur de St-Sulpice, à M. Archambault, mon remplaçant, au Dr Desjardins, à Monseigneur Labelle, etc. Elles renferment une foule de vérités que je ne pouvais pas faire parvenir autrement à mon public. J'ai reçu votre lettre du 15 où vous m'annoncez que la première communion est faite ce jour là. Oui j'ai reçu, dans le temps, la lettre des préparantes. Des occupations incessantes m'ont empêché de leur répondre, mais non pas de prier pour elles ; car, plus d'une fois, j'ai dit mon bréviaire à leur intention, et à l'intention des bonnes maîtresses qui préparaient leur âme à être le tabernacle du doux Jésus. Je ne crois pas que la poste ait manqué de me remettre une seule de vos lettres. Elles sont toutes paginées, jusqu'ici 325 pages ; et comme il doit y en avoir encore quatre de la St-Pierre au 15 de juillet, je compte que vous aurez écrit un volume de 360 à 370 pages. Merci, vous avez grandement contribué à alléger les ennuis de mon exil. Aussi voyez comme j'ai été persévérant à vous griffonner mon jour-

nal chaque jour, vu que j'écoutais peu vos recommandations : " si vous êtes fatigué, écrivez court " ; sachant fort bien qu'une lettre courte produirait un désappointement. Avouez, au moins, que ma persévérance mérite une bonne note. Il y en a tant qui commencent et n'achèvent pas. Dans l'amitié comme dans le salut, c'est la fin qui importe.

---

## CHAPITRE QUATORZIÈME.

### DU 17 JUIN AU 12 JUILLET

*Dimanche* 29 *juin.*— Saint Pierre.

Il y a de belles cérémonies à l'église St-Pierre, aujourd'hui, et je n'y vais pas ; je ne suis pas malade, mais le climat me rend mou. J'ai encore pas mal de travail sur les bras, et je veux gaider toutes mes forces pour l'ouvrage nécessaire.

Je me contente d'assister par la pensée aux fêtes de St-Lin. Je vois tomber le voile, s'ouvrir grands les yeux des paroissiens : je vois St-Lin rayonnant au milieu des apôtres, qui protège son peuple ; j'entends la voix solennelle de M. Rouleau qui se déroule en belles pensées et en longues périodes. J'offre à Dieu le sacrifice de mon absence.

Le Pape m'avait dit : " Je vous enverrai un souvenir—Saint-Père, je vous demanderai de me l'envoyer pour ma mère— C'est bien pour votre mère, c'est tout un. " Je chargeai Mgr. Jacobini de le rappeler au Pape, s'il l'oubliait. Aujourd'hui, je reçois par Mgr Jacobini, un beau chapelet ; il est précieux. Il est en onix. Je l'ai montré à un orfève, il me dit qu'il vaut cinq piastres ; mais son plus grand prix vient du donateur. Je vois la bonne vieille mère égrèner ces beaux grains ; mais, pour dire trois chapelets de suite, celui-ci pèse un peu— Je reçois une lettre de M. Belnoue que je vous envoie encore. C'est un homme charmant. Je dîne à midi chez le Père Tenaillon ; ci-inclus sa lettre d'invitation. Aujourd'hui même vous m'adressez votre dernière lettre à Rome, ç. sent la fin du voyage.

Ecrivez-moi à Paris jusqu'au 15 juillet, écrivez le 15 même. Ne craignez pas que je dérange mon départ. Le 2 août est

une date aussi inamovible que le jour de Pâques. Des images que m'annoncent M. Belnoue, je vous en expédie trois ; une vierge Marie pour maman, une vierge noire pour sœur Philippe, et la troisième pour vous. Vous recevrez, à dater du premier de juillet un journal italien " Il Divin Salvatore " qui paraît deux fois par semaine, 16 pages. C'est comme qui dirait " *La semaine religieuse de Rome.* " Conservez m'en soigneusement la file jusqu'à mon arrivée. Il ne me reste plus qu'à m'abonner à un journal ou revue latine, c'est ce que je ferai probablement cette semaine. Et pour nous tenir au courant du mouvement religieux et politique de la France, en passant à Paris, je paierai un abonnement au journal *La Croix*, quelque-chose d'écrit dans un excellent esprit et de finement rédigé. Avec tout cela, nous aurons de quoi nous distraire des disputes absurdes de notre politique terre à terre.

*Lundi* 30 *juin.*— Toute la journée, j'ai travaillé à mon *rapport.* Les premières épreuves m'en sont arrivées ce soir. Monseigneur Baroncini est venu me voir : grand honneur.

*Mardi* 1 *juillet.*— Je dîne au collège canadien. Trois de ces jeunes prêtres viennent me rendre visite à neuf heures. M. Bourd qui est ici depuis deux ans et qui part ce soir pour Montréal, à 11 heures, était ici pour me faire ses adieux.

*Mercredi* 2 *juillet.* — Vous m'avez souvent dit : " Quand vous aurez de l'ouvrage, écrivez court, mais écrivez pour que nous ne soyons pas inquiets". Or j'ai de l'ouvrage pardessus la tête, je vous écris pour que vous ne soyez pas inquiets et vous voyez que je suis court.

Je profite de la permission, me pro[illegible] de jaser avec plus d'abondance avant longtemps. Le P[illegible]enaillon, tout joyeux, m'est arrivé ce matin, avec des lettres de Montréal, annonçant l'établissement de sa communauté à Montréal, sur le plateau, pas loin, de l'église Saint Jean-Baptiste.

*Jeudi, 3 juillet.*— En revenant de l'imprimerie j'arrête aux Quatre fontaines, et je dis à M. Cousineau : " je suis guénille, fatigué, j'ai quatre longues lettres à copier pour les protes ; pourriez-vous me donner un coup de main.—Oui j'irai passer l'après-midi chez vous, " à 1½ heure, il était ici. Nous nous établissons un de chaque côté de la table, avec une assiettée de cerises dans le milieu, et nous jouons de la plume jusqu'à 6 heures. Puis, après le souper 6½ h. à 8 heures, même exercice. Je ne dis pas que quelques paroles parlées n'aient pas remplacées quelquefois les paroles écrites ; mais tout de même, nous avons fait de l'ouvrage, et beaucoup. Demain la dernière feuille de mon rapport sera chez M. Befani, tout le temps, il imprime, il est rendu à la moitié. Chaque soir je reçois mon faisceau d'épreuves, et le lendemain à 10 heures, quand je vais les lui porter, je corrige à son bureau la mise en page.

*Vendredi 4 juillet.*— J'étais bien en arrière dans ma correspondance. De retour de l'imprimerie, j'écris à Monseigneur Fabre, à M. Archambault, à M. Collin à Paris, à Mgr Labelle ; et je continuerai à répondre aux lettres dont je n'ai pu accuser réception, parce que mon temps tout entier était à la rédaction du rapport. Je veux mettre tout en ordre sous ce côté avant que de quitter Rome.

*Samedi, 5 juillet.*— J'ai dîné au collège canadien, faisant mes adieux à M. le Supérieur et à M. Leclerc qui partent lundi pour Paris. Le premier reviendra de là dans une quinzaine de jours. M. Leclerc continuera jusqu'au Canada, si sa santé lui permet de traverser. Nous aurons sa visite, j'espère, dans le courant de septembre. C'est un des caractères les plus sympathiques que j'ai encore rencontrés. Puis avec M. Cousineau, je suis allé prendre des informations plus précises sur l'envoi de mes malles au paquebot. " La Champagne " au Hâvre pour le 2 d'août, sur mes billets de chemin de fer et de traversée. J'acheterai ici mon billet du Hâvre à New-York. Si je le perds, en route je pourrai toujours m'en faire donner

un autre. Mais si je perdais mon argent, personne ne me le remplacerait. Puis j'apportai ici, à la ville, mes tableaux, dans une bonne caisse faite exprès. J'en ai 32, sans compter mon St-Lin que je vais ajouter, et une *Cène* trop grande pour ma boîte, lequel tableau j'ai confié à l'envoi de Mgr Labelle. Il nous arrivera par St-Jérome.

*Dimanche,* 6 *juillet.*— Hier m'est arrivée votre lettre du 22 de juin avec la somme des prières faites à mon intention. Merci !

Je suis allé dîner au St. Sacrement. Le Père Tenaillon et Mgr Baroncini se sont arrangés pour venir souper avec moi mercredi soir. Souper d'adieu !

Je reçois avec mes épreuves, ce mot de M. Befani : " Je suis heureux de vous pouvoir assurer que j'aurai achevé l'impression du *Mémoire* mercredi soir ou jeudi matin. En travaillant dans les heures *extra,* et un peu plus à l'Américaine, et vous avec moi ici ; nous réussirons. "— Après que mes mémoires auront pris le train, je ne languirai pas ici.

Vous recevrez par la même malle les " Acta Sanctae Sedis " du mois de mai. Je me suis abonné pour le volume XXIII, qui commence avec le mois d'août. Je vous envoie celui-ci comme spécimen. Il est vraiment intéressant. Mais les autres numéros n'arriveront certainement pas avant moi. Le numéro de juin n'est pas encore paru. Tout va à Rome *piano,* on dit que c'est plus *sano* ; mais pour des Américains, c'est étrivant. J'ai de mes connaissances ici qui sont au désespoir. Pourtant personnellement, je n'ai pas à me plaindre. Je reçois des félicitations de tous côtés, de ce que je puis m'en retourner après cinq mois et demi, ayant traité mes affaires jusqu'à l'oméga. — Pour en revenir aux acta, cette publication complètera le cycle des langues qui seront lues au presbytère de St-Lin : Français, Anglais, Grec, Italien et Latin. Je vais me remettre à faire mes malles, j'aime mieux faire un mémoire pour la Congrégation. Plaignez-moi. Au revoir !

*Lundi* 7 *juillet.*— Oh, là, là ! je viens de faire une terrible après-midi. J'ai sué à grosses goûttes, j'avais le mal de nerf, parfois je devais m'arrêter et m'asseoir, je n'en pouvais plus. Ah ! quel supplice ! J'ai fait mes malles. J'ai séparé ce que j'envoie en avant et ce que j'apporte avec moi. Comme la plus grande partie de ce bagage est composé de livres, et que cela pèse beaucoup, je fais deux caisses séparées. Pour ne pas les acheter trop grandes, ni trop petites, j'ai cordé le long du mur mes effets en deux tas oblongs, et demain je ferai venir un menuisier qui fabriquera le contenant juste sur le contenu.

Je dois recevoir mes dernières épreuves ce soir. Je vois arriver petit à petit le moment du départ avec une satisfaction douce et calme.

J'ai mis de côté dix exemplaires de tous mes mémoires pour les porter, avant de quitter Rome, à certains personnages qui ne les ont pas vus jusqu'ici, et qui doivent être mis dans le secret de nos affaires, pour le succès de nos pas et démarches futurs. La vie est un combat, c'est pourquoi il ne faut pas y chercher le repos complet. Il faut savoir dormir sur l'affût du canon, prendre son repos et sa récréation entre deux escarmouches, le cœur gai et l'esprit libre.

*Mardi*, 8 *Juillet.*—J'ai passé une partie de ma journée à l'imprimerie pour corriger la mise en page, aussitôt qu'elle sortait des mains des reviseurs, afin de faciliter la promptitude du travail.

*Mercredi*, 9 *juillet.*—Je porte à l'imprimerie une lettre circulaire aux cardinaux qui composent la Congrégation de la Propagande. Elle m'est rendue ce soir. J'achète Cicéron en 6 volumes in folio et Tite-Live en 7 volumes in 12, le tout pour sept piastres et cinquante centins.

Grand souper, cuisine superbe, desserts splendides, service de première classe. Mgr Baroncini, le Père Tenaillon, M. Vacher et M. Cousineau sont venus me faire leurs adieux et me

souhaiter bon voyage. Jusqu'à dix heures nous veillons dans un salon, ayant invité à notre plaisir M. le Chapelain Morlot, M. Ordeneta, l'envoyé diplomatique du Venezuela et le curé de Béthulie (Saphet) en Palestine. Une bouteille de champagne arrosa les bons souhaits.

*Jeudi*, 10 *juillet*.—La sœur Providence remplit mes deux caisses. Elle le fait avec tant d'habileté qu'il me reste de la place pour trente autres volumes.

Une chance que la Providence, sous le nom et les soins de cette bonne sœur, soit venue à mon secours. Quand l'omnibus de M. Lemon vint chercher mes trois caisses, deux de livres et d'effets, et une de tableaux, je n'en pouvais plus. Je ressentis un frisson tel que je me mis au lit, et j'y restai tout l'après-midi, d'abord grelottant, puis suant à grosses gouttes. Les remèdes, la bonté et l'habileté de mon infirmière ont réussi à ramener la chaleur dans mes membres. Ce soir je me sens assez bien.

*Vendredi*, 11 *juillet*. — Ce matin, je me suis réveillé très bien. J'allai porter une lettre à Mgr Jacobini, payer le passage de mes valises qui sont parties pour le Havre, hier soir, prendre mes reçus. Puis le reste du jour se passe à faire ma correspondance qui s'est accumulée et qui est considérable. Je pensais partir un ou deux jours plutôt que je n'avais calculé ; mais non, il faut attendre au 13 au soir ; mais ce jour là, par exemple, je pars. Donc au revoir.

J'ai reçu votre bonne lettre, par laquelle vous m'annoncez que l'avoine est vendue ( et pas si mal encore ) et où vous me donnez la description de la fête de Saint Jean Baptiste et de la peur de Boulé.

Je quitte Rome définitivement après demain, dimanche au soir, comme c'est calculé depuis le commencement de juin. J'ai acheté à prix très réduit 43 volumes, parmi lesquels il y a une dizaine d'in-folio, et plusieurs très bien reliés en veau ; tout

cela me coûte $16.00 plus une piastre pour les voitures, plus le prix de passage qui pourra me revenir à $10.00, ce qui fait $27.00, c'est-à-dire environ 63 centins par volume ; le plus petit vaut au moins le double de cela ; et plus de dix valent au moins quatre piastres chacun. Voici les noms et le nombre de ces volumes :

| | | |
|---|---|---|
| Œuvres complètes de Cicéron, | 6 vol. | in-folio |
| Œuvres complètes de Tite-Live | 7 — | in-12 |
| Tacite | 1 — | in-12 |
| Polybe | 4 — | in-12 |
| Hérodote | 3 — | in-4 |
| Justinien | 2 — | in folio |
| Benoît XIV | 2 — | in folio |
| Memorial de Ste-Hélène | 2 — | in-4 |
| Perrone | 8 — | in-12 |
| Machiavel | 5 — | in-12 |
| Vie de St-Paul | 3 — | in-12 |
| Silvio Pellico | 1/12 — | in-4 |

J'ai hâte de savoir, si cette ficelle a bien joué, à l'heure que M. Rouleau se préparait à faire rouler sur ses auditeurs émerveillés la rondeur de ses périodes cadencées. Je vous envoie mon *Rapport*, et de plus, trois exemplaires de mes dernières publications pour faire des séries complètes. Je vous envoie aussi deux notices d'Ottawa. Voyez, si cela vaut la peine de faire venir ce qu'il y aurait là à mon adresse. Dorénavant je vous écrirai au moins une fois par semaine. Il peut se faire que j'envoie plus souvent mon journal. Je suis fatigué du travail que j'ai fait ici, et des chaleurs qui sont épuisantes beaucoup plus que les nôtres. Mais je ne suis pas malade. Je compte que le repos et les distractions du retour me rétabliront complètement.

*Samedi*, 12 *juillet*. — Le sort en est jeté. Je pars ce soir à 9¾ heures. J'avais encore douze lettres en arrière. Je me mis à écrire de bon matin. A 11 heures j'étais chez Mgr

Jacobini. M. Cousineau est venu travailler toute l'après-midi avec moi. Il a copié 5 ou 6 heures de suite. Il a adressé des mémoires pour les Cardinaux, lesquels mémoires ne devront leur être remis que le dernier juillet, afin que personne n'en envoie au Canada avant que je sois rendu. Ci-inclus la lettre circulaire aux Cardinaux, membres de la Congrégation de la Propagande. Je suis content de partir. Je pars un jour plus tôt que je n'avais calculé, ce qui me donne une petite marge de plus en France. Ainsi me voilà en route. Chaque pas me rapprochera du Canada, de vous, ma chère mère. Dans un mois juste, je ne serai pas loin de Montréal. Priez pour moi. Je pars content. Je ne saurais trop remercier Dieu qui a tout applani sous mes pas. Au revoir !

## 3IÈME PARTIE

# DE ROME A MONTREAL : PAR CI, PAR LÁ

## CHAPITRE I

### DE ROME A MARSEILLE

*Samedi,* 12 *juillet.* — Partenza ! Il est dix heures, le train se met en mouvement lentement, puis avec rapidité s'élance au sein de la campagne et de la nuit noire.

Au milieu d'une semblable obscurité, à 11 h. p. m., il y a bientôt six mois, par le même chemin j'entrais à Rome. Il faisait noir dans mon âme. Ténébreuse était la position, les questions étaient indécises, et les réponses m'apparaissaient enveloppées de vague et de doute.

Aujourd'hui, c'est bien différent. Il fait clair dans mon âme. Grâce à Dieu bien des nuages sont dissipés ! Je sais où je vais, et j'apporte des solutions lumineuses.

J'avais alors le cœur serré ; plein de confiance, je ne pouvais me défendre d'une certaine crainte.

Ce soir, je me sens la joie au cœur, joie douce, joie calme. L'avenir a ses luttes, il renferme aussi ses victoires fécondes. J'entre dans trois semaines de Valances en France, puis suit une semaine de traversée salutaire. J'ai grand besoin de ce repos. Le tout sera couronné par un retour joyeux. S'il y a

des jours tristes dans la vie, le bon Dieu aussi nous en fait de bien beaux.

A neuf heures, je prenais un bouillon. La Mère supérieure, Sœur Providence et mon infirmière sœur Véronique viennent me dire adieu ; puis, avec l'homme de la maison qui portait mes deux petites malles, je pris le chemin de la gare.

Dans mon compartiment j'ai six compagnons — cinq hommes et une femme — Trois hommes dorment, un lit sa gazette, la femme jase sans cesse ni relache avec son mari qui l'écoute ; et le septième écrit et pense à vous, chère mère et bon ami.

*Dimanche*, 13 *juillet*. — Vers minuit le moulin de Lachine cessa son tic tac, je veux dire, la femme se tut et nous nous mîmes à *cogner des clous*, sept à la fois. Nous donnâmes de la tête à droite à gauche jusque vers 5½ heures, que nous arrivâmes à Pise. Je pris une tasse de café noir pour me réveiller complètement ; ce sommeil, composé de bouts de corde, ne suffit pas pour faire une bonne nuit ; mais il satisfait les exigeances de la nature, assez pour empêcher d'être malade le jour suivant. Il a plu toute la nuit, et ce matin l'air est frais. Le soleil, par derrière les pics dentelés des montagnes, se lève splendide, au milieu de rideaux de vapeur pourprée.

A la Spezia, site charmant, beau port de mer, trois de nos compagnons descendent. Deux nouveaux montent. Je saisis un coin près d'une fenêtre, ce qui donne plus d'air, plus de vue, plus de confortable et plus de fumée de charbon.

Je m'occupe peu de l'historique et de la géographie du pays, ayant déjà fait ce trajet deux fois. Je me contente d'admirer d'un côté le pittoresque des sites avec la richesse luxuriante de la végétation, et de l'autre la vastitude calme et bleue de la mer.

A 9 heures à Gênes. — Je pris un cocher, " fouette et conduis moi à l'Annonciata ; " une messe était rendue à l'épître. Je l'entendis. " Fouette et ramène moi à la gare. " J'achetai un poulet avec un petit pain et un cruchon, et je dejeunai sur mes genoux comme un prince. J'ai devant moi un beau mois

de vacance, bien gagné, sans trouble, ni affaires. Je jouis de l'air de la méditerranée que nous longeons, du spectacle indicible de ces montagnes couvertes de jardins et de villas au pied desquels nous courrons. Cette *rive du ponent* est d'une beauté qui surpasse toute imagination, c'est rafraichissant rien qu'à la traverser, même à la vapeur.

Le moulin de Lachine avec son mari partagent encore mon compartiment, mais une demi-heure après Gènes, ils débarquent chez eux à *Sesti-Ponente.* Il ne me reste plus qu'un compagnon, et je le perds un peu plus loin à *Coyoleto.* Seul, avec mes livres, mon bréviaire, Dieu, et la belle nature, voilà le beau du voyage.

Coyoleto passe, auprès de ses habitants, pour être la patrie de Colomb. De la ces trois vers

Hospes siste gradum : fuit hic lux
Prima Columbo
Orbe viro majori heu nimis
Arcta domus
Unus erat mundus " Duo sunt " ait
Iste. Fuere.

C'est-à-dire, Etranger, arrête ta course ; ici vit le jour Colomb. Pour un homme plus grand que l'univers, c'est une maison bien étroite. Il y avait un monde. " Il y en a deux " dit-il. Et ce fut vrai.

Les unes après les autres, nous saluons les villes de Savone, ville natale de Sixte IV et de Jules II ; Ceriale entourée de légumes et de céréales ; Albenga, siège d'un évêque ; Port Maurice, patrie d'un saint moderne, St-Leonard, St-Remo aux promenades incomparables, et Ventimille, la ville frontière.

Toute cette côte italienne est superbe : forêts de dattiers, cimes de montagnes couronnées de pins et d'autres arbres résineux ; bosquets d'oliviers à travers lesquels se montrent de petites églises ou des maisons de campagne, sites pittoresques, collines entourées de belles plantations, débris de vieux châ-

teaux forts sur les hauteurs, vergers immenses d'orangers, grèves de sable jaune qui invitent aux bains de mer, vue sans limite sur l'océen bleu, grande culture de légumes luxuriants ; massifs de feuillages épais. Quand tout cela vous apparaît, illuminé d'un beau soleil, vous pensez tout naturellement aux champs Elisées antiques ; et vous constatez que les poètes n'ont eu que peu à imaginer, ils n'ont eu qu'à regarder autour d'eux, et à choisir les détails qui leur convenaient.

La douane française me traita en ami. J'achetai, pour mon souper, du jambon et une bouteille de *vin d'Asti*, une vieille connaissance à moi. Et à trois heures nous nous élançons à travers la belle France, le département des Alpes maritines, puis le Var, puis les Bouches du Rhône.

Alpes Maritimes, Nice au ciel renommé
Puget-Themers et Grasse, où l'air est embaumé.

Dans le Var, Draguignan aimé du Provençal
Brignoles avec Toulon et son triple arsenal.

Dans les Bouches-du-Rhône est l'antique Marseille,
Arles, jadis Reine, Aix à l'huile sans pareille.

La vapeur, beaucoup plus rapide que de l'autre côté de la frontière, nous emporte à travers Menton, perdu dans ses plantations d'orangers et de citronniers, entremêlés de caroubiers, de figuiers et d'oliviers, vrai serre chaude protégée contre les vents du nord par un hémicycle de montagne.

Monte Carlo, fréquenté pour ses bains de mer, pour son climat doux et tempéré et pour ses jeux ; Monaco, pittoresquement assise sur un promontoire, capitale de la principauté de ce nom, un des états les plus petits du monde, ce qui ne l'empêche pas d'en être un des plus heureux.

Nice, le nid des délices, le rendez-vous de l'aristocratie européenne, fière de la douceur de son climat et de la richesse de sa végétation.

Cannes où débarqua Napoléon revenant de l'Ile d'Elbes ;

Tejus, bâti par César, pleine de ruines antiques ;

Toulon le principal port militaire de la France où, par un heureux coup de canon, le jeune Bonaparte, inaugura la plus extraordinaire carrière militaire des temps modernes.

Et Marseille, où nous arrivâmes à 11 heures du soir. Cette côte française l'emporte encore sur sa sœur italienne. Le climat y est un des plus beaux de la terre. Le littoral ouvert au sud, battu seulement par les vents de l'est, est protégé au nord par de hautes montagnes contre les intempéries du septentrion et les bourrasques du mistral ; il est presque continuellement caressé par des brises tièdes, rafraichies, en été, par les fraîcheurs de la mer.

Les curiosités naturelles y abondent. De chaque mont de la côte, de chaque promontoire battu par la tempête, on découvre des panoramas splendides. Les sources jaillissantes y sont abondantes, les torrents formidables, les cascades hautes, et ça et là, les forêts aussi belles que étendues. Il s'y rencontre des vallons où les Romains et les Napolitains peuvent venir et viennent chercher des hivers plus doux que ceux de Rome et de Naples.

*Lundi*, 14 *juillet*. — C'est aujourd'hui la fête de la république. Toute la ville est en liesse, des milliers de drapeaux tricolores flottent au vent. J'entrai hier à la lumière d'une illumination férique, à la cadence des danses en plein air, au mouvement des retraites militaires. Je pris logement au centre même de la ville, à l'Hôtel de Rome, près de cette Cannebière dont un Marseillais disait : " Si Paris avait sa Cannebière, ce serait un petit Marseille. "

De minuit à 7 heures je dormis comme un bienheureux ; à 8 heures j'allai prendre mes informations pour gagner demain St-Pons en route pour Lourdes, puis j'engageai un cocher pour monter au pèlerinage de cette ville, à Notre-Dame de la Garde, bâti sur un rocher qui domine le port et la mer. Le spectacle y est beau, pas plus beau, même inférieur à celui dont on jouit du sommet du Mont-Royal. Montréal, à nos pieds, nous ap-

paraît autrement solide et varié que Marseille ; et le decors des environs est autrement étendu, grandiose et riche sur les bords du St-Laurent.

Je priai pour moi, je priai pour vous. Je vous envoie quatre photographies : l'extérieur et l'intérieur de l'église, la statue qui domine le clocher et celle qui domine l'autel.

Marseille se glorifie d'avoir donné un bon nombre d'hommes célèbres au monde, depuis Trogue-Pompée jusqu'à Thiers ; mais il n'y en a guère dont elle soit plus fière que de Pierre Puget, peinte, architecte et sculpteur du siècle de Louis XIV. Elle lui a élevé une statue au milieu d'un parc public qui porte son nom. Je le visitai en descendant de Notre-Dame de la Garde.

Je visitai aussi l'église de St-Victor ; audessus d'un autel dédié à ce saint, on lit un beau vers latin, dont la traduction va à dire : " O vous qui êtes vraiment Vainqueur, protégez Marseille et ses habitants. "

Massiliam, vere Victor, cives que tuere.

Le sacristain me conduisit dans les caveaux de l'Eglise. " Voici la grotte où vécut et pria sainte Madeleine. Voici le siège de Pierre sur lequel s'assit S. Lazare pour prêcher. " Je le baisai, au cas que ce fut vrai. " Voici le tombeau de Cassien, le célèbre Cassien qui d'écrit de si belles choses sur la vie religieuse. Voici... Voici... " A la fin, je crus qu'il m'en contait. Je revins à la lumière du jour, et à mon hôtel pour dîner.

Pendant la grande chaleur du soleil j'ai écrit les lignes qui précèdent : j'ai donné de mes nouvelles à la Via Milazza, j'ai lu la gazette, je me suis reposé sur mon sofa, pour reprendre une nouvelle course à travers la ville, lorsque le soir nous eut ramené un peu de fraîcheur.

J'ai été voir le port, une foret de navires, de mats, de cordages et de pavillons flottants. La cathédrale n'est pas complètement terminée comme celle de St-Lin, elle est à l'intérieur en blocs de marbres. La différence est qu'à St-Lin, c'est du mar-

bre vrai, et qu'ici ce n'est que de l'imitation.

Il est 9 heures. J'entends le canon qui résonne, en l'honneur de la République. Je vais aller voir l'illumination, et la foule qui circule avec calme et ordre. Puis, à 10 heures, au lit, pour me lever à 5 heures moins un quart.

Bon soir ! et au revoir ! Je me repose, et ne laisse entrer dans ma tête aucune idée sérieuse. Je ne me donne pas même la peine de relire cette lettre. Ce que vous ne comprendrez pas, sautez par dessus.

---

## CHAPITRE II

### DE MARSEILLE A CASTRE

*Mardi*, 15 *juillet.* — Je vous écris entre Marseille et Arles. La campagne est triste : ici rochers sauvages, là plaine stérile, plus loin côteaux dénudés. Cette terre blanche, partout ailleurs qu'en France, ne vaudrait absolument rien ; mais la main française est si industrieuse. Elle réussit, par canaux d'irrigation, par plantations, à amener la vie et la verdure dans ce pauvre pays. Quel contraste avec les environs de Nice !

Ce matin, à 4¾ heures, le garçon frappait à ma porte ; à 5¼ heures je partais pour la gare. A 6 heures et 10 minutes le train se mettait en mouvement. Jusqu'ici, je n'ai pour compagnons qu'une famille composée du père, de la mère et d'une petite fille de 8 ans, gens paisibles et tout à fait bien. La femme et l'enfant dorment. L'homme lit. Moi, je lis, je regarde, je pense et j'écris. Savez-vous à quoi je pense ? Devinez.

Je m'endors. En me réveillant, démenti à ce que je viens d'écrire, je me trouve au sein d'une vraie foret d'arbres fruitiers de toutes sortes, treillis de verdure, du sein desquels les maisons émergent comme des nids dans le feuillage.

Déjeuner sur mes genoux, tout comme sur les rivages de la Baie d'Hudson : pain, jambon, cruchon ; seulement le cruchon renferme autre chose que l'eau des lacs.

C'est ennuyeux, il faut changer de train d'abord à *Arles*, puis à Lunel, puis à Montpellier, enfin me voici sur la route de Paulhan. En lisant la géographie du département de l'Hérault, je vois qu'il existe un autre St-Pons que celui de *Thomière*, vers lequel je me dirige, et qu'on appelle St-Pons *de Mauchiens*, c'est-à-dire, mauvais chiens. Je passe à la porte. Donc je descends à St-Pargoire. Le dépot est une maison dans

le champ. Une femme tient le Bureau. " Madame, quel est ce village, perché sur le sommet de cette colline. — Monsieur, c'est St-Pons de Mauchiens. — A quelle heure repassent les trains pour Paulhan ! — A 4.27 heures ou à 7.07 heures. — Voulez-vous vous charger de garder mes valises d'ici à ce soir ? — Volontiers. "

Il est midi. Je monte une demi-lieue. J'arrive à un ancien village du moyen-âge, nid d'aigles fortifié, maisons en pierre très hautes, rues tortueuses et étroites. Je grimpe à l'église, petite, en pierre, très propre, avec autel et balustre en marbre. Deux femmes prient. Je dis à l'une : " Où demeure M. le Curé ? — M. le Curé est absent, aux eaux, il ne reviendra que vendredi. Si vous voulez voir sa sœur ? — Non, où demeure M. le Maire ? — Je vais vous y conduire. " Toutes les têtes sont aux fenêtres pour voir passer un *chapeau de castor*. Le Maire ne viendra que dans une demi-heure. " Je veux dîner, où est le restaurant ? " — La fille du Maire, 20 ans, me conduit au café. Je lui remets pour son père tous mes papiers. J'attendais que mon dîner fut prêt, en lisant l'*Eclair*, lorsque le Maire arrive. Tous mes titres l'avaient renversé. De suite, nous gagnons la mairie. Les régistres parlent de 1539 à 1599, puis ils sautent à 1681 laissant une lacune de 82 ans dans laquelle tombe 1621, qu'il me faut. Je reviens manger mon dîner. Lorsque je veux payer mon écot, l'hotesse refuse de prendre l'argent. J'insiste ; refus inflexible. " M. le Maire l'a dit. " Tout ce que je pus faire, ce fut de donner cinq sous à la petite fille. Je gagnai la maison du Maire. Réception cordiale à son salon, politesse de Madame et des deux filles de la maison. Evidemment, j'étais reçu aux frais de l'Etat. O aimable simplicité ! Cette famille est tout à fait chrétienne ; cela perce dans toutes ses paroles ; le maire vient me reconduire jusqu'à la petite gare et nous nous séparâmes amis. Le vin ici ne coute que 5 sous la bouteille et il est excellent. Je vais voir ce qu'il coûtera de transport et de douane, et je ne dis pas que M. Albiel Legnadier, maire de St-Pons de Mauchiens ne deviendra pas mon fournisseur.

La maladie, appelée Philoxera a détruit complètement tous les vignobles. Ils sont à se reconstituer, par des plants de vignes américaines sur lesquelles on presse des vignes françaises. Encore un point sur lequel le salut vient d'Amérique.

A 4½ heures, je me rembarque, un quart d'heure plus tard, je débarque à Paulhan dans une plaine insignifiante. A 5 hrs je m'assieds de nouveau dans le wagon, pour me lever et descendre à 6¼ hrs à Bédarieux. Je n'en partirai qu'à 9½ hrs pour St-Pons, où je serai vers 11 heures.

En attendant, je soupe dehors, au frais, sous les grands arbres, regardant passer la population qui revient du champ et qui a l'air tout à fait intéressante. Je vais faire un tour dans la ville, très-propre, qui s'étend comme Ste-Geneviève sur une seule rue, dans une vallée étroite dont un côté est bordé par des collines abruptes et l'autre par des côteaux s'étageant en amphithéâtre. Et je vous écris.

Aujourd'hui, j'aurai changé de train 7 fois : Arles, Lunel, Montpellier, St-Pons de Mauchiens, Paulhan, Bédarieux, et St-Pons de Thomière. Le sauvage ne s'écarte jamais dans les bois ; un peu, le même instinct me conduit dans le labyrinthe des chemins de fer et dans le dédale des rues au sein d'une grande ville. Avant de me mettre en route j'étudie l'indicateur des chemins de fer ; et de suite la voie la plus rapide et la moins couteuse se présente à mon esprit. Dans le train, j'examine le plan de la ville où je vais descendre, et immédiatement je vois l'endroit favorable pour prendre pension. Jamais je n'engage de guide et je circule dans les quartiers les plus compliqués comme je le ferais à Montréal. Evidemment, j'ai la vocation du voyage.

*Mercredi*, 16 *juillet*. — A 7 heures j'ouvris les yeux à la lumière. Depuis 11½ heures que je ronflais. Où étais-je ? je l'ignorais. J'ouvre la fenêtre. Je lis l'enseigne : *Café-Gau*. Ah ! Ah ! Je suis chez M. Gau. En face, de l'autre côté de la rue, s'allonge le flanc de l'église. Très bien, je n'ai pas loin pour aller à la messe ; ce que je fis à 7½ heures. J'y tenais

vu que c'est aujourd'hui la fête de *Notre-Dame du Mont Carmel.* Au sortir de l'église je pris une tasse de café. Puis j'allai voir le Curé. Je n'y fus que trois minutes, il partait pour aller rencontrer son évêque qui confirme dans une paroisse voisine. Je visitai la ville. A 10 heures j'allai à la mairie, et je me fis apporter les vieux régistres de 1625 à 1635 et je recherchai l'acte de baptême de François Fleury. Je ne l'ai pas trouvé. Il a pu être baptisé ailleurs ; il a pu être baptisé ici, et il est possible que j'aie sauté par-dessus l'acte. Toujours est-il qu'il était de St-Pons, puisque au mariage de sa fille, il s'est dit de cette place ; or il devait le savoir.

Et qui est-ce que François Fleury ? me direz-vous ; ma chère mère, c'est le père de Marie Fleury, l'épouse de Jean Proulx, mon aïeule à la sixième génération et la vôtre à la cinquième, puisque votre mère était une Proulx, et que, à partir de mon grand père Clément et de votre mère aussi Clément, nous avons la même lignée, moi paternelle, vous maternelle ; car, ma bonne mère, nous sommes cousins du deux au trois, votre mère était ma grande tante.

“ St-Pons de Thomière, 3,562 habitants, chef-lieu d'arrondissement à 316 mètres au-dessus de la mer, sur les deux rives et près de la source du Jaur, dit M. Joanne ; ancienne abbaye, érigée en évêché en 1318 ( supprimé en 1801 ).—Cathédrale du XIIe siècle, voutée en berceau brisé ; façade du XVIIIe siècle — Maison du gouverneur — Tour crenelée du XVIe siècle, sur le plateau qui domine une magnifique source, formant lac — Chapelle du XIVe siècle ; aujourd'hui magasin de bois, et dont la tradition attribue la fondation à Charlemagne—Grotte du Pontil ( fossiles et antiquités ). ”

Qu'est-ce que le Jaur ? “ Le *Jaur* nait au signal de Saint-Pont de Thomière où il se grossit des eaux d'une source magnifique...... et après avoir décrit quelques courts méandres, se jette dans l'Orb. Cours 25 kilomètres ” c-à-d, environ 6 lieues. Ce n'est pas l'Ottawa, pas même l'Achigan.

Un col étroit entre deux hautes montagnes, aboutissant à un vallon circulaire, entouré de sommets ; une rue longue au fond

du col, sur la rive du Jaur, qui fait marcher plusieurs moulins lorsqu'il a assez d'eau dans son lit ; mais pas maintenant qu'il permet à peine aux cent laveuses accroupies sur ses bords de trouver assez d'eau courante pour y tremper leur linge. La grande artère de communication se bifurque en plusieurs rues plus courtes, vraie patte d'oie, pour remplir le vallon ; place publique coupée de quatre rangées de platanes séculaires ; belle culture étagée sur le flanc des montagnes ; maisons coquettes perchées à mi-hauteur sur la rampe des collines ; vieilles, lourdes, massives et sombres maisons en pierre dans la ville antique : Voilà St-Pons.

La moitié de l'église est en chœur, indice qu'il y eut un chapitre anciennement. Les lourdes stalles existent encore. Les balustres magistrales sont en granit rouge. Il y a entre autres, un beau tableau de la descente de la croix " donné par le roi en 1642." C'était du temps de Louis XIII.

Adieu ! St-Pons ! Il n'y a plus de Fleury. Dans le voisinage à Lodève, est né le cardinal Fleury, d'abord précepteur puis ministre de Louis XV. Il est né en 1653, et notre François a vu le jour, dit Mgr Tanguay, en 1631. L'histoire ne dit pas qu'ils soient germains.

Je ne pus quitter St-Pons qu'à 5 heures et 12 minutes, pour la bonne raison qu'il ne partait aucun train plus tôt. Où irais-je coucher ce soir ? A Toulouse, c'est une ville historique, et il me serait agréable d'y faire une petite visite. Mais on arrive à Toulouse qu'à 11½ heures. Je suis en vacances, je ne veux pas me fatiguer. Je veux goûter le repos, le sommeil. Comme je pensais à ces choses très raisonnables, j'arrivais à Castres, traversant une belle campagne bien cultivée. " Arrêtons à Castres, nous en repartirons demain par le train de 10½ heures et nous arriverons le soir à Lourdes." Je prends l'omnibus de l'Hôtel Central, et c'est de là que je vous écris, après avoir pris un bon souper, ayant défait mon lit où je me jetterai avant neuf heures.

Excusez, je ne prends même pas le temps de relire ces pages. Peut-être y a-t-il des mots qui manquent, des fautes, etc. : mais

votre indulgence pardonnera tout à un fils qui se repose de longues fatigues et qui vous écris pour vous dire qu'il pense à vous 10 fois par jour.

---

## CHAPITRE III.

### DE CASTRES A LOURDES.

*Lundi*, 17 *juillet*. — Ce matin, avant de partir, je visitai Castres : ruelles étroites, tortueuses, avec hautes maisons en pierre, lourdes, sombres, sans goût, dans les parties qui viennent du moyen âge ; bien percée, bien ombragée, avec avenues bordées de hauts arbres, jardins frais et bien entretenus dans les parties modernes. Nos ancêtres vivaient à l'intérieur de leur maison ; là se concentraient les agréments de leur vie autour du foyer ; nous vivons sur la place publique, il y faut des embellissements. Tout de même c'est plus joli. L'ancienne cathédrale renferme quantité de beaux tableaux disposés avec goût. Le Séminaire est entouré de jardins superbes. Je partis à 10 heures A. M. — J'étais dans le département du Tarn.

> Dans le Tarn est Albi fière de sa Cathédrale,
> Gaillac, Savour et Castres à l'humeur martiale,
> St-Pons est dans l'Hérault.
> Dans l'Hérault, Montpellier où le docteur s'élève,
> Beziers, digne des dieux, et St-Pons et Lodève ;
> Marseille est dans les bouches du Rhône.
> Dans les bouches du Rhône est l'antique Marseille
> Arles, jadis reine, Aix, à l'huile sans pareille.
> Et actuellement me voici dans la haute Garonne.
> Haute Garonne aura Toulouse aux jeux savants,
> Villefranche, Muret, la belle Saint-Gaudens.

A midi, je changeais de train à Castelnaudary ; à 1 heure, je dînais comme il faut à Toulouse, l'ancienne capitale du Midi, qui a balancé le pouvoir et la réputation de Paris : à 2 heures moins vingt minutes, je reprenais le train pour Lourdes, où,

après avoir traversé maintes places, entr'autres Tarbes, j'arrivai à 6 heures P. M. Je pris l'omnibus de l'hôtel Belle-Vue. Je suis à une dizaine de minutes de la grotte.

Après souper, ma première visite fut pour cette grotte miraculeuse. Il était 8 heures du soir. Une trentaine de personnes, hommes, femmes, prêtres priaient agenouillés ; les ombres commençaient à envelopper les environs de mystère. Une centaine de cierges donnaient leur lumière pieuse. Il tombait une pluie fraîche, je la pris pour l'image de la grâce qui m'attendait ici. Il régnait un silence qui avait quelque chose de solennel et d'impressionnant. La statue de la Vierge, dans sa niche naturelle, ayant un rosier fleuri à ses pieds, semblait me sourire. Je ne rentrai qu'à 9 heures, après avoir parlé à celle qu'on honore en ces lieux, de toutes les personnes qui m'intéressent.

*Vendredi*, 18 *juillet*. — J'ai passé, ma journée à la grotte, littéralement. Après ma messe, j'ai erré dans les environs, sur le bord du Gave, dans les sentiers qui montent au flanc du rocher, serpentant à travers les arbres. Lourdes est un vallon délicieux, entouré d'un cercle de montagnes ; presqu'au milieu du vallon est un rocher à pic au haut duquel est bâti un château et autour du château, au pied du rocher, se grimpent les maisons de la petite ville. Quant à la grotte, elle est au fond de la vallée, à 10 minutes du village. L'Eglise du pèlerinage est sur le rocher au-dessus de la grotte. On y arrive par des escaliers monumentaux. Devant les escaliers est une belle place ensablée, puis une belle pelouse, entre-coupée d'allées bien entretenues. Par delà le Gave, sur une hauteur qui s'élève en talus, sont bâtis quatre grands couvents. Ainsi d'un côté à gauche les couvents, éloignés joliment les uns des autres ; en face la pelouse que baigne le Gave, pelouse unie comme la main. Un peu sur la droite, la petite ville qui s'élève en amphithéâtre ; sur la droite tout-à-fait, des pics dénudés qui contrastent avec l'abondante verdure qui verdoie à leur pied ; en arrière, la montagne couverte de bois avec un calvaire, des grottes, des chemins sombres. Je passerais ici tout un été sans

m'ennuyer. Quelle belle retraite pour les vacances ! L'air est frais, et il est embaumé par la piété des nombreux pèlerins qui ne cessent d'arriver. Il n'y a qu'un inconvénient : un nombre infini de petites boutiques où l'on vend des objets de piété. Vous ne pouvez faire deux pas sans entendre : " Oh ! M. le Curé, encouragez-moi, vous n'avez besoin de rien...... de beaux chapelets — de belles médailles ? " — J'en suis ahuri.

Ayant dîné, je me rendis à la grotte où je passai l'avant-midi. J'achetai deux petits livres : l'apparition et la vie de Bernadette, et je pris plaisir à relire ce que je savais déjà. Je l'avais lu plus au long dans Lasserre ; mais il y avait un parfum délicieux à repasser ces choses sur les lieux eux-mêmes. Je fus touché de voir un homme d'une quarantaine d'années environ, suivi de deux femmes, venir s'agenouiller auprès du rocher, et là passer cinq minutes à faire toucher des chapelets, des médailles, des statues à la pierre nue. Comme autour de la fontaine de Siloë, les infirmes abondent. Il y avait entr'autres un petit bossu qui se donnait bien du tourment, buvant à la fontaine, se lavant, baisant la terre. Si la sainte Vierge le redresse, celui-là, le miracle ne pourra faire de doute pour personne.

Vers 6 heures, comme je m'en revenais à mon hôtel, une petite fille me dit : " Monsieur, voulez-vous voir la maison de Bernadette ? Je suis pauvre, vous me récompenserez. — Je le veux bien." Deux autres accourent : " Moi, moi, cette petite n'est pas de Lourdes. Elle est d'Espagne. Elle va vous tromper. Moi, moi." Je dus me fâcher, puis les chasser avec mon parapluie ; tout le temps, la petite marchait devant, sans rien dire, comme un petit chien qui craint et qui serre la queue. Elle ne me trompa pas, car sur la maison est écrit en grosses lettres : " Maison où est née Bernadette."

Ce qui surprend, c'est que comme, dans tous ces pays du sud de la France, on ne parle pas français. Les gens instruits le parlent, mais souvent, grand Dieu, avec quel accent ! le peuple en général parle le patois, ici d'une façon, là de l'autre. Nous pouvons dire que nous parlons en général mieux le français au Canada qu'en France : d'Ottawa à Gaspé, il n'y a pas de patois,

mais seulement quelques fautes de grammaire et voilà tout.

*Samedi*, 19 *juillet.*—J'allai dire ma messe, faire mes adieux à la grotte. Je pars à midi pour Bordeaux où je serai ce soir. Je vous envoie quelques images de Lourdes, mais dans mon sac, j'en apporte de plus belles. C'est aujourd'hui samedi. Dans quatre semaines, samedi soir, je serai à St-Lin.

Donc au revoir !

---

## CHAPITRE IV.

### DE LOURDES A BORDEAUX.

*Samedi,* 19 *juillet.* — A midi et 12 minutes nous quittons Lourdes. C'est un train express rapide, il n'y a que des premières, ce qui correspond aux chars salons sur nos lignes de chemins de fer. Je prends un salon. Nous partons à toute vapeur. Je jetai un dernier regard sur Lourdes, sur l'église, sur la grotte : " Adieu bonne Mère et merci. Je n'oublierai jamais les douceurs dont vous m'avez comblé." Nous suivons le Gave, dans un vallon très étroit, sauvage, cultivé, pittoresque ; et nous apercevons les sommets les plus élevés des pyramides couverts de neige éternelle. C'est ce qui rend le climat si frais dans ce midi si chaud. Je lis et je regarde, quel charme ! — Coarraze. — Nay ! Ici fut élevé Henri IV, courant et galopant à travers les champs.

Pau, capitale du Béarn, ville d'Henri IV. " La plus splendide vue de terre comme la baie de Naples est la plus magnifique vue de mer qu'il y ait au monde, " parole de Lamartine. Il monte dans le compartiment une grosse dame, 55 ans environ, je voyais qu'elle avait envie de parler. " Vous allez à Bordeaux, madame ? — Non, je vais à Nantes. — Moi aussi, mais pas tout droit, j'arrête à Bordeaux, je n'irai que lundi. — Avez-vous des connaissances à Nantes ? — C'est mon pays, madame. — Ah ! Ah ! — Mais il y a longtemps que j'en suis parti. — Oui ? — Environ deux cents ans ! — Mais c'est trop fort. — C'est-à-dire que c'est mon ancêtre à la sixième génération. — Vous êtes peut-être de l'Amérique ! — J'en suis. — Moi aussi, je suis née à Rio de Janeiro, mariée là ; comme vous voyez, nous sommes voisins. — Pas si voisins. Je suis du Canada. —

Mon mari était français, moi d'origine française. Quelques-uns de mes enfants sont nés Brésiliens, les autres Français. J'ai un garçon de marié à Paris ; la femme qui est venue me reconduire à Paris, avec son mari, est ma fille. Je demeure avec une autre de mes filles à Nantes. " Enfin cette femme qui avait l'air bonne m'intéressait.

A Dax je descendis pour acheter des provisions. Quand je remontai, je trouvai une autre dame installée sur le siège devant moi avec sa fille. Je n'eus plus qu'à garder le silence. Les deux dames menèrent la conversation rondement jusqu'à Lamothe, où les nouvelles arrivées mirent pied à terre. J'en sus long. Elles demeurent à Angers, elles viennent de Salis, sur les bords de la mer, où elles ont passé 35 jours, inutilement, elles n'en éprouvent aucun bien. La mère a peur qu'on ne la comprenne pas dans sa famille ; elles ont pris l'accent du midi ; mais elles espèrent que cela se passera avant longtemps. A vrai dire son accent était admirable. C'est celui de Tours, c'est presque le nôtre.

J'arrivai à Bordeaux à 5½ h., il pleuvait à verse. Je pris une voiture et me fis conduire à l'hôtel du Périgord. Je soupai ; la pluie cessa. Avant la nuit j'allai faire un tour dans la ville, qui est la mieux percée de France après Paris. Je visitai le port, superbe, avec ses quais d'une largeur étonnante, puis la grande place et le jardin public, qui sont quelque chose de ravissant. Ma vue se remettait du spectacle triste et monotone qui l'avait fatiguée une partie de l'après-midi, quand nous traversions les Landes.

*Dimanche, 20 juillet.* — Quand je suis venu en France, il y a cinq ans, j'ai fait un bon nombre de connaissances. Je les ai toutes laissées tomber les unes après les autres, parce que cela entraînait une correspondance qui prenait un temps précieux. Je n'en ai cultivé que deux : M. Rameau, et M. Onésime Reclus.

M. Reclus demeure environ à 18 lieues de Bordeaux, mais pas sur la ligne qui doit me conduire à Nantes. Je m'arrête

donc une journée exprès à Bordeaux, laissant ma valise à l'hotel du Périgord, et poussant une pointe de mon côté.

A 8 heures, je partis avec mon petit sac et mon bréviaire, et j'allai à l'Église Notre-Dame qui est à deux pas d'ici, entendre la messe. Un prêtre se rendait à l'autel. L'Eglise était à demi remplie. A l'évangile un des vicaires monte en chaire, chacun retourne sa chaise et regarde le prédicateur. Il ne prêche pas, il lit le prone ; cette lecture simple, forte, substantielle me fait du bien, beaucoup plus que ne l'aurait pu faire un beau sermon. Je constatais comme l'exposé de la foi catholique est le même partout, clair et un.

Je pris une voiture et je fis le tour des principales Eglises qui sont gothiques et belles : St-André, la Cathédrale, St-Seurin St-Michel et Ste-Croix.

A dix heures et trois quarts le train m'emportait du côté de Ste-Foy — La Grande. Je traversai 18 lieues de vignobles, de vignobles et de vignobles encore. St-Emilion auprès duquel je passai est célèbre, non seulement par son vin, mais encore par sa grande église monolithe, c'est-à-dire faite d'une seule pierre, vu qu'elle (l'église) est creusée dans un rocher.

A Sainte Foy j'allai frapper à la porte de M. Reclus. Personne. Le voisin me dit " il est à Paris avec toute sa famille. Il reviendra demain." Demain c'est trop tard, mon programme est fait, je ne puis rien déranger. Je gagnai l'hotel, je dinai, écrivis à M. Reclus, visitai l'église, dormis et vous griffonnai ces quatres pages. A 5 heures et 50 minutes, je repartirai pour Bordeaux où je serai à 8½ heures. C'est un desapointement que d'avoir fait ce voyage pour rien. Mais dans la vie tout n'arrive pas à point nommé.

Demain matin, je pars pour Nantes, c'est-à-dire Vertou, 3 lieues en deça de Nantes. Comme l'express n'y arrête pas, j'arrêterai, moi, à Clisson, et je prenderai un train local, qui me conduira le même soir à Vertou.

Bon soir, et au revoir !

## CHAPITRE V.

### DE BORDEAUX A VERTOU

*Lundi*, 21 *juillet*. — Je suis installé dans mon compartiment, jusqu'à maintenant, seul; j'ai étendu mes livres, mes journeaux à côté de moi ; j'ai récité mon bréviaire ; et j'attends le départ du train dans vingt minutes. J'ai acheté pour m'amuser le *Figaro*, la *Petite Gironde*, le *Nouvelliste :* si vous ajoutez à celà le *Guide de Bedecker*, et la géographie des trois départements que je vais traverser, vous voyez que j'ai de quoi m'occuper de 8 heures à 4 heures et 20 minutes, que je serai à Clisson. Ces départements sont : la Charente inférieure,

Charente inférieure à la Rochelle, lieu fort,
Saints, St-Jean, Jousac, Marennes, Rochefort,

La Vendée,

Dans la Vendée on voit la Roche sur-Yon
Les Sables, Fontenay, qui vit naître Brisson

Et la Loire inférieure,

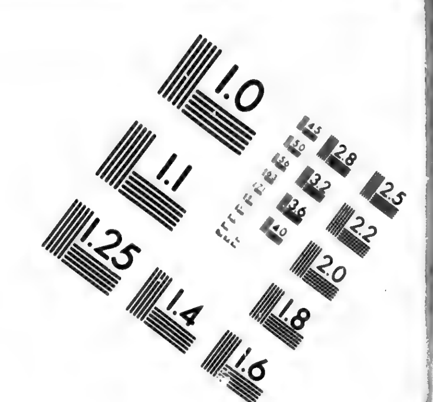
Loire-Inférieure à Nantes au supplice tout neuf,
St-Nazaire, Ancenis, Chateaubriant, Paimbœuf

Depuis Lourdes j'ai traversé les Hautes-Pyrennées.

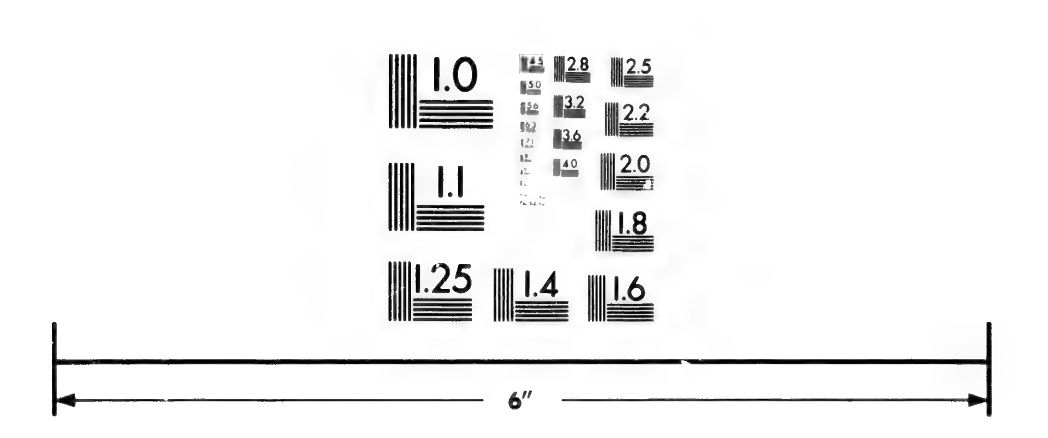
Les Hautes Pyrennées ont Tarbes, belle à voir,
Argelès et Bagnère au célèbre Baignoir,

Les Landes

Landes : Mont de Marsan dans ses plaines brulantes,
Sur l'Adour, Saint Sever, Dax et ses eaux bouillantes,



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Les Basses Pyrénées

Aux Basses Pyrennées Pau qu'Henri quatre honore,
Oleron, Mauleon, Orthez, Bayonne encore,

Et la Gironde.

La Gironde à Bordeaux, Lisbourne et la Béole
Bagas, Lesparre et Blaye à la célèbre géole.

Il a fallu une patience plus qu'ordinaire pour rimer ainsi toute la géographie française, tout de même, c'est fort ingénieux. Le train se met en marche. Vole, vole, vers des pays nouveaux. Grâce à Dieu, je suis seul.

File, file, nous entrons dans la Saintonge. Nous voici à Saintes, fière de ses antiquités romaines, des environs de laquelle sont sortis les Payette. Mais sur ma carte je ne trouve pas Ste-Florence, leur place natale. Sans cela, je serais arrêté dire bonjour aux cousins du meilleur des desservants.

File, file. Voici Rochefort, dont un canadien fut longtemps le gouverneur, Lemoine de Sérigny, de la famille de Iberville.

File, file, voici Larochelle, célèbre dans l'histoire, un des ports de mer où l'on s'embarquait pour le Canada.

File, file, nous entrons dans le Poitou, qui porte pour une grande partie, aujourd'hui le nom de Vendée, succession de collines arrondies et de vastes plateaux, de vallons frais et charmants, couverts d'arbres à haute futaie, entrecoupés de haies vives, pays essentiellement propre à la guerre de guérillas que firent les héroïques Vendéens.

File, file, nous voici à Clisson, nom rendu célèbre par Olivier de Clisson. Ce fut le héros du premier drame que j'entendis au Collège ; et le rôle d'Olivier était rendu par Olivier David qui jouit actuellement un rôle sur la scène politique et littéraire du Canada. Je venais de traverser un pays qui a fourni bon nombre de colons à la Nouvelle-France, vu qu'il se trouve dans le voisinage de deux ports de mer où se faisaient

les embarquements : Larochelle et Nantes. Les Normands, eux, s'embarquaient surtout à Dieppe.

A 4 hrs. 50 je prenais le train local de Nantes, et je débarquais à la gare de Vertou à 5 hrs et 35. Cette station est à une demi-lieue du village. Pas une voiture à l'arrivée du train. Je dis à la femme qui tient le bureau : " Madame, puis-je avoir une voiture dans le voisinage pour me conduire à Vertou — M. Bastard a un cheval, peut-être vous conduira-t-il — Où reste M. Bastard ? — Là, à cette petite auberge, à trois arpents d'ici. "

Pendant que M. Bastard attelle et se change, voyons ce que mes livres disent de Vertou.

Baedeker : " Le bourg de ce nom se voit à 2 kilomètres sur la droite dans un site pittoresque. "

Joanne : " 5,376 habitants. Chef-lieu de Canton, de l'arrondissement de Nantes, sur une éminence dominant la Sèvre-Nantaise. Monuments mégalithiques. Eglise ogivale moderne. "

Et qu'est-ce que la Sèvre ? C'est une petite rivière qui entre dans le département au-dessus de Clisson. " Elle y coule dans une vallée tellement resserrée que, entre les deux talus qui la forment, il n'y a souvent place que pour la rivière et pour quelques étroites bandes de prairies. Aussi les villages ne sont-ils pas situés sur la rivière même, mais sur les collines des deux rives. Au-dessus de Vertou, les côteaux s'écartent, la vallée s'élargit un peu, mais déjà la Sèvre s'approche de sa fin. Elle se jette dans un bras de la Loire à Pont Rousseau, faubourg de Nantes."

Nous partons à travers une campagne bien ombragée, dans une petite charrette à ressorts. Chemin faisant, comme je voyais mon cocher très curieux, je lui fis connaître le but de mon voyage. " Bien, dit-il, je connais une famille de Prou, si vous voulez, je vous y conduirai. — Très bien, lui dis-je."

Je laissai mes valises à l'hôtel Roy, où " on loge à pied et à cheval," et nous partons pour Berniers, une demi-lieue plus loin que Vertou. M. Prou n'était pas à la maison. Sa voisine

nous dit : il travaille dans son champ. Nous gagnons le champ. " Père Prou, dit M. Bastard, venez donc ici un peu."

Il arrive, un petit vieux, la faucille sous le bras, alerte, gai, sanguin, les yeux bleus, le nez long, enfin la ressemblance de mon grand Père Clément. Je n'en doute pas, j'ai retrouvé un cousin.

" J'ai soixante-sept ans, dit-il, je suis le seul Prou dans Vertou, avec mes enfants. Autrefois il y en avait beaucoup plus, il en existe encore un bon nombre dans la commune voisine, le Pont St-Martin."

Après avoir jasé un quart d'heure, je lui donnai de quoi prendre un coup à ma santé, et je m'en revins à mon hôtel où je soupai avec le meilleur petit vin blanc que j'aie encore bu. " Ah ! c'est que voyez vous, me dit une petite fille de quinze ans, qui me servait, vous êtes dans le pays du bon vin ! "

La cloche tintait. " Qu'est-ce que c'est ? " — c'est un salut recommandé par Monseigneur pour obtenir du beau temps pour la moisson, il pleut trop souvent. J'allai au salut. Il y avait beaucoup de monde, des femmes presque exclusivement. On chanta *O salutaris*, *Miserere*, *Parce Domine* et le *Tantum*. Béni par Jésus eucharistique, je revins me coucher en paix.

*Mardi*, 22 *juillet*. — A 6 heures debout. A sept heures à l'église. Le curé commençait un service sur le corps. En descendant au bas de la nef pour le *libera*, il me lança un coup d'œil scrutateur. Après la messe je laissai au presbytère ma carte, et mes lettres d'introduction, disant que je repasserais dans une heure. Quand je revins il ne voulut pas me laisser partir. Je dînai ici. Il fit atteler son cheval, nous allâmes faire un tour dans la campagne, montâmes au haut d'un moulin à vent pour voir les points de vue environnants qui sont superbes, visitâmes une belle ville ; allâmes voir un notaire qui, sur une lettre que j'avais écrite, il y a cinq ans, a fait des recherches sur nos origines, et veut absolument que mon nom soit Proud, avec un *d*. Choisissez Preau, ou Prau, ou Praux, ou Preaux, ou Prou, ou Proux, ou Proulx : écheveau mêlé que

tout cela ; il n'y a qu'un point qui ne fait pas de doute, c'est que nous sortons d'ici : Les régistres paroissiaux ont été brûlés à la révolution.

J'étais pour partir ce soir. Le bon curé s'offre à me conduire lui-même au train demain matin, de sorte que j'arriverai à Nantes à temps pour prendre l'express du Mans, où je dois aller coucher demain : j'accepte, et me voici établi ici pour la nuit. J'ai visité en détail l'église qui est neuve. et qui est bien jolie ; le nom du curé est M. Marigny.

Les jours marchent, le temps approche ou je prendrai la mer, où je débarquerai en Amérique, où j'arriverai à St-Lin, où j'aurai le plaisir de vous revoir.

---

## CHAPITRE VI.

### DE VERTOU A PARIS.

*Mercredi*, 23 *juillet*. — En route pour le Mans. Je ne ferai que toucher Nantes, sans y arrêter. Après ma messe ce matin, M. le Curé Marigny m'a envoyé conduire à la gare que je quitterai à 8 heures moins dix minutes. Hier soir j'ai donné la bénédiction du S. Sacrement. A cet exercice comme à la messe de ce jour, j'ai prié pour mes ancêtres français et canadiens : quelle agréable suprise pour eux, si par hasard, ils étaient en besoin de secours !

A 8 heures 25, je quittais Nantes, et remontais la belle vallée de la Loire, à 10½ j'étais à Angers. J'ai visité ces deux villes il y a cinq ans. Passant dans le voisinage de La Flèche,

où vivait un des principaux promoteurs de l'œuvre de Montréal, M. le Royer de la Dauversière, j'atteignis le Mans à midi. Je me fis conduire à l'Hôtel du Saumon, où je logeai il y a cinq ans passés : j'y habite la même chambre, qui a une belle vue sur la place des Halles.

Après dîner, je gagnai la Préfecture pour y faire des recherches, on me renvoya à la Mairie. Là, presque en arrivant, je tombai sur l'acte de baptême de notre aïeul à la cinquième génération, ainsi conçu ; 1631, mais le onzième a été baptisé Gilles fils de François Lozon et L ..... ? Parrain Paul Lozon, marraine Martine Boua !

Alors je pris une voiture pour visiter en détail ces lieux saints qu'avait habité pendant 21 ans notre ancêtre ; car il a passé au Canada en l'année 1652. D'abord je vis Notre-Dame de la Couture, église aux beaux tableaux, où fut baptisé Gilles Lauzon ; puis la cathédrale de St-Julien, édifice noble et grandiose ; puis trois églises paroissiales qui n'ont pas grand valeur, St............, St-Benoit et Pont-lieu. Je fis aussi une petite visite aux sœurs Marianites de Ste-Croix. La fondatrice n'est plus supérieure, l'ancien chapelain est parti ; et Sr St-Alphonse, l'ancienne Supérieure de St-Laurent, que vous avez connue est morte, il y a trois ans, foudroyée par l'apoplexie dans une église de Paul où elle était allée faire sa visite au St-Sacrement. Cela m'a surpris, et fait de la peine. J'aurais eu un véritable plaisir à la revoir. J'ai été reçu poliment, pas plus ; car ces sœurs n'ignorent pas que c'est moi qui ai fait le principal travail à Rome il y a dix ans pour obtenir leur séparation de leur province du Canada.

Le Mans est situé au milieu d'un joli pays agricole, sillonné de collines peu élevées, de côteaux bieu cultivés, d'agréables vallées divisées par des haies vives au milieu desquelles s'élèvent bon nombre d'arbres de haute futaie, à travers lesquelles serpentent nombre de petites rivières : ce qui donne à la contrée l'aspect d'une immense forêt bieu arrosée.

Outre notre grand père, il est sorti du Mans une foule

d'hommes connus : Henri Plantagenet qui fut roi d'Angleterre, Jean le Bon, roi de France, Don Guéranger, abbé de Solesmes, etc.

Déguisé sous mon capot gris, je me promenai à travers les rues et les places jusqu'à 10 heures du soir. La population a un caractère calme, tranquille, réservé qui me plaît. C'est que le catholicisme a encore ici son influence.

*Jeudi*, 24 *juillet.* — Je partirai à 8½ h. pour Chartres, où j'arrêterai. Je connais bien Chartres pour l'avoir visité soigueusement dans mon dernier voyage. Ce qui m'attire là aujourd'hui ce n'est donc pas la cathédrale, c'est mon bon ami M. Bellenoue, je lui dois cette visite ; car il m'a été trop agréable et utile à Rome. Sans son secours, je n'aurais jamais pu mettre au jour ces six mémoires en aussi peu de temps.

Je suis à Chartres. Je descendis à l'hôtel du duc de Chartres, et dînai, puis partis à la recherche de M. Bellenoue ; me trompant de couvent, j'allai frapper au Sacré-Cœur, on me renvoie à Bonsecours. Il n'y était pas, dînant chez les Visitandines. Une sœur vint m'y conduire. Le dîner se prenait chez le chapelain. Enfin je tombai en plein fricot. Il y avait sept prêtres dont deux grands vicaires. Après dîner M. Bellenoue me conduisit chez Mgr Lagrange qui me fut très aimable, me garda longtemps, jasa amicalement. Puis, sous la conduite de M. Bellenoue qui la connaissait très bien, je visitai la cathédrale, qui est si belle. Chose singulière, peu s'en est fallu que je ne me sois rencontré ici avec Mgr Labelle, qui a passé à Chartres la journée d'hier.

Je vois que cela fait plaisir à M. Bellenoue de venir passer trois à quatre jours à Paris. Je l'amène avec moi. Il a bien gagné cela, m'ayant soulagé si efficacement à Rome.

A 8 heures entrée triomphante au Retino. Je trouve ici une nombreuse correspondance, au milieu de la quelle vos lettres du 29 juin, 3, 6 et 9 juillet. Celle du 29 juin a été se promener à Rome et est revenue ici. Je répondrai demain ou après demain. Je vous envoie sous ce pli deux lettres. N'allez

pas vous effrayer du mot *revenu à Montréal,* il vient d'une histoire mal comprise. Quand je quittai la via Bilazzo, la supérieure me demanda : quand nous reverrons-nous ? Je lui répondis en riant : " l'hiver prochain, " et voilà.

Mgr Labelle est entré à 9 heures et il m'a fait veiller jusqu'à minuit. Je vais passer trois jours à Paris. Lundi j'irai voir M. Rameau à 20 ou 25 lieues d'ici. Jeudi ou vendredi prochain, je me rendrai au Havre, et samedi à 9 heures du matin, je lèverai l'ancre et enflerai mes voiles pour aller voir la plus belle des paroisses et la meilleure des mères.

---

# CHAPITRE VII

## DERNIERE ETAPPE EN FRANCE

*Vendredi*, 25 *juillet*. — Levé tard. A 10 heures je partais avec M. Bellenoue pour Issy où je voulais rencontrer M. Colin et M. Captier. Celui-ci était absent, je passai avec M. Colin quatre heures qui m'ont été d'une grande utilité. Le reste de l'après-midi, je visitai de nouveau les places de Paris qui m'étaient si bien connues. J'avais envie d'un achat de livres sur les quais ; mais je n'ai pas le temps de faire mon choix à loisir, et à mon goût. J'y renonce.

Je n'ai pas oublié que, aujourd'hui, est l'anniversaire de mon ordination sacerdotale, et qu'il y a vingt-un ans j'avais le bonheur d'être admis à célébrer le sacrifice divin *secundum ordinem Melchisedech*. Que Dieu en soit éternellement béni !

*Samedi*, 26 *juillet*. — Avec Mgr Labelle j'allai dîner chez les Pères du S. Sacrement. Je revins au credit Lyonnais retirer cent piastres, puis j'allai veiller chez Madame de Villeneuve, femme très riche, qui n'ayant pas d'enfant, a adopté un petit canadien d'une couple d'années, et l'élève comme son fils. Il a maintenant six ans. Sainte Anne, priez pour nous.

*Dimanche*, 27 *juillet*. — Messe à la Madeleine. Dîner avec Mgr Labelle et M. Bellenoue chez M. Biron, prêtre ami du Canada. Souper chez Madame de Villeneuve, d'où nous revîmes tous trois à dix heures du soir.

*Lundi*, 28 *juillet*. — Je pars à 9 heures pour Adon, chez M. Rameau ; j'en reviendrai mercredi. Mgr Labelle viendra me rejoindre ce soir.

Quand cette lettre vous parviendra, je serai sur mer ; priez pour moi.

J'arriverai à Montréal probablement le mardi. Comme je devrai aller voir d'abord Mgr Fabre qui sera peut-être absent de la ville, comme j'irai de suite rencontrer le cardinal Taschereau, je ne pourrai me rendre à St-Lin que le samedi. Je serais heureux que vous veniez me rencontrer à Montréal, ma chère mère, et vous passeriez la journée chez Adéline. Je vous téléphonerai de New-York. Au revoir ! que Dieu vous conserve !

A 9 heures ½ départ pour Adon. A midi je débarque à *Gien*. Madame et mademoiselle Rameau sont là avec leur voiture. Une heure et demi après, nous arrivons à la maison, dans une campagne solitaire, entourée de bois, de prairies et de champ de blé. Long repas et longue conversation dans le salon. Promenade avant souper à travers la ferme qui a plus de quatorze cents arpents. De retour pour souper, nous trouvons Mgr Labelle qui s'est fait amener de Gien par un cocher. Coucher à minuit.

*Mardi*, 29 *juillet*. — Départ de Mgr Labelle à 10 heures pour Orléans. Toujours distrait il emporte mon chapeau. Il n'y gagne pas, le sien vaut mieux que le mien. Journée de repos, de lecture et de conversation. Après souper nous allons tous ensemble faire une promenade dans le bois.

*Mercredi*, 30 *juillet*. — A 11 heures Madame et Mademoiselle Rameau viennent me conduire à Nogent pour prendre le train sur Paris. Je leur fais mes derniers adieux à midi. Tout ce monde vous envoie leurs compliments.

Je vous écris dans le train. Je coucherai à Paris et je partirai demain matin pour Rouen, et demain soir ou vendredi matin je serai au Havre. Je me rends une journée avant le départ, pour voir à mon bagage qui doit être rendu là depuis plusieurs jours. Ces feuilles arriveront peut-être après moi par voie d'Angleterre. N'importe ! je n'aurai pas passé une seule journée sans vous écrire. Ce vous est une preuve que je ne vous oublie pas. Au revoir. Venez me rencontrer à Montréal.

## CHAPITRE VIII.

### LA TRAVERSÉE DU RETOUR.

*Samedi 2 août.*—Je commence un journal de la traversée, pour vous ma chère mère ; je le continuerai de jour en jour fidèlement, si le mal de mer ne vient pas m'ôter le souci, ce qui n'est guère probable. Ce m'est un plaisir de converser avec vous, du bout du crayon ; et je sais que, de votre côté, c'est un plaisir pour vous de devenir aussi la campagne de mon voyage et de ma pensée ; mais ce plaisir deviendrait peine, si vous saviez que pour tenir ce crayon, je devais m'imposer une fatigue ou une contrainte. J'aime à écrire ; mais quand je puis le faire librement, comme l'air qui me rafraichit la figure, comme la houle qui se balance mollement, comme le flocon de nuage qui se promène sous le ciel bleu.

Lever à 6 heures ; à 7 heures café au lait, à 8 heures je m'installe au numéro 148. Je loue une chaise pour la traversée : une piastre et douze sous par jour, ce n'est rien pour avoir un siège commode que l'on promène ou l'on veut, à qui l'on fait regarder selon le besoin le soleil, l'ombre, le vent, l'immensité.

Je m'amuse à voir arriver les passagers ; les uns calmes, ce sont de vieux voyageurs, ils connaissent les airs à bord d'un vaisseau. Croyez que je suis de ceux-là. Les autres inquiets, agités, ce sont des nouveaux ; ceux-ci pleins de révérences et d'amabilités extérieures, ce sont des Américains ; ces femmes au regard hardi, à l'air dégagé, capables de se conduire par elles-mêmes, ce sont des americaines, des Amazones, des filles du pays de la liberté. L'élément ecclésiastique ne fera pas défaut à bord, je vois passer des soutanes et des cornettes de religieuses. A plus tard les connaissances à faire.

Sur le pont des premiers, décorum, dignité, politesse, conver- tranquilles, lectures solitaires. Je vois de l'opulence,

de la richesse, des manières. Si personne ne paraît malheureux, je ne vois aucun signe extraordinaire de gaieté de cœur.

Appuyé sur la rampe, je prends plaisir à regarder agir, parler et rire les passagers de troisième. Là, des manières plus communes, des habits moins soignés, même j'y vois des costumes négligés, quelques-uns sales et déchirés ; au milieu m'apparaissent des figures que je ne voudrais pas rencontrer la nuit au coin d'un bois. Mais, en somme, comme l'effet est plus pittoresque, plus communicatif, plus jovial que dans notre première ; les petits enfants piétinent et sautent au cou de leurs mères ; les visages ont des impressions et des expressions. Trois jeunes filles, trois sœurs, si on en juge par leurs costumes, se tiennent par le cou et trépignent, à qui l'Amérique apparaît dans le lointain et l'avenir incertain, comme l'Eldorado plein d'espérances et de succès.

Une mère est assise sur un tonneau et pleure ; quatre petits enfants sont à ses pieds, silencieux ; une petite fille de huit ans l'embrasse et tâche de la consoler ; l'homme, triste, fume sa pipe et regarde dans le vague. Sans doute, ils disent un adieu éternel à leur pays, et laissent derrière eux des parents et des amis chéris qu'ils ne reverront jamais. C'est là la vie : mélange de joies, de tristesse, d'indifférence.

A 10 heures, notre monstre en fer, un des plus considérables entre ceux qui déchirent le sein des mers, se met en mouvement, lentement, solennellement, trainé par un remorqueur, à travers le dédale des bassins et des cheneaux du port, au milieu d'une forêt de vaisseaux, de mâts et de cordages. Tous les passagers sont debout à la poupe, le regard fixé sur la terre qui s'éloigne ; une foule nombreuse borde les quais que nous longeons ; tous les yeux sont attachés sur cette ville flottante qui quitte la ville du rivage. La plupart sont des curieux qu'attire la grandeur du spectacle ; çà et là des mouchoirs s'agitent en signe d'adieu, ils essuyent une larme et s'agitent encore. J'ai le cœur gros d'émotions. Ce départ triste pour d'autres est joyeux pour moi ; il n'est pas une séparation, mais un rapprochement. Deux coups de canon retentissants annon-

cent que nous quittons les eaux du port pour nous lancer vers l'étendue immense, sans limite.

Adieu, terre de France, patrie de la générosité, de la charité chrétienne malgré tes défaillances, du travail, de l'économie et du beau climat, et j'ajouterai pour moi, de quelques amitiés bien précieuses. Cependant tu ne saurais me faire oublier notre terre de foi, de tranquillité, de bon sens et d'amitiés encore plus douces.

La mer est calme, mais pas d'un calme plat. Sous un vent médiocre et régulier, elle ondule son dos mouvant ; ce qui lui donne une apparence de vie tout-à-fait plaisant. Le ciel est pur, mais pas d'un azur immaculé ; et de nombreux flocons de laine blanche suspendus au firmament tempèrent les ardeurs du soleil. La brise fraîche, un peu froide, nous caresse la figure, refait les poumons et active les fonctions digestives. Je viens de déjeuner et mon estomac crie après le dîner. Je flane pensant vaguement. A demain l'ouvrage ainsi pensent une cinquantaine de passagers assis sur leurs chaises, alignés comme des soldats à l'exercice donnant le nez au vent.

Quelle différence entre notre traversée et celle que firent les premiers Européens qui passèrent en Amérique. Ils mettaient deux et trois mois, nous huit ou neuf jours. Ils avaient devant eux l'imprévu ; nous avançons droit et ferme comme sur terre. Leurs vaisseaux légers dansaient sur les vagues soulevés par la tempête, notre navire en fer tient la mer solide. Difficilement ils attaignaient l'endroit précis ou était leur destination ; nous entrerons a New-York, droit comme César passe dans la barrière du presbytère. Ainsi va le monde. Ainsi la vapeur a changé l'économie et les hazards du voyage. Qu'est-ce que l'électricité réserve aux voyageurs de l'avenir ? Mystère ! Dieu seul le sait.

Il y a plusieurs prêtres à bord, au moins quatre. Mais il fait si bon de fainéanter, de vivre seul, de se reposer, de ne parler de rien, que je ne me suis pas soucié de faire connaissance. Cependant j'en ai rencontré deux.

L'un âgé de 56 ans, curé de Akon, près de *Cleveland Ohio*,

*Allemand d'origine.* Il vient d'Egypte et de Terre Sainte, ayant quitté l'Amérique au mois de mars.

L'autre, Père Capucin de Milwakee, Father Didacus, allemand aussi d'origine, qui habite les Indes depuis 10 ans. Chose singulière nous nous trouvions à Lourdes le même jour. Il a connu au lac du Diable en 1879 une sœur grise, sœur Allard qui m'a soigné dans la maladie que j'ai faite en 1873 au Manitoba. Et nous venons nous conter cela entre l'Europe et l'Amérique sur l'océan.

A table j'ai le numéro 122. Je n'ai parlé encore qu'au numéro 123 mon voisin ; j'ignore son nom ; seulement je sais qu'il habite Charleston, Caroline du Sud, et qu'il est le cousin de l'évêque catholique de cette ville.

Nous filons délicieusement. A peine si nous sentons le mouvement de l'hélice. Le soleil descend dans l'onde, beau, brillant sous des effets magiques de lumière. Bon soir.

*Dimanche* 3 *août.*—Couché à 8 heures, je me suis levé à 9 heures ; 11 heures de sommeil, avec trois ou quatre interruptions de cinq minutes seulement. Je sens que je me refais. J'avais le cerveau réellement fatigué. Vous ne sauriez croire comme j'ai passé le dernier mois à Rome clopin clopan. Je suivais à la lettre le régime d'un médecin. Je voulais tenir jusqu'au bout pour finir mes travaux commencés. Je ne sortais plus qu'en voiture. L'exercice, quelque doux qu'il fut, m'était contraire. J'interrompais mon ouvrage de temps en temps, pour aller prendre l'air sous les arceaux de verdure du jardin. Quatre ou cinq fois par jour la sœur m'apportait un bouillon réconfortant, que suivait un verre de Bordeaux vieux. C'est une providence que je sois tombé dans ce couvent de charité, maison de santé, composée d'infirmières entendues. Mais les forces revinrent rapidement. Elles se referont complètement à la suite de cette vie que nous menons à bord, vie complètement végétative : manger et digérer comme les plantes qui n'ont d'autres fonctions que de s'accaparer les sucs de la terre. C'est bien, prenons des forces pour d'autres travaux, pour d'au-

tres combats. L'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler, *natus ad laborem.*

Il y a à bord trois frères Maristes, qui sous la direction d'un Père, s'en vont fonder une maison, un noviciat à Baltimore. Je viens de faire connaissance avec eux. L'un est Breton, près de Ste Beuve ; il vient de Rome où il était procureur. Un autre est allemand du Luxembourg, Ils sont atteints quelque peu du mal de mer. Le Père s'appelle Piot. Je lui parlerai plus tard. Maintenant je me contente de lire les journaux que j'ai achetés avant de partir, un livre intéressant sur Notre-Dame de Chartres, et de respirer le grand air en sommeillant sur ma chaise de cinq francs.

Je me suis amusé pendant une demi heure à regarder danser les émigrants, danse bien simple, les couples tournent, tournent, tournent au son de l'accordéon jusqu'à ce que la tête leur tournant, ils tombent d'épuisement ; alors ce sont des cris de joie, des battements de mains, un vrai triomphe.

Mon compagnon de chambre est un jeune avocat de Toronto, Ogdens, qui voyage pour fortifier sa santé. Il n'y a que trois semaines qu'il est en Europe. Long, fluet, l'œil intelligent il m'a l'air tout à fait gentil.

J'ai le lit d'en haut, six pieds juste du sol. C'est un véritable exercice de gymnastique pour y grimper. Si le beau temps continue, passe encore, mais si la mer devient grosse, vraiment je ne sais comment je ferai pour me hisser dans ce hamac. Une fois juché, je suis mieux que dans le lit d'en bas, parce que je suis près du ventilateur qui renouvelle l'air de la cabine. C'est ainsi que chaque médaille à son revers, et chaque inconvénient son avantage.

Nous ne souffrons pas de la chaleur ; au contraire, le vent est un peu trop frais. N'importe, la fraîcheur m'est agréable, sachant quelle somme de chaleur m'attend à New-York.

C'est aujourd'hui Dimanche, la pensée de Dieu est plus facile, plus naturelle en ce jour, et je ne vous ai pas oublié devant le Seigneur.

Pour me récréer, j'ai voulu acheter un livre d'histoire.

Hélas ! la bibliothèque du navire ne renferme guère que des romans, et des plus mauvais. Enfin, j'ai pu découvrir un livre qui respecte la morale : *Les tribunaux comiques*. Comique est bien le nom, et par bouts je ne pouvais m'empêcher de rire tout haut.

J'ai fait deux connaissances nouvelles. La première est un Chilien du nom de Domingo Echeverria, qui voyage en Europe depuis quinze mois, qui a vu l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie, Constantinople et l'Italie. Il se trouvait à Rome au mois def évrier. Il veut être mon ami pendant la traversée. L'autre est un Français, professeur à Boston depuis dix-huit ans, qui vient de se marier à Paris, et qui amène avec lui sa femme, qui souffre un peu de l'ennui et du mal de mer. Le mal de mer gâte un peu la lune de miel.

Nous avons fait aujourd'hui de midi à midi 427 milles ; hier à midi nous avions fait, depuis le départ, 22 milles. La distance totale à parcourir du Havre à New-York est de 3000 milles.

*Lundi*, 4 *août* 1892.—Cette nuit le ciel s'est voilé, et ce matin un épais brouillard couvre au loin la mer. Nous avançons à toute vapeur à travers l'atmosphère sombre, et le sifflet du navire ne cesse de jeter au vent son cri d'alarme, pour prévenir les collisions de navires qui pourraient venir à notre rencontre.

La mer, un peu plus houleuse, donne à plusieurs des haut-le-cœur. Peu sont malades, mais la plupart des femmes sont étendues sur leur chaise, mornes et la figure longue. Un demi sommeil a fait place à la gaieté ou aux lectures d'hier.

Mon Chilien vint me tenir une longue conversation. Pourvu qu'il ne devienne pas importun !

A midi 424 nouveaux milles de parcourus.

*Mardi* 5 *août*.—A midi 416 milles parcourus. La mer se gonfle. Je me sens paresseux. Je lis.

*Mercredi*, 6 *août*.—Vent, houle, pluie, temps de lecture et

de sommeil. Bon nombre ne dorment ni ne lisent, malades qu'ils sont, languissants et sans soucis.

J'ai fait la connaissance personnelle du père Piot, charmant homme, très interressant. Mon ami chilien ne m'abandonne pas, j'en profite pour acquérir une mine de connaissances sur les Etats de l'Amérique du Sud, son commerce, ses productions, ses habitants. Cela vaut mieux que de se regarder et de s'ennuyer.

Distance parcourue : 366 milles. Le vent nous a ralentis.

*Jeudi*, 7 *août*.—Lecture et paresse.

*Vendredi*, 8 *août*.—Paresse et lecture.

*Samedi*, 9 *août*.—La mer est calme comme un lac d'huile. Le vaisseau glisse aisé, sans commotion. Ainsi je laisse couler aisée pour aujourd'hui mon existence. Les soucis viendront assez tôt. Le repos sans fin n'est pas de cette terre. Travaillons et espérons.

*Dimanche*, 10 *août*.—Quand je me levai à 10 heures, nous entrions dans le port de New-York.— D'abord il fallut passer à la quarantaine.—Puis pour accoster ce fut long ; plus long pour passer à la douane ; plus long encore pour avoir mes trois caisses, dont l'une était égarée dans le fond de cale ; plus long pour les faire passer en transit sans les ouvrir et les confier à l'express. Enfin vers cinq heures, je pus me faire conduire au *Grand Union Hôtel*, et prendre mon dîner. Je voulais partir le même soir ; mais les employés du New-York Central sont en grève en grande partie ; on me dit au Bureau, que je courais risque de rester en chemin, en partant à 7½ heures, mais que demain on saurait au juste à quoi s'en tenir. J'attendrai donc à demain. Du reste je n'en suis pas fâché ; la douane m'a tellement fatigué ! Une bonne nuit me fera du bien.

*Lundi*, 11 *août*.—Je passai la journée à visiter New-York, une immense boutique bâtie en brique, où tout est calculé pour

la facilité du transport du commerce avec immenses rues droites, assez propres. A côté de Paris, c'est une manufacture comparée à un palais ; mais au point de vue pratique, la disposition de toutes choses est admirable. *Central Park* vaut la peine d'être visité, je me suis fort amusé à examiner la ménagerie. Je pars donc ce soir, comme je l'ai télégraphié à M. Payette cet avant midi. Au revoir bientôt si les grévistes n'ouvrent pas quelque aiguilles pour nous envoyer au fond de quelque rivière.

Il y a sept mois et deux jours, le 9 de janvier au soir, j'étais à bord de ces mêmes chars ; alors ils m'éloignaient de vous, aujourd'hui ils me ramènent. Le froid nous gelait les oreilles, ce soir nous étouffons de chaleur. J'avais en sac des questions enveloppées d'inconnu ; j'ai aujourd'hui des solutions claires : j'avais le cœur serré, je l'ai gai, ainsi la vie est un contraste continuel. Qui pleure aujourd'hui, rit demain et *vice versa.* Nous partons une demi heure en retard, faute de la grève, c'est peut-être le présage de bien d'autres retards. Dans tous les cas, si je ne suis pas pour arriver à l'heure indiquée, je télégraphierai à l'Archevêché de Montréal, afin de couper court à toute inquiétude. Inquiet, je ne le suis aucunement. Dormons tranquille.

Ma vis-à-vis s'appelle Hart. Elle est née au Canada ; elle a été trois ans ans aux Ursulines de Québec. Elle a demeuré aux Trois-Rivières et à Sherbrooke. Elle demeure actuellement près de New-York, et elle s'en va à Berthier, où elle a des amis que je connais, entre autres, les Cuthbert.

*Mardi*, 12 *août.*—A 6 heures, debout, nous sommes à Burlington ; 7 heures, déjeuner à St-Albans,—8½ nous sommes à St-Jean. L'aspect de nos campagnes canadiennes me sourit. Le Pont Victoria ! Le Mont-Royal, couronné de verdure ! les toits argentins de la ville qui scintillent à ses pieds ! Dans le lointain, vu par l'imagination, le clocher de St-Lin !

FIN.

J.-B. PROULX, Ptre.

# TABLE DES MATIERES